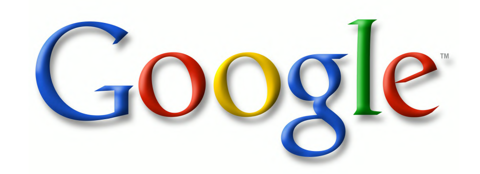


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

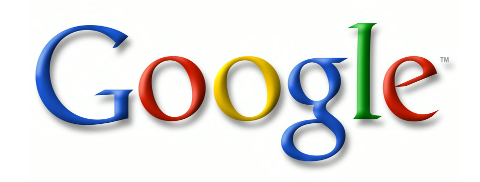
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

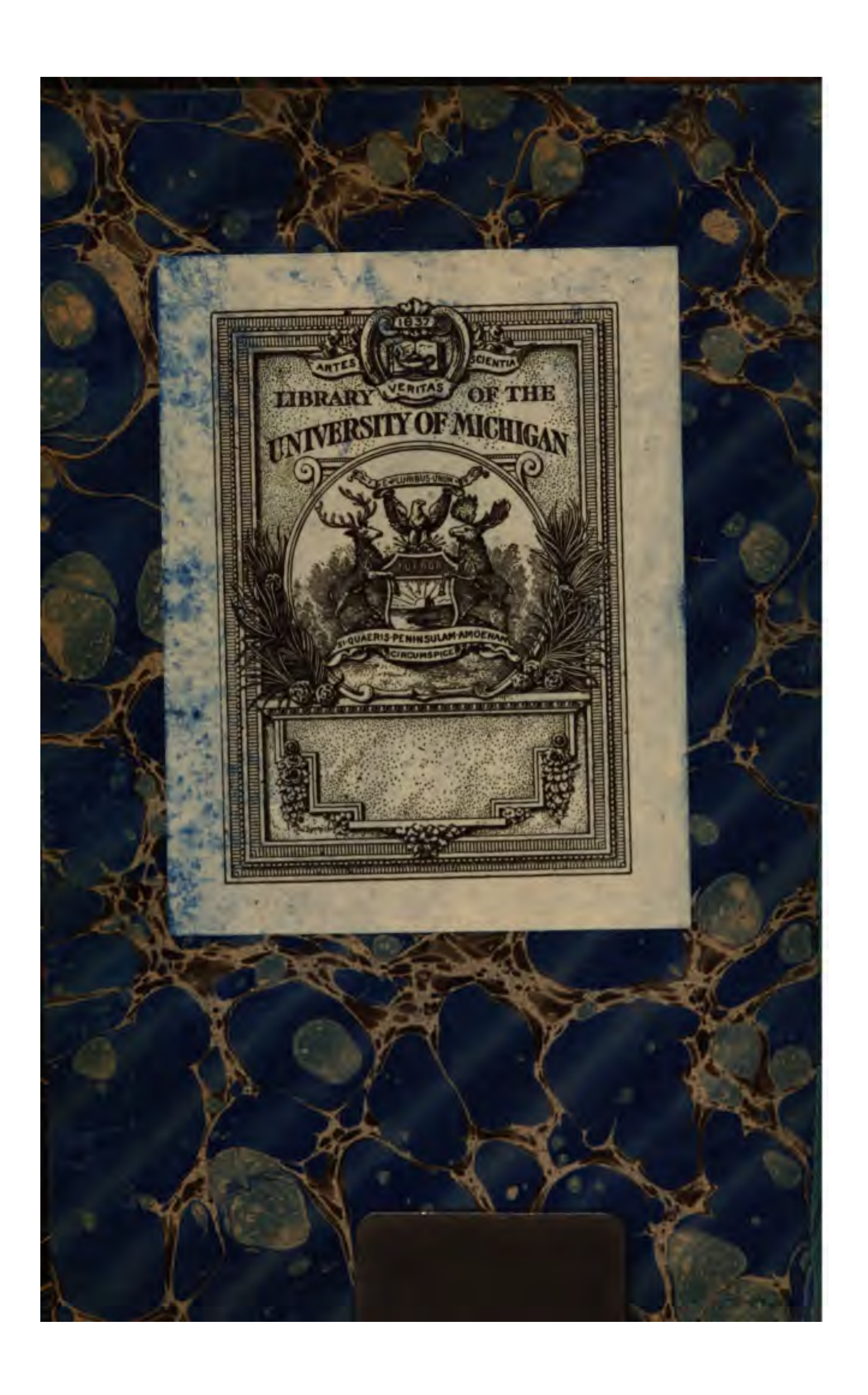
Nous vous demandons également de:

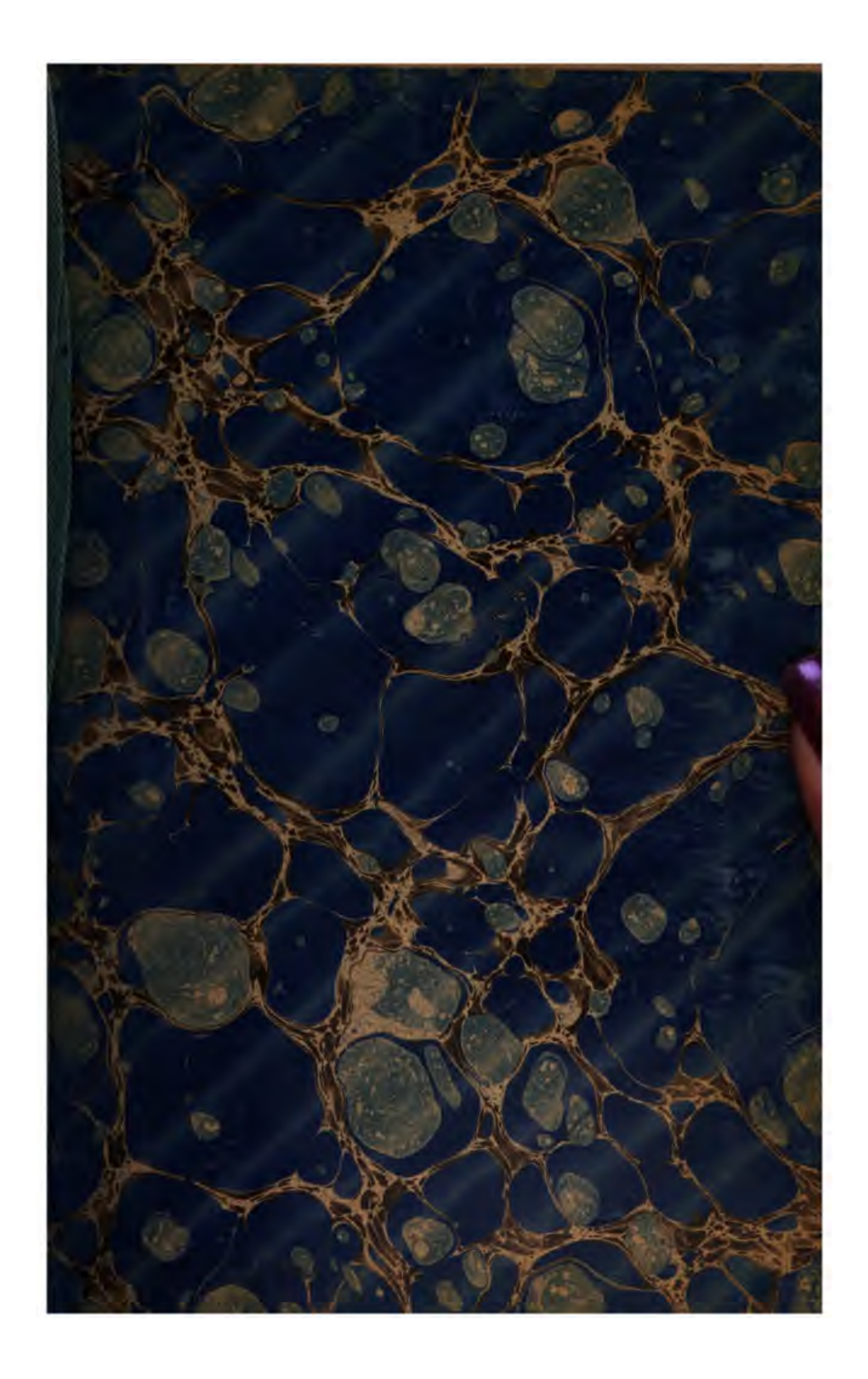
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


A 941,791


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



848
S2
N7



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

THÉATRE

II

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

NOUVELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18

Les Amours de l'âge d'or	1	vol.
Adriani	1	—
André	1	—
Antonia	1	—
Autour de la table	1	—
Le Beau Laurence	1	—
Les Beaux Messieurs de Bois-Doré	2	—
Cadio	1	—
Césarine Dietrich	1	—
Le Chateau des Désertes	1	—
Le Chateau de Pictordu	1	—
Le Chêne parlant	1	—
Le Compagnon du tour de France	2	—
La Comtesse de Rudolstadt	2	—
La Confession d'une jeune fille	2	—
Contes d'une grand'mère	1	—
Constance Verrier	1	—
Consuelo	3	—
La Coupe	1	—
Les Dames vertes	1	—
La Daniella	2	—
Le Dernier Amour	1	—
La Dernière Aldini	1	—
Les deux Frères	1	—
Le Diable aux champs	1	—
Elle et Lui	1	—
La Famille de Germandre	1	—
La Filleule	1	—
Flamarande	1	—
Flavie	1	—
Francia	1	—
François le Champi	1	—
Histoire de ma vie	4	—
Un Hiver a Majorque — Spiridion	1	—
L'Homme de neige	3	—
Horace	1	—
Impressions et Souvenirs	1	—
Indiana	1	—
Isidora	1	—
Jacques	1	—
Jean de la Roche	1	vol.
Jean Žiška — Gabriel	1	—
Jeanne	1	—
Journal d'un voyageur pendant la guerre	1	—
Laura	1	—
Lélia — Métella — Cora	2	—
Lettres d'un Voyageur	1	—
Lucrezia-Floriani — Lavinia	1	—
Mademoiselle La Quintinie	1	—
Mademoiselle Merquem	1	—
Les Maitres mosaistes	1	—
Les Maitres sonneurs	1	—
Malgrétout	1	—
La Mare au Diable	1	—
Le Marquis de Villemer	1	—
Ma Sœur Jeanne	1	—
Mauprat	1	—
Le Meunier d'Angibault	1	—
Monsieur Sylvestre	1	—
Mont-Revêche	1	—
Nanon	1	—
Narcisse	1	—
Nouvelles	1	—
La Petite Fadette	2	—
Le Péché de M. Antoine	1	—
Le Piccinino	2	—
Pierre qui roule	1	—
Promenades autour d'un village	1	—
Le Secrétaire intime	1	—
Les sept Cordes de la Lyre	1	—
Simon	1	—
Tamaris	1	—
Teverino — Léone Léoni	1	—
Théatre complet	4	—
Théatre de Nohant	1	—
La Tour de Percemont. — Marianne	1	—
L'Uscoque	1	—
Valentine	1	—
Valvèdre	1	—
La Ville noire	1	—

Poissy. — Typographie S. Lejay et Cie.

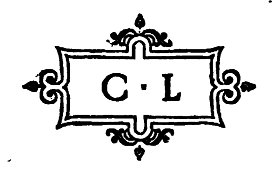
THÉATRE COMPLET

DE

GEORGE SAND

DEUXIÈME SÉRIE

LE MARIAGE DE VICTORINE
LES VACANCES DE PANDOLPHE — LE DÉMON DU FOYER
LE PRESSOIR



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

Droits de reproduction et de traduction réservés

LE MARIAGE
DE VICTORINE

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

Gymnase-Dramatique. — 26 novembre 1851.

A propos d'une pièce de théâtre intitulée *Claudie*, un critique sérieux, M. Gustave Planche, me fit l'honneur, il y a quelque temps, de m'appeler le *disciple de Sedaine*. Je dis que ce fut un honneur pour moi, parce que ce serait une grande preuve de goût de ma part d'avoir choisi un tel maître pour modèle. Mais je n'accepte pourtant pas cette qualification, parce que qui dit disciple, dit continuateur, et, malgré ce que je viens d'oser en écrivant *le Mariage de Victorine*, je n'ai pas la prétention de continuer l'œuvre de Sedaine.

Dans cet article trop bienveillant pour moi, où M. Planche a dit d'excellentes choses sur *le Philosophe sans le savoir*, il me conseillait d'étudier le maître. Cela me fit relire la pièce, que je ne connaissais pas, car je l'avais vu jouer dans mon enfance et je n'en avais conservé qu'un vague souvenir. En même temps que je la relisais au fond du Berry, on la reprenait à Paris. J'en lisais l'appréciation dans les journaux, et naturellement ma pensée s'attachant à ce sujet simple et charmant, l'envie me vint d'écrire la suite du roman esquissé par Sedaine. Était-ce ambition ou émulation ? Ni l'un ni l'autre. Ce n'est pas dans l'âge mûr, et après vingt années de travail littéraire, qu'on se fait illusion à soi-même et qu'on se flatte d'atteindre la perfection rêvée dans la jeunesse. Mais il est

296025

permis à un artiste, quel qu'il soit, de s'éprendre d'un sujet indiqué par un maître. Ce fut donc tout simplement fantaisie : fantaisie légitime et d'autant plus modeste qu'elle eût pu sembler orgueilleuse de la part d'un disciple avoué de Sedaine.

J'avoue que je ne pus suivre le bon conseil du critique; il ne me fut pas possible d'*étudier Sedaine ;* mais je lui dois de l'avoir relu avec un plaisir plus vif, et c'est grâce à lui que j'en ai mieux compris le charme et mieux savouré la touchante simplicité.

Pourquoi ne me fut-il pas possible d'étudier Sedaine? Est-ce parce que je ne sais pas étudier, ou parce que Sedaine n'est pas à étudier? Il y a peut-être de l'un et de l'autre. Peu importe que je sache étudier ou non, mais il importe peut-être de savoir pourquoi certains maîtres ne sont pas *étudiables*. Je crois que Sedaine ne l'est guère, parce que son mérite est dans son individualité et non dans sa forme. Je ne vois même pas qu'il ait eu une forme; sous ce rapport, ses ouvrages ne se ressemblent pas entre eux, et *la Gageure imprévue* ne semble pas écrite de la même main que *Félix ou le Magnifique*. Ici, le style est simple et naïf; *là*, il est brillant et recherché. Les différentes pièces de Sedaine sont conduites d'après des procédés fort divers. Il en est qui ne sont pas conduites du tout, et ce sont peut-être, je ne dis pas les meilleures, mais du moins les plus saisissantes par l'émotion qu'elles produisent. Il y a un petit acte d'opéra-comique, *la Suite du comte d'Egmont,* où il n'y a rien, en vérité, de ce qui constitue une pièce de théâtre, et cependant je défie qu'on le lise de bonne foi sans pleurer. Le grand mérite, la véritable grandeur de Sedaine n'est donc pas dans la forme, et j'avoue que je ne trouve pas irréprochable celle du *Philosophe sans le savoir*, encore que ce soit la mieux conduite de ses pièces. Mais ce qui est irréprochable, inimitable par conséquent dans Sedaine, c'est la sensibilité profonde et vraie de l'expression, c'est la noblesse vaillante et simple des caractères ; on aime les personnages de Sedaine, on les comprend et on y croit.

Sous ce rapport, *le Philosophe sans le savoir* est bien véritablement son chef-d'œuvre, et je ne trouve pas que, excepté M. Planche, aucun des critiques qui ont parlé dernièrement de la reprise de cette pièce l'ait appréciée comme elle le mérite. On a dit que c'était une bonne petite vieillerie charmante, un tableau d'intérieur flamand bien suave, bien frais, et d'une harmonie bien agréable à regarder pour reposer la vue après les tons criards de la moderne littérature dramatique. Tout cela est vrai, mais cela n'est pas tout. Il y a plus que de la fraîcheur, plus que de la naïveté, plus que de l'harmonie dans le tableau de Sedaine; il y a, je le répète, de la véritable grandeur. Où est-elle? dans la forme? Non, car il n'y a pour ainsi dire pas de forme comme on l'entend de nos jours. Dans la couleur? Non. La couleur est bonne sans être belle précisément. La grandeur est dans les types. Ces types ne sont pas des types flamands, j'en demande pardon aux critiques, ils sont français et bien français. Ce sont les derniers bons Français du XVIIIe siècle, s'élançant, avec tant de calme qu'on ne s'en aperçoit pas d'abord, vers le siècle nouveau. Le calme, c'est la force; mais ce ne sont pas là des fumeurs paisibles, absorbés dans la douceur du repos et dans le bien-être de la vie intérieure. Ce sont des hommes bien trempés, qui luttent contre les fausses idées de leur siècle, tout en conservant avec la même fermeté les idées éternellement bonnes et vraies. On respire l'honneur, le courage et la générosité dans l'atmosphère de M. Vanderke. On sent que rien de grand et de fort ne sera impossible dans cette famille; et, en présence de ce chaste amour de la petite Victorine pour l'héritier d'un nom et d'une fortune, en présence de cette fierté puritaine du vieux Antoine, qui s'efforce d'étouffer l'amour de sa fille, on ne peut pas douter un instant du résultat que Sedaine a laissé prévoir et que j'ai osé montrer.

Maintenant, qu'on me reproche, si l'on veut, d'avoir mal interprété cette donnée, on aura peut-être raison; mais, si l'on me dit que l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, dans le cas où il aurait voulu faire une *suite*, n'aurait pas osé con-

clure par le mariage de Victorine avec Vanderke fils, je répondrai que je n'accepte pas cette assertion, et que, si ma conscience littéraire n'est pas satisfaite de mon œuvre, du moins ma conscience personnelle est tranquille en ce qui concerne le maître dont je suis l'admirateur aimant et pénétré.

Le sentiment dont j'étais animé en rendant hommage à la mémoire de Sedaine a été vivement partagé par les excellents artistes qui ont mis tous leurs soins à représenter *le Mariage de Victorine*. Le Gymnase doit être un théâtre de prédilection pour quiconque aime à se voir secondé par un travail actif, consciencieux et intelligent avant tout. Lorsque j'ai confié l'exécution de ma pièce à M. Lemoine-Montigny, j'ai eu à me louer infiniment des soins éclairés apportés par lui à la mise en scène et à la réduction, toujours nécessaire, de certains détails, qu'une grande expérience du théâtre peut seule apprécier. Quant au talent individuel des artistes du Gymnase, le public, qui l'a tant de fois applaudi, a pu le constater une fois de plus en cette occasion. Madame Rose-Chéri a été une ingénue adorable, digne, ainsi que M. Geoffroy (Antoine), des plus beaux temps de la Comédie-Française. M. Bressant, dans le rôle de Vanderke fils, et M. Lafontaine, dans celui de Fulgence, ont peint, chacun avec une vérité touchante et profonde, un même sentiment modifié dans deux types complétement opposés. Mademoiselle Figeac, aimable et jolie dans un petit rôle, et mademoiselle Mélanie, sympathique dans un rôle plus court encore, ont bien voulu concourir à l'ensemble remarquable de l'exécution. Quant à M. Dupuis, chargé du rôle du *philosophe sans le savoir*, il a été noble, généreux et simple comme le type de Sedaine, et, si les types primitifs se sont effacés sous ma plume, du moins les artistes que je remercie leur ont rendu tout ce que je pouvais leur avoir fait perdre.

G. S.

DISTRIBUTION

VANDERKE père, riche négociant..................	MM. DUPUIS.
ALEXIS VANDERKE, son fils, officier de marine.....	BRESSANT.
ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderke......	LAFONTAINE.
FULGENCE, un des commis de Vanderke............	GEOFFROY.
MADAME VANDERKE..............................	Mmes MÉLANIE.
SOPHIE, fille de M. et madame Vanderke..........	FIGEAC.
VICTORINE, fille d'Antoine.......................	ROSE - CHÉRI.
UN DOMESTIQUE.	

Dans une grande ville de France, en 1765.

ACTE PREMIER

L'intérieur d'un grand cabinet de travail, comme dans *le Philosophe sans le savoir*, de Sedaine. — A droite du spectateur, une table chargée de papiers et de registres. — A gauche, au premier plan, un pupitre à écrire debout. — Porte au fond, porte à droite au second plan.

SCÈNE PREMIÈRE

VICTORINE, ANTOINE.

Victorine est assise à gauche, son mouchoir à la main et son ouvrage sur ses genoux. Antoine est debout au milieu du théâtre.

ANTOINE.

Comment! je vous surprends les yeux rouges, l'air embarrassé, et vous allez encore me soutenir que vous ne pleurez pas? ou bien vous me direz, comme c'est votre habitude, que les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer?

VICTORINE.

Non, mon papa, je vous dirai, cette fois-ci, que je pleure... que je pleure parce que je m'ennuie.

ANTOINE.

Et pourquoi vous ennuyez-vous? parce que vous êtes une

paresseuse. Si vous étiez, comme moi, forcée de travailler quinze heures par jour, vous ne trouveriez pas le temps long.

VICTORINE.

Mais je ne trouve pas le temps long, je le trouve triste.

ANTOINE.

Triste? Il fait un temps superbe... Victorine, je crois que tu deviens folle!

VICTORINE.

Et vous, mon papa, vous devenez sévère!... vous me parlez durement. (Elle se lève.) Voyons, qu'est-ce que vous avez donc contre moi depuis quelque temps?

ANTOINE, attendri.

J'ai... j'ai... (sévèrement) j'ai que je n'ai pas le temps de m'occuper de vos vapeurs... de vos sottises... (Retournant à son bureau.) Voilà-t-il pas une fille bien à plaindre parce qu'on lui prépare un honnête mariage! (Revenant, et fâché en voyant que Victorine pleure encore.) Allons, je veux savoir la cause de vos larmes, parlez!

VICTORINE.

Je vous jure, mon père, que je ne la sais pas moi-même. Je suis comme cela, j'ai des envies de pleurer, toujours plus souvent depuis que mon mariage est arrêté.

ANTOINE.

Vous ne voulez pas vous marier, parce que vous savez que je le veux. Est-ce cela?

VICTORINE.

Je ne dis pas...

ANTOINE.

Vous n'aimez pas Fulgence?

VICTORINE.

Mais si... je l'aime bien.

ANTOINE.

Non, non, vous ne le trouvez pas assez élégant, assez joli pour vous!

VICTORINE.

Oh! il est bien assez élégant pour moi.

ANTOINE.

Vous n'estimez pas un honnête homme plus que tout.

VICTORINE.

Oh! par exemple!

ANTOINE.

Il ne s'occupe pas assez de vous, il ne cherche pas à vous plaire, et, moi, je ne sais pas ce que c'est que de choisir un gendre!

VICTORINE.

Si, si, si, si!... Mon Dieu, si!

ANTOINE.

Eh bien, alors, que voulez-vous donc? quel mariage prétendriez-vous faire? Vous méprisez le rang de votre père! Un commis, un homme qui travaille, fi donc! Il vous fallait un marquis, un prince!

VICTORINE.

Moquez-vous de moi tant que vous voudrez, mon papa, mais j'ai peur de ne pas aimer assez mon mari... qu'il ne soit pas content de mon caractère... que je ne sois pas assez raisonnable pour lui... Enfin je trouve que c'est trop tôt de se marier à dix-sept ans.

ANTOINE, se mettant à son bureau.

Plût à Dieu que vous fussiez mariée depuis longtemps!

VICTORINE.

Oh! pourquoi donc?

ANTOINE.

C'est inutile que vous me compreniez. Voyons, séchez vos bêtes d'yeux, et prenez votre ouvrage pendant que je vais faire le mien.

VICTORINE.

Est-ce que vous avez besoin que je reste ici, mon papa?

ANTOINE.

Et où voulez-vous donc aller encore? Vous n'êtes jamais avec moi.

VICTORINE.

Oh! j'y resterai tant que vous voudrez, je ne suis jamais

plus contente qu'avec vous. Mais, pendant que vous faites vos chiffres, vous ne me regardez seulement pas; c'est comme si vous étiez seul.

ANTOINE.

Eh bien, regardez-moi, vous qui n'avez rien de mieux à faire!

VICTORINE.

Vous regarder?

ANTOINE.

Oui, regardez-moi avec attention, là, pendant que je travaille, et vous me direz ensuite à quoi vous avez pensé.

VICTORINE, allant prendre une chaise et venant s'asseoir auprès d'Antoine.

Je veux bien, mon papa.

ANTOINE, après avoir broché rapidement une copie, quittant la plume et regardant sa fille.

Eh bien?

VICTORINE.

Eh bien, mon père?

ANTOINE.

À quoi pensez-vous?

VICTORINE.

Je pense à vous.

ANTOINE.

Que pensez-vous de moi?

VICTORINE.

Que vous avez bien de la peine.

ANTOINE.

Bien! Après?

VICTORINE.

Que vous aimez bien votre maître, le bon M. Vanderke; que vous voudriez mourir pour lui comme vous avez vécu pour lui, que vous prenez ses intérêts plus que les vôtres... que vous ne connaissez qu'une chose au monde, votre devoir. et que vous sacrifieriez à votre devoir votre bonheur... le mien, enfin tout!

ANTOINE.

Oui! vous devinez bien et vous pensez plus juste que vous n'en avez l'air. Et il en résulte?

VICTORINE.

Que je dois vous imiter en tout : ne pas avoir une idée, une volonté que vous n'approuviez, et avoir toujours votre exemple devant les yeux.

ANTOINE.

Ne perdez jamais cela de vue, et, à présent, si vous avez quelque affaire dans la maison, allez, je ne vous retiens pas.

VICTORINE, se levant.

Je vais voir si Sophie...

ANTOINE.

Vous ne vous déshabituerez pas de cette familiarité avec mademoiselle?

VICTORINE.

Ah!... Et vous, mon papa, vous ne vous habituerez jamais à l'appeler madame! Allons! je vais voir si ma jeune maîtresse (à part, en remettant sa chaise à gauche), ma bonne amie (haut), n'a pas besoin de moi. Voulez-vous m'embrasser, mon père?

Elle revient vers Antoine.

ANTOINE, la regardant avec intention.

Mérites-tu que je t'embrasse, là, du fond du cœur?

VICTORINE.

Oui.

ANTOINE, la regardant bien.

Bien sûr?

VICTORINE.

Oh! bien sûr!

Il l'embrasse. Elle sort par le fond en le regardant avec tendresse.

SCÈNE II

ANTOINE, seul.

Oui, c'est bien sûr. C'est une bonne âme, incapable de

mentir! C'est jeune, c'est faible, inquiet... mais c'est honnète comme l'était sa pauvre mère! Ah! qu'une fille a besoin de sa mère! Nous n'entendons rien à manier ces jeunes esprits-là, nous autres... (A Fulgence, qui entre par la porte de droite, tenant des papiers.) Ah! c'est toi, Fulgence?

SCÈNE III

ANTOINE, FULGENCE.

FULGENCE.

Monsieur vous envoie encore ces deux comptes à enregistrer.

ANTOINE, écrivant.

Bien! mets-les là.

FULGENCE, posant les comptes sur le bureau d'Antoine.

Mademoiselle Victorine n'est pas ici? Je ne l'ai pas encore vue aujourd'hui.

ANTOINE.

Ah! voilà bien mes amoureux!

FULGENCE.

M'en faites-vous un reproche, monsieur Antoine?

ANTOINE.

Non, mon garçon, pourvu que ta besogne n'en souffre pas et que tu ne négliges rien...

FULGENCE.

Le devoir est une religion pour moi comme pour vous.

Il va au bureau debout et se met au travail.

ANTOINE.

Je le sais. Aussi je m'applaudis du choix que j'ai fait de toi pour mon gendre. Tu es un honnête homme, Fulgence, un homme rangé, ponctuel, raisonnable! Tu n'as rien, c'est vrai! mais, quand on est laborieux et modeste dans ses goûts, on est toujours assez riche.

FULGENCE, écrivant.

Sans doute. Cependant...

ANTOINE.

Cependant, quoi? Ma fille n'est pas riche. Mes économies, je te l'ai dit, sont fort peu de chose, et je n'ai jamais souffert que M. Vanderke augmentât mes appointements... Mais, toi, c'est différent! Tu as ici une place assez importante, tu es plus instruit, par conséquent plus utile que moi. Tu y es déjà depuis deux ans; et tu seras augmenté peu à peu en raison de tes services.

FULGENCE, venant au milieu.

Je ne l'exige pas. M. Vanderke vient de doter richement sa fille, et voilà son fils qui est d'âge à mener grand train... qui fera peut-être des dettes... M. Vanderke paye bien ses commis; quand il y a surcroît de travail, il donne des gratifications fort honnêtes... Il y aurait injustice à demander davantage... et... je trouverais surprenant qu'il y songeât.

Il se remet au travail.

ANTOINE.

C'est bien; je suis satisfait de tes sentiments comme tu l'es de ton sort. (Se levant et reportant à Fulgence les deux comptes qu'il lui a donnés en entrant.) Vous serez logés et nourris ici.

FULGENCE, se retournant avec un peu d'émotion.

C'est trop de bontés! Mais, moi qui ne suis rien, qui n'ai rien!... je me sens honteux...

ANTOINE, descendant la scène.

Ne parlons plus de cela. Je te trouve assez riche de ton courage et de ton travail.

FULGENCE.

Vous êtes bien désintéressé, monsieur Antoine!

ANTOINE.

Désintéressé, moi? Comment ne le serais-je pas? comment aimerais-je l'argent? Depuis le temps que j'en compte, que j'en reçois, que j'en verse, qu'il en passe par mes mains et sous mes yeux... c'est ici comme une rivière... je ne peux plus en être ébloui, et, quand on nage en pleine eau, on n'a plus soif. J'ai un patron qui est si bon, si généreux, que, si

je lui disais un beau jour : « Monsieur, j'ai envie... mais bien envie d'une de ces hottes d'écus que l'on vide toùs les jours dans vos caisses, » il me répondrait : « Tu as envie de cela? Prends, mon cher Antoine, prends! Tu l'as bien gagné, et j'ai du plaisir à te contenter. »

FULGENCE, attentif et soucieux.

Ah! M. Vanderke vous dirait cela?

ANTOINE.

Oui certes! et je serais riche à cette heure, si j'avais accepté tout ce qu'il voulait me donner. Mais c'est un homme qui a tant de bien à faire, et qui le fait avec tant de plaisir, que, quand je le vois à même de rendre quelque beau service, ou de donner quelque joli cadeau à ses enfants, j'y mettrais du mien en secret, plutôt que de le voir s'en priver.

FULGENCE, quittant sa place et venant à Antoine.

Vous ne vous étiez jamais tant expliqué avec moi, monsieur Antoine, et ce que vous me dites me fait du bien! Ainsi, vous n'avez pas l'ambition qu'ont presque tous les parents pour leurs enfants? vous n'avez jamais souhaité passionnément que votre fille fût riche?

ANTOINE.

Jamais! En cela, je suis l'exemple de monsieur, qui ne souhaite pour les siens que l'honneur et une bonne renommée. Il serait malheureux dans le fond de son âme s'il les croyait avides. (Retournant à son bureau.) Tu sais son histoire?

FULGENCE, retournant à son pupitre.

L'histoire de M. Vanderke? Oui... Je sais, du moins, qu'il est Français, noble; qu'il s'appelle le baron de Clavières, qu'il a une sœur marquise, et qu'il a pris le nom qu'il porte pour continuer le commerce d'un négociant hollandais qui l'avait recueilli sur son navire, et plus tard adopté, lorsqu'il était jeune, pauvre, et poursuivi dans son pays pour les suites d'un duel.

ANTOINE.

C'est cela. Et c'est ce qui te prouve qu'il n'a pas les préjugés de la naissance. Il n'a pas cru déroger, lui, en donnant

sa vie au travail. Tu ne vois sur ses maisons et sur ses carrosses ni blason ni couronne, et, tandis que beaucoup de traitants payent pour en avoir, lui qui en a n'en fait pas montre. Eh bien, il n'a pas plus l'amour de l'argent que celui des titres. Il s'est fait négociant par reconnaissance, il est resté négociant par amour de l'ordre et de l'activité. Il est devenu riche sans désirer autre chose que de donner l'exemple de la probité dans le commerce, et il l'a toujours donné. Il rit des reproches de sa sœur, des dédains de sa caste, et veut que ses enfants soient fiers de ses principes.

FULGENCE, avec un peu de dédain.

Mais son fils ne les partage pas?

ANTOINE.

M. Alexis Vanderke n'a peut-être pas encore d'opinions arrêtées. Il est un peu séduit par le monde, mais c'est un bon jeune homme, un digne enfant! Je l'aime comme s'il était mon fils, et je sais, moi, qu'il continuera le bien que fait son père... Ah! chut! le voilà.

Pendant toute cette scène, Antoine est à son bureau, Fulgence debout devant un pupitre à écrire. Ils se dérangent et se replacent, en parlant, sans cesser de paraître occupés.

SCÈNE IV

FULGENCE, ALEXIS, ANTOINE.

ALEXIS, entrant par la porte du fond.

Bonjour, père Antoine! (Il lui serre la main et salue Fulgence.) Bonjour, monsieur Fulgence. (A Antoine.) Je viens te demander encore vingt-cinq louis; j'ai quelques emplettes à faire ce matin.

ANTOINE.

Je vais vous compter ça. Mais je ne les ai pas ici... Je vais à la caisse.

Il sort par la porte de droite.

SCÈNE V

ALEXIS, FULGENCE.

ALEXIS.

Eh bien, monsieur Fulgence, à quand le mariage?

FULGENCE, *froidement et restant près du pupitre.*

Dans quelques jours, j'espère; le dernier ban est publié.

ALEXIS.

Ah çà! dépêchez-vous! car je vais aller à Paris, et je voudrais bien auparavant danser à votre noce.

FULGENCE, *froidement.*

Vous me faites honneur.

ALEXIS.

Je vous fais mon compliment. Vous épousez une belle personne, et douce et honnête! Je suis son frère de lait; sa mère avait été ma nourrice; nous avons été élevés ensemble, ma sœur, elle et moi ; et... quoique ma sœur soit bien bonne, Victorine a toujours été la meilleure de nous trois. Vous ne trouverez pas mauvais que je lui fasse un petit cadeau de noces? Je sors ce matin pour cela.

FULGENCE, *avec roideur.*

Quoi! monsieur, ces vingt-cinq louis...?

ALEXIS, *souriant.*

Cela ne vous regarde pas. Seulement, il me faut... j'aime mieux avoir votre permission pour offrir quelque chose à votre fiancée... et vous me la donnerez?

FULGENCE, *altéré.*

Monsieur, si ma femme...

ALEXIS, *riant avec un peu d'effort.*

Ah! vous l'appelez déjà votre femme?

FULGENCE, *tout à fait troublé.*

C'est trop tôt, j'en conviens... Si mademoiselle Victorine...

ALEXIS, *avec franchise.*

Oh! Victorine ne me refusera pas. Quand on est heureux,

on n'est pas fier. On prend tout en bonne part. (Frappé de l'expression de Fulgence.) Vous me paraissez contrarié, souffrant...

FULGENCE.

Moi?...

ALEXIS, avec douceur.

Vous travaillez beaucoup?

FULGENCE.

Ne faites pas attention, monsieur.

ALEXIS.

C'est que je ne vous trouve pas l'air content, radieux, comme vous devriez l'avoir; vous n'êtes pas comme Victorine, elle est gaie comme un merle; et tout à l'heure, chez ma sœur, elle riait de la moindre chose.

FULGENCE.

Ah! elle est chez madame...? elle rit?... Monsieur l'a déjà vue ce matin? (A part.) Avant moi! toujours!...

ALEXIS.

Mais certainement, et je l'ai complimentée sur sa bonne humeur.

FULGENCE, à part.

Oh! je quitterai cette maison dès que je serai marié!

SCÈNE VI

FULGENCE, ALEXIS, ANTOINE.

ANTOINE, entrant de droite, posant les vingt-cinq louis sur son bureau, et ouvrant un registre en s'asseyant.

Voilà ce que vous me demandez.

ALEXIS.

Tu inscris cela?

ANTOINE.

Comment! monsieur, est-ce que j'oublie jamais d'inscrire quelque chose? Tenez, voilà vos comptes; j'écris jusqu'à un denier.

ALEXIS

Je n'en doute pas. (Jetant un coup d'œil sur le registre.) Ah! tu m'as compté pas mal d'argent depuis deux mois?

ANTOINE.

Je n'ai pas fermé le compte de celui-ci : j'en attends la fin.

ALEXIS.

Et mon père a-t-il vu ce registre?

ANTOINE.

Il l'a vu le mois dernier. Tous les mois, je lui présente les comptes de sa maison.

ALEXIS.

Et il n'a rien désapprouvé?

ANTOINE.

Non, monsieur.

ALEXIS.

S'il trouvait que je vais trop vite... tu me le dirais, Antoine?

ANTOINE.

Lui? Vous ne le connaissez guère!

ALEXIS.

Eh bien, et toi, si tu étais mécontent de moi, il faudrait me le dire.

ANTOINE.

Vous moquez-vous?

ALEXIS.

Allons, tu veux me gâter aussi, toi?

ANTOINE.

Eh bien, qui donc sera gâté ici, si ce n'est pas vous, je vous le demande?

ALEXIS, appuyant sa main sur l'épaule d'Antoine.

Dire qu'il y a des êtres qui valent mille fois mieux que nous et qui se font un devoir de nous rendre heureux!... Avez-vous encore vos parents, monsieur Fulgence?

FULGENCE.

Non, monsieur; je les ai à peine connus.

ALEXIS.

Ah! je vous plains! vous ne savez pas ce que c'est que d'être aimé! — Au revoir, Antoine.

Il lui serre la main et va pour sortir.

SCÈNE VII

FULGENCE, ALEXIS, VICTORINE, ANTOINE.

VICTORINE, entrant par le fond.

Mon papa, madame Vanderke vous prie de passer chez elle, tout de suite, si vous pouvez.

ANTOINE.

Ah! ah! je sais ce que c'est!

Il sort par le fond.

SCÈNE VIII

FULGENCE, ALEXIS, VICTORINE.

ALEXIS.

Ah! Victorine, j'étais en train tout à l'heure de faire reproche à ton futur. Il a l'air soucieux. L'amour le rend triste : il te rend gaie, au contraire. Je vous laisse ensemble pour que vous discutiez laquelle des deux manières d'aimer est la meilleure.

Il sort par le fond.

SCÈNE IX

FULGENCE, VICTORINE.

VICTORINE.

Pourquoi êtes-vous triste, Fulgence? est-ce vrai, ce qu'il dit?

FULGENCE.

Je suis triste quand on me dit que vous êtes gaie.

VICTORINE.

Comment! vous voudriez que j'eusse du chagrin?

FULGENCE.

C'est que vous n'êtes jamais gaie avec moi, Victorine; vous gardez cela pour les autres.

VICTORINE.

Si vous me rendez triste, ce n'est pas ma faute.

FULGENCE, traversant la scène, pour reporter un registre sur le bureau d'Antoine.

Oh! ce n'est pas la mienne non plus!

VICTORINE.

Et à qui donc, la faute?

FULGENCE, à part.

Et dire que je n'ose pas m'expliquer! elle a un air si sincère, si éloigné de ce que je pense!

VICTORINE.

Vous me boudez? Allons, je vas prendre mon ouvrage.

Elle s'assied à gauche.

FULGENCE.

Je boude! quel vilain mot vous me dites là!

VICTORINE.

C'est vrai que j'ai tort; je ne sais pas pourquoi je vous l'ai dit... Ce n'est pas ma pensée.

FULGENCE, s'approchant d'elle.

Connaissez-vous bien vos propres pensées, Victorine?

VICTORINE.

Mais... je crois qu'oui! Cependant... pas toujours peut-être!... Tenez, je ne veux pas m'en faire accroire; je ne suis pas... comment dirai-je? je ne suis pas comme vous, Fulgence.

FULGENCE.

Comme moi?

VICTORINE.

Eh bien, oui. Je ne suis pas raisonnable, sensée, réfléchie comme vous. Je ne me rends pas compte de toutes choses, comme il me semble que vous le faites. Peut-être que j'ai

été trop gâtée dans cette maison où tout le monde est si bon pour moi! On m'a toujours laissée faire et dire tout ce qui me passait par la tête. Alors, moi, je cède un peu à mes premiers mouvements sans trop pouvoir me les expliquer. Je suis gaie, je suis triste, je ris, je pleure; on s'en amuse, mon père se moque de moi, et, moi, je me moque aussi de moi-même. (Se levant.) Eh bien, cela ne vous rassure pas? On dirait que, pour tout de bon, je vous afflige? mais ce n'est pas mon intention! Je vous dis tout cela, Fulgence, pour que vous ne vous inquiétiez de rien.

FULGENCE.

Il y a pourtant une chose qui doit m'inquiéter.

VICTORINE.

Dites-la, et, si je peux m'en corriger...

FULGENCE.

Oh! vous n'avez pas de torts. Vous êtes franche, bonne, je le sais! mais vous êtes si aimée, si choyée ici, que je crains de ne pas vous rendre aussi heureuse que vous l'avez toujours été... que vous ne me trouviez trop sensé, trop réfléchi, comme vous dites!

VICTORINE.

J'y ai bien pensé quelquefois, à cela! Mais je n'y pensais pas dans le moment. Pourquoi me le rappelez-vous? On dirait que vous voulez m'effrayer sur l'avenir? Certainement, on ne se marie pas sans quelque appréhension... mais vous m'ôtez la confiance, au lieu de me la donner!

FULGENCE.

Ah! je suis maladroit, moi! je ne sais pas dire de tendres paroles, je ne suis pas habitué à cette vie de famille toute de douceurs, toute de miel, qu'on vous a faite ici! je suis sombre, désagréable... Vous ne pouvez pas m'aimer. Dites la vérité, Victorine, vous ne m'aimez pas?

VICTORINE.

Je ne vous aime pas? Voilà que vous m'effrayez tout à fait, Fulgence! Pourquoi donc me dites-vous que je ne vous aime pas?

FULGENCE.

C'est que je n'ai encore jamais osé vous le demander, et que vous ne vous l'êtes peut-être pas demandé à vous-même.

VICTORINE.

Mais il faut bien que je vous aime, puisque je me marie avec vous!

Antoine entre et les écoute.

FULGENCE.

Oh! ce n'est pas une réponse!

VICTORINE.

Je croyais que si! mon père vous aime, vous estime; je vous estime aussi, moi; et je veux vous aimer, puisque c'est le désir et la volonté de mon père.

SCÈNE X

VICTORINE, ANTOINE, FULGENCE.

ANTOINE, qui est rentré par le fond avec des papiers, et qui s'est arrêté pour les écouter, se rapproche d'eux.

Victorine a raison, et c'est elle, à présent, qui est la plus sage des deux.

FULGENCE.

Comment! monsieur Antoine, vous nous écoutiez donc?

ANTOINE.

Pourquoi pas? J'en ai encore le droit.

VICTORINE, l'embrassant.

Oh! vous l'aurez toujours! Je veux que vous sachiez toujours toutes mes pensées et que vous me donniez conseil en tout. Voyons, dites donc à M. Fulgence qu'il ne sait pas ce qu'il dit!

ANTOINE.

Il est amoureux, et l'amour fait déraisonner. Toi, Victorine, tu déraisonnais là, tantôt! mais te voilà dans le vrai. Il n'est pas nécessaire que l'on soit fou de joie en se mariant. C'est

une affaire sérieuse, et, pourvu que chacun de vous ait la ferme résolution de son devoir, tout ira bien. Allons ! je vous annonce une surprise ! Ayez l'air de ne rien savoir. M. et madame Vanderke, avec madame leur fille, viennent ici pour vous complimenter et vous faire leurs cadeaux. Les cadeaux sont trop riches, j'en suis sûr d'avance. Ne soyez point touchés de leur prix, mais de l'intention qu'on y met et de l'amitié dont ils sont la preuve.

SCÈNE XI

VANDERKE, MADAME VANDERKE, SOPHIE, VICTORINE, ANTOINE, FULGENCE, UN DOMESTIQUE, qui porte des cartons.

MADAME VANDERKE, entrant par le fond et venant embrasser Victorine.

Ma chère enfant, tu vas te marier avec un bon jeune homme. Je suis heureuse de ton bonheur et te prie de recevoir de ma main ta robe de noces.

Elle prend un carton des mains du domestique et le remet à Victorine.

VICTORINE.

Oh ! madame ! que vous êtes bonne d'avoir comme cela pensé à moi !

VANDERKE.

Et moi, ma chère fille, car je te considère comme ma fille aussi, entends-tu bien ? je ne t'offre pas de chiffons, je n'aurais pas su les choisir, mais je te prie d'accepter ce petit portefeuille.

VICTORINE, prenant le portefeuille.

Oh ! qu'il est joli !... Merci, monsieur. Qu'il est bien relié ! tout doré !... Voyez donc, mon père ! Avec mon chiffre dessus !

Elle va à Antoine, pose le carton sur sa table, lui remet son portefeuille et revient remercier Vanderke.

ANTOINE, ouvrant le portefeuille.

Mais, monsieur... ce mandat sur votre caisse... c'est trop! c'est impossible! c'est une dot, cela!

Il passe près de Vanderke.

FULGENCE, à part.

Une dot! j'en étais sûr!

VANDERKE.

Eh bien, est-ce que je ne te dois pas d'assurer le sort de ta fille?

ANTOINE.

Mais, monsieur, cinquante mille livres!... Non, non, c'est trop! vos enfants...

MADAME VANDERKE, tenant sa fille par la main.

Antoine, vous n'avez pas le droit de refuser. C'est la famille entière qui s'associe aux intentions de son chef.

VICTORINE, émue.

Oh! je n'avais pas besoin de cela, monsieur Vanderke... Madame! Sophie! vous me faites presque de la peine avec ce gros cadeau-là? Est-ce que j'avais besoin d'argent, ici? est-ce que vous ne voulez plus que je demeure ici?

MADAME VANDERKE.

Je compte, au contraire, que tu y resteras tant que nous vivrons.

VICTORINE.

Oh! en ce cas, merci, merci!

SOPHIE.

Mais regarde donc, ta robe de noces! J'y ai joint quelques dentelles et un petit collier, car je veux aussi te parer. Tu étais si contente de me voir belle, il y a trois mois, le jour de mon mariage.

Elles vont auprès de la table.

VICTORINE, ouvrant le carton et s'asseyant pour regarder.

Ah! mon Dieu! une robe de moire, des perles, du point d'Angleterre!... mais je n'oserai jamais porter tout cela!

SOPHIE, lui donnant un autre carton.

Et voilà les fleurs, les rubans et les gants de la part de

mon mari, qui arrivera dans deux jours pour assister à tes noces.

VICTORINE.

Ah! mon Dieu! que de belles choses! Je vas donc être en gants blancs tout le reste de ma vie!

MADAME VANDERKE.

Nous te laissons contempler tes petites richesses; mais nous voulons que tu viennes déjeuner avec nous, ainsi que ton père et ton futur, afin de fixer le grand jour... Entendez-vous, monsieur Fulgence?

FULGENCE, sortant d'une profonde rêverie.

Madame... c'est trop d'honneur... (A part.) Une dot!

VANDERKE, à sa femme et à sa fille.

Allez m'attendre, mes chères amies... Je suis à vous dans le moment avec Antoine et Fulgence, que j'emmène au magasin. J'ai quelques ordres à donner.

Il sort avec Antoine et Fulgence par la droite.

SOPHIE.

Tu vas venir, Victorine? C'est dans mon appartement qu'on déjeune aujourd'hui, tu le sais?

VICTORINE, se levant.

Oui, oui, tout de suite, tout de suite. Je vas ranger et serrer tous mes trésors, et je vous suis.

Madame Vanderke sort par le fond avec sa fille, qui lui donne le bras.

SCÈNE XII

VICTORINE, seule, debout auprès de la table.

De la moire! des perles! oh! qu'elles sont lourdes!... elles sont fines, j'en réponds... Des dentelles anglaises!... Et de l'argent, beaucoup d'argent! (Elle touche à tout et laisse tout retomber.) Oh! je vais donc être bien riche, bien belle, bien heureuse!... et Fulgence m'aime beaucoup! (Elle s'attriste de plus en plus.) Et mon père est bien content... C'est singulier, j'étouffe!... (Elle s'assied dans la chaise d'Antoine.) Est-ce la joie?...

Je me sens... Ah! que ça fait mal d'être contente comme ça!...

Elle fond en larmes.

SCÈNE XIII

ALEXIS, VICTORINE.

ALEXIS, sans être vu, à la porte du fond.

Elle pleure! Eh bien, qu'est-ce donc? aurait-elle du chagrin de se marier?... (Approchant.) Si je le croyais!... (Haut.) Victorine! tu pleures?

Il lui prend les mains.

VICTORINE, suffoquée, se levant.

Ah! mon Dieu! ne le dites pas, ne le dites pas!... mon père est bien en colère quand je pleure!

ALEXIS.

Tu pleures donc souvent?

VICTORINE.

Non, quelquefois... (Essuyant ses yeux.) Cela se passe! ce n'est rien, allez!

ALEXIS.

Mais quelle peine as-tu?

VICTORINE.

Je n'en ai pas.

ALEXIS.

Tu pleures sans sujet?

VICTORINE.

Apparemment.

ALEXIS.

Tu es donc un peu folle?

VICTORINE, souriant.

Ça se peut bien.

ALEXIS.

Fulgence...

VICTORINE.

Eh bien, Fulgence?...

ALEXIS.

Fulgence est doux, honnête, bien élevé; il a une jolie figure, il est jeune, il te plaît, n'est-ce pas?

VICTORINE.

Oh! oui, il me plaît bien.

ALEXIS.

Enfin, ce n'est pas ton mariage qui te rend malheureuse?

VICTORINE.

Oh! non! il n'a pas de quoi; mais c'est l'idée du mariage qui me donne toujours envie de pleurer. Ce serait avec un autre, ce serait la même chose.

ALEXIS.

Vrai?

VICTORINE.

Vrai!

ALEXIS, à part, soupirant un peu.

Allons!... (Haut.) Allons, ma petite Victorine, ma petite sœur, il ne faut pas te gâter les yeux; et puis, si tu es triste comme cela, je n'oserai pas te faire mon compliment et mon cadeau, car je t'apportais le mien à mon tour. (Regardant les cartons et tirant une petite boîte de sa poche.) Je vois que j'arrive le dernier, mais c'est la faute de l'ouvrier qui m'a fait attendre.

VICTORINE.

Vous m'apportez un bijou? Ah! c'est quelque chose que je pourrai porter toujours, tant mieux!

ALEXIS.

J'en serai bien fier, si cela te plaît. Regarde!

VICTORINE, ouvrant la boîte.

Oh! votre montre! votre belle montre à répétition! celle qui a passé une nuit avec moi, la veille de votre duel! Ah! quel souvenir de chagrin... et de bonheur aussi!...car, après cette vilaine nuit où je n'ai pas fermé l'œil... puisque je savais, moi, que vous alliez vous battre... quelle joie, le lendemain, de vous voir revenir sain et sauf! Nous étions tous si heureux! Ah! je vous remercie d'avoir pensé à me donner

cela!... Mais que dira votre sœur? car, cette montre, c'est le cadeau de noces qu'elle vous a fait.

ALEXIS.

Aussi, j'en ai fait faire une toute pareille, avant de te donner celle-ci. Tiens, vois! c'est afin que ma sœur ne sache pas...

VICTORINE.

Ah! mais il ne faudrait pas tromper votre sœur pourtant!

ALEXIS, voulant échanger les montres, avec un léger ton de reproche.

Si cela ne te fait rien...

VICTORINE, retenant la montre tristement.

Si!... cela me fait beaucoup! j'aimerais bien mieux l'ancienne... vous me l'aviez confiée la veille du duel! Vous me disiez: «Tu ne la rendras *qu'à moi*, *qu'à moi*, *entends-tu?*» Vous vouliez me la laisser en souvenir, dans le cas où vous... Dieu merci, j'ai pu vous la rendre!... Mais comment donc faire? vous ne devez pas vous en séparer, votre sœur est plus que moi pour vous!

ALEXIS.

N'es-tu pas ma sœur aussi? Sophie n'est pas jalouse de toi! Est-ce qu'elle n'approuverait pas l'échange, si je pouvais lui raconter...?

VICTORINE.

Ah! oui, le duel! c'est resté un secret entre votre père et vous, entre mon père et moi... et Fulgence... Ah! par conséquent, je peux dire à Fulgence que c'est votre montre de jour-là!

ALEXIS, un peu troublé.

A Fulgence?... Mais... (Avec franchise.) Mais, oui, oui, certainement! pourquoi pas? Allons, prends, prends celle-ci, je t'en prie!

VICTORINE, s'attachant la montre.

Ah! que je suis donc contente! Voyez donc! Il me sem-

ble que je vous vois, en me voyant moi-même avec cette montre-là!

Elle saute de joie.

ALEXIS.

Voilà donc que tu ris, à présent! Allons, je suis bien content aussi de t'avoir rendu la gaieté!

SCÈNE XIV

ANTOINE, FULGENCE, ALEXIS, VICTORINE.

ANTOINE, entrant par la droite avec Fulgence, qui va droit au pupitre.

De la gaieté?... A la bonne heure, Victorine!

VICTORINE.

Voyez donc, mon papa! voyez donc, Fulgence! la belle montre que M. Alexis vient de me donner.

Fulgence tressaille.

ANTOINE.

On te gâte, on te rendra vaine. Vous avez tort, monsieur Vanderke.

ALEXIS.

Ne me gronde pas. J'ai tant de plaisir à la voir rire et sauter! Allons, on nous attend tous quatre pour déjeuner en famille : venez-vous?

VICTORINE.

Oh! comme je vas faire rire madame, avec ma montre! Je la ferai sonner tous les quarts d'heure, toutes les minutes, jusqu'à ce qu'elle me dise : «Victorine, tu me romps la tête.»

ALEXIS.

Veux-tu me donner le bras?

VICTORINE.

Oui, oui; mais je ne veux pas passer avant mon papa

ANTOINE.

Les dames passent toujours les premières!

VICTORINE.

Je ne suis pas une dame; je ne veux pas passer avant mon père!

ANTOINE.

Et si je ne veux pas passer avant M. Vanderke?

ALEXIS.

Il n'y a qu'un moyen de s'arranger. Prends mon autre bras, mon cher Antoine, et nous passerons tous les trois... comme nous pourrons!

Ils sortent en riant, par le fond.

SCÈNE XV

FULGENCE, seul, les suivant.

Cette gaieté avec lui, cette tristesse avec moi!... ces présents!... cette dot!... Ah! le doute et la colère me rongent le cœur!

Il sort.

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez Vanderke, mode Louis XV; une cheminée au fond, au milieu; à gauche, au fond, porte donnant dans une antichambre; à droite, au fond, porte vitrée ouvrant sur le jardin. — A gauche, au premier plan, une fenêtre, et, un peu en avant, un guéridon et des siéges. — De chaque côté de la scène, consoles, avec candélabres au premier plan. — Portes latérales au second plan.

SCÈNE PREMIÈRE

VANDERKE, ALEXIS.

VANDERKE, entrant du fond à gauche avec quelques papiers à la main.

Non, mon ami, je ne suis pas souffrant, et, puisque votre

sœur nous a priés de passer la matinée dans son appartement. c'est ici que vous me retrouverez.

ALEXIS.

Si vous n'avez pas besoin de solitude pour quelque affaire qui vous tourmente...

VANDERKE.

Oh! dans notre état, il y a toujours quelque sujet d'inquiétude. La maison Harris et Morrisson me donne des craintes.

ALEXIS.

Ces Américains à qui vous avez ouvert des crédits considérables?

VANDERKE.

Oui! on me donne avis d'y prendre garde, et pourtant, il me répugne de fermer tout crédit à des gens honnêtes dont ma méfiance pourrait hâter la ruine... Mais je ne sais pourquoi je vous parle de cela; ce sont des choses peu récréatives pour un jeune homme qui songe à ses plaisirs, et, d'ailleurs, toutes les prévisions seraient ici de peu d'effet... C'est une faiblesse que de se tourmenter d'avance des dangers qu'on ne peut détourner, et toute la sagesse humaine consiste peut-être à savoir attendre avec patience le mal et le bien... Allez achever votre repas, mon ami.

ALEXIS.

Permettez-moi de rester avec vous, mon père; il est si rare que vous ayez une matinée de loisir, et je vous vois si peu!... C'est bien ma faute, après tout; je devrais vous aider dans vos travaux, partager vos soucis... et vous avez bien raison de me reprocher mes plaisirs.

VANDERKE.

Je ne vous les reproche pas, mon ami; chaque âge a les siens. Je ne trouve pas mauvais que vous ayez envie de voir Paris (à madame Vanderke, qui entre du fond à gauche), et votre mère partage mon sentiment, elle qui sacrifie toujours sa propre satisfaction à la vôtre.

SCÈNE II

VANDERKE, MADAME VANDERKE, ALEXIS.

MADAME VANDERKE.

Ah! vous parlez de ce voyage de Paris?... Il en a donc toujours envie?

Elle s'assied.

ALEXIS.

J'en ai envie, je l'avoue, et cependant, si je me consultais bien, peut-être que j'aurais encore plus envie de rester.

VANDERKE.

Nous nous garderons bien de vous influencer. Vous désirez prendre un peu l'air du monde, comme on dit ici; vous êtes comme tous nos jeunes gens, vous rougissez d'être encore un provincial?

ALEXIS.

Non, mon père. On n'est pas un provincial quand on est lieutenant de marine, et quand, à vingt-cinq ans, on a déjà vu les deux Indes. Mais on dit que Paris résume toute la terre, et il me semblait qu'après l'avoir vu, je ne me soucierais plus de faire le tour du monde.

MADAME VANDERKE.

Vous êtes libre, mon cher enfant, et, quelque douce que me soit votre présence, pas plus que votre père je ne m'opposerai aux voyages utiles à votre instruction... Ma santé s'est rétablie enfin, grâce à vos bons soins... Et cependant, si Paris suffisait à votre curiosité; si, après l'avoir vu, vous pouviez renoncer à ces expéditions lointaines!... Ah! je me rappelle ce que j'ai souffert d'angoisses lorsque le vent soufflait sur nos plages ou qu'un grain se formait à l'horizon.

ALEXIS.

Ma pauvre bonne mère!... vous faire tant de mal!... Tenez, mon père, il faudra que je quitte la marine et que je m'applique plus sérieusement à notre commerce.

VANDERKE.

Vous n'êtes donc pas converti aux idées de votre tante la marquise, monsieur le chevalier?

ALEXIS.

Non, et, chaque jour, je me convertis aux vôtres... Je ne saurais rougir de ce qui fait l'honneur de notre nom, et je veux suivre la carrière où vous marchez. Vous avez besoin de moi, puisque ma sœur a épousé un homme de robe, étranger à nos occupations. Tenez, tenez, il faudra que je me marie, pour devenir tranquille, sédentaire, attaché à la vie de famille; tout le monde en sera heureux ici, et moi plus que personne, j'en suis certain!

MADAME VANDERKE.

Ah! s'il était vrai!

VANDERKE.

Nous y songerons quand vous voudrez. Mais ce n'est pas à moi de vous chercher une dot, c'est à vous de trouver une femme. Je ne suis pas pour ces mariages qui se traitent comme une affaire, et où le cœur, la considération du bonheur domestiqne n'entrent pour rien. Je sais que les mariages d'amour ont une mauvaise réputation, mais, moi (tenant la main de sa femme), j'en ai fait un si heureux, que je n'en comprends pas d'autre.

ALEXIS.

Oh! je suis bien de votre avis, mon père, et la fortune (nous en avons assez!) ne me décidera jamais. J'aurais beau faire l'esprit fort et le beau gentilhomme, je me sens les goûts simples et honnêtes, en dépit du ton et de la mode; je me sens votre fils, et j'en suis si orgueilleux, que j'aurai bien la force de supporter les moqueries des gens du bel air. Je suis curieux de voir comment ces gens-là s'y prennent pour ruiner leur famille, leur caractère, leur santé, leur réputation, avec tant de peines et de soins, quand il est si facile d'être honnête homme et heureux; et alors, je serai impatient de revenir ici pour y finir tranquillement mes jours auprès d'une

femme que vous me choisirez, belle comme ma sœur, bonne comme ma mère.

VANDERKE.

C'est bien vite songer à finir vos jours, mon ami. Voyez le monde d'abord! Puisque vous en avez le désir, c'est que vous en sentez le besoin. J'aime mieux que vous ayez vu ce monde-là par vos yeux que par les miens, et que vous le connaissiez avant de vous enfermer dans la vie domestique. Allez à Paris, nous parlerons d'établissement à votre retour, si vous persistez.

ALEXIS, rêveur et incertain.

Peut-être avez-vous raison, mon père! je suis bien jeune, je ne serais peut-être pas digne de mon bonheur... Cependant, quand vous vous êtes marié, vous étiez encore plus jeune que je ne le suis, et vous n'avez pas eu lieu de vous en repentir.

VANDERKE.

Il est vrai, mais j'étais pauvre, condamné au travail; je n'étais pas un brillant fils de famille, un enfant gâté!...

SCÈNE III

VANDERKE, ALEXIS, MADAME VANDERKE, SOPHIE, VICTORINE, FULGENCE, ANTOINE.

Ils entrent en scène familièrement par le fond à gauche et par groupes tout en causant.

SOPHIE.

Nous avons beaucoup parlé mariage, toilette, bal : nous avons passablement babillé, et cependant nous n'avons encore rien décidé.

MADAME VANDERKE.

C'est vrai, mais nous ne pouvions pas décider sans votre père.

VANDERKE, s'asseyant à droite.

Eh bien, voyons donc, Antoine, qu'est-ce qui retarde encore le mariage de ces enfants ?

ANTOINE.

Mais rien, monsieur. Tout est prêt. On attend que vous fixiez le jour.

VICTORINE.

Ah! on va fixer le jour?

ALEXIS.

On dirait que cela te contrarie? Tu ne sais donc pas que je tiens à faire pleuvoir des fusées sur toute la ville, à brûler mes manchettes, comme dit mon père? Tu ne veux pas mettre le feu au bouquet?

VICTORINE.

Oh! non! cela me fait trop peur.

VANDERKE.

Voyons! nous sommes aujourd'hui le 27.

VICTORINE.

Déjà? Je me croyais encore au 25.

VANDERKE.

Nous sommes le 27. Mettons le mariage au 30.

ANTOINE.

Le 30, soit!

VICTORINE.

Le 30! un vendredi! Oh! c'est un mauvais jour, qui porte malheur!

MADAME VANDERKE.

Et puis c'est un jour maigre!

VICTORINE.

Et le samedi aussi!

VANDERKE.

Eh bien, remettons au dimanche, ce sera le 2 du mois prochain, dans cinq jours.

VICTORINE.

Dans cinq jours! déjà!

ANTOINE.

Il faut pourtant se décider !

FULGENCE, qui a observé Victorine.

Permettez, monsieur Antoine! (A Vanderke.) Pardonnez-moi, monsieur... mais mademoiselle Victorine semble contraire à nos empressements, et je ne voudrais pas qu'on lui imposât...

VANDERKE.

C'est bien à vous, Fulgence : c'est du dévouement, de la soumission. C'est une preuve d'amour qu'on saura apprécier. Il ne faut pas, en effet, tourmenter la modestie. Il faut la respecter, l'attendrir, la convaincre.

ANTOINE.

Mais, monsieur...

VANDERKE, se levant.

Tu ne dois pas t'en mêler non plus. Mais, comme, à cause du prochain départ de mon fils, il faut arrêter nos plans aujourd'hui, laissons ces fiancés ensemble et allons faire un tour de jardin. Nous revenons tout à l'heure, mes enfants, et vous nous direz le jour que vous aurez choisi d'un commun accord.

SOPHIE.

C'est bon, cela, mon père; vous donnez toujours le conseil et l'exemple de la condescendance pour notre sexe.

VANDERKE, offrant le bras à sa femme.

Respecter ce qu'on aime! je m'en suis toujours si bien trouvé!

Ils sortent par le jardin. Vanderke fait passer Antoine devant lui; il sort avec sa femme; Sophie les suit, et, au moment de disparaître, elle fait signe à Alexis de venir avec ses parents; Alexis, dont le regard était attaché sur Victorine, lui fait un signe d'adieu et sort.

SCÈNE IV

VICTORINE, FULGENCE.

FULGENCE.

Tenez, écoutez, mademoiselle; vous avez une grande répugnance à prendre un parti... Et moi-même...

VICTORINE, avec élan.

Ah! et vous aussi, n'est-ce pas?

FULGENCE.

Moi, je vous cachais mes pensées, j'espérais les étouffer, me vaincre; mais je souffre trop, et me contenir plus longtemps, ce serait dissimuler avec vous. Je ne le veux pas, je ne le dois pas. Je vous aime, Victorine, certainement, je vous aime : ne prenez donc pas en mauvaise part ce que je vais vous dire.

VICTORINE.

Dites donc vite!

FULGENCE.

Je voudrais... Je ne voudrais pas, non certes, je ne voudrais par renoncer à vous... et cependant...

VICTORINE, attentive.

Cependant?...

FULGENCE.

Cependant... je voudrais changer quelque chose aux rêves de votre avenir. Si j'étais un homme sans principes, j'aurais pu vous tromper, feindre de me soumettre à tout, et, le lendemain du mariage, vous dire : « Voilà ma volonté. » Mais ce serait de la mauvaise foi, vous me haïriez, je le mériterais. Je veux donc vous le dire d'avance, et, si cela vous paraît inacceptable... eh bien, je me soumettrai, je souffrirai... je renoncerai au bonheur dont je m'étais flatté.

VICTORINE.

Quelle serait donc votre volonté si nous étions mariés?

FULGENCE, avec effort.

Ce serait de quitter cette maison, cette famille Vanderke...

ce pays, et d'aller vivre avec vous à l'étranger, ou à l'autre bout de la France.

VICTORINE, vivement.

Oh! cela, jamais... jamais!

FULGENCE.

Voilà ce que je craignais, ce dont j'étais certain, ce qui m'accable; mais j'aime mieux savoir à quoi m'en tenir.

VICTORINE.

Oh! et moi aussi!

SCÈNE V

LES MÊMES, ANTOINE et VANDERKE, rentrant par le jardin.

ANTOINE.

Eh bien, on se boude! (A Vanderke.) Je vous le disais bien, monsieur, qu'ils ne s'entendraient pas.

VANDERKE.

En vérité? Voyons, mes enfants, nous voici pour tâcher de vous mettre d'accord.

VICTORINE.

Oh! monsieur Vanderke, nous sommes bien d'accord, nous ne pouvons pas nous marier ensemble, voilà tout.

ANTOINE, grondeur.

Ah! voyez-vous cela! c'est du nouveau!

VICTORINE.

Nous ne nous disputons pas; nous ne sommes pas ennemis pour cela. Il n'a rien à me reprocher, je ne lui en veux pas du tout. Il est franc, moi aussi, voilà ce que c'est.

ANTOINE.

Mais, morbleu! qu'y a-t-il donc? Vous expliquerez-vous, Fulgence?

FULGENCE.

Monsieur Antoine, cela m'est fort pénible devant M. Vanderke.

VANDERKE, avec douceur.

S'il le faut, je m'en vais.

VICTORINE, le retenant.

Non, monsieur, non! vous êtes le chef, le juge, le père, le maître à tout le monde ici. Je veux qu'il dise devant vous ce qu'il m'a dit... car je le dirais, moi!

FULGENCE.

Vous avez raison, mademoiselle, et, puisqu'il n'y a plus d'espoir... (A Vanderke, avec fermeté.) Monsieur, je n'ai pas l'intention de rester attaché à votre service si j'épouse mademoiselle Victorine.

VICTORINE.

Vous l'entendez? Il veut quitter, il voudrait me faire quitter mon pays, ma famille, votre maison où je suis née, où j'ai été élevée, où je me crois chez moi, tant je m'y trouve heureuse. Il voudrait m'emmener bien loin, bien loin de vous, de mon père, de madame... de Sophie!... Enfin, il voudrait me faire mourir de chagrin, et ce n'est pas ce qui avait été convenu avec mon père, ce n'est pas ce qui avait été accepté... Il le reconnaît, et, par conséquent, notre mariage est rompu.

ANTOINE, qui a observé Fulgence et Victorine, et qui est devenu sombre.

Doucement, ma fille, pas si vite! Votre mariage n'est pas rompu comme cela. Il est écrit que la femme quittera son père et sa mère pour suivre son mari, et vous suivrez le vôtre, si c'est la volonté du vôtre!

VICTORINE.

Quitter la famille, la maison de M. Vanderke?... vous quitter, mon père? Oh! vous ne le voudriez pas!

ANTOINE.

Vous ne me quitterez pas pour cela... Je vous suivrai.

VICTORINE, s'attachant au bras de Vanderke.

Vous quitteriez M. Vanderke? — Oh! monsieur, monsieur, mon père ne peut pas vous quitter! vous ne pourriez pas vous passer de mon père!

VANDERKE, qui est devenu aussi fort attentif à la contenance de Fulgence et d'Antoine.

Monsieur Fulgence... voulez-vous avoir la sincérité de me dire pourquoi vous désirez quitter ma maison, et jusqu'au pays que j'habite, comme si vous aviez horreur de l'amitié que je vous témoigne et des services que je puis vous rendre? Expliquez-vous bien, et ne craignez pas que je m'offense de vos raisons, si elles sont bonnes.

FULGENCE.

Monsieur, si j'eusse dû rester garçon, nulle part je ne me fusse trouvé mieux que chez vous. Je rends hommage à votre caractère; mais manquerai-je au respect que je vous dois si je garde mes raisons pour moi seul?

VANDERKE.

Certes, vous en avez le droit! mais je fais appel à votre confiance... Antoine, Victorine, laissez-moi seul avec lui. Ne vous éloignez pas cependant, j'aurai peut-être à vous parler tout à l'heure.

ANTOINE.

Oui, monsieur, et, moi, je veux aussi parler à cette demoiselle!

Il prend le bras de Victorine sous le sien un peu brusquement, et sort avec elle par le jardin. Victorine jette un regard de détresse sur Vanderke.

SCÈNE VI

VANDERKE, FULGENCE.

VANDERKE, à Fulgence qui rêve.

Eh bien, nous voilà seuls, Fulgence, et je crois qu'il est bon pour vous d'ouvrir votre cœur et de demander conseil à un homme qui a le double de votre âge, et qui peut être meilleur juge que vous de certaines choses de la vie.

FULGENCE.

Ah! monsieur Vanderke, votre douceur me touche... je

crois à votre sagesse... mais n'exigez pas... non! je ne veux rien vous dire.

VANDERKE.

J'essayerai donc de deviner. Peut-être que votre condition ici vous semble trop médiocre, et que vous craignez de ne pouvoir pas bien élever une famille avec les honoraires...

FULGENCE.

Non, monsieur, non! Voilà ce qui me mortifie : c'est que vous me supposiez des vues intéressées, quand c'est le contraire, quand je suis honteux... et, faut-il le dire, mécontent... blessé, de la dot que vous avez faite à Victorine aujourd'hui.

VANDERKE, l'étudiant avec attention.

Mécontent! blessé! pourquoi cela? Ne savez-vous pas qu'Antoine est mon serviteur, mon compagnon et mon ami depuis trente ans? que nous avons souffert et combattu ensemble? qu'il m'a donné mille preuves de sa fidélité, de sa vertu? enfin, que tout dernièrement, dans un duel qu'a eu mon fils, il voulait attaquer son adversaire et se faire tuer pour forcer celui-ci à prendre la fuite? Vous trouvez surprenant, inquiétant pour votre honneur (il appuie sur ces mots) que je dote modestement la fille d'un tel homme?

FULGENCE, à part.

Pour mon honneur!... Il semble lire dans mes pensées!

VANDERKE.

Eh bien, vous ne répondez pas? Qu'y a-t-il là d'extraordinaire?

FULGENCE, ébranlé.

Rien, monsieur, oh! certainement rien. J'ai trop d'orgueil... mais que vous dirai-je (avec amertume)? les bienfaits m'humilient!

VANDERKE.

Tant pis pour vous! je n'aime pas qu'on se méfie sans sujet des bonnes intentions.

FULGENCE.

Sans sujet!...

VANDERKE.

Dites donc celui de votre méfiance, allons !...

FULGENCE.

Je... je n'ai pas de méfiance contre vous, monsieur! ce serait de l'ingratitude, je le sens .. Mais, que voulez-vous! je ne puis me changer... Je voudrais que ma femme ne dût qu'à moi l'aisance, les plaisirs de sa jeunesse, et la sécurité de ses vieux jours. Je voudrais être son unique soutien, son seul ami! je suis né jaloux!... oui, je le suis de ce que j'aime, et je le suis des choses qui vous paraissent peut-être les plus insignifiantes... Je ne sais pas si j'oserai jamais tutoyer Victorine, tant je la respecte, et ici tout le monde la tutoie. Enfin elle est si choyée, si aimée dans votre maison, que ses affections ne pourraient s'y concentrer sur moi, et que j'aurais la rage secrète de ne pouvoir être seul consacré à son bonheur.

VANDERKE.

Je vous ai compris, monsieur, parfaitement compris.

FULGENCE.

Et vous me blâmez?

VANDERKE.

Nullement. La tendresse exclusive, absolue, est le droit le plus sacré de l'amour et du mariage. Je ne chercherai donc pas à vous détourner de vos résolutions; mais il faut que la jeune Victorine vous aime assez pour les accepter sans regret. Je vous conseille donc de retarder votre union avec elle jusqu'à ce que vous lui inspiriez assez de confiance pour qu'elle vous suive avec joie et dévouement.

FULGENCE.

Ah! monsieur!... vous me sauvez! Je vous remercie, je vous bénis, je suivrai vos conseils.

Vanderke lui tend la main; Fulgence la serre avec émotion en s'inclinant un peu, mais sans se livrer bien complétement.

SCÈNE VII

ANTOINE, VANDERKE, FULGENCE.

ANTOINE, rentrant par le jardin.

Eh bien, monsieur?

VANDERKE.

Eh bien, Antoine, je crois qu'il faut retarder ce mariage.

ANTOINE.

Pardon, pardon, monsieur Vanderke, vous faites tout pour le mieux, mais vous ne savez pas bien les choses... Victorine, avec qui je viens de causer sérieusement, a entendu raison... Elle aime assez Fulgence pour consentir à tout; elle l'épousera dimanche prochain, elle partira avec lui dans la huitaine d'après. Je lui ai promis de la suivre et de l'installer où il conviendra à son mari de se fixer, et je reviendrai régler vos affaires pour aller ensuite vivre auprès de ma fille et de mon gendre.

FULGENCE.

Mon Dieu!... est-ce vrai, monsieur Antoine?

VANDERKE.

Fulgence, retournez au travail. Soyons calmes, soyons maîtres de nos émotions. Nous nous reverrons tantôt.

Fulgence sort par l'antichambre.

SCÈNE VIII

VANDERKE, ANTOINE.

VANDERKE, ému.

Antoine, tu veux donc me quitter, toi aussi?

ANTOINE.

Vous quitter, moi? Jamais! à moins que vous ne me chassiez.

VANDERKE.

Tu trompes donc ta fille?

ANTOINE.

Il le faut bien ! si je ne lui promettais pas d'aller vivre auprès d'elle, jamais elle ne voudrait suivre son mari.

VANDERKE.

Ainsi sa plus grande, sa véritable douleur eût été celle de se séparer de son père ?

ANTOINE.

Sans doute, puisque, après ma promesse, elle n'a plus fait de résistance.

VANDERKE.

Mais as-tu bien pesé les raisons que Fulgence croit avoir pour s'éloigner de nous ? les connais-tu ?

ANTOINE, soucieux.

Non.

VANDERKE.

Tu as eu cependant bien l'air de les comprendre, puisque tu y as cédé sans même les demander.

ANTOINE, embarrassé.

Que sais-je ? si c'est son idée ! vous le ferez entrer dans quelque bonne maison de commerce où il gagnera bien sa vie ; il y sera moins libre, moins heureux qu'ici, mais puisque c'est son idée !

VANDERKE, l'observant.

Tu prends ton parti bien aisément sur cette séparation, sur l'absence de ta fille.

ANTOINE, triste.

Bah ! si c'est l'idée de Victorine !

VANDERKE.

Oh ! ce n'est pas l'idée de Victorine, c'est la tienne, Antoine.

ANTOINE, un peu impatienté.

Eh bien, si c'est mon idée, à moi !

VANDERKE.

Antoine, tu ne veux rien me dire, mais je sais tout.

ANTOINE, troublé.

Vous savez, vous savez... Qu'est-ce que vous savez? Il n'y a rien à savoir, que diable! Il n'y a rien, rien!...

VANDERKE.

Il y a que Fulgence est jaloux. N'est-ce rien, cela?

ANTOINE.

Il vous a dit qu'il était jaloux? Il ne sait ce qu'il dit! Il ne peut pas être jaloux! Et de qui le serait-il? qu'est-ce qu'il a dit?

VANDERKE.

Il n'a rien dit, mais j'ai compris; j'aurais dû comprendre plus tôt, deviner, prévoir. Tu aurais dû prévoir et deviner aussi, toi! Antoine, tu m'aimes trop!

ANTOINE.

Comment? comment cela?

VANDERKE.

Oui, plutôt que d'éclairer ma conscience, tu me laisserais devenir ingrat envers toi!

ANTOINE, chagrin.

Je ne vous entends pas, mais je vois que vous me grondez parce que je vous aime plus que tout au monde, et ce n'est pas bien de votre part.

VANDERKE.

Tu ne dois pas m'aimer plus que ta fille; tu as envers elle des devoirs plus sacrés qu'envers moi; tu dois compte à Dieu de ses vertus et de son bonheur, beaucoup plus que de mes intérêts et de mon repos.

ANTOINE.

Mais enfin, me direz-vous?...

VANDERKE.

Je ne te dirai rien, puisque tu as des secrets pour moi! je parlerai à...

ANTOINE.

A ma fille? Oh! non pas! je vous en prie! Pas un mot qui puisse faire croire à Victorine que vous ou moi pouvons nous occuper de cela.

VANDERKE, étonné.

Je n'avais pas l'intention de m'adresser à Victorine. C'est mon fils que je veux interroger sévèrement.

ANTOINE.

Votre fils!... y songez-vous? Vous voulez donc lui dire... lui donner à penser... lui faire deviner...? Mais non! mais non! il ne faut pas qu'il ait la moindre idée...

VANDERKE.

De quoi donc?...

ANTOINE, embarrassé.

De... de ce que vous pensez!

VANDERKE.

De la jalousie de Fulgence?

ANTOINE, vivement.

Oui, oui, c'est cela, la jalousie de Fulgence. C'est une folie, une pure folie, et, si on s'en occupe, ce sera pire.

VANDERKE.

Mon fils ne s'en est donc pas aperçu?

ANTOINE.

Comment s'en serait-il aperçu? Est-ce sa faute, à lui, si M. Fulgence est jaloux?

VANDERKE.

Et Victorine?

ANTOINE, avec effort.

Victorine ne s'en doute pas non plus.

VANDERKE.

C'est bien la preuve que mon fils ne lui a jamais dit un mot qui pût faire croire qu'il la voyait avec d'autres yeux que ceux d'un frère... Cependant Victorine a beaucoup de chagrin!...

ANTOINE, allant reporter au fond, à droite, le fauteuil qui était sur le devant du même côté.

Oh! si elle a du chagrin, tant pis! on ne meurt pas de cela! vous me la gâteriez, vous, si je vous laissais faire!... Il faut qu'elle parte, il le faut!

VANDERKE, *frappé du trouble d'Antoine.*

Il faut? Un moment! Cela ne m'est pas encore bien démontré... Va me chercher Alexis.

ANTOINE.

Que voulez-vous faire?

VANDERKE.

Tu le verras! Allons, va!

Antoine sort en hésitant par le jardin.

SCÈNE IX

VANDERKE, *seul.*

Non, mon fils n'est pas coupable, mais peut-être... des sentiments dont ni lui ni Victorine ne se rendent compte... Si Antoine était aveugle!... cet excellent homme m'est dévoué comme un chien fidèle!... C'est beau, c'est bon, mais c'est plus que l'homme ne doit à son semblable; trop d'affection peut égarer le jugement, et je ne dois ici m'en rapporter qu'à moi-même...

SCÈNE X

VANDERKE, ANTOINE, *puis* ALEXIS.

ANTOINE, *entrant le premier par le jardin.*

Voilà votre fils... Est-ce que je dois...?

VANDERKE, *debout, appuyé contre la console.*

Tu dois entendre ce que j'ai à lui dire. (*Antoine se tient au fond, appuyé contre la cheminée, observant avec une sorte de stupeur Vanderke et Alexis. — A Alexis qui entre.*) Mon ami, l'affaire dont je vous ai parlé tantôt aurait des conséquences graves, et je crois que vous pourriez m'aider à les conjurer.

ALEXIS.

Commandez, mon père! me voilà prêt.

VANDERKE.

Partez donc pour Paris à l'instant même.

ALEXIS, tressaillant.

A l'instant même?

VANDERKE, avec douceur et gravité.

Vous hésitez? c'est un déplaisir pour vous?

ALEXIS.

Hésiter à vous obéir? Jamais! mais je n'étais pas préparé à vous quitter aujourd'hui, si brusquement!... Je vais faire mes préparatifs.

VANDERKE, avec intention.

Ne prenez qu'une valise; on vous enverra ce dont vous aurez besoin pour tout le temps de votre séjour à Paris.

ALEXIS.

Pour tout le temps? Exigez-vous que j'y reste longtemps, mon père?

VANDERKE.

Mes affaires et vos plaisirs prendront bien deux mois. N'y comptiez-vous pas rester deux mois?

ALEXIS.

J'ai réfléchi que ce serait bien long, loin de ma mère et loin de vous!

VANDERKE.

Avez-vous quelque raison particulière pour modifier ainsi vos projets? (Avec intention, et allant à lui.) Si cela était, vous m'en feriez part, à moi le premier?... à moi qui suis, qui veux être toujours votre meilleur ami?

ALEXIS.

Oh! certainement, mon père; ce serait à vous seul!...

VANDERKE.

Pensez-y. Je vais préparer vos lettres de créance, et, si vous avez quelque chose à me dire, vous viendrez me trouver tout à l'heure.

Il sort lentement par le fond à gauche, et se retourne avant de disparaître pour regarder Alexis et Antoine.

SCÈNE XI

ANTOINE, ALEXIS.

ANTOINE, voulant suivre Vander.

Moi, je vas faire votre valise.

ALEXIS, l'arrêtant.

Antoine, qu'a donc Victorine?

ANTOINE.

Pourquoi ça, monsieur?

ALEXIS.

Parce que je viens de la voir passer dans le jardin avec ma sœur; elle avait les yeux gros de larmes, et elle n'a voulu me rien dire.

ANTOINE.

Bah! Victorine est comme toutes les jeunes filles. Ne la voyez-vous pas pleurer pour la moindre chose? pour une petite impatience que j'aurai eue avec elle, pour un baiser que votre sœur oubliera de lui donner, pour un oiseau envolé, pour un ruban perdu; que sais-je, moi? elle est si enfant!

ALEXIS.

Oui, elle a pleuré l'autre jour pour un ruban que je lui avais apporté et que tu lui as pris, à ce qu'elle assure.

ANTOINE, contrarié.

Pardieu! oui, tenez! Un ruban à frange, comme si elle devait porter des franges! Elle est si coquette!

Il fait un pas pour sortir; Alexis se place devant lui et le retient.

ALEXIS.

Mais non, Antoine, Victorine n'est pas du tout coquette.

ANTOINE, avec intention, et redescendant la scène.

Elle l'est devenue, depuis qu'elle a un amoureux.

ALEXIS, venant à Antoine.

Elle l'aime donc bien?

ANTOINE.

Mais... il est bien permis à une fille sage d'aimer son amoureux!

ALEXIS.

Si tu te trompais... si...

ANTOINE.

Ça ne regarde que moi, ça, monsieur Alexis!

ALEXIS.

C'est vrai... mais l'intérêt que je te porte...

ANTOINE.

Bien, bien, monsieur; je vous en remercie.

ALEXIS.

Tu n'as pas à m'en remercier; c'est mon devoir. Tu nous es si dévoué! Ta famille et la mienne, c'est une seule, une même famille! Le malheur de Victorine ferait le tien, le nôtre à tous, par conséquent!

ANTOINE.

Mais Victorine ne sera pas malheureuse, monsieur; c'est moi qui vous en réponds.

ALEXIS.

Sans doute, si elle aime Fulgence... Tu le connais bien, lui?...

ANTOINE.

Vous savez aussi bien que moi que c'est un parfait honnête homme.

ALEXIS.

J'étais absent lorsqu'il est entré ici... Est-ce que... est-ce qu'il y a longtemps que Victorine a de l'affection pour lui?

ANTOINE.

Monsieur Alexis!... les sentiments d'une jeune fille... c'est si délicat, que, moi qui suis son père, je n'oserais pas lui faire les questions que vous me faites. C'est mon devoir de les deviner... et de les encourager quand je les trouve bien placés. Victorine est plus sûre d'elle-même qu'elle ne paraît, et je sais bien, moi, qu'elle ne veut pas d'autre mari que celui à qui j'ai donné ma parole.

ALEXIS.

A la bonne heure! Pardonne-moi, Antoine, si j'ai été indiscret. Au moment de te quitter, moi qui n'assisterai pas au mariage de Victorine... moi qui ne serai plus là pour prendre ma part des joies ou des tristesses de la famille... il m'était peut-être permis de te témoigner ma sollicitude...

ANTOINE.

J'en suis reconnaissant, monsieur, très-reconnaissant. Je vous aime bien, vous, vous le savez!... Je suis fâché que vous partiez si vite, mais... il faut que ce soit bien nécessaire puisque votre père le dit, et... vous serez bientôt distrait de nous, Dieu merci!

ALEXIS.

Pas tant que tu crois, peut-être!

ANTOINE.

Bah! bah! vous allez voir tant de belles choses, et des personnes de haute volée! Vous irez aux spectacles, aux promenades; vous aurez vos gens, vos chevaux!... Ah! vous serez remarqué, allez! Et il n'y a pas déjà tant de jeunes gens d'aussi bonne mine que vous, là-bas!

ALEXIS, tristement.

Bon Antoine! Allons! je vais prendre les ordres de mon père, puisqu'il faut partir.

Alexis sort par le fond à gauche.

SCÈNE XII

ANTOINE, seul.

Et monsieur qui l'aurait encouragé à rester! monsieur qui consentirait... — Ah! mon maître, quel homme vous êtes! Ça ne me fera pas vous aimer davantage, ce n'est pas possible, mais ça me rendra encore plus ferme dans mon devoir! Abuser de tant de bonté!... J'aimerais mieux... j'aimerais mieux mourir de chagrin!

SCÈNE XIII

ANTOINE, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE, *entrant par le jardin.*

Ah! je te cherchais, Antoine! Je ne sais ce qu'a Victorine, je ne peux pas la consoler. Elle a du chagrin, vois! beaucoup de chagrin. Allons, Victorine, dis donc à ton père pourquoi tu pleures.

ANTOINE, *bas, à Victorine, et l'amenant au premier plan.*

Est-ce que vous avez dit que nous partions? Je vous l'avais défendu!

VICTORINE.

Non, non, je n'ai rien dit!

ANTOINE.

Ne le dites pas encore, demain!

SOPHIE.

Eh bien, Antoine, tu la grondes, au lieu de la consoler?

ANTOINE.

Des folies, des enfantillages! Pardon, madame, je n'ai pas le temps... Monsieur a besoin de moi. (*A part, en s'en allant.*) Ah! tout le monde faiblit, et je ne sais à qui entendre.

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE XIV

SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

Eh bien, tu n'insistes pas? Ah! j'admire ta soumission, je devrais plutôt dire ta faiblesse, ton indifférence!

VICTORINE.

Ah! mademoiselle!...

SOPHIE.

D'abord je ne suis plus mademoiselle, et je ne veux jamais

être madame pour toi. Je suis Sophie, Sophie que tu n'aimes guère, que tu n'aimes plus, depuis que tu aimes tant ce Fulgence !

VICTORINE.

Mon Dieu, je fais mon possible pour l'aimer, et vous savez bien que...

SOPHIE.

Que quoi? Réponds donc! Si tu ne l'aimes pas, il ne faut pas l'épouser. Ah! si je n'avais pas aimé mon mari, je n'aurais pas laissé prendre le change, moi; trop de soumission envers nos parents peut nous conduire à faire leur propre malheur. Crois-tu que ton père sera bien content s'il te voit désespérée, coupable peut-être?

VICTORINE.

Coupable! moi, coupable?

SOPHIE.

Oui, on peut le devenir quand on n'aime pas son mari... On peut, malgré soi, en aimer un autre.

VICTORINE.

Un autre... un autre! mais je n'en aimerai pas un autre... qu'est-ce que vous me dites là, Sophie!

SOPHIE.

Je veux que tu ne te laisses pas sacrifier, et, toi, tu ne te défends pas!

VICTORINE.

Mais puisque mon père dit qu'il le faut!...

SCÈNE XV

VANDERKE, MADAME VANDERKE, SOPHIE, ALEXIS, ANTOINE, VICTORINE.

MADAME VANDERKE, à son mari, entrant par le fond à gauche.

Comment! mon ami, vous hâtez le départ de notre fils? Il

n'assistera pas au mariage de Victorine, lui qui s'en faisait une fête?

VANDERKE.

Pardonnez-moi de vous causer ce chagrin, mais il est des affaires où l'honneur est engagé.

SOPHIE, stupéfaite.

Mon frère part?

Victorine est pétrifiée.

ALEXIS.

Oui, ma chère sœur... oui, ma bonne mère, je pars. Mon père le désire, et je ne dois rien regretter quand j'ai le bonheur de pouvoir lui être utile.

MADAME VANDERKE.

Allons, viens donc m'embrasser! Tu es un bon fils!

SOPHIE.

Mais tu ne resteras pas longtemps absent?

VANDERKE.

Il restera peut-être deux mois.

VICTORINE.

Deux mois!

ALEXIS, voyant Antoine qui entre, portant une valise, le manteau et le chapeau d'Alexis.

Tout est prêt, mon père : vous n'avez plus rien à m'ordonner?

VANDERKE.

Vous vous arrêterez un jour à Beauvais chez M. Surmont, qui vous renseignera sur l'affaire dont je vous ai parlé, et, s'il le faut, vous m'enverrez un exprès, un homme sûr.

ALEXIS.

Adieu, mon père! (Il se jette dans ses bras et va ensuite aux autres.) Ma bonne mère!... ma chère Sophie!...

MADAME VANDERKE.

Nous te suivons jusqu'à ta chaise de poste.

ALEXIS.

Eh bien, Victorine, tu ne me dis rien, toi? Est-ce que tu

me boudes? Ah! si je manque de parole, c'est bien malgré moi. Allons, donne-moi la main. Je te retrouverai mariée.

VICTORINE.

Ah! monsieur, je n'y serai plus, je ne vous reverrai plus, moi!

ALEXIS.

Que dis-tu? Tu rêves!

ANTOINE.

Vous savez bien qu'elle est folle!

ALEXIS.

Ah! tu es folle, décidément, Victorine? Réponds-moi donc, voyons! vas-tu me faire cette mine-là? Crois-tu qu'il ne me faut pas du courage, chaque fois que je quitte de si bons parents, et notre chère maison où l'on est si bien... et toi-même qui es si gentille quand tu ne boudes pas? — Adieu encore, ma mère... (Vanderke lui fait signe.) Oui, oui, mon père, je pars. Tu m'écriras, Sophie? Antoine, tu me feras part du mariage?... Allons! (A Victorine.) Allons, souris-moi. Tu vois bien que je me bats les flancs pour me donner la force de partir! sois un peu gaie pour moi... que je me console en me disant que tu es contente. (Prenant avec préoccupation son manteau, qu'Antoine, inquiet et impatient, lui offre depuis quelques instants.) Tiens, pense à ta robe de moire, à ton collier, à ta montre!... et, le jour de tes noces, tu penseras à ma tante la marquise, tu feras porter ta robe par le petit négrillon que j'ai ramené... Ris donc... ris donc un peu... la!... tout à fait!

VICTORINE, avec un rire nerveux.

Oui, oui, je rirai bien fort... je me ferai bien belle... je penserai à vous... à votre tante... je me donnerai des airs... j'aurai un nègre!... mademoiselle Sophie vous écrira tout cela... et vous rirez là-bas... vous rirez, n'est-ce pas?

ALEXIS.

La voilà qui rit! c'est bien. Merci, Victorine. Adieu, adieu, tous!

MADAME VANDERKE.

Nous te suivons!

Ils sortent tous, excepté Victorine et Sophie qui reviennent en scène.

SCÈNE XVI

VICTORINE, puis SOPHIE.

Victorine continue à rire d'un air égaré, puis elle sanglote, crie et tombe évanouie, sur le fauteuil, à gauche près du guéridon. Sophie revient aussitôt et court à elle.

SOPHIE.

Qu'est-ce donc, mon Dieu ? Victorine ! ah ! je ne m'étais donc pas trompée ! Et lui qui part !

Elle soutient Victorine.

ACTE TROISIÈME

L'appartement de Sophie. — Même décoration qu'au deuxième acte. — Il fait nuit dehors. — Le salon est éclairé par des bougies placées sur les consoles.

SCÈNE PREMIÈRE

VANDERKE, SOPHIE.

SOPHIE, assise près du guéridon, faisant de la tapisserie.

Ah ! mon père ! si, la veille de mon mariage, j'avais été triste et agitée comme elle l'est depuis huit jours, vous n'eussiez jamais consenti...

VANDERKE, assis de l'autre côté du guéridon.

Ma chère enfant, les circonstances sont différentes, les caractères encore davantage. Vous unissez la fermeté à la douceur, vous, et Victorine est faible, irrésolue.

SOPHIE.

Mais si mon frère...

VANDERKE.

Quoi ! votre frère ?



SOPHIE.

Ah! cher père, vous m'entendez bien, puisque vous l'avez fait partir.

VANDERKE.

Prenez garde, ma fille; prenez garde à ce que vous pensez, à ce que vous dites.

SOPHIE.

Ce serait donc un crime de la part de mon frère d'aimer Victorine, et de la mienne une folie de croire que vous consentiriez...?

VANDERKE.

Ma chère Sophie, il n'est point de mariages disproportionnés devant Dieu. Un serviteur comme Antoine est un ami, et je vous ai élevée dans l'idée que Victorine était votre compagne et votre égale.

SOPHIE.

Eh bien, mon père?

VANDERKE.

Eh bien, ma fille, le monde, qui a des croyances saines et respectables, communes à toutes les classes de la société, a aussi des préjugés vains et cruels qu'il est beau de combattre; mais, pour combattre, il faut être fort. Votre frère le sera un jour, j'y compte; mais il est encore bien jeune et se connaît à peine lui-même. Je sais qu'une grande passion, un noble amour, inspirent de puissants dévouements; mais cette grande passion, votre frère ne l'éprouve pas.

SOPHIE.

Et cependant il s'est fait en lui un véritable changement depuis le jour où il a été question de marier Victorine. Jusque-là, il ne l'aimait que d'amitié. Du jour où elle a été promise à Fulgence, mon frère a souvent parlé de quitter la marine, de se marier; il a eu l'envie de s'en aller, l'envie de rester, le besoin de voir Paris pour se distraire... le besoin de vous ouvrir son cœur... J'ai vu tout cela, moi!

VANDERKE.

Mais, au lieu de m'ouvrir son cœur, il est parti. Admet-

tons qu'il ait eu quelque fugitive pensée d'amour pour Victorine, il l'a étouffée, et, ne se sentant pas épris d'elle assez sérieusemant, il a obéi à la voix de l'honneur qui lui commandait de s'éloigner.

Il se lève.

SOPHIE.

C'est vrai. Ah! ma pauvre Victorine!

SCÈNE II

SOPHIE, ANTOINE, VANDERKE.

ANTOINE, un bougeoir à la main; il vient par l'antichambre.

Pardon, madame, si je me permets de venir déranger monsieur jusque chez vous, mais c'est une lettre pour lui que je viens de trouver sur mon bureau et qui paraît pressée.

SOPHIE, se levant et se dirigeant vers la porte de sa chambre, qui est celle de gauche.

Lisez, lisez, mon père! Restez, Antoine; je vais dans ma chambre attendre Victorine.

Elle sort. Antoine éteint sa bongie et pose son bougeoir sur la cheminée au fond.

SCÈNE III

VANDERKE, ANTOINE.

VANDERKE, préoccupé, tenant la lettre sans la regarder.

Eh bien, Antoine, tous tes préparatifs de noces sont terminés?

ANTOINE.

Oui, monsieur. A neuf heures précises, demain matin, nous irons à l'église. Ah! je voudrais déjà en être revenu!

VANDERKE.

Tu es bien pressé!

ANTOINE.

C'est que Fulgence est plus agité que vous ne pensez; il est, ce soir, d'une humeur massacrante.

VANDERKE.

Mais, puisque Victorine va partir avec lui, que veut-il de plus? Il est aussi trop exigeant, ce Fulgence!

ANTOINE.

Exigeant ou non, il n'y a plus à reculer.

VANDERKE.

Cependant, si ce mariage était pour Victorine le pire des malheurs...?

ANTOINE.

Non, monsieur, j'ai confiance en elle, en moi, en Dieu surtout; et puis j'ai pour moi l'expérience. Quand j'ai épousé sa mère, elle ne m'aimait pas beaucoup, mes manières brusques lui faisaient peur; mais je l'aimais tant, moi, que j'ai su la rendre bien heureuse, et elle est morte en me bénissant, vous le savez.

VANDERKE.

Oui, elle a été le modèle des femmes et des mères. Mais tu n'étais pas jaloux, toi?

ANTOINE.

Si fait, monsieur.

VANDERKE.

Mais tu ne le faisais pas voir?

ANTOINE.

Si fait bien, quelquefois! Allons, allons, je vous dis que Victorine aimera son mari, comme sa mère m'a aimé, avec mes qualités et mes défauts... Mais lisez donc votre lettre, monsieur! elle est pressée, à ce qu'il paraît?

VANDERKE, *regardant la lettre.*

Oui, c'est sur l'adresse... ce n'est pas une raison.

ANTOINE.

Ce sera bientôt lu. Les affaires avant tout!

VANDERKE, s'approchant des bougies, et après avoir lu la lettre.

L'écriture de mon fils?... Oui! Elle est contrefaite sur l'adresse. (Il retourne la lettre.) Mais c'est encore son écriture... Antoine! une nouvelle assez grave. Vois!

ANTOINE, lisant, près de la console de droite.

« Harris et Morrisson ont failli; j'espère vous l'annoncer à temps pour que vous vous mettiez en mesure. » Eh bien, vous n'êtes pas plus ému que cela, monsieur?

VANDERKE.

Je m'y attendais.

ANTOINE.

Mais c'est six cent...bah! sept, huit cent mille livres qu'il vous faudra trouver dans vingt-quatre heures, peut-être!...

VANDERKE, avec calme.

On les trouvera : tout est prévu.

ANTOINE.

Ah! monsieur! et vous ne m'en disiez rien!

VANDERKE.

A quoi bon? Tu étais bien assez tourmenté de tes affaires domestiques.

ANTOINE.

Mes affaires ne sont rien quand il s'agit des vôtres.

VANDERKE.

Mais qui donc a apporté cette lettre?

ANTOINE.

Je n'ai vu personne. J'ai trouvé cela sur mon bureau, il n'y a pas dix minutes.

VANDERKE.

Il y a sûrement un courrier arrivé ici?

ANTOINE.

Je vais le chercher et vous l'amener.

VANDERKE.

Dans mon cabinet, entends-tu? Il ne faut pas que ma famille se doute de rien.

ANTOINE.

Soyez tranquille.

Vanderke sort par le fond à gauche.

SCÈNE IV

ANTOINE, puis FULGENCE, qui entre comme à la dérobée, et fort agité, par la porte du jardin.

ANTOINE, allant reprendre son bougeoir, qu'il rallume aux flambeaux de la console.

Où sera-t-il passé, ce diable d'homme? Je parie qu'il s'est jeté dans l'écurie sur un tas de foin. Il aura fait une course d'enragé... Ah! Fulgence, l'as-tu vu?

FULGENCE.

Et vous?

ANTOINE, son bougeoir à la main, et tourné vers la sortie.

Non. Où est-il?

FULGENCE.

Je le cherche.

ANTOINE.

C'est à l'écurie ou à la cuisine qu'il doit être.

FULGENCE.

M. Alexis Vanderke à l'écurie, à la cuisine?

ANTOINE.

Et qui te parle de M. Alexis Vanderke? Est-ce que ce serait lui-même?...

FULGENCE.

Je n'en sais rien, moi; je vous le demande.

ANTOINE.

Voilà qui est fort! Jouons-nous aux propos interrompus? Allons, allons, je n'ai pas de temps à perdre à des folies! Viens avec moi chercher le courrier.

Il remonte vers la porte du jardin.

FULGENCE, ironiquement.

Ah! c'est un courrier?

ANTOINE, impatienté.

Oui, un courrier qui apporte une dépêche, à qui monsieur veut parler, et que je n'ai pas encore vu. Est-ce clair?

FULGENCE.

Monsieur Antoine, vous le prenez avec moi sur un ton !...

ANTOINE.

Eh! parbleu! c'est vous-même qui le prenez sur un ton!...

FULGENCE.

Je ne suis pas encore votre gendre, monsieur, et j'ai le droit de m'inquiéter!... Je joue gros jeu, ici! je joue mon honneur!

ANTOINE.

Ah! qu'il faut de patience! Es-tu fou, Fulgence? qu'est-ce que ton honneur a affaire avec l'arrivée d'un homme qui apporte ici une lettre? Allons, je vais moi-même...

FULGENCE.

Vous voyez bien que vous vous méfiez aussi de quelque chose!

ANTOINE.

Va au diable, je n'y tiens plus!

FULGENCE.

Fort bien, monsieur! Et moi, je vous dis que vos impatiences ne m'imposent pas. Je vous dis qu'un homme qui se cache, un homme enveloppé d'un manteau, un homme que les chiens connaissent, car ils n'aboient pas, un homme qui se glisse comme une ombre dans la maison...

ANTOINE, haussant les épaules. Il est près de la sortie sur l'antichambre.

Un voleur peut-être?... Allons-y bien vite!

FULGENCE, avec ironie.

Vous raillez? Prenez garde, monsieur Antoine, vous découvririez peut-être ce que vous ne voudriez pas savoir!

ANTOINE, à part.

Le fou me fait peur! Serait-il possible? Non! (Haut, revenant.) Écoute, Fulgence! veux-tu me dire une bonne fois, une première, une dernière fois, ce que tu soupçonnes et ce qui

te rend si hargneux et si bourru à la veille de son mariage?

FULGENCE.

Eh bien, oui, je vais vous le dire, quoique vous le sachiez bien et que votre question ne soit pas franche. Je vais vous le dire, parce que je ne suis pas habitué à souffrir ainsi, moi! J'étais tranquille, j'étais laborieux, j'étais froid! Je ne savais pas ce que c'était que d'aimer. Tenez, je crois que je n'étais pas né pour aimer! Pour aimer, il faut de la confiance, je n'en ai pas. Pourquoi me donnez-vous votre fille? pourquoi votre fille reçoit-elle une dot pour épouser un homme qui n'a rien? pourquoi êtes-vous si pressé de conclure le mariage? pourquoi M. Alexis Vanderke quitte-t-il la maison, au moment où je le soupçonne? et, s'il y rentre ce soir, en secret, qu'y vient-il faire?

ANTOINE, qui l'a écouté avec une figure soucieuse et troublée, va remettre son bougeoir sur la table; il l'y pose avec colère en éteignant la bougie par la violence avec laquelle il pose le bougeoir.

Ah! que tu es heureux que j'aie été jaloux, absurde aussi, moi, dans mon temps! Sans cela, voilà des soupçons que je ne prendrais pas avec tant de patience!... Mais c'est une maladie! (Revenant à Fulgence et s'emportant peu à peu malgré l'effort qu'il fait, au commencement de l'explication, pour rester calme.) Fulgence! je vous donne ma fille parce que je veux la marier avec un honnête homme. Je suis pressé d'en finir parce que je sais que vous estimerez Victorine comme elle le mérite quand vous la connaîtrez mieux. M. Vanderke lui donne une dot parce qu'il m'aime. Cette dot vous chagrine? Tant mieux! Nous la remettrons sans rien dire dans ses coffres! (A part.) Ce qui ne sera peut-être pas de trop dans ce moment-ci! (Haut.) M. Vanderke fils est parti parce que... oui, je vous dirai toute la vérité! parce que son père a vu votre jalousie et l'a éloigné par bonté pour vous... pour moi! S'il revient ici ce soir (ce que je ne crois point), c'est qu'il aura voulu apporter lui-même à son père une nouvelle intéressante que vous saurez bientôt! Et s'il se cache de moi... Mais

vous avez rêvé cela, et, comme c'est impossible, je n'ai pas à en chercher la cause !

Il va rallumer sa bougie aux flambeaux de la table en haussant les épaules.

FULGENCE, avec beaucoup d'amertume.

L'explication me ferme la bouche ! Elle me commande d'ignorer, par savoir-vivre, ce qui se passe ici. Elle vous autorise à aller tout seul à la découverte... Allez-y donc ; moi, j'irai de mon côté, je vous en avertis très-humblement.

ANTOINE.

Soit ! mais je peux bien dire que tu as une tête de fer !

Il sort par le jardin.

SCÈNE V

FULGENCE, seul.

Oui, oui ! s'il n'est pas dupe, il est habile, M. Antoine ! Nous verrons bien !... Ah ! Victorine !... Il y a des moments où je la hais encore plus que je ne l'aime, et où je voudrais déjà être son maître, pour avoir le droit de la faire souffrir ! Affreuse passion, affreux supplice que la jalousie ! Je sens que je deviens méchant, et que je vais faire d'elle et de moi deux victimes ! Je ferais mieux de rompre !... Mais on dira que je l'outrage... que je la déshonore... Il faut que j'aille explorer le jardin... c'est là que ce fantôme a dû se réfugier...

Il va pour sortir par le jardin et s'arrête en voyant Sophie sortir de sa chambre à gauche.

SCÈNE VI

SOPHIE, FULGENCE.

SOPHIE, étonnée.

Que faites-vous donc ici, monsieur Fulgence ?

FULGENCE.

Rien, madame, j'étais venu pour chercher M. Antoine, je me retire.

Il fait un mouvement pour sortir par le jardin.

SOPHIE, lui montrant la porte de l'antichambre.

Par là, je vous prie.

Fulgence sort.

SCÈNE VII

SOPHIE, seule.

Quel air de menace et de haine! je ne peux pas souffrir ce garçon-là! Que regardait-il donc du côté du jardin? (Elle soulève le rideau.) Il espionne toujours, il espionne partout! (Elle ouvre la porte vitrée et la referme vivement.) Un homme avec un manteau! J'ai eu peur!... Bah! c'est mon père... peut-être mon mari qui vient me surprendre... (Elle retourne ouvrir.) Ah! mon Dieu, c'est vous, mon frère?

Elle embrasse son frère qui entre.

SCÈNE VIII

SOPHIE, ALEXIS, enveloppé d'un manteau.

ALEXIS.

Oui, c'est moi, chère sœur, moi qui puis être découvert dans le jardin, car il me semble qu'on m'y cherche, et je viens me réfugier auprès de vous. Je ne veux pas être vu.

SOPHIE.

Vous ne voulez pas être vu?

ALEXIS.

Non! Sophie, fermons les portes, je vous en prie.

Il ferme la porte du jardin et Sophie celle de l'antichambre.

SOPHIE.

Dites-moi donc vite...

ALEXIS, allant vers la porte de gauche.

Et, ici, personne ne peut nous entendre? Votre mari?

SOPHIE.

Il n'arrive que demain; si vous craignez d'être surpris... tenez, vous vous enfermerez dans sa chambre. (Elle désigne la porte de droite.) Mais pourquoi tout ce mystère? Qu'y a-t-il donc?

ALEXIS.

Rien... Une nouvelle d'affaires que j'ai apprise à Beauvais, où mon père m'avait ordonné de prendre des informations... J'ai voulu, j'ai dû ne me fier qu'à moi du soin de la lui apporter. Savez-vous s'il a reçu ce soir une lettre déposée sur le bureau d'Antoine?

SOPHIE.

Oui, j'ai vu Antoine la lui remettre... Mais pourquoi lui écrire? pourquoi ne pas le voir?

ALEXIS.

Je voulais attendre que tout le monde fût couché dans la maison; je ne veux voir que lui. Je n'ai pu gagner ma chambre, Fulgence était sur mes talons.

SOPHIE.

Ah!... peut-être avez-vous tort de vous cacher ainsi!

ALEXIS.

Peut-être ai-je eu plus tort encore de revenir!... Mais je ne reviens pas, Sophie. J'entre, je vous embrasse et je repars.

Il dépose son manteau et son chapeau.

SOPHIE.

Je vous sais gré de cette marque d'amitié... Mais avez-vous quelque chose à me dire, à moi?

ALEXIS, avec trouble.

Oh! rien de particulier!... A propos, le mariage est-il conclu?

SOPHIE.

Le mariage de Victorine?

ALEXIS.

Oui, le mariage de Victorine.

SOPHIE.

Et s'il l'était?

ALEXIS.

Eh bien, cela ne changerait rien à ma résolution de repartir à l'instant même. Ma chaise de poste m'attend hors de la ville, et je veux avant le jour reprendre la route de Paris... Il est donc conclu le mariage?... Il doit l'être!

SOPHIE.

Et s'il ne l'était pas?

ALEXIS.

Il ne l'est pas? dites, Sophie, il ne l'est pas?

SOPHIE.

Il le sera demain matin.

ALEXIS.

Bien décidément?

SOPHIE.

Il n'a pas été question de le rompre.

ALEXIS, secouant ses gants d'un air indifférent, et évitant les regards de sa sœur.

Et Victorine?... est-elle triste? est-elle gaie? sera-t-elle heureuse?

SOPHIE.

Ah! qui peut répondre de l'avenir?

ALEXIS.

Il est vrai. Et moi-même... que sais-je du mien? Je n'y pensais guère quand j'ai désiré de partir... de voir le monde! et puis, au dernier moment, je regrettais de n'avoir pas eu quelque projet plus raisonnable!

SOPHIE.

Pourquoi n'avez-vous pas dit alors ce regret à mon père?

ALEXIS.

Il était trop tard!

SOPHIE.

Pourquoi donc?

ALEXIS.

Ah! Sophie, il est bien inutile à présent que je me confesse!

SOPHIE, se tournant vers Alexis, qui marche avec agitation, un peu en arrière d'elle.

Voyons! serait-ce au mariage que vous avez pensé? aimeriez-vous? Quelles que soient vos résolutions, mon père les approuvera le jour où vous lui direz : « J'aime tendrement, sérieusement, et pour toute ma vie. »

ALEXIS.

Sais-je bien si j'aime assez pour oser faire un pareil serment? Mon propre cœur est devenu une énigme pour moi. J'hésite, je m'étourdis, je souffre... Mais, loin de m'encourager, il semble qu'on se soit appliqué à m'ôter toute espérance... Alors, je m'efforce d'oublier, de me distraire, et, après tout, c'est peut-être la seule chose sensée que j'aie à faire désormais, puisque je ne suis pas aimé!

SOPHIE.

Ah! vous êtes incertain, vous sentez que vous pourriez facilement guérir, vous ne voulez pas donner tout votre cœur sans être assurée de retour? Quand on aime pour tout de bon, on ne se demande pas si on sera heureux. On aime parce qu'on aime, voilà tout! Et vous n'aimez pas, mon frère! (Elle se lève.) Allons, n'y pensons plus, et ne compromettez pas l'avenir des autres, puisque vous abandonnez au hasard celui que vous pouviez créer vous-même. Partez, dès que tout le monde sera couché. Je ne dirai à personne que je vous ai vu.

ALEXIS.

Mon père me désapprouverait peut-être d'être venu...

SOPHIE.

Peut-être!... Et moi aussi! mais on vient, cachez-vous...

ALEXIS, allant à la porte de droite.

Nous nous reverrons un instant, nous causerons encore?

SOPHIE.

Oui, oui! enfermez-vous!

Elle pousse la porte sur Alexis et va ouvrir la porte de l'antichambre

SCÈNE IX

ANTOINE, VANDERKE, MADAME VANDERKE, SOPHIE, VICTORINE.

Sophie, Victorine et madame Vanderke forment un groupe en s'embrassant; Vanderke vient sur le devant du théâtre avec Antoine.

VANDERKE.

Tu dis que tu n'as pas trouvé cet homme?

ANTOINE.

Il faut qu'il se soit envolé en fumée. Personne n'a vu ni homme ni cheval, et la lettre est tombée du ciel!

SOPHIE.

C'est qu'il y a un peu de confusion dans la maison, à cause de la noce de demain.

MADAME VANDERKE.

Quel est donc cet homme qui vous inquiète? et cette lettre, est-ce quelque chose?...

VANDERKE.

Rien, rien, mon amie. Rien ne m'inquiète, Dieu merci! (Bas, à Antoine.) Mon fils lui aura ordonné de repartir à l'instant et de ne parler à personne pour ne pas donner l'alarme dans la maison. C'est son propre domestique qu'il aura chargé de cette mission délicate.

ANTOINE.

Probablement. C'est quelqu'un qui connaît les aîtres.

VANDERKE, à Sophie.

Ma fille, nous vous ramenons Victorine, et venons vous souhaiter une bonne nuit, puisque vous nous avez boudé ce soir.

SOPHIE.

Boudé! moi? Oh! jamais!

MADAME VANDERKE.

Elle est absorbée par l'idée que son mari va arriver. Elle ne pense plus à nous. (A Sophie.) Nous te le pardonnons bien,

va! Demain serait donc un beau jour dans la famille, si Alexis n'était pas absent, et si Victorine ne devait pas nous quitter bientôt!

VICTORINE.

Ah! j'étouffe quand j'y pense! Madame, ne m'y faites pas penser!

MADAME VANDERKE.

Eh bien, tu as le frisson? Tu étais si insouciante tantôt, que je t'accusais presque de ne pas nous regretter!

ANTOINE.

Est-ce qu'elle sait ce qu'elle pense? Elle est si fantasque!

MADAME VANDERKE, observant Victorine.

C'est vrai qu'elle est un peu fantasque... depuis quelque temps... et aujourd'hui, surtout!... Est-ce qu'elle aurait encore la fièvre?

ANTOINE.

Non, non, elle ne l'a pas eue aujourd'hui.

MADAME VANDERKE, à son mari.

Mon ami, vous qui êtes le médecin de la maison, le seul en qui j'aie confiance, vous le savez! voyez donc ce soir...

VANDERKE, prenant, en souriant, le bras de Victorine.

Voyons, madame la malade!

VICTORINE.

Oh! je ne suis pas malade. (A part.) Malheureusement pour moi!

MADAME VANDERKE, à son mari, qui est devenu sérieux en tâtant le pouls à Victorine.

Eh bien?

VANDERKE.

Elle s'est beaucoup agitée aujourd'hui; elle a de la fièvre.

ANTOINE.

A cet âge-là, on l'a toujours!

MADAME VANDERKE.

Mais, si elle était malade demain, il faudrait retarder encore la cérémonie. On n'est pas souffrant sans que l'esprit s'en res-

sente, et il n'est pas nécessaire d'avoir des idées tristes, un jour qui peut décider du reste de la vie.

ANTOINE, à part.

Ah! voilà madame qui s'en mêle aussi. (A Vanderke.) Monsieur, envoyez donc Victorine dormir. Il se fait tard.

VANDERKE.

Oui, oui, il faut qu'elle se couche tout de suite, et qu'elle dorme bien.

ANTOINE, à sa fille.

Tu l'entends! monsieur veut que tu dormes.

VICTORINE.

Est-ce qu'on dort comme cela, à volonté?

ANTOINE.

Toujours de la résistance... dans les moindres choses! la! pour contrarier!

VICTORINE.

Je dormirai, mon papa, je dormirai!

MADAME VANDERKE.

Allons, embrasse ton père... qui te gronde toujours.., parce qu'il t'adore. (Baissant la voix.) Et n'oublie pas ce que je t'ai recommandé de lui dire.

VICTORINE.

Oh! non, madame. Mon papa, j'ai quelque chose à vous dire, à vous tout seul!

ANTOINE.

A moi? tout seul?

MADAME VANDERKE.

Oui, Antoine; nous vous laissons. Bonsoir, Victorine! (Elle embrasse Victorine.) Bonsoir, ma chère fille!

Elle embrasse sa fille, Vanderke en fait autant, et sort avec madame Vanderke, par la porte de l'antichambre. Sophie rentre dans sa chambre, à gauche.

SCÈNE X

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Eh bien, qu'est-ce que c'est ?

VICTORINE, *se mettant à genoux.*

Mon père, M. et madame Vanderke m'ont donné leur bénédiction ce soir. Ne voulez-vous pas aussi me donner la vôtre ?

ANTOINE.

Tu veux m'attendrir ? Lève-toi ! lève-toi ! toutes ces cérémonies-là, ça fait du mal !

VICTORINE.

Vous ne voulez pas seulement m'embrasser !

ANTOINE.

Je ne refuse pas de t'embrasser.

VICTORINE, *s'attachant à lui.*

Mon père ! mon cher père !...

ANTOINE.

Allons ! vas-tu encore pleurer ? C'est insoutenable !

VICTORINE.

Oh ! je ne pleure pas. Il y a huit grands jours que je n'ai pleuré. C'est bien la peine de se corriger, si vous n'y faites pas attention ! Voyez si mes yeux ne sont pas secs.

ANTOINE, *troublé.*

Ils sont bien brillants !... Tu n'es pas sérieusement malade ?

VICTORINE.

Oh ! certainement non !

ANTOINE.

Tu n'as pas mal à la tête ?

VICTORINE

Un peu... Ce ne sera rien.

ANTOINE.

Non, non, ce ne sera rien... (Il s'en va et revient.) Est-ce que... est-ce que c'est vrai que tu as la fièvre ?

VICTORINE.

Je ne crois pas. Voyez ! j'ai les mains très-froides.

ANTOINE.

Mais non ! elles sont très-chaudes. Souffres-tu ?

VICTORINE.

Je ne sens rien.

ANTOINE.

Si tu te trouvais malade dans la nuit... il faudrait appeler.

VICTORINE.

Oh ! je ne voudrais pas réveiller Sophie.

ANTOINE.

Sans la réveiller, tu sonneras... ici, tiens la sonnette, qu'on entend de mon cabinet. J'y passerai une bonne partie de la nuit avec monsieur.

VICTORINE.

Soyez donc tranquille, mon papa, je ne serai pas malade.

ANTOINE.

Ni demain non plus ?

VICTORINE.

Ni demain non plus.

ANTOINE.

Tu seras fraîche, jolie, pas triste ? cela me ferait de la peine ! pas trop gaie, cependant, ce ne serait pas modeste. La... un petit air décent... de la piété à l'église, de la politesse avec tout le monde, ton naturel enfin.

VICTORINE.

Vous serez content de moi. Oh ! un jour comme celui-là, je ne veux pas vous affliger.

ANTOINE.

Bien, mon enfant, je t'en remercie.

VICTORINE.

Et à présent vous voulez bien me bénir ? C'est toute la récompense que je demandais pour ma soumission.

ANTOINE, la pressant sur son cœur.

Je suis content de toi... (Il s'attendrit malgré lui.) Je te bénis! je t'aime! oui, de toute mon âme! (Il l'embrasse plusieurs fois avec effusion. — A part, levant les yeux au ciel et tenant sa fille dans ses bras.) Ah! monsieur Vanderke, vous ne savez pas ce que je souffre! (A Victorine, qu'il repousse doucement.) Allons, allons, monsieur m'attend; et, toi, il faut te reposer... faire ta prière, penser à ta pauvre mère qui était une honnête femme... et puis ne plus penser à rien, entends-tu?

VICTORINE.

Oui, mon papa.

ANTOINE, à part, s'en allant, et s'arrêtant pour regarder Victorine qui reste immobile.

Je ne sais pas, mais j'aimais mieux la voir pleurer!... Ah! le courage intérieur n'y est pas!... (Haut.) Victorine!

VICTORINE tressaille.

Mon papa?

ANTOINE.

Voyons, écoute-moi... (A part.) Oui, il faut lui donner la volonté. (Haut.) Écoute-moi bien... As-tu du courage, du vrai courage?

Il s'assied et la prend sur ses genoux.

VICTORINE.

Oh! il me semble que j'en ai beaucoup.

ANTOINE.

'est qu'il en faut, vois-tu, pour faire son devoir... As-tu de la fierté... du respect pour toi-même... la, ce qui s'appelle du cœur?

VICTORINE.

Je l'espère.

ANTOINE.

Eh bien, il faut épouser Fulgence!

VICTORINE.

Est-ce que je ne fais pas ce que vous voulez!

ANTOINE.

Oh! ce n'est pas moi qui le veux: c'est la conscience, c'est l'honneur qui te le commandent.

VICTORINE.

Comment cela?

ANTOINE.

Parce que... parce que... Voyons, ne tremble pas, ça me coûte à te dire, mais il le faut. Fulgence s'imagine que tu aimes quelqu'un... que tu ne dois pas aimer.

VICTORINE, *vivement.*

Cela n'est pas!

ANTOINE.

Je le sais bien, parbleu! mais il se l'imagine, et d'autres pourraient se l'imaginer aussi. Alors, voilà ce qu'on dirait de toi : « Voyez-vous cette petite Victorine, la fille d'Antoine, qui n'est, après tout, qu'un premier domestique chez M. Vanderke, ne s'est-elle pas avisée de regarder plus haut qu'elle et de croire qu'elle allait épouser... »

VICTORINE.

Qui donc?

ANTOINE.

Qui? Le fils de la maison, rien que ça! un jeune homme riche et noble, qui ne voit en elle qu'une petite camarade d'enfance. Eh bien, de ce qu'on est bon pour elle, de ce qu'on la traite avec douceur, elle a la sottise de se croire faite pour un grand mariage, et elle dédaigne ses pareils.

VICTORINE.

Oh! mon papa, qu'est-ce que vous dites! M. Fulgence croit cela? on dirait cela de moi?

ANTOINE.

Si tu ne te maries pas résolûment et de bonne grâce, on le dira, on le croira. Et si M. et madame Vanderke venaient eux-mêmes à le penser, s'ils t'accusaient d'ambition, de coquetterie... de bassesse... car l'ambition c'est de la bassesse, quelquefois!

VICTORINE.

Assez, assez, mon père !

ANTOINE.

Et si M. Alexis... Il ne le croira pas... Mais suppose qu'il le croie, comme il te trouverait vaine et ridicule ! comme il se moquerait de toi en lui-même !

VICTORINE, cachant sa figure dans le sein de son père.

Oh ! mon Dieu ! assez !...

ANTOINE.

Tu vois bien que...

VICTORINE, se levant.

Je vois qu'il faut avoir le courage de sa propre dignité... Je l'aurai, mon père !

ANTOINE, se levant et lui donnant un baiser.

Je t'ai fait de la peine de te dire cela !... mais il fallait bien...

VICTORINE.

Vous avez bien fait, mon père !

SCÈNE XI

SOPHIE, ANTOINE, VICTORINE.

SOPHIE, sortant de sa chambre.

Eh bien, Antoine, voilà comme vous la faites coucher de bonne heure ! ..

ANTOINE, en arrière de Victorine, qui est restée morne et qui s'assied à droite d'un air absorbé.

Madame, Victorine est tranquille et bien raisonnable, maintenant. Ne la plaignez pas trop, ne la gâtez pas, je vous en prie... Ne détruisez pas mon ouvrage.

SOPHIE.

Antoine, si votre ouvrage est de la tuer, je crois que vous en viendrez à bout !

ANTOINE, sortant par l'antichambre.

Mon Dieu ! mon Dieu !

SCÈNE XII

SOPHIE, VICTORINE, puis ALEXIS.

SOPHIE, revenant vers Victorine, qui est restée comme pétrifiée, sur le fauteuil à droite.

Eh bien, qu'a-t-elle donc? à quoi songe-t-elle?

Alexis sort de la chambre à droite et vient avec Sophie derrière le fauteuil de Victorine.

SOPHIE, bas.

Que faites-vous, mon frère! Ah! ne vous montrez pas, ne lui parlez pas, puisque vous ne pouvez pas la sauver.

ALEXIS.

Parlez-lui, ma sœur, elle m'effraye!

SOPHIE, à Victorine.

Victorine! Victorine! Es-tu sourde? es-tu morte? Réponds-moi donc!

VICTORINE, sortant comme d'un rêve.

Ah! qu'est-ce qu'il y a?

SOPHIE.

Tu oublies donc que je t'attends? Tu ne veux donc pas dormir?

VICTORINE.

Tiens! c'est vrai, je n'y songeais plus.

SOPHIE.

Que fais-tu là? à quoi songes-tu?

VICTORINE.

A rien! Je m'étais assise là, et je regardais le parquet.

SOPHIE.

C'est donc bien beau, un parquet?

VICTORINE.

Je ne le voyais pas.

SOPHIE.

C'est à Fulgence que tu pensais?

VICTORINE.

A Fulgence? Oui... non... je ne sais pas.

SOPHIE.

C'est que tu l'aimes tant!

VICTORINE.

Je l'aime tant!... Mon Dieu, je ne le déteste pas, Fulgence... Je le crains un peu, voilà tout.

SOPHIE.

Tu en as peur! Avoue que tu en as peur!...

VICTORINE.

Peur?... pourquoi?

Elle se presse en frissonnant contre Sophie.

ALEXIS, se montrant.

Tu en as peur, Victorine? Oh! c'est que tu ne l'aimes pas, va!

VICTORINE, se levant.

Ah! monsieur Alexis!... vous voilà revenu?... (Froidement, avec effort.) Vous assisterez à mon mariage? (Plus froidement.) Je vous suis bien reconnaissante.

ALEXIS.

Ton mariage!... ton mariage ne se fera pas. Je m'y opposerai, moi! Me contrediras-tu?

VICTORINE.

Vous vous y opposerez? Et pourquoi donc?

ALEXIS.

Parce qu'on doit aimer son mari, et que tu n'aimes pas celui qu'on te donne.

VICTORINE.

Qu'en savez-vous, monsieur Alexis? Où prenez-vous que je n'aime pas Fulgence? Qui vous a dit cela?

SOPHIE.

Pourquoi feindre ainsi, Victorine? pourquoi mentir quand ton sort peut être décidé par un moment de sincérité?

VICTORINE.

Mentir! pourquoi me dites-vous donc que je mens? pour-

qui me prenez-vous ? que pensez-vous donc de moi tous les deux ?

ALEXIS.

Victorine, tu sembles égarée. Qu'as-tu, ma chère enfant ? Voyons, ouvre-nous ton cœur. Ne sommes-nous pas tes meilleurs amis ? ne suis-je plus ton frère ? ma sœur n'est-elle pas la tienne ? Crois-tu que nous ne t'aimions pas de toute notre âme, que nous ne soyons pas résolus à te sauver, si tu nous dis seulement un mot ?

VICTORINE.

Laissez-moi... J'ai mal à la tête, j'ai la fièvre, et vous me tourmentez; vous me faites du mal pour le plaisir de m'en faire... Mais rien ne vous sert de vous moquer de moi ; j'aime Fulgence, oui, je l'aime, et, malgré vous... malgré tout le monde, je veux l'aimer !

Elle s'échappe des bras de Sophie, et va vers la porte de gauche.

SOPHIE.

Écoute donc, Victorine, écoute encore...

VICTORINE.

Non, non, j'ai dit tout ce que j'avais à dire...

Elle sort vivement.

ALEXIS.

Ne la quittez pas, ma sœur ! elle m'inquiète !

SOPHIE.

Moi, je ne la reconnais plus ; je ne la comprends plus. Oubliez ce que je vous ai dit mon frère, et partez !

ALEXIS.

L'abandonner ainsi ? Non, certes !

SOPHIE.

Ah ! ciel ! on vient ! on frappe ! N'ouvrez pas ! cachez-vous !

Elle entre précipitamment à gauche, dans sa chambre.

SCÈNE XIII

ALEXIS, puis FULGENCE.

ALEXIS, allant ouvrir la porte au fond.

Non ! je n'oublierai rien, et je ne me cacherai pas. (Il ouvre la porte.) M. Fulgence !

FULGENCE.

M. Vanderke ! J'en étais sûr !

Il va à la sonnette et la tire avec violence. On doit entendre le bruit de la sonnette, au loin.

ALEXIS.

Que faites-vous ?

FULGENCE.

Vous le voyez, monsieur. Je sais que cette sonnette répond au cabinet de M. Antoine, et je l'appelle pour qu'il vienne ici, pour qu'il sache bien pourquoi je ne veux pas être son gendre.

ALEXIS.

Du scandale, monsieur ? vous voulez faire du scandale ? Vous êtes jaloux, je le sais ; mais sachez vous-même...

FULGENCE.

Je sais ce que je voulais savoir... et je vous prie de croire que, de ce moment, je ne suis plus jaloux.

ALEXIS.

Vous voulez perdre Victorine, outrager ma famille par vos soupçons ? Je ne le souffrirai pas. De quel droit êtes-vous ici, vous-même ?

FULGENCE.

Du droit d'un fiancé fort ridicule peut-être, mais qui ne veut pas être un époux méprisable. Je vous sentais ici, je vous épiais, monsieur, j'ai voulu m'assurer... J'ai fait mon devoir envers moi-même ; si vous le trouvez mauvais, c'est que vous n'avez guère la conscience du vôtre.

ALEXIS.

Monsieur, je vous apprendrai à... Vous me rendrez... Non, j'aurais trop d'avantages sur vous, et les apparences sont contre moi, j'accepte toutes les conséquences d'une faute involontaire. Songez aussi à faire votre devoir, monsieur, et à ne pas être plus coupable à mes yeux que je ne veux l'être aux vôtres. Venez avec moi trouver mon père.

FULGENCE.

Non, monsieur; je connais mon devoir aussi bien que vous, mais je connais aussi mon droit. Je vous somme de rester ici, jusqu'à ce qu'on y vienne constater votre présence. (Avec emportement.) Prétendez-vous me faire passer pour un calomniateur?

Il sonne encore.

ALEXIS.

Non certes, monsieur, mon parti est pris. Tenez! vous ne sonnez pas assez fort; la main vous tremble. Je vais vous aider.

Il prend le cordon de la sonnette et sonne résolûment.

SCÈNE XIV

FULGENCE, ALEXIS, VANDERKE, MADAME VANDERKE, ANTOINE.

ANTOINE, entre le premier en courant.

Me voilà, Victorine! tu es... (Il s'arrête pétrifié.) Fulgence! M. Alexis!...

VANDERKE.

Mon fils!

MADAME VANDERKE, courant à son fils.

Alexis!

ANTOINE.

Que se passe-t-il donc?

FULGENCE.

Monsieur Antoine, ce que j'ai à dire, un père seul peut l'entendre.

ANTOINE.

Un père? Il s'agit de Victorine! Eh bien, vous n'avez rien à me dire de Victorine que tout le monde ne puisse pas entendre. Parlez, parlez, pas de réticences, je n'en veux pas. Je n'ai pas de secrets, moi, pour M. et madame Vanderke.

VANDERKE.

Alexis, pourquoi êtes-vous ici quand vous devriez être à Paris?

FULGENCE.

Le silence de monsieur est plus éloquent que tout ce que je pourrais dire. Allons, allons, l'affaire s'arrangera en famille!... Vous êtes bien bon, monsieur Vanderke, d'avoir doté mademoiselle Victorine; mais l'homme qui acceptera de tels bienfaits, cherchez-le ailleurs, ce ne sera pas moi!

VANDERKE.

Fulgence, la passion vous aveugle, vous devenez outrageant envers moi!... Écoutez, mon fils m'apportait une nouvelle... Je compte sur votre honneur, voulez-vous que je vous la dise?

FULGENCE.

Non, monsieur, non! ne comptez pas sur moi, ne comptez sur rien, ne comptez sur personne; il n'y a que mensonge et trahison en ce monde!

MADAME VANDERKE.

Monsieur Fulgence, vous accusez donc mon fils?... Mais il était ici chez sa sœur; et savait-il, sait-il seulement que Victorine était auprès d'elle? Dites, Alexis, le saviez-vous?

ALEXIS.

Ma mère, je pourrais dire que c'est monsieur qui me l'a appris; mais je ne sais pas mentir : j'ai vu Victorine, je lui ai parlé.

VANDERKE.

Sans doute, Sophie était présente?

ANTOINE.

Répondez donc, monsieur Alexis!

ALEXIS.

Antoine, je ne veux pas répondre, je rougirais d'avoir à me justifier.

ANTOINE.

Vous ne voulez pas répondre? vous ne voulez pas..., monsieur Alexis Vanderke? Je vous estimais, je vous aimais... je vous ai élevé sur mes genoux, je vous ai porté dans mes bras... j'aurais donné ma vie pour vous... Et quand on accuse ma fille d'avoir été séduite par vous... oh! je sais bien, moi, que ce n'est pas vrai... mais vous devez répondre, vous devez la justifier auprès de son fiancé... Ces airs de mépris ne conviennent pas... ils nous tuent... Vous ne dites rien?... Eh bien, je vais chercher Victorine...

MADAME VANDERKE.

Non, non, pas de scènes devant elle, elle est malade.

ANTOINE.

Malade ou non, morte ou vive, elle dira la vérité, elle! Et qu'elle meure plutôt que d'être déshonorée!

Il va vers la chambre de Sophie. Sophie en sort et l'arrête.

SCÈNE XV

LES MÊMES, SOPHIE.

MADAME VANDERKE, *à Fulgence.*

Vous voyez bien, j'en étais sûre!

FULGENCE.

Oh! je ne doute pas que madame ne fût de bonne foi! Je n'incrimine pas cette entrevue. Madame protégeait une scène d'adieux fort touchante, sans doute, mais je ne crois pas aux adieux éternels, moi! D'ailleurs, ma femme ne me fût-elle in-

fidèle que par le cœur, c'est plus que je ne pourrais supporter... (Ici, Alexis écoute Fulgence avec attention et intérêt, sans songer à l'affronter davantage.) Personne ici ne trouvera donc mauvais que je renonce à faire le malheur d'une femme et le mien. Monsieur Antoine, n'y ayez pas de regret, je sens que je l'aurais tuée! Adieu!

Il va pour sortir.

VANDERKE.

Oui, Fulgence, il faut nous séparer. (S'approchant de lui.) Mais vous accepterez l'emploi que je vous destinais à Marseille; j'ai besoin d'un homme d'honneur comme vous pour surveiller mes intérêts...

FULGENCE.

Non, monsieur, je ne veux rien, ni services, ni protection, ni pitié surtout! Je saurai me soutenir moi-même dans le célibat comme dans le mariage, c'est là ma seule ambition. Adieu, monsieur.

Il sort par l'antichambre.

SCÈNE XVI

VANDERKE, MADAME VANDERKE, ANTOINE, SOPHIE, ALEXIS.

VANDERKE, regardant sortir Fulgence.

Fier, probe et méfiant! Il a raison! Il n'a besoin de personne! (Revenant à son fils.) Mais vous, monsieur, vous avez mal agi. Vous ne deviez pas voir Victorine, ni même votre sœur. Voici le premier chagrin que vous me causez par votre faute, mais il est profond.

ANTOINE.

Après ce qui vient de se passer, je ne peux plus rester ici, je serais déshonoré. Ma fille mourra dans un couvent; moi, où je pourrai!... loin de vous, monsieur Vanderke, en vous

bénissant... et tâchant de pardonner à ce jeune homme... qui a le bonheur d'être votre fils... sans cela!...[1]

M. et madame Vanderke font le geste de prendre chacun le bras d'Antoine, comme pour le retenir. Madame Vanderke a les yeux attachés sur son fils, d'un air d'attendrissement et de confiance.

ALEXIS, prenant avec force le bras d'Antoine.

Antoine, je ne veux pas que tu me pardonnes... Je veux bien davantage : je veux que tu m'acceptes pour ton fils et que tu m'accordes ta fille.

ANTOINE, avec joie.

Vous? vous?... (Avec étonnement.) Est-ce possible?... (Avec incrédulité.) Êtes-vous fou?... (Avec fierté.) Je ne veux pas de cela! Est-ce là un mariage pour vous? (Avec autorité.) Je n'y consens pas, moi!

SCÈNE XVII

LES MÊMES, VICTORINE, pâle et se soutenant à peine.

VICTORINE.

Ni moi non plus, mon père. Je n'aime pas, je n'ai jamais aimé M. Alexis Vanderke.

ALEXIS.

Tu mens, Victorine!

ANTOINE, recevant dans ses bras Victorine défaillante.

Elle ne ment pas!

ALEXIS.

Tu mens toi-même! Ah! mon cher Antoine! j'étais là... (Il montre la porte de droite.) Je t'ai entendu lui dire que je la dédaignerais, que je me moquerais d'elle, si je devinais son amour... Ton père a menti, Victorine, et, moi, je te jure, je jure à Antoine (pliant le genou devant M. et madame Vanderke), je jure à mon père, à ma mère, que j'aime Victorine tendrement, sérieusement et pour toute ma vie!

VANDERKE, à son fils.

C'est bien, mon fils; vous avez compris que, pour obéir à l'honneur, vous n'aviez pas besoin de ma permission.

ALEXIS.

O mon père, ô mon meilleur ami!

SOPHIE.

Oh! merci, mon père! merci, Alexis!

ANTOINE, à Vanderke.

Mais, monsieur, ce mariage... Votre fils!... C'est impossible...

VANDERKE.

Antoine, c'est ma volonté, c'est le devoir de mon fils, c'est mon devoir et le tien.

ANTOINE.

Comment cela?

MADAME VANDERKE.

Parce qu'ils s'aiment!

VANDERKE.

Et parce qu'il fallait le prévoir, si nous voulions l'empêcher.

FIN DU MARIAGE DE VICTORINE

LES VACANCES
DE PANDOLPHE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Gymnase-Dramatique. — 3 mars 1852.

Pour faire du sel blanc et fin, il faut commencer par avoir du gros sel gris. Tel est le procédé dans tous les arts. Telle est l'histoire de la comédie en France.

Le théâtre italien importé chez nous y a donné naissance à la comédie française; tout le monde le sait; on doit donc s'étonner de cette question faite à l'auteur par la critique : « A quoi bon le théâtre italien? »

Qui s'empara de l'école italienne pour créer une école française? Qui fit, d'une main vigoureuse, cette brusque et merveilleuse transformation? — Ce fut Molière : Molière, nourri à l'école des improvisateurs italiens; Molière, auditeur assidu et admirateur fidèle de Scaramouche et de sa troupe; Molière, expérimentateur nomade de cette manière d'improviser sur des canevas; Molière, jouant alternativement sur le même théâtre avec la troupe italienne, et voyant, jusqu'en ses plus beaux jours, ses pièces délaissées pour les leurs; Molière, assistant à leurs représentations avec la persévérance et l'absence de jalousie qui caractérisent la puissance, laquelle songe à profiter, au lieu de songer à nuire : Molière, cherchant sans cesse à retremper sa verve dans celle de ses rivaux, quittant, choisissant, éliminant et saisissant enfin la moelle de leur genre, pour laisser la peau et les os au vulgaire.

Ce que tout le monde ne sait pas aujourd'hui, c'est ce qu'était réellement l'école italienne en France avant, pendant et après Molière, c'est-à-dire durant une période d'un peu plus d'un demi-siècle. Et comment tout le monde le saurait-il ? On oublie volontiers ce dont on n'a plus un besoin essentiel. Le public français, une fois en possession de son propre genre, de son propre théâtre, grâce aux grandes créations de Molière, dédaigna peu à peu les matérianx épars dont le maître avait extrait l'or et les diamants. On se dégoûta du théâtre italien; il s'amoindrit et s'effaça dans le courant du siècle dernier, et nous n'en aurions presque plus l'idée, sans les bouffes italiens qui nous chantent encore, de temps en temps, les *lazzi* de la foire avec cette mimique accentuée, à la fois fine et puissante, dont l'immortel Lablache est peut-être la dernière tradition parfaite.

En fait de traditions françaises de l'ancien répertoire italien apporté en France, il ne nous reste que des recueils extrêmement difficiles à comprendre, parce qu'il y faut deviner tout ce qui manque, retrancher tout ce qui est apocryphe. Ceci demande explication.

Les Italiens avaient improvisé dans leur langue devant la cour italienne de Mazarin. Sous Louis XIV, la langue française devint si belle, qu'on n'en voulut plus entendre d'autre sur la scène. Les comédiens italiens furent forcés d'apprendre le français tant bien que mal ; mais, quand ils le surent assez pour amuser les spectateurs, l'autorité intervint qui leur défendit d'empiéter sur les droits de la nouvelle comédie française. On sait qu'ils luttèrent longtemps, jouant des scènes mi-parties, où un personnage répondait en français à son interlocuteur italien, et traduisait ainsi, d'une certaine manière assez adroite, ce que le public avait pu ne pas comprendre. Ils affectèrent même de se servir d'un italien tellement gallicisé, qu'il fallait mettre bien de la mauvaise volonté à ne l'entendre pas. Puis ils arrivèrent à semer seulement de quelques phrases italiennes leur dialogue français, et un jour vint où, avec la permission du roi, Arlequin ne conserva de sa

langue que des interjections, *Oïmè! Diavolo! Per Dio!* etc. Le docteur Baloardo et Cinthio eurent beaucoup de peine à s'y faire. Fiorelli-Scaramouche ne s'y fit jamais de grand gré, et resta, par-dessus tout, un muet inimitable.

Cette troupe, qui comptait d'admirables talents, des esprits féconds, spontanés, beaux diseurs, érudits dans leur genre, parlait, en somme, un français plus piquant que correct. Ils se rachetaient à force de verve et de savoir. Ils avaient la tradition de certaines scènes, de certaines plaisanteries, de certaines situations, dont les origines sont insaisissables, et dont Molière, le divin Molière, ne se fit pas faute, et il fit bien. C'était, en réalité, quelque chose qui n'appartenait plus à personne à force d'appartenir à tous, et qui pouvait aussi bien remonter aux improvisations comiques de l'antiquité romaine, que descendre immédiatement des improvisateurs français du pont Neuf. A ces richesses de la tradition, qui ne s'appelaient pas des comédies, mais tout simplement des *scènes à l'italienne*, la troupe des Italiens de Louis XIV, et, plus tard, celle de la Régence qui devint troupe de la foire, joignirent leur inépuisable fonds personnel d'improvisation. Ils imaginèrent, moitié par spéculation, moitié par un secret dépit national qui leur tenait au cœur, de laisser un monument de leur existence qui attestât les emprunts triomphants de Molière. Mais le goût du public, devenu exigeant, leur imposait une forme arrêtée. Ils se firent faire des pièces de théâtre par M. Palaprat, par M. Lanoue et par plusieurs autres, qui essayèrent de coudre les principales scènes traditionnelles et d'en écrire le dialogue dans l'esprit du genre. Ces pièces furent mauvaises, le langage en est incorrect, en italien comme en français. Ghérardi écrivit aussi des scènes; il fut aidé on ne sait trop par qui. Bref, le recueil de ce répertoire, qui n'est lui-même qu'un petit fragment détaché de la grande école primitive, existe et n'est bon à rien, si l'on n'y jette qu'un coup d'œil rapide et superficiel.

Cependant, tel qu'il est, c'est encore un trésor pour celui qui cherche, pressent et devine. Si l'on veut éliminer le ba-

vardage critique, qui est une chose toute de circonstance, tout empruntée à son tour, et mal empruntée, à la manière française du temps; si l'on fait la part de l'esprit encore assez rabelaisien de l'époque; enfin, si l'on cherche à toucher du doigt la moelle éparse dans tous ces os disloqués, on retrouve une franchise de gaieté, un entrain de reparties, une abondance d'épithètes originales, et des formes burlesques qui ont encore leur caractère propre, et profondément italien, en dépit du pressurage que Molière leur a fait subir.

Tout est plus grossier comme art que dans l'école française; mais aussi, tout y est plus franc et plus dégagé d'allures. Les types classiques sont plus accusés, et, si la ligne n'a pas la pureté que Molière a su lui donner, elle a des écarts et des cambrures d'un effet plus saisissant. Enfin, la couleur, moins harmonieuse, est plus éclatante par endroits, et il faut, en dépit de tout, retrouver, à travers ce fatras, comme une intuition de ce que l'esprit devait saisir par les sens, lorsque Dominique ou Fiorelli improvisaient et mimaient le véritable génie bouffe de la comédie italienne.

Maintenant, a-t-on le droit de regarder comme une fantaisie oiseuse et sans but le petit travail d'esprit qui consiste à repêcher dans une mine déjà fouillée, et presque épuisée par des mains habiles et puissantes, un dernier filon imperceptible échappé aux grands explorateurs? A-t-on le droit de dire, quand on n'en sait rien, que, là, il n'y avait rien à chercher? Dites que le chercheur n'y a rien trouvé qui vaille, c'est votre droit; mais sachez qu'il y avait et qu'il y a encore, dans cette mine, quelque chose de précieux dont vous pourrez faire votre profit si vous avez l'œil plus fin et la main plus sûre que celui qui vient de le tenter. Il y reste, du moins, quelque chose qui ne s'est pas encore infusé dans l'esprit français : c'est le tour du raisonnement singulier, fantasque, et cependant clair et naïf, qui caractérise la facétie italienne. La facétie française est dans les mots, dans le trait; l'autre est dans l'idée. Pierrot, qui est, dans le répertoire de la fin du grand siècle, un villageois parlant berrichon (ce n'est pas ma

faute, je n'étais pas là pour l'en empêcher), railleur à la manière du paysan, faisant volontiers la bête, mais assez subtil dans ses idées, en même temps qu'il est candide dans ses instincts et dans ses sentiments ; Pierrot, le cousin germain du Gilles, est le contraste récréatif avec le jargon des précieuses ridicules et des soubrettres madrées; ce n'est pas un paillasse qui fait la cabriole, c'est un grand raisonneur qui procède par questions, et embarrasse l'esprit des autres, sans être embarrassé dans le sien propre. Il est logicien dans la sphère de ses pensées, et il pousse cette logique jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'impossible. Les objets extérieurs l'étonnent ou le fatiguent. Mais il est artiste à sa manière, et raisonne du connu à l'inconnu, avec cette liberté d'esprit qui est le fait des enfants et des âmes rustiques.

Les beaux esprits du genre italien, qu'ils s'appellent Léandre, Octave, Cinthi, Isabelle, Colombine, le capitaine Cérimonia, ou signor Parafante, ou de mille autres noms (car, si l'on était plus érudit sur ces frivoles détails de la matière, on saurait que les types se modifient et se transforment à l'infini dans la comédie italienne en général), les beaux esprits du genre italien ont aussi un caractère propre que Molière n'a pas adopté précisément, et il a fort bien fait, lui qui mettait en scène des marquis et des précieuses de son propre pays. Ce caractère, qui ne sera jamais celui de notre esprit et de notre langage, mais qu'il est pourtant assez curieux de connaître, consiste dans une emphase exagérée d'expressions qui tombe immédiatement dans la platitude vulgaire. La phrase y est bariolée comme celle-ci, par exemple : *Il faudrait être né sous une étoile bien acariâtre et n'être guère en bonne odeur auprès des astres pour ne vous plaire point*. Molière a beaucoup atténué, et avec raison, l'ébouriffant de ces hyperboles.

Mais il ne s'agissait pas ici de faire ce que le génie seul peut faire, et les esprits de ma classe ne s'imposent pas de pareils devoirs. Ils ne prétendent pas à importer un nouveau goût des choses, à ressusciter un genre oublié, à transformer une école, à créer une langue. On ne leur attribue toutes ces

prétentions sottes que parce qu'on n'a pas, apparemment, l'idée de ce qu'est le travail modeste et patient du mineur dans son trou. S'il y trouve quoi que ce soit qui n'ait pas encore été complétement étudié, il l'apporte à la lumière pour qu'on s'assure de ce que ce peut-être. Libre à vous de ne vous en point servir; mais prenez garde qu'on ne marche un jour sur votre dépouille avec le même mépris que vous mettez à fouler celle de vos pères.

J'ai défendu la pensée et le but de mon petit travail. Je ne défendrai pas mon œuvre contre des critiques personnelles! Je n'ai ni le temps ni le goût de ces choses-là. J'aime mieux rêver, chercher, essayer, m'améliorer en un mot, que de détruire les autres; et je conseille à tous mes confrères de ne jamais se défendre autrement tant que l'art leur procurera des jouissances intimes et des convictions patientes.

Quant aux critiques sans passion, il faut au moins qu'elles portent juste. C'est ce qui est impossible aux esprits les plus féconds et les plus brillants, lorsqu'ils ont à traiter, du jour au lendemain, une matière qui ne leur est pas familière. Toute chose demande une certaine étude, et je n'ai trouvé, dans aucune des critiques qui m'ont été faites, la seule chose qui pût m'intéresser et m'instruire, une appréciation juste du fonds où j'ai puisé. J'ai dit quelque part et je répète que la critique est rarement sérieuse en ce temps-ci. Cela tient, non à l'impuissance des esprits (nul siècle n'en a peut-être produit de plus maniables), mais à l'effervescence des choses extérieures qui ne permettent qu'à bien peu de gens la réflexion, l'examen et la certitude.

Or, il est besoin de ces trois choses pour faire ou juger même les œuvres futiles en apparence. On prétend qu'une recherche dans le passé, à propos de l'origine, de la formation, du progrès, de l'histoire, en un mot, de la parole et de la pensée, paraîtra toujours un caprice bizarre à la masse du public. Je persiste à n'en rien croire, sachant fort bien que ce sont les gens du métier qui proclament cette assertion, impie dans la bouche de quiconque prétend à être artiste. La

masse du public ne se refuse jamais systématiquement à un genre d'instruction quelconque, et sous quelque forme qu'on la lui présente. Pourquoi donc, entre lui et la conscience des modestes professeurs, les collègues fratricides viennent-ils se placer avec tant d'ardeur? Ne voient-ils pas qu'ils se tuent eux-mêmes en refusant la parole à celui qui vient essayer de leur ouvrir la porte, et qui affronte le premier l'étonnement et la défiance de la foule? Croient-ils que cette foule saura plus mal comprendre la langue et les formes nouvelles quand elle saura un peu mieux l'histoire de cette langue et de ces formes? Enfants qu'ils sont! un jour viendra où il seront fort aises d'avoir pour eux-mêmes un public tout préparé à sortir de la routine et à se méfier de sa propre méfiance.

Quant à vous, chers artistes, cœurs amis, qui avez bien voulu me prêter l'appui de talents bien supérieurs à l'œuvre : Numa, Lafontaine, Dupuis, Mélanie, Bressant, Rose-Chéri, Figeac, Lesueur, Brassine, recevez ici mes remercîments fraternels, ainsi que M. Lemoine-Montigny, notre directeur à tous.

G. S.

9 mars 1852.

DISTRIBUTION

PANDOLPHE, docteur en droit	MM.	Numa.
LÉANDRE, marquis de Parafanté		Lafontaine.
PÉDROLINO, jardinier du docteur		Bressant.
PASCARIEL, ex-valet de Léandre		Dupuis.
MAITRE GÉROLAMO, notaire		Lesueur.
VIOLETTE, filleule de Marinette	Mmes	Rose-Chéri.
MARINETTE, servante du docteur		Mélanie.
ISABELLE, aventurière		Brassine.
COLOMBINE, servante d'Isabelle		Figeac.

COSTUMES.

Le Docteur, manteau, casaque, culotte et calotte noirs ; bas rouges ; ceinture de peau avec la bourse de cuir ou escarcelle passée dedans ; un chapeau à grand bords.

LÉANDRE, en costume de soie fané; manteau râpé; feutre gris et plume brisée, mais pas sale ni en guenilles; l'épée longue et antique; une grande canne à la main.

PÉDROLINO, en Gilles Watteau; habits de laine; point de farine sur la figure.

PASCARIEL, manteau demi-court; casaque et culotte de soie rayée; toque pareille; crevés aux jambes, et revers de manche en couleur unie. Au premier acte, il a un grand manteau brun : c'est une sorte de Scapin ou de Sganarelle.

GÉROLAMO, perruque et costume noir classique des comédies de Molière: rabat.

VIOLETTE, villageoise Watteau; jupe rayée; robe retroussée; les cheveux coiffés à racine droite; un feuillage léger dans les cheveux.

MARINETTE, jupe brune et casaquin rouge; les cheveux gris, relevés en racine droite.

ISABELLE, grande parure Watteau; petite toque à plumes sur l'oreille; pas de poudre.

COLOMBINE, casaquin, jupe et toque en soie rayée; pas de poudre.

ACTE PREMIER

Au village de Récoaro, dans les Alpes. — Au premier plan, un jardin séparé de la campagne, qui est au deuxième plan, par une clôture basse fermée d'une grille légère. — En avant, à gauche, un jeune tilleul, une petite table en bois peint en vert, et deux chaises de jardin vertes aussi. — Les coulisses de droite et de gauche sont en verdure. — Au fond, les montagnes. — Jour naissant. — Au lever du rideau, on entend chanter un coq.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉANDRE, sonnant à la grille; MARINETTE, à la fenêtre de la maison.

MARINETTE, en coiffe de nuit.

Qui est là?

LÉANDRE, agité.

C'est probablement quelqu'un!... Ouvrez!

MARINETTE.

Qui diantre sonne de si grand matin? Il fait à peine jour!... Est-ce que Pédrolino aurait découché?... (Élevant la voix.) Est-ce toi, imbécile?

LÉANDRE.

Êtes-vous folle de me traiter ainsi, vieille médaille d'antiquaille?

MARINETTE, à part.

Ce n'est point sa voix! (Léandre sonne encore. — Criant.) Eh! donnez-moi le temps de m'habiller. Vous êtes donc pressé?

Elle ôte sa coiffe et disparaît.

LÉANDRE, seul, derrière la grille, regardant vers la coulisse.
Il sonne avec impatience.

Que me veut donc ce diable d'homme? Je ne puis distinguer sa figure. — Ah! le voilà qui s'éloigne en me voyant sonner. (Il sonne de nouveau.) Preuve qu'il avait quelque méchant dessein!

SCÈNE II

LÉANDRE, MARINETTE.

MARINETTE, sortant du pavillon.

h! mon Dieu! on y va.

Elle ouvre.

LÉANDRE, entrant.

Ah! enfin! Il fait meilleur ici que sur les chemins.

MARINETTE, railleuse.

Comment! c'est vous, monsieur Léandre? Qui pouvait se douter qu'un seigneur comme vous fût levé avant le soleil! Que souhaitez-vous?

LÉANDRE.

C'est une habitude que j'ai d'éclairer le monde le premier,

et je suis bien aise de prouver à ce faquin que, là où je brille, on se peut passer de sa lumière.

MARINETTE.

Vous faites donc toujours de l'esprit?... Allons, allons, c'est votre idée de vouloir ébaubir les gens! Que souhaitez-vous?

LÉANDRE.

Entretenir le seigneur Pandolphe, votre maître, de mes petites altercations avec certains juges, cerveaux épais, obstrués de préjugés populaires, qui me condamnent...

MARINETTE.

A payer vos dettes? Hélas! monsieur, vous serez mal reçu, céans. Le seigneur Pandolphe est à peine arrivé d'hier soir, et il dort à poings fermés, le digne homme!

LÉANDRE.

Il dort! J'espérais avoir fait assez de vacarme avec sa sonnette pour le réveiller, ce cher docteur!

MARINETTE.

Le réveiller en sursaut! y songez-vous, monsieur? C'est bien la meilleure personne du monde; mais, quand on le contrarie, il se met dans des colères à vous faire trembler.

LÉANDRE.

Moi, trembler, bonne femme? (Marinette regarde vers la maison d'un air inquiet. — On entend tousser le docteur.) Par courtoisie, j'attendrai qu'il s'éveille.

MARINETTE.

Votre servante, monsieur, je ne prends point sur moi de lui dire que vous êtes là, et vous vous arrangerez avec lui comme vous pourrez.

Elle rentre dans la maison.

SCÈNE III

LÉANDRE, puis PASCARIEL.

LÉANDRE.

Que ces valets de robin ont l'âme subalterne! Mais ce pè-

lorin qni me suivait... Voyons donc, à présent qu'il fait jour, et que je puis mettre cette grille entre lui et moi, s'il rôde encore dans les environs. (Il va au fond et voit entrer Pascariel.) Eh! mais c'est Pascariel, mon ancien valet!

PASCARIEL.

C'est moi-même, n'ayez point peur, seigneur Léandre.

LÉANDRE.

Peur!... vous l'avez dit, je crois?

PASCARIEL.

Pardon, mon noble maître! je voulais dire que la peur m'avait empêché de voir que c'était vous.

LÉANDRE.

Tn seras donc toujours poltron?

PASCARIEL.

Que voulez-vous! la vaillance n'est pas donnée à tout le monde!

LÉANDRE.

Çà, d'où sors-tu, et que viens-tu faire en ce village de Récoaro.

PASCARIEL.

Moi? Rien... J'avais une soif extravagante de prendre l'air de la campagne.

LÉANDRE.

Tu mens par la gorge!... il émane de toi une senteur de corde et une puanteur de gibet! D'escroc que je t'ai connu, serais-tu devenu tire-laine?

PASCARIEL.

Monsieur se divertit : il sait bien que je suis un honnête homme d'ailleurs...

LÉANDRE.

Vous n'êtes pas net dans vos réponses; vous regardez de travers; vous aviez des intentions malfaisantes. Tenez, vous êtes un rôdeur de nuit, et vous flairiez cette maison isolée où les coffres, dit-on, ne sonnent pas le creux.

PASCARIEL, avec vanité.

Oh! fi! monsieur. Moi... moi un voleur de nuit, un ra-

fleur de manteaux ! je n'en suis pas là, Dieu merci ! Et, si le docteur a la bourse bien garnie, je puis dire que...

LÉANDRE, vivement.

Hein, quoi ? tu as de l'argent ?

PASCARIEL, inquiet.

Et monsieur ? monsieur en a aussi, sans doute ?

LÉANDRE.

Moi ? quand donc m'en avez-vous vu manquer, monsieur le drôle ?

PASCARIEL, tenant son manteau contre ses flancs.

Je ne dis pas ! monsieur est plus heureux que moi, qui fus toujours gueux comme un rat d'église.

LÉANDRE, lui battant le flanc avec sa canne.

Vous avez pourtant là une rotondité qui rend un son métallique fort délectable à l'oreille !

PASCARIEL, effrayé.

Cela, monsieur, est un son de cloche... Ce n'est que menue mitraille.

LÉANDRE, à part.

Le fourbe a fait un coup !... il est couard, il y a ici du monde. (Il le menace de sa canne.) Vous êtes un bandit !... vous occîtes quelque citoyen... Vous êtes chargé d'écus, vous marchez de nuit, vous vous cachez le visage, je vous arrête !...

PASCARIEL.

Vous, monsieur, vous ? (A part.) Ah ! si je ne craignais le bruit ! (Haut.) Monsieur, pourquoi donc ? de quel droit ?

LÉANDRE.

Du droit d'un gentilhomme et d'un brave, qui ne veut point souffrir d'attentats sur la terre qui le porte.

PASCARIEL, à part.

Je suis pris, il va falloir composer !... Diable d'homme, quel flair pour l'argent !

LÉANDRE.

Çà, confessez vos forfaits, ou j'appelle main-forte.

PASCARIEL.

Ah! parlez bas!... ne me perdez point, je vais tout vous dire.

LÉANDRE.

Dépêchons!

PASCARIEL.

Voici la chose: Mon dernier maître, le marquis de Sbrufadelli...

LÉANDRE.

Vous dites?... Esbrouf...?

PASCARIEL.

Sbru... fa... del... li...

LÉANDRE.

Quel diable de nom!... quelque traitant débarbouillé à grand renfort d'écus, sans doute?

PASCARIEL.

Et d'impudence. N'importe, monsieur, c'était un bien digne homme!... permettez-moi de répandre une larme.

LÉANDRE.

Il est mort! grand bien lui fasse!... Après?

PASCARIEL.

Il est mort d'un trépas bien lamentable, monsieur! Figurez-vous une idée de se promener, et d'aller faire un payement au collecteur, par la même occasion... Un bateau, deux mariniers, moi qui portais la bourse!... la Brenta, un fleuve rapide, monsieur, un torrent des montagnes!... une crue subite... des tourbillons, des courants, des rochers... Bref, elle se brise, s'enfonce et disparaît.

LÉANDRE.

Quoi, la bourse?

PASCARIEL.

Oh! non, monsieur, la barque.

LÉANDRE.

Et ton maître?

PASCARIEL, larmoyant.

La gobe... et les mariniers aussi! moi seul, je dispute mon existence à la fureur des flots... et je la sauve.

LÉANDRE.

Quoi, la bourse?

PASCARIEL, souriant.

La bourse aussi.

LÉANDRE.

Et, au lieu de la porter aux héritiers...

PASCARIEL.

Ils n'auraient pas voulu, monsieur.

LÉANDRE.

Pourquoi donc?

PASCARIEL.

Ils n'en avaient pas besoin; et puis mon maître me devait quelque chose.

LÉANDRE.

Combien?

PASCARIEL.

Environ dix années de gages.

LÉANDRE.

Imposteur effronté!... vous étiez encore l'an dernier à mon service!

PASCARIEL.

Ah! j'en conviens; mais il m'avait engagé pour dix ans et promis de me payer d'avance.

LÉANDRE.

C'est assez; votre conduite soulève en moi une furieuse tempête d'indignation, et je vais de ce pas vous livrer à la justice.

PASCARIEL.

Eh! non, monsieur, pas de scandale! moi qui vous ai servi!... cela rejaillirait sur vous. (A part, en soupirant.) Allons, il faut y venir! (Haut.) D'ailleurs, je ne vous ai pas tout dit.

LÉANDRE.

Je m'en doutais bien; parlez!... Que veniez-vous faire dans la maison du docteur?

PASCARIEL.

Une chose merveilleuse, extravagante, monsieur! une espérance, une tentative...

LÉANDRE.

Criminelle?

PASCARIEL.

Non, amoureuse!... et qui peut rapporter des milliers de sequins à celui... Mais on remue dans la maison du docteur!

LÉANDRE.

Oui; viens dehors, et cache ta figure, je ne te lâche pas.

Ils sortent par le jardin.

SCÈNE IV

LE DOCTEUR et MARINETTE, *sortant de la maison. Marinette porte un fauteuil.*

LE DOCTEUR.

Ici, Marinette!... sous l'ombre de mon tilleul... Ah! le bel arbre!

MARINETTE.

Comme ça, monsieur; mais il pourra le devenir avec le temps.

LE DOCTEUR.

Vous n'y entendez rien; c'est le plus beau du pays.

MARINETTE.

Ah! dame! peut-être bien, je ne m'y connais pas... Je pensais que c'était un jeune tilleul tout pareil aux autres; mais, puisque monsieur le dit, lui qui est savant... Qu'est-ce qu'il a donc de rare ce tilleul?

LE DOCTEUR.

Il a de rare qu'il est à moi... c'est mon tilleul, le seul que j'aie; donc, c'est le plus précieux de mon jardin, et, comme

mon jardin est, à mes yeux, le plus agréable endroit du monde, ce tilleul est pour moi le plus beau de tous les arbres.

MARINETTE.

Tiens! c'est vrai, ça! Ce que c'est que le raisonnement. Je vas vous apporter votre déjeuner, pas vrai?

LE DOCTEUR.

Oui, là, sur ma petite table verte, dans ma tasse de faïence, avec mon pain, mon jambon, mon beurre, ma crème, mon sucre, mon livre, enfin, toutes mes petites aises... Eh! la matinée est encore fraîche! Voyons, ai-je bien tout ce qu'il me faut? Mon manteau? oui... mes pantoufles turques? oui.... mon bonnet de laine de Ségovie? oui... ma peau de vautour sur l'estomac? oui... mon chapeau, pour quand le soleil montera?... Ah! mon chapeau, Marinette; vous avez oublié de me donner mon chapeau!

MARINETTE.

Non, monsieur, vous l'avez sous le bras.

LE DOCTEUR.

C'est juste. Attendez!... mon mouchoir, pour m'essuyer les yeux, si je viens à m'attendrir en lisant... ma bourse, s'il vient à passer quelque pauvre... Oui, j'ai bien tout, et je puis enfin entrer en vacances dans ma maison de campagne. — Allez, Marinette, n'oubliez rien, et surtout ne cassez rien.

MARINETTE.

Casser, moi! bonté divine! qu'est-ce que j'ai donc jamais cassé?

LE DOCTEUR.

Rien... et c'est pour cela que je vous estime... Vous ne faites point de bruit en marchant, c'est une qualité... Vous ne rangez, par conséquent, vous ne dérangez rien dans mon cabinet... Vous êtes lente comme une tortue, par conséquent, point étourdie, autre qualité... (Le coq chante.) Enfin, vous avez une bonne mémoire... Attendez, pourtant, vous êtes en faute.

MARINETTE.

Moi, monsieur?

Le coq chante encore.

LE DOCTEUR.

Oui, vous avez gardé ce vieux coq à qui je vous avais ordonné l'an dernier de tordre le cou, et il m'a encore réveillé ce matin avant l'aube.

MARINETTE.

Ah! monsieur! un si bon coq!

LE DOCTEUR.

Ah! s'il est bon... alors, vous m'en ferez un bouillon pour demain matin... C'est souverain pour la poitrine.

MARINETTE.

C'est comme monsieur voudra... Enfin, monsieur voit que j'ai bien tenu, en son absence, sa petite maisonnette.

LE DOCTEUR.

Qu'appelez-vous maisonnette? c'est la seule maison de campagne que j'aie; donc, c'est ma villa, c'est mon palais; c'est le plus beau manoir de l'univers!

MARINETTE.

Oui, monsieur; mais, toute petite qu'elle est...

LE DOCTEUR.

Encore!... Je vous dis qu'elle est assez grande!

MARINETTE.

Oui, très-grande, c'est ce que je voulais dire, et c'est pour cela qu'il m'est difficile de la tenir proprement à moi toute seule.

LE DOCTEUR.

Eh bien, est-ce que vous n'avez pas Pédrolino pour vous aider?

MARINETTE.

Sans doute, mais vous ne voulez pas permettre qu'il touche à rien!

LE DOCTEUR.

Parce que c'est un distrait qui casserait tout.

MARINETTE.

Donc, c'est comme si j'étais seule, et me voilà bien vieille...

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce à dire?... vous me voulez quitter?

MARINETTE.

A Dieu ne plaise!

LE DOCTEUR.

Vous ne trouvez pas votre salaire...?

MARINETTE.

Si fait, monsieur; vous êtes généreux plus qu'on ne mérite.

LE DOCTEUR.

Eh bien, que voulez-vous?... Ah! j'y suis, je me souviens!... Vous avez une filleule!... vous m'avez parlé de ça, l'année dernière... Eh bien, moi, je n'entends pas de cette oreille-là, ma mie... Non, non, vous ne m'y prendrez point... Je vous trouve jeune, parce que vous êtes ma servante, la seule servante que j'aie... et, par conséquent... Mais vous me contrariez avec vos entêtements, et je ne veux point de contrariétés ici, vous le savez... Envoyez-moi Pédrolino, que je n'ai pas encore vu... Faites mon déjeuner, et ne me rompez pas pas la tête pour mon premier jour de vacances.

MARINETTE.

Calmez-vous, calmez-vous, monsieur le docteur. (A part.) Allons, il n'y aura pas moyen! par bonheur, il ne l'a pas vue!...

Elle rentre.

SCÈNE V

LE DOCTEUR, seul.

Une jeune femelle chez moi?... Ah bien, oui!... Il n'y aurait plus moyen de venir à la campagne pour se rafraîchir le sang et se reposer l'esprit!... La jeunesse! mais c'est enragé, la jeunesse! Ça veut toujours vivre, courir, aimer, pleurer, rire, quereller! Non, morbleu! c'est bien assez de ce Pédrolino qui, sous prétexte qu'il est jeune, ne sait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Mais, à propos, pourquoi ne vient-il pas? Pédrolino! Pédrolino!

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, PÉDROLINO, paraissant sur la porte de la maison.

PÉDROLINO.

Chut!

LE DOCTEUR.

Allons, quand on vous appelle!...

PÉDROLINO.

Chut! chut, monsieur!

LE DOCTEUR.

Comment?

PÉDROLINO.

Silence!

LE DOCTEUR.

Comment, silence?

PÉDROLINO, descendant la scène.

Eh! oui, monsieur, vous allez déranger la grive qui couve.

LE DOCTEUR.

Où donc?

PÉDROLINO.

Là, sur votre tilleul... Tenez, la v'là partie!... quand j vous le disais! Si vous criez comme ça, vous ferez tourne. les œufs!

LE DOCTEUR.

C'est bon, c'est bon... Voyons, çà, votre figure.

PÉDROLINO.

La v'là, monsieur.

Il s'approche pour se faire embrasser.

LE DOCTEUR, le repoussant.

Voyez un peu l'imbécile! Ah çà! avez-vous fait tout ce que je vous avais recommandé l'année dernière, à la fin de mes vacances.

PÉDROLINO.

Oh! monsieur, moins je vous vois, plus je pense à vous.

LE DOCTEUR.

C'est donc pour ça que je suis si mal servi, ici?

PÉDROLINO.

Dame! quand vous êtes là pour me commander, je n'ai pas besoin de me tabouler l'esprit; mais, quand vous n'y êtes point, je me dis comme ça : « Voyons un peu si je n'oublie rien de ce qui lui plaît, et si j'ai bien fait tout ce qui peut lui être agréable, à ce chrétien-là. »

LE DOCTEUR, souriant malgré lui.

Allons, si tu n'as pas grand esprit, tu as bonne volonté, du moins. J'espère que tu es toujours sage?

PÉDROLINO.

Oh! sage comme votre fille.

LE DOCTEUR.

Eh!... je n'ai point d'enfants,... animal!

PÉDROLINO.

C'est égal, monsieur; si vous en aviez, ils seraient bien gentils, bien raisonnables, et c'est comme ça que je suis.

LE DOCTEUR.

Le beau raisonnement! Tu n'es pas devenu ivrogne? tu ne bois pas mon vin?

PÉDROLINO.

Oh! pour une fois que j'y ai essayé, j'ai été si malade, que j'ai, mordi! bien juré qu'on ne m'y reprendrait point.

LE DOCTEUR.

C'est fort heureux! sans cela... Enfin, il n'est point menteur... Et... tu n'es pas amoureux?

PÉDROLINO.

Oh! si fait, monsieur!... amoureux comme... amoureux comme vous!

LE DOCTEUR.

Comme moi! Je ne le suis, morbleu! point.

PÉDROLINO.

Mais comme vous pourriez l'être; et, si vous l'étiez, vous le seriez diablement!

LE DOCTEUR.

Pourquoi cela ?

PÉDROLINO.

Parce que vous faites bien tout ce que vous faites, et c'est tout-justement comme moi.

LE DOCTEUR, riant.

Tu es un drôle de corps ! (Se fâchant.) Mais je te défends d'être amoureux ; les gens amoureux ne sont plus bons à rien.

PÉDROLINO, pleurant.

Voyez un peu si ça n'est pas mortifiant ! Qu'est-ce que Violette va faire quand je lui dirai qu'on me défend d'être amoureux !

LE DOCTEUR.

Eh ! qu'est-ce que Violette ?

PÉDROLINO.

Ah ! si vous la connaissiez !... une jolie âme, bonne et sage comme votre femme, monsieur.

LE DOCTEUR.

Encore !... Je n'ai jamais été marié, benêt !

PÉDROLINO.

Mais vous auriez pu l'être, et, comme vous n'êtes point sot, vous auriez bien choisi... Et moi, je suis tout comme vous.

LE DOCTEUR.

Va au diable, avec tes suppositions ! Je crois qu'avec son air simple, il se moque de moi !... Allons, va ratisser mes allées, et surtout ne palisse plus mes buis en forme de croix. Il semble qu'on soit dans un cimetière.

PÉDROLINO.

Oh ! il n'y a pas de risque; depuis que l'amour m'a échangé le cœur, je les palisse tous en forme de cœur enflammé.

LE DOCTEUR.

Eh bien, voilà qui est fort raisonnable ! dans le jardin d'un homme de mon âge et de ma profession, des emblèmes de guinguette !... Cet innocent-là me fera mettre en colère... Va-t'en ! va-t'en ! je ne veux point m'emporter, je ne suis pas venu ici pour cela... Va-t'en, te dis-je !

PÉDROLINO, qui a écouté avec distraction, se sauve tout à coup comme si on le battait.

Aïe! aïe!... Oh! la la!

Il sort par la gauche.

SCÈNE VII

LE DOCTEUR, puis LÉANDRE.

LE DOCTEUR.

Quelle mouche le prend? Croit-il que je sois un méchant homme?... Mais aussi de quoi me vient-il parler : d'amour, d'enfants, de mariage!... Pardieu! je le sais bien que j'aurais pu m'affubler de tout cela : une femme!... des marmots!... (Il s'assied sous le tilleul.) Voilà un beau venez-y-voir! J'aurais été aussi dupe, aussi Cassandre qu'un autre... Gâter des marmots, on s'y laisse prendre... (Haussant les épaules.) Et puis on en fait un tas de vauriens... Ne vois-je pas tous les jours des enfants ingrats, qui plaident contre père et mère pour les dépouiller? (Il s'assied sous son tilleul.) Ah! le genre humain est une caverne où le mieux est de s'enfoncer le moins avant qu'on peut...

LÉANDRE, paraissant au fond. — A part.

Pascariel m'a tout dit, l'imbécile! il faut le devancer.

LE DOCTEUR, parlant à lui-même.

Après tout, la propriété, sans les embarras de la famille, est une assez douce chose par elle-même!

LÉANDRE, qui est venu doucement jusqu'à lui.

La propriété, une douce chose, monsieur? A qui le dites-vous, hélas!

LE DOCTEUR, préoccupé.

A mon bonnet... Mais puisque vous abondez dans mon sens... (En se retournant, il reconnaît son interlocuteur.) Miséricorde! c'est vous, seigneur Léandre?

LÉANDRE.

Oui, docteur, c'est moi qui...

LE DOCTEUR, vivement, et se levant.

Qui venez me relancer jusqu'ici pour votre procédure? Ah!

monsieur, au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, ne m'apportez point de consultations à la campagne.

LÉANDRE.

Mais, seigneur Pandolphe...

LE DOCTEUR.

Votre procès, tenez, je n'en donnerais pas dix ducats!

LÉANDRE.

Eh bien, donnez-m'en neuf.

LE DOCTEUR.

Vraiment? Je vous prends au mot... Pour neuf ducats, renoncez-vous à votre procès?

LÉANDRE.

Sur mon honneur de gentilhomme.

LE DOCTEUR, à part.

C'est une charité à faire à ce pauvre diable! (Il tire sa bourse.) Tenez, en voilà dix, c'est convenu.

Marinette apporte un plateau qu'elle pose sur la table.

LÉANDRE.

Je vous proteste que (prenant l'argent) vous n'en entendrez jamais parler... Et c'est de mes amours que je vous veux régaler ce matin.

LE DOCTEUR.

Vos amours, vous dites? Voilà qui est pire!... J'ai ce sujet-là en aversion. Tenez, mangeons; qu'en dites-vous?

LÉANDRE.

C'est pour vous obliger : j'ai soupé toute la nuit.

LE DOCTEUR.

N'importe, mangez toujours; mangez beaucoup. (A part.) Il parlera moins! (Ils s'asseient et mangent. — Le docteur lui offre un plat. — Haut.) Aimez-vous...?

LÉANDRE, dévorant.

Avec frénésie!

LE DOCTEUR.

Le jambon, avec frénésie?

LÉANDRE.

Non, elle!

Il soupire.

LE DOCTEUR.

Voyons, buvez!

Marinette rentre dans la maison.

LÉANDRE.

Oui, à elle! (Il relève son verre et l'engloutit avec un nouveau soupir.) Ah! docteur! docteur! je suis gâté de ses perfections, et, si je ne l'épouse... tenez, ceci est l'épée de mes pères... j'éteins en moi leur race illustre comme j'avale ce verre de vin! (Il boit.) Qu'il me serve de poison si je vous surfais d'un liard la passion qui me ravage!

LE DOCTEUR.

Diantre! vous pensez au mariage, vous qui avez fait tant de débauches?

LÉANDRE.

Pour ce qui est du passé, docteur, la faute en est au sexe; la nature se réjouit quelquefois comme cela à faire de beaux hommes. L'assommante chose que le mérite!... Il fut un temps où, pour me préserver des bonnes fortunes, je faisais pension à des gens pour me décrier... Mais à présent...

Il mange.

LE DOCTEUR, à part.

Il m'amuse un instant; mais il ne faut pas que cela se prolonge. (Il se lève. Léandre reste à table. — Haut.) Or donc, vous vous mariez?...

LÉANDRE.

Elle pourra vous dire que je lui ai offert plus de dix fois...

LE DOCTEUR.

Offert?... C'est donc une bourgeoise?

Il prend son livre.

LÉANDRE.

Pouah!... pour qui me prenez-vous?

LE DOCTEUR.

Eh! eh! une bourgeoise riche et sur le retour...

Il met son chapeau.

LÉANDRE, se levant.

Docteur, vous m'outragez sensiblement. Celle que j'aime

est d'une extraction toute divine. Elle naquit aux champs; elle vécut sous le chaume; elle garda les moutons en compagnie des nymphes et des sylvains. Bref, c'est une simple bergère, et elle est à votre service!...

LE DOCTEUR.

A mon service?... Jour de Dieu! vous voulez épouser Marinette?

LÉANDRE.

Non pas, mais sa filleule.

LE DOCTEUR.

Sa filleule? Je ne la connais même pas.

LÉANDRE.

Pardon, docteur; je sais qu'elle demeure dans votre maison.

LE DOCTEUR, remontant.

Morbleu! je voudrais bien voir ça!... Marinette!... Eh! la Marinette!

SCÈNE VIII

Les Mêmes, MARINETTE.

LE DOCTEUR.

Venez un peu ici... Qu'est-ce qu'on me dit, que votre filleule est installée chez moi?

MARINETTE, à Léandre.

Qu'en sait-on? et de quoi vous mêlez-vous, monsieur Léandre?

LÉANDRE.

Pardieu! je l'ai entrevue tantôt dans l'office, et si... le vent... ne m'eût fermé la porte au nez...

LE DOCTEUR.

Dans l'office! Elle se mêle de mon ménage? elle touche à mes ustensiles? Ah! voilà toute ma porcelaine ébréchée!

MARINETTE.

Eh! monsieur le docteur, ne craignez donc rien. Ma fil-

leule est discrète, laborieuse, alerte, adroite de ses mains, surtout... oh! adroite...

On entend un bruit de vaisselle brisée. Le docteur bondit; Marinette est consternée.

LE DOCTEUR.

Merci de moi! vous l'entendez!... Allons, voilà ma vaisselle en éclats, ma maison en déroute, ma bile en mouvement! C'est intolérable, cela, Marinette, et je vais.

LÉANDRE, l'arrêtant.

Docteur, ne commettez pas l'énormité de la réprimander, si vous ne voulez tomber dans ma disgrâce.

LE DOCTEUR, en colère.

Ah! voilà, morbleu! une disgrâce dont je serai fort affecté! Laissez-moi tranquille. (Il repousse Léandre et Marinette, qui le retiennent, et va vers la maison, la canne à la main.) Je veux assommer cette casseuse de vaisselle!

SCÈNE IX

LES MÊMES, PÉDROLINO, sortant de la maison; VIOLETTE, venant derrière lui.

PÉDROLINO, d'un ton dolent.

C'est moi, monsieur mon maître, c'est moi qu'il faut battre, c'est moi qu'il faut tuer, si ça vous fait plaisir.

LE DOCTEUR.

Ah! c'est toi, pendard! qui te permets de toucher à mes meubles malgré ma défense?... Eh bien, je te chasse.

VIOLETTE, qui s'avance, portant dans chaque main la moitié d'un saladier.

Non, ce n'est pas lui; c'est moi, monsieur le docteur. Il ment pour m'excuser; mais je suis l'auteur de ce malheur-là.

LE DOCTEUR.

C'est vous, butorde!... Ah! j'en étais bien sûr que vous étiez une but... (Il la regarde, et s'arrête comme frappé de son air doux

et de son humble attitude), une maladroite, une étourdie! Oui, c'est cela une é... (il s'arrête encore en la voyant pleurer), une, une... Soyez ce qu'il vous plaira, mais ne me servez pas malgré moi, que diable!

VIOLETTE.

Je m'en vas, monsieur le docteur, je m'en vas tout de suite; mais ne soyez pas fâché contre ma marraine... C'est moi qui ai voulu l'aider malgré elle, crainte qu'elle ne tombît malade. Je ne voulais rien pour ça... Je suis bien malheureuse puisque je vous fais du dégât et de la peine pour commencer!... J'en ai tant de chagrin, que j'aurais mieux aimé me casser la tête!

LE DOCTEUR.

Allons, ne vous cassez rien, et séchez vos larmes; les pleurs m'agacent et me font mal.

Violette va pour sortir.

PÉDROLINO, la suivant.

Oui, ça l'agace... Viens, ma pauvre Violette; allons dehors pleurer tout notre soûl...

LÉANDRE, jouant l'attendrissement, et s'essuyant les yeux avec la serviette du déjeuner qu'il a gardée par distraction.

Arrêtez, signora! Et vous, seigneur Pandolphe...

LE DOCTEUR.

Allez au diable, vous! Venez ici, Violette, puisque Violette on vous nomme.

VIOLETTE, revenant.

Me v'là, monsieur.

LE DOCTEUR.

Connaissez-vous ce personnage?

VIOLETTE.

Eh! oui, monsieur. C'est le seigneur Léandre, qui demeure à deux traits d'arbalète de notre village.

LE DOCTEUR.

Est-il vrai que...? Avancez un peu ici... (Regardant au fond.) Il y a toujours des curieux derrière cette grille.

LEANDRE, apercevant Pascariel, qui est derrière la grille; à part.

Ah! ventre...! Pascariel aux écoutes!... (Haut.) Permettez, monsieur le docteur, souffrez que je me retire; ma présence éblouit, je le vois, l'incomparable Violette... (Bas, au docteur.) Vous connaissez mon amour et mes vœux; parlez pour moi, et prenez acte de l'offre que je lui fais de mon cœur et de ma main.

Il s'éloigne par le fond.

LE DOCTEUR, à part.

Qu'est-ce qu'il y a là-dessous?

Léandre, à la grille, emmène Pascariel sans être remarqué.

SCÈNE X

LE DOCTEUR, MARINETTE, VIOLETTE, PÉDROLINO.

LE DOCTEUR, à Pédrolino, qui se place devant lui d'un air distrait.

Toi, va-t'en voir là-bas si j'y suis.

PÉDROLINO.

Oh! je sais bien que vous n'y êtes point.

LE DOCTEUR.

Va toujours, c'est le moyen de t'en assurer.

PÉDROLINO.

Excusez notre maître, c'est que...

LE DOCTEUR.

Quoi?

PÉDROLINO.

Expliquez-moi donc, vous qui êtes savant, ce que veut dire cette parole-là, incomparable?

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que ça te fait?

PÉDROLINO.

C'est que M. Léandre a traité Violette d'incomparable, et,

si c'est une sottise, je n'entends point qu'on moleste ma future épouse.

LE DOCTEUR.

Ah! c'est là votre future?... Eh bien, allez-vous-en, et, si je vous prends à écouter, gare à vos oreilles!

Pendant ce qui précède, Marinette va et vient, ôtant le couvert.

PÉDROLINO, à part.

Quand elles y passeraient toutes deux, je veux m'en servir pour savoir...

Il va se cacher derrière le tilleul. Le docteur regarde autour de lui pour s'assurer qu'il est seul, et aperçoit Pédrolino.

LE DOCTEUR.

Eh! eh! la cachette est assez bien choisie... c'est-à-dire que, l'année prochaine, ce tilleul...

Il va prendre Pédrolino par l'oreille et le fait sortir par la gauche, puis revient à Violette. Pendant ce temps, Pédrolino rentre et gagne le fond, où il se cache derrière un buisson pour écouter.

LE DOCTEUR, regardant encore vers la gauche; à part.

Oh! il est bien loin maintenant. (A Violette.) Vous vous appelez?

VIOLETTE.

Violette Meneghino.

LE DOCTEUR.

Vous avez quel âge?

VIOLETTE.

Vingt et un ans d'hier soir.

LE DOCTEUR.

Votre père était cultivateur?

VIOLETTE.

Oh! nenni, monsieur. Sauf votre respect, il n'était que médecin.

LE DOCTEUR.

Médecin de la Faculté!

VIOLETTE.

Médecin des bêtes, monsieur.

LE DOCTEUR.

Vétérinaire?

VIOLETTE.

Comment, monsieur?

MARINETTE.

Il n'était pas si savant que ça, monsieur. Il s'entendait un peu à panser les animaux; mais il ne savait ni lire ni écrire, et c'était un paysan bien pauvre. Il est mort, ne laissant rien au monde que cette orpheline en bas âge. J'étais leur voisine; j'étais déjà vieille fille... je m'ennuyais, j'aimais l'enfant; je l'ai recueillie, élevée, éduquée de mon mieux... Elle n'est point sotte, c'est un bon sujet, et, si vous vouliez...

Pédrolino reparaît au fond.

LE DOCTEUR.

Bon! bon! Le seigneur Léandre vous a-t-il jamais offert de vous épouser?

VIOLETTE.

Il m'en a conté comme à tant d'autres; mais il y a peu de filles assez sottes pour le vouloir tant seulement écouter.

LE DOCTEUR.

Pourtant si cela était sérieux?

MARINETTE.

Qu'est-ce que vous dites là, monsieur? Le seigneur Léandre voudrait tout de bon épouser ma filleule?

LE DOCTEUR.

Je suis, du moins, chargé de le lui dire. Ainsi donc, jeune fille, faites vos réflexions.

VIOLETTE.

Elles sont toutes faites, monsieur. Je...

MARINETTE.

Tu...? Qu'est-ce que tu vas dire? Il y faut regarder à deux fois avant de refuser un seigneur... Car, enfin, c'est un seigneur.

LE DOCTEUR.

Il le dit!

MARINETTE.

Et, pour une fille de campagne, c'est une chance que de se voir emmarquisée.

LE DOCTEUR.

Eh bien, Violette, que répondez-vous?

VIOLETTE.

Je réponds, monsieur, que ma marraine a raison dans ce qu'elle dit, mais que mon cœur n'est point du tout raisonnable et qu'il est à Pédrolino; par ainsi, je n'en peux faire cadeau à un autre.

PÉDROLINO, qui, en écoutant, a montré dans ses gestes une grande inquiétude, s'élance en criant de joie.

Ah! Violette!

Il s'arrête interdit.

LE DOCTEUR.

Ah! voilà encore ce curieux! Vous mériteriez que je... Tenez! à genoux devant cette bonne et brave fille, et tâchez de l'aimer bien.

PÉDROLINO, enchanté.

Ah! voilà donc que vous me donnez permission d'en être amoureux?

LE DOCTEUR.

Oui; mais à condition que vous ne penserez pas à elle en faisant votre ouvrage... Moi, je vais répondre à M. Léandre qu'il n'a que faire de revenir; j'irai rendre aussi ma petite visite d'arrivée au bailli de Récoaro.

Il sort par le fond.

VIOLETTE.

Eh bien, dites donc, monsieur le docteur, est-ce que vous voulez toujours que je m'en aille?

LE DOCTEUR.

Nous verrons ça, nous verrons ça; attendez ici que je revienne vous le dire.

SCÈNE XI

VIOLETTE. PEDROLINO, MARINETTE.

PÉDROLINO, aux genoux de Violette, lui baisant les mains.

Ah! Violette du paradis, qui est le jardin du bon Dieu!... qu'est-ce que je te vas bien dire pour te remercier de m'aimer comme ça?

MARINETTE.

Oui, oui, remerciez-la! vous ne méritez point le sacrifice qu'elle vous fait.

PÉDROLINO.

Oh! non, par exemple, que je ne le mérite point, la marraine! mais ça ne fait rien, elle n'y aura point de regret... Tu me crois, pas vrai, Violette?

VIOLETTE.

Oui, mon garçon, que je te crois! Et tu n'as que faire de me remercier. Il n'aurait point dépendu de moi de penser autrement.

MARINETTE.

En attendant, tu renonces...

VIOLETTE.

Le renoncement n'est pas gros, marraine. Je n'ai jamais eu l'envie d'être dame, moi; et vous savez bien, par l'exemple de ma parenté, que ce n'est point déjà si beau de s'élever au-dessus de son monde... On devient méprisant pour les siens, et on est méprisé des autres. Non, non, le travail ne me fait point de peine, et je veux être la femme à mon pareil.

PÉDROLINO.

Est-elle bonne! est-elle bonne! Voyez, Marinette, elle dit tout ce qu'elle peut pour faire croire que je ne lui ai point d'obligation... Oh! va, je t'aimerai d'une force et j'aurai pour toi une si belle attache... Tiens! ça me rappelle mon rêve de c'te nuit.

VIOLETTE.

T'as rêvé de moi!

PÉDROLINO.

Je rêvais que je te tenais la main, la, comme ça, et que nous allions nous marier!... Dame! j'étais fier! Je riais à tout le monde, quoi! Mais v'là que mon rêve s'est gâté; car, tout d'un coup, l'église s'est changée en une grosse pastèque, le clocher en asperge, les témoins en gousses de pois verts, ta marraine en tomate (Marinette hausse les épaules), moi en navot, et toi...

VIOLETTE.

Et moi?

PÉDROLINO.

Et toi en une belle petite rave, couleur de ton nom, qui s'est enfoncée dans la terre, mais si avant, si avant, que je ne voyais plus que le bout de tes feuilles... Et ça m'a rendu triste!...

VIOLETTE.

Bah! c'est un rêve de jardinier!... Tu travailles trop!

MARINETTE.

Lui!... un paresseux!

PÉDROLINO.

Paresseux, moi? C'est donc de tout à l'heure, la marraine?

VIOLETTE.

Eh! non, marraine, vous savez bien qu'il a du courage!... voyez donc s'il n'a pas une franche figure de bon chrétien?... Est-ce que vous ne voyez point dans ses yeux qu'il m'aime, et qu'il vous aime aussi, de tout son cœur? Allons, allons, embrassez-le, ma vieille mignonne; c'est votre soutien, c'est votre enfant. Il nous rendra bien heureuses, et vous serez contente de l'avoir pour vous réjouir et vous dorloter.

MARINETTE.

Je ne dis pas... mais...

Pédrolino lui tend sa joue, qu'elle embrasse en rechignant.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE DOCTEUR, LÉANDRE, puis PASCARIEL.

LE DOCTEUR, entrant par la grille, une lettre à la main, et suivi de Léandre, qui marche sur ses talons, sans être vu de lui, et en emboîtant le pas.

Voilà une chose bien surprenante!

LÉANDRE, inquiet.

Quoi donc, monsieur le docteur?

LE DOCTEUR.

Ah! c'est encore vous?... Laissez, laissez, ceci ne vous regarde point!

LÉANDRE.

Pardon, docteur, je venais...

LE DOCTEUR.

Ne venez pas; il s'agit de bien autre chose!

LÉANDRE.

Mais ma flamme!...

LE DOCTEUR.

Allez au diable, avec vos flammes!... Violette! (Montrant la lettre.) Ceci vous regarde.

LÉANDRE.

Auparavant, je veux dire moi-même à l'incomparable...

LE DOCTEUR.

Ouais!... Mais vous êtes bien pressé de faire entendre votre ramage, vous!... et vous m'avez l'air d'un gaillard bien avisé! Osez donc dire que vous ne saviez pas, des premiers, la nouvelle?

LÉANDRE.

Quelle nouvelle? (A part.) Nous y voilà! la chienne de nouvelle arrive trop tôt!

LE DOCTEUR.

Violette, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez un oncle

riche... un frère aîné de votre père, qui avait commencé par être porte-balle, et qui, plus habile que lui, avait fait fortune?

MARINETTE.

Et qui avait si bien oublié ses parents en s'achetant une marquiserie, que jamais il n'avait donné de ses nouvelles, ni assisté en quoi que ce soit sa famille? Eh bien, est-ce qu'il se ravise, M. le marquis de Sbrufadel?... est-ce qu'il envoie une dot à sa nièce?

LE DOCTEUR.

Le prétendu marquis de Sbrufadelli vient de mourir.

VIOLETTE.

Ah! mon Dieu! mon oncle est mort? Quel dommage, un homme si riche! Comment donc est-ce qu'il a pu mourir?

LE DOCTEUR, à Léandre.

Vous ne le saviez pas, vous, hein?

LÉANDRE.

En quoi cela peut-il m'intéresser?

LE DOCTEUR.

En ce que Violette hérite.

VIOLETTE.

Mais non, monsieur!

MARINETTE.

Il doit rester deux fils, une fille, un gendre et deux petits-enfants!

LE DOCTEUR, montrant la lettre.

Lisez, Violette.

VIOLETTE.

Voire qui saurait lire, monsieur le docteur!

LE DOCTEUR, à Marinette.

Tout cela a péri en un instant dans une crue subite du fleuve qu'ils traversaient en bateau.

VIOLETTE.

Ah! mon Dieu! et les pauvres petits enfants aussi? Ah! ça fend l'âme de penser à un malheur comme ça. (Elle fond en

larmes.) Si mon pauvre père vivait, ça lui ferait tant de peine!

PÉDROLINO.

Voyez donc, vous autres, quel cœur qu'elle a! Elle me donne envie de pleurer itout.

LÉANDRE.

La tendresse de cette belle âme m'arrache aussi des larmes. (Il s'essuie les yeux.) C'est un motif de plus qui me détermine à lui offrir...

MARINETTE.

Ah! palsanguienne! monsieur Léandre, vous nous la baillez belle, de venir nous parler de vos cinquante ans et de vos vingt-cinq louis de revenu, quand nous avons peut-être des pistoles par millions et par milliers!... Allez donc faire rapetasser vos chausses qui crient misère, et vérifier vos parchemins qui ne sont peut-être pas de trop bon aloi! (A Pédrolino, qui tient la main de Violette dans les siennes.) Pour ce qui est de toi, pauvre bâtier de paysan, tu vas me lâcher cette main-là, car tu n'y peux plus rien prétendre.

PÉDROLINO.

Ah! mon Dieu! c'est vrai, ça!... Mon Dieu! mon Dieu!

VIOLETTE, lui reprenant la main.

Est-ce que tu dors, que tu dis des songeries? Est-ce que tu me planterais là, si c'était à toi l'héritage?...

PÉDROLINO.

Oh! par exemple!

VIOLETTE.

Çà, mon fils, nous sommes fiancés, et bientôt mariés nous serons.

MARINETTE.

Jamais! ou elle aura mon maudissement!

LE DOCTEUR.

Marinette, vous êtes une bête : cette fille est libre, elle est majeure, ce qu'elle fait est bien; taisez-vous, et ne venez pas souffler votre vieille sotte d'ambition sur ces jeunes amours.

LÉANDRE.

Moi, je suis de l'avis de la vieille, et, si ce manant ne détale, je vais le faire danser comme un singe.

LE DOCTEUR.

Vous, vous m'échauffez la bile... et je ne sais point ce que vous faites chez moi depuis ce matin; tenez, je vous donne le bonjour.

LÉANDRE.

Quoi! docteur...

LE DOCTEUR.

Laissez-nous, vous dis-je!... je hais les importuns, et vous en êtes un de première force. (Il le reconduit avec autorité.) Voici votre chemin! (Revenant.) Voilà un assommant personnage!

Il s'assied sous son arbre.

PASCARIEL, a paru à l'entrée du jardin, et y arrête Léandre prêt à partir.

Eh bien, monsieur?

LÉANDRE.

Tout est perdu ici; c'est là-bas qu'il nous faut renouer l'entreprise.

PASCARIEL.

Mais sous quel prétexte?...

LÉANDRE.

Partons! Nous trouverons cela en route!

Ils sortent.

SCÈNE XIII

LE DOCTEUR, MARINETTE, VIOLETTE, PÉDROLINO.

LE DOCTEUR, assis, à Marinette, qui lui parle en gesticulant.

Vous tairez-vous, vieille sibylle?

MARINETTE.

Non, monsieur. La loi ne me donne point de droit sur cette fille; mais je l'ai élevée, je l'ai recueillie quand elle n'avait pas trois guenilles sur le corps. Je l'ai aimée comme mon enfant, et, si elle a le cœur de me désobéir...

VIOLETTE.

Non, jamais, ma marraine; mais vous consentirez, vous deviendrez raisonnable.

PÉDROLINO.

Et puis vous l'aimez tant, vous ne voudriez pas la priver de moi!

MARINETTE.

Taisez-vous! vous n'êtes bon qu'à occuper chez elle la place de bouffon!.... Monsieur le docteur, pouvez-vous...!

VIOLETTE.

Protégez-nous, monsieur le docteur!

LE DOCTEUR, se levant.

Ah! que vous me rompez la tête avec vos amours! Silence, tous!

PÉDROLINO.

Silence!

LE DOCTEUR.

Chut!

PÉDROLINO.

Chut!

LE DOCTEUR, impatienté.

Eh bien, je suis le maître ici, je suis le juge!

PÉDROLINO.

Oui, vous l'êtes!

LE DOCTEUR.

J'ordonne que vous vous taisiez. (A Marinette.) Et vous, que vous laissiez cette fille libre de choisir à son gré. Seulement, vous prendrez tous le temps de réfléchir, et le mariage sera différé d'un mois.

PÉDROLINO.

Bien jugé!...

VIOLETTE.

Oui, le temps n'y fait rien, va! je ne changerai mie.

MARINETTE.

Et moi, j'espère que si! (Le docteur la regarde d'un air grondeur.) Je me range au délai; mais, pour ma peine, monsieur le

docteur, vous consentirez à nous accompagner à ce château?

LE DOCTEUR.

Moi?... Non, le diable m'emporte!

Il va se rasseoir.

MARINETTE.

Qui donc nous conseillera?... Qui donc nous émouchera tous ces gens de loi et de chicane qui nous vont gruger? Ah! nous y mangerons bien le tout, nous deux, pauvres femmes qui n'entendons rien à tout ça! (A Violette.) Prie-le donc aussi, toi; te voilà comme une endormie!

VIOLETTE.

Dame! est-ce que j'ai le cœur de le tourmenter, ce pauvre cher homme, qui est si bon, si content dans sa petite campagne, et qui a tant besoin de se reposer!

LE DOCTEUR.

A la bonne heure, vous! vous parlez sagement.

PÉDROLINO.

Pour ça, c'est vrai, monsieur a tant de fatigue et de tintoin le long de l'année, que c'est pour le rendre imbécile!

En disant cela, il veut ranger la table sur laquelle le docteur a le coude appuyé, et il la tire au risque de le faire tomber.

VIOLETTE.

Oh! il n'y a pas de danger, il aura bien toujours de l'esprit pour quatre.

PÉDROLINO.

C'est égal, contrarier monsieur, c'est risquer de le rendre enragé!

VIOLETTE.

Oh! que non, il ne mangera jamais personne, lui!... Mais on ne doit point lui manger son temps et sa peine.

LE DOCTEUR, se levant.

Cette fille a vraiment du bon! (A part.) Si je m'en croyais! (Haut.) Non, non, je suis toujours dupe de ma faiblesse, et, cette fois, on ne m'y prendra point... Allez, Marinette, faites vos paquets. (A Pédrolino.) Toi, tu vas atteler ma carriole; je la leur prête, et elles partiront toutes deux à midi... Oui, oui,

débarrassez-moi de toutes vos histoires!... Et moi qui n'ai pas encore fait ma sieste! Ah! Violette! vous pouvez bien dire que vous m'assassinez le commencement de mes vacances.

Il se rassied sous son arbre. — Pédrolino et Mariette sortent par le fond.

SCÈNE XIV

LE DOCTEUR, VIOLETTE.

VIOLETTE.

Ah! mon maître! c'est bien vrai qu'on vous assassine! Allons, faites donc votre petit somme.

LE DOCTEUR.

Quand vous serez parties!

VIOLETTE.

Pendant qu'on fait les apprêts, vous pouvez bien prendre un peu de repos, là, sous votre tilleul.

LE DOCTEUR.

C'est qu'il fait déjà chaud, et les mouches bourdonnent.

VIOLETTE, cassant une branche et l'éventant.

Oh! qu'on les fera bien taire.

Le docteur, assis sur son fauteuil, la regarde à genoux près de lui, hausse les épaules en souriant et s'endort.

SCÈNE XV

LES MÊMES, PÉDROLINO, qui entre en courant.

Violette fait signe à Pédrolino de ne pas éveiller le docteur.

VIOLETTE, à la droite du docteur, à voix basse, à Pédrolino, qui court vers la maison.

Chut! tais-toi donc!... Comment, tu n'attelles pas la mule?

PÉDROLINO, venant s'agenouiller de l'autre côté du docteur.

Il faut bien que c'te bête mange son avoine : je lui en ai aboulé un demi-boisseau.

VIOLETTE.

On te l'a défendu ; ça la rendra poussive.

PÉDROLINO.

Bah! les bêtes, quand ça mange, c'est comme les humains quand ça aime... Si on me disait que l'amour me fera crever je m'en moquerais bien!.... Eh bien, la mule, c'est tout de même : quand je lui dis : « Brunette, tu manges trop, ça te fera mourir ! » elle me fait signe avec ses oreilles qu'elle n'en croit pas un mot... Mais dis donc, Violette, est-ce que je vas rester là tout seul avec lui?

VIOLETTE.

Eh bien, un si brave homme !

PÉDROLINO.

Pour un brave homme, c'est un brave homme, un peu chien, un peu bourru, grandement maniaque et pas mal bête. (Le docteur ouvre les yeux et l'écoute.) Mais ça ne l'empêche pas d'être un bon chrétien, assez doux, très-raisonnable et pourri d'esprit.

VIOLETTE.

Comment arranges-tu tout ça?

PÉDROLINO.

Parce que je l'aime toujours, encore que je ne le supporte pas souvent.

VIOLETTE.

Ça veut dire qu'il est si bon, qu'il ne peut pas se faire mauvais! Tiens, tout à l'heure, je n'ai pas voulu le tourmenter. il aurait cédé, et je lui ai fait assez de dommage et de dégât en un jour : je lui ai cassé son saladier, je lui ai occasionné la visite de M. Léandre, je suis cause qu'il est sorti avant son heure; c'est assez de tourment comme ça, et, plutôt que de lui en bailler encore, j'aimerais mieux perdre tout mon héritage.

PÉDROLINO.

Oh! c'est que t'es bonne, toi!

Il lui baise les mains.

LE DOCTEUR, à part, entr'ouvrant les yeux.

Ces gens-là voient nos travers pourtant, et ils nous aiment malgré ça!

VIOLETTE.

Sois tranquille! S'il a la tête vive, il a le cœur doux; il nous fera marier; et, pendant que je n'y serai pas, il faudra en avoir bien soin, entends-tu?

PÉDROLINO.

Oh! que oui : je lui ferai la cuisine. (Le docteur fait une grimace d'effroi.) Oh! mais la... une fameuse cuisine! et, quand il dormira, je l'éventerai comme ça.

Voulant éventer le docteur, il lui donne de son chapeau par la figure.

LE DOCTEUR.

Maladroit!... Ça promet...

PÉDROLINO.

Ah! maudit chapeau, qui a été plus vite que ma main!

D'un coup de pied, il jette son chapeau en l'air.

LE DOCTEUR, se levant.

Allons, à présent, voilà comme il arrange les chapeaux que je lui paye. Et je resterais avec un animal comme ça, qui est distrait comme un lièvre, qui me sucrera ma mortadelle et me poivrera mon sorbet!... Allons, allons, je vois bien qu'il faut en prendre son parti. (A Marinette, qui sort de la maison.) Marinette, vous ferez mon paquet.

MARINETTE, joyeuse.

Ah! vous venez, monsieur le docteur?

VIOLETTE, bas, à Pédrolino.

Quand je te le disais! (Au docteur.) Ah! monsieur!...

PÉDROLINO.

Eh bien, et moi? Dites donc, monsieur le docteur, je vas avec vous, pas vrai?

LE DOCTEUR.

Eh! que veux-tu que je fasse, en voyage, d'un butor de ton espèce?

PÉDROLINO.

Oh! vous me croyez bête? Ça m'étonne d'un homme d'esprit comme vous.

VIOLETTE, suppliante.

Mon cher maître, si vous vouliez!...

LE DOCTEUR.

Eh bien, allons, pourvu qu'il se dépêche!

PÉDROLINO.

Oh! il n'y a plus qu'à vous mettre dans le brancard.

Il va pour sortir en courant, puis il s'arrête au fond.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, UN GROUPE DE VILLAGEOIS.

PÉDROLINO.

Tiens! v'là tout le village de Récoaro qui vient complimenter Violette sur son héritage et M. le docteur sur son arrivée.

LE DOCTEUR.

Dis donc sur mon départ, hélas!

Les villageoises entourent Violette et Marinette en chantant un chœur de félicitations. Les hommes environnent Pédrolino et font des saluts au docteur.

CHŒUR

AIR de *la Napoletana de Venise.*

En ce jour, avec bonheur,
Grand professeur,
Nous sommes vos humbles serviteurs;
Nous vous portons dans nos cœurs,
Car, des docteurs,
C'est vous qu'êtes la fleur!

LE DOCTEUR, pendant que l'orchestre continue la ritournelle, et que Marinette et Violette, munies chacune d'une bottine, le chaussent.

Ah! mes vacances! mon pauvre tilleul!... je n'aurai pas joui longtemps de ton ombre!... Adieu, mon fauteuil! adieu, mes pantoufles! On peut bien dire que, quand le diable se met après un pauvre homme...

Il se lève et tout le monde l'entoure, et lui ouvre un passage vers le fond, par où il sort, suivi de Violette, de Pédrolino, de Marinette et escorté par les villageois.

ENSEMBLE

HOMMES.	FEMMES.
Adieu donc, grand professeur. Ah! quel malheur! Vous quittez vos humbles serviteurs. Nous vous portons dans nos cœurs. Car, des docteurs, C'est vous qu'êtes la fleur!	Adieu, Violette en fleur. T'as du bonheur! Tu n'vas pas être à court de flatteur ; Mais, ma fille, si t'as d' l'honneur, Ton épouseur S'ra c'ti-là qu'a ton cœur!

ACTE DEUXIÈME

Un beau jardin dans le goût Watteau. — Grands arbres touffus, ciel rose. A gauche, un bosquet ou un buisson avec une statue à demi cachée dans le feuillage (un Amour ou un Faune qui a le doigt sur les lèvres). Un banc de gazon pour quatre personnes au moins occupe le bosquet. A droite, une fontaine de marbre avec des sirènes. Derrière le mur est censé un réservoir. Petit banc à droite, près de l'avant-scène.

SCÈNE PREMIÈRE

ISABELLE, COLOMBINE, entrant du fond.

COLOMBINE.

En vérité, signora Isabelle, je ne puis comprendre l'agré-

ment que vous trouvez à vous promener encore dans les jardins de la villa Sbrufadelli !

ISABELLE.

Où veux-tu que je me promène, ma pauvre Colombine? C'est ici le lieu de plaisance le plus rapproché de la ville, et ce beau jardin me représente des jours de fête, dont il ne m'est pas aisé de perdre le souvenir.

COLOMBINE.

Chassez-moi ces idées noires, ma belle maîtresse; le fils aîné du prétendu marquis de Sbrufadelli était un galant libéral, j'en conviens; mais il ne vous eût jamais épousée, et il est temps de viser au solide. Puisqu'il a eu la maladresse de se laisser choir, avec toute sa famille, au fond de la Brenta, faites-en votre deuil en un tour de main, et songez à le remplacer par quelque meilleure dupe.

ISABELLE.

Que tu parles facilement de retrouver un riche parvenu à qui, grâce à de certains airs, on puisse faire avaler tant de choses !

COLOMBINE, soupirant.

Hélas ! mademoiselle, est-ce que moi-même...?

ISABELLE.

Il est vrai que Pascariel te tenait au cœur, et que le pauvre diable a péri comme ses maîtres.

COLOMBINE.

Je n'ai pas tout à fait perdu l'espérance qu'il se soit sauvé, puisqu'on n'a point repêché sa carcasse avec celles des autres. Il n'y a point d'apparence que les poissons en aient fait un grand régal, car, de la tête aux pieds, ce n'était rien qui vaille; mais il s'entendait à acquérir de l'argent, et j'en eusse fait mon homme d'affaires. Eh bah ! madame, rentrons à Bassano. Au moins, on y voit du monde, et ce lieu-ci est devenu une solitude bonne pour donner des vapeurs.

ISABELLE.

Attendons encore un peu. J'espère que l'héritière arrivera aujourd'hui.

COLOMBINE.

Et que voulez-vous faire de l'héritière? Si c'était un héritier, je ne dis pas.

ISABELLE.

Tu sais ce que nous a dit le notaire de la famille. C'est dit-il, une jeune créature sans usage, sans monde, et qui pourrait...

COLOMBINE.

Payer les dettes que vous avez fait contracter à Octave Sbrufadelli, son défunt cousin? J'en doute!

ISABELLE.

On peut toujours essayer, en l'éblouissant par des caresses et le langage du bel air!...

COLOMBINE.

Allons, je vois que la douleur ne vous empêche point de songer à vos intérêts, et c'est ainsi, vive-Dieu! que je vous aime! Mais que vois-je? Pascariel!

SCÈNE II

LES MÊMES, LÉANDRE, PASCARIEL.

COLOMBINE.

Ah! ciel! est-ce toi, ou ton ombre?

PASCARIEL, venant du fond.

J'espère que c'est mon corps, bien que je sois resté huit grand jours au fond de la rivière.

COLOMBINE.

Ah! perfide!

PASCARIEL.

Vas-tu me faire une algarade en présence de ta maîtresse, et lorsque j'accompagne un gentilhomme affamé de lui rendre ses hommages?

Il se met derrière Léandre.

LEANDRE, qui est entré du même côté que Pascariel.

O étoiles! par quel astre est ma vue éblouie? est-ce un nouveau soleil, ou le regard empyréen de la triomphante Isabelle ?

ISABELLE.

Quoi! c'est mon vieux ami Léandre? le beau Léandre, comme on l'appelait, du temps que je vins au monde! Allons, je vois que tu es encore galant. Tes compliments ont un peu jauni comme tes dentelles; mais j'aime mieux te retrouver ainsi, que pédant et maussade. Or çà, d'où sors-tu, et que viens-tu faire en cette résidence? Serais-tu un des mille prétendus parents qui vont sans doute venir demander part à l'héritage du Sbrufadelli ?

LÉANDRE.

Les Sbrufadelli étaient de noblesse un peu verte, et la mienne s'est moisie dans la nuit des temps; mais, sans leur appartenir par le sang, il se pourrait que, par une alliance...

ISABELLE.

Alors, tu es un des mille aspirants qui vont assiéger le cœur de l'héritière, fût-elle borgne, bancroche ou tortue ?

LÉANDRE.

Écoute, ma divine Isabelle, j'ai quelque espoir de réussir, n'étant point de ceux que la rigueur des belles fait longtemps morfondre dans le vestibule de l'incertitude; mais l'assistance d'une femme adroite n'est jamais à dédaigner et j'implore la tienne.

ISABELLE.

Que faut-il faire ?

LÉANDRE.

Me fournir dans une prétendue parenté avec toi, un prétexte pour me trouver céans.

ISABELLE.

C'est facile, cousin Léandre!... Ensuite ?

LÉANDRE.

Écarter un certain rival...

ISABELLE.

Me charger de le rendre infidèle ?

LÉANDRE.

Non, ceci regarde l'agaçante soubrette que voici, et qui, t'appartenant, doit savoir son métier.

ISABELLE.

C'est donc un homme de peu ?

LÉANDRE.

Un homme de rien.

ISABELLE.

Ah ! ta princesse a des goûts... ?

LÉANDRE.

Champêtres ! C'est une bergère d'Arcadie.

ISABELLE.

Je suis curieuse de la voir. Quand est-ce qu'elle arrive ?

LÉANDRE.

Aujourd'hui même. Elle a dû quitter son village le même jour que nous.

Il montre Pascariel.

COLOMBINE, qui a causé avec Pascariel, et qui s'est rapprochée pour entendre la fin de la conversation d'Isabelle et de Léandre.

Que nous ? (A Pascariel.) Ah ! traître ! c'est ainsi que tu étais malade dans une chaumière ? Te voilà démasqué !

ISABELLE.

Eh ! vous vous querellerez un autre jour. Viens ici, Pascariel ; je te veux parler. (A Léandre.) Vous, parlez à Colombine.

Elle remonte un peu avec Pascariel.

LÉANDRE, à Colombine, à part.

Je vois, gente égrillarde, que vous en tenez pour un ingrat qui vous trahit. Sachez qu'il a osé porter ses vœux sur l'héritière, et qu'il pourrait bien se faire écouter d'elle.

ISABELLE, à Pascariel, redescendant.

Tu m'entends, tâche de lui plaire. Éprise d'un autre valet, il n'y a rien d'impossible qu'elle te considère à ton tour. Je

feins de protéger Léandre, mais je ne sers en vérité, que celui qui me fera rembourser ma créance.

PASCARIEL.

Ah ! mademoiselle Isabelle, faites-moi valoir, et je vous porterai aux nues.

ISABELLE, haut.

Allons, nous voici tous d'accord : vienne l'héritière, notre siége est fait.

LÉANDRE, remontant.

J'entends des chants et des acclamations. Serait-ce elle ?

PASCARIEL, allant au fond.

Vraiment oui !

LÉANDRE, à Isabelle.

Préparez-la à me recevoir. Je m'éloigne pour éviter certain docteur, plantureux en bourrasques.

ISABELLE.

Va te munir d'un harnais de chasse, et tu reviendras, comme par hasard, me trouver ici.

LÉANDRE.

A revoir, ma triomphante !

Il lui baise la main et s'en va par la droite.

SCÈNE III

ISABELLE, COLOMBINE, PASCARIEL, LE NOTAIRE, VIOLETTE, MARINETTE LE DOCTEUR, PÉDROLINO.

Isabelle, Colombine, Pascariel, remontent vers la gauche pour voir arriver le cortége. Le notaire et les gens du château et les vassaux des deux sexes arrivent à reculons, agitant des bouquets et des chapeaux.

CHŒUR (de Couder)

Ah ! quelle ivresse ! (*Bis*)
Ah ! quel beau jour !

Venez, venez, Altesse!
Soyez maîtresse } (*Bis*)
En ce séjour.

Isabelle redescend vers la droite avec Colombine.

COLOMBINE.

Ah! madame! le curieux berlingot de campagne!

ISABELLE, examinant Violette, qui fait des révérences.

Et la plaisante pagode de châtelaine que voici!

LE NOTAIRE, à Violette.

Illustre signora, descendante d'une souche antique et vénérée! moi, maître Jean-Eustache Gérolamo, tabellion, garde-note et notaire de feu monseigneur votre oncle paternel Sbrufadello, marquis de Sbrufadelli, je viens déposer à vos pieds mon hommage et ceux de vos serviteurs et vassaux ici présents dans l'ivresse de la joie.

VIOLETTE.

En vous remerciant, monsieur le...

LE NOTAIRE.

Je n'ai pas fini; c'est en vers que je me propose de vous exprimer...

MARINETTE.

Merci, merci, monsieur : nous n'entendons pas ça, les vers.

LE NOTAIRE.

Pardonnez-moi, ce sont de petits vers galants et qui se chantent. (Aux valets.) Attention au refrain, vous autres!

Il chante d'une manière ridicule.

AIR de Couder.

Moi, maître Jean Gérolamo,
Simple berger de ce hameau,
De nos vœux j'apporte l'hommage.
Faites-nous voir votre beauté;
Et qu'à notre rusticité
Votre cœur fasse bon visage.

LE DOCTEUR, qui à grand'peine s'est débarrassé des révérences et qui a descendu la scène, suivi de Pédrolino.

Quel est ce vieux rossignol?

PÉDROLINO.

Il dit qu'il est un notaire.

LE DOCTEUR.

Je le vois, parbleu ! bien à sa perruque ; mais je ne l'eusse point reconnu à son ramage.

VIOLETTE, qui a pris des bouquets.

Merci, monsieur le notaire. (Aux valets.) Bien le bonjour, messieurs ! (Aux servantes.) Vot' servante, mesdames !

LE NOTAIRE.

Pardon; je n'ai pas fini; il y a un second couplet.

LE DOCTEUR, allant à lui.

Permettez, monsieur le notaire, mademoiselle est fatiguée; je vous veux entretenir d'affaires sérieuses.

PASCARIEL, à Violette, mettant un genou en terre.

Moi, Seigneurie illustrissime, je suis le premier laquais, c'est-à-dire le confident, l'homme d'intrigues, je veux dire, l'homme d'esprit et de confiance de la famille.

VIOLETTE.

Tiens ! c'est M. Pascariel, qui était valet dans nos pays, l'an passé, chez M. Léandre ! Bonjour, monsieur; ça va donc bien ?

PASCARIEL. Il lui baise la main. — Violette le laisse faire d'un air étonné. — A part.

Elle est à moi !

Colombine, qui est près de lui, lui donne un soufflet, pendant que Violette se retourne vers Isabelle, qui l'aborde.

ISABELLE.

Vous voilà donc enfin, divine signora; en vérité, il y a tantôt mille ans qu'on vous attend ici ! Souffrez que je vous embrasse et vous fasse cent mille protestations de tendresse plus superlatives les unes que les autres.

VIOLETTE, intimidée.

Ma fine, mamselle, je ne sais point parler comme vous, mais je vous suis obligée de vos honnêtetés.

LE DOCTEUR, redescendant avec le notaire.

Quelle est cette dame attifée ?

LE NOTAIRE, d'un air malin.

La comtesse Isabelle, l'ancienne maîtresse du fils de la maison! une femme du plus beau monde, un fin ragoût, ma foi!

PÉDROLINO, qui est auprès d'eux et qui regarde tout le monde d'un air ébahi et familier.

Vertuguoi! elle est emplumassée comme la mule d'un évêque.

LE DOCTEUR, à part.

Quels diables d'originaux!

Il se remet à causer avec le notaire. — Pascariel fait l'agréable auprès de Violette. — Pédrolino, les mains derrière le dos, suit tous ses mouvements et accompagne tous ses pas comme on observe une bête curieuse.

ISABELLE, à Colombine, s'avançant sur le devant de la scène.

C'est là ce fameux docteur en droit qui, au dire de Pascariel, se fait fort de veiller aux intérêts de l'héritière? Il serait à propos de l'empêcher de causer avec maître Gérolamo.

COLOMBINE.

C'est affaire à moi de tympaniser ce vieux druide!

ISABELLE.

Je te le confie. (Haut, à Violette.) Vous plaît-il, ma toute belle, que je vous fasse les honneurs du jardin et du château? Venez, venez avec moi.

Elle prend le bras de Violette et l'emmène.

MARINETTE, à part, les suivant.

Tiens, cette dame! dirait-on pas que nous sommes en visite chez elle?

PÉDROLINO.

Vous êtes crevée de chaud, la marraine? Donnez-moi donc ce bras, hé! la donc!...

Il prend le bras de Marinette et l'emmène en la faisant trébucher.

Ils sortent par le fond.

REPRISE DU CHŒUR

Ah! quelle ivresse! (*Bis*)
Ah! le beau jour!
Venez, venez, Altesse!
Soyez maîtresse } (*Bis.*)
En ce séjour. }

SCÈNE IV

LE DOCTEUR, LE NOTAIRE, COLOMBINE PASCARIEL.

Le docteur et le notaire causent au premier plan. — Pascariel et Colombine ont fait mine de sortir et reviennent sur leurs pas pour les surveiller.

LE DOCTEUR.

Or sus, monsieur le notaire, je vous donne communication des pièces qui établissent notre légitime parenté ; ceci est l'acte mortuaire des parents, et ceci l'extrait de baptême de ma cliente.

LE NOTAIRE.

Un fin morceau, seigneur Pandolphe ! un vrai bijou de *mignature*.

LE DOCTEUR.

Il ne s'agit point de cela.

LE NOTAIRE.

Si fait, si fait, toujours, compère ! car vous m'avez la mine d'un compère, vous !

Il lui frappe sur le ventre.

LE DOCTEUR.

Fi ! quel notaire est-ce là ?

LE NOTAIRE, mettant ses lunettes.

Nous disons... (Il prend un acte dans chaque main, les rapproche et les lit de cette façon.) « Violette Meneghino, née en la paroisse de Récoaro... à l'âge de quarante-trois ans. » (Le docteur fait un geste d'étonnement.) Oui, oui, j'y suis... « Née l'an de grâce mil six cent nonante-un... décédée en mil six cent octante-sept... lequel enfant ont déclaré être du sexe féminin... exerçant la profession de guérisseur de bêtes... lesquels ont déclaré ne savoir signer, de ce requis. »

LE DOCTEUR.

Permettez...

LE NOTAIRE.

J'entends bien! j'entends bien! comme dit la chanson.

Il chante.

J'entends bien à Colinette.
Tra la la, sous la coudrette...

LE DOCTEUR, à part.

Cet homme est fou et me fera damner! (Haut.) Ah çà! monsieur le tabellion, vous plaît-il prendre connaissance des pièces, oui ou non?

LE NOTAIRE, qui fredonne.

Eh! qu'est-ce que je fais, mon cher jurisconsulte, qu'est-ce que je fais, je vous le demande?

Il chante.

LE DOCTEUR, outré.

Vous faites, que vous chantez, morbleu! Ne vous entendez-vous point vous-même?

LE NOTAIRE.

Je chante? Ne faites point attention, c'est une habitude que j'ai, et jamais je ne suis mieux à mon affaire que quand je fredonne quelque rigodon.

Il chantonne en examinant les papiers.

LE DOCTEUR, lui en passant d'autres.

Ceci est... (Brusquement à Pascariel, qui le salue jusqu'à terre.) Que voulez-vous?

PASCARIEL.

Demander à l'illustrissime, excellentissime, savantissime docteur...

LE DOCTEUR.

Allez au diable!

Il se retourne vers le notaire.

COLOMBINE, au notaire, qui se retourne aussitôt vers elle.

A force de chanter, maître Gérolamo va s'enrouer; s'il lui plaisait accepter un bonbon édulcorant!

Elle lui présente une bonbonnière.

LE NOTAIRE, prenant dans la boîte.

Ah! pouponne! votre bouche vermeille est la bonbonnière d'où je voudrais voir sortir quelque douceur à mon adresse.

COLOMBINE, le flattant.

La la! Le joli homme de robe! Ah! notaire, on se sent lardé par vos yeux, garrotté par vos talents et embourbé par votre langage!

LE DOCTEUR.

Ouais! voilà un nouveau manége! (Au notaire, qui caresse les mains de Colombine.) Suis-je ici pour entendre roucouler sur tous les tons de la folie?

LE NOTAIRE.

Je suis à vous, mon cher maître, je suis à vous; vous dites que ceci est...?

LE DOCTEUR.

L'acte de mariage des parents de la demoiselle héritière...

PASCARIEL, au docteur.

Votre second couplet, monsieur, charmera la compagnie; mais la peste me crève s'il peut se passer de quelque flonflon de guitare...

LE NOTAIRE.

J'y ai songé, et, si vous pouviez me gratter ces flonflons-là...

COLOMBINE, au docteur.

Ah! seigneur docteur, écoutez-moi! Vous voyez toutes les disgrâces réunies en ma personne, et ma position...

LE DOCTEUR.

Eh! mordieu! je ne donne pas de consultations ce mois-ci; bonsoir!

PASCARIEL, au notaire, lui prenant sa canne et faisant la pantomime d'accorder une guitare.

Tenez, essayez, vous allez voir l'effet! Écoutez bien la ritournelle.

Il feint de jouer de la guitare en imitant le bruit avec ses lèvres.

LE NOTAIRE bat la mesure et chante son couplet.

Dans vos traits la simplicité,
Abat-jour de la majesté,
Annonce la vertu champêtre.
Soyez bergère en nos cantons,
Mais, en nous prenant pour moutons,
Ne nous envoyez jamais paître.

COLOMBINE, en même temps, dit au docteur avec volubilité.

Il s'agit d'un pendard, monsieur, qui m'a signé une promesse de mariage... J'étais innocente comme l'enfant qui vient de naître, monsieur; et j'ai donné dans le panneau, monsieur; mais, en même temps qu'il s'engageait avec moi, le traître, monsieur, donnait même signature à deux péronnelles... qui aujourd'hui se présentent concurremment avec moi pour obtenir sentence exécutoire du jugement, à seules fins qu'il ait à nous épouser toutes les trois dans la huitaine, ou à être pendu...

LE DOCTEUR, criant à tue-tête.

Votre langue le fût-elle en battant de cloche! Ce serait bien là son office!... Mort de ma vie! ces gens ont juré de me rendre sourd, et je vois bien qu'il n'y a pas moyen de s'entendre ici.

Il s'enfuit en se bouchant les oreilles, après avoir arraché les papiers des mains du notaire, qui n'y prend pas garde.

LE NOTAIRE, qui a écouté la ritournelle de Pascariel.

Oui, le trait en sera goûté! Que vous en semble? (Il se retourne. Ne voyant pas le docteur.) Eh bien, il n'est plus là, ce diable d'homme? Ne peut-on l'entretenir sérieusement sans qu'il vous échappe? J'ai cru remarquer qu'il était fort distrait.

COLOMBINE.

Je vous le donne pour un lunatique de la pire espèce.

LE NOTAIRE.

Par où a-t-il passé?

PASCARIEL, lui montrant le côté opposé à celui qu'a pris le docteur.

Par cette allée de sycomores.

LE NOTAIRE.

Bien ! bien ! je le rattraperai! Ah ! il est lunatique ?... Je m'en doutais bien.

Il s'en va, accompagné jusqu'à la coulisse par Pascariel, qui fait toujours la singerie de jouer de la guitare. Le notaire sort en fredonnant.

SCÈNE V

PASCARIEL, COLOMBINE.

COLOMBINE, tombant assise sur le banc de gazon.

Voilà nos deux hommes noirs jouant à cache-cache dans le labyrinthe ! N'y a-t-il pas de quoi s'efflanquer de rire ? (Elle rit, Pascariel aussi, puis tous deux se regardent, deviennent sérieux, et Colombine passe tout d'un coup à un ton irrité. — Se levant.) Mais, dites-moi, monsieur le coquin, ce qu'est devenu l'argent que le notaire avait remis au père Sbrufadelli, et qui a disparu avec lui ?

PASCARIEL.

Qui ? quoi ? Si vous allez me parler des affaires de la succession, est-ce qu'un homme d'imagination comme moi entend quelque chose au baragouin des procureurs !

COLOMBINE.

Pascariel, tu as volé dix mille livres ; est-ce que je parle latin ?

PASCARIEL, effrayé, se rapprochant.

Me prenez-vous pour un sourd, que vous criez comme cela ?

COLOMBINE.

Je dis que tu as volé. Veux-tu associer nos fonds et les faire valoir de compagnie ?

PASCARIEL.

Dame ! si... (A part.) C'est quelque piége. (Haut.) Nous verrons ça, la belle, nous verrons ça ! j'y songerai.

COLOMBINE.

Prends garde d'y songer trop tard, et de te fourvoyer auprès de l'héritière.

PASCARIEL.

Quelle héritière ?

COLOMBINE.

Oui, fais donc l'étonné! Ah! fourbe! je me ravise, et je garde mes douze mille livres.

PASCARIEL.

Vraiment... tu as... ? Dis donc, Colombine...

COLOMBINE, le contrefaisant.

Nous verrons ça, mon cher! j'y songerai!

PASCARIEL.

Bah! je t'en prie.

COLOMBINE.

Un autre jour. Voici nos dames qui reviennent avec ce gentil Pédrolino, dont la mine émouve terriblement le cœur.

PASCARIEL.

L'aurais-tu déjà reluqué, volage ?

COLOMBINE, minaudant.

Eh! pourquoi non ?

Elle va au-devant de Pédrolino.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ISABELLE, PÉDROLINO, VIOLETTE.

ISABELLE, à Violette.

Eh bien, vous, mon cœur, vous n'avez rien fait paraître de votre sentiment. On dirait que rien ne vous charme ici ?

VIOLETTE.

Ma fine, mamselle, à force de regarder, je m'en sens dans les jambes.

ISABELLE.

Vous êtes lasse ? Moi aussi. Je me sens d'un fatigue outrée.

(A Pédrolino.) Jeune laquais, voyez donc dans ce bocage, si nous pouvons nous seoir sur les gazons.

PÉDROLINO.

Oh! moi, je ne vous en empêche point.

PASCARIEL.

On vous dit de regarder s'il n'y a point quelque couleuvre ou scorpion dans les herbes.

PÉDROLINO.

Oh! il y en a donc partout, des mauvaises bêtes?

Il entre dans le bosquet, voit la statue qui a le doigt sur ses lèvres. Il lui ôte son chapeau, interdit; puis, répondant au geste de la statue par un geste semblable, il sort du bosquet à reculons.

PASCARIEL.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a?

PÉDROLINO, indiquant la statue.

Il y a du monde.

PASCARIEL.

Ah! quel imbécile! pour avoir peur de l'estatue!

VIOLETTE, auprès de la fontaine.

Sachez que ce gars-là n'est pas un imbécile, monsieur Pascariel.

PÉDROLINO, se penchant sur la balustrade qui entoure le bassin.

Ah! v'là une belle mare! S'il y avait des canards dessus, on dirait celle de Récoaro! mais ça paraît creux en diable!

COLOMBINE.

Prenez garde, mon enfant, il y a de quoi se noyer.

ISABELLE, à Violette.

Ah! le doux murmure des fontaines est le réfrigérant de la mélancolie; ne trouvez-vous pas?

VIOLETTE.

Ma fine, mamselle, vous en cherchez bien long! M'est avis qu'un clair ruisselet qui gargouille à son idée dans la mousse et le cresson, cause plus raisonnablement que toutes vos idoles de jardin.

COLOMBINE, bas, à Pascariel.

Mon Dieu ! qu'elle est obtuse, et que vous ferez des époux assortis !

PASCARIEL.

Taisez-vous, mauvaise langue ! (Ils entrent dans le bosquet. Isabelle s'assied d'un côté avec Colombine. Violette s'assied à l'autre extrémité, avec Pédrolino, couché à ses pieds fort à son aise. Pascariel passe derrière le banc et veut s'asseoir, de son côté, entre les deux groupes. — A Pédrolino, en passant près de lui.) Vous, est-ce la mode de se vautrer ainsi devant les dames ? Voilà des manières de galopin.

VIOLETTE.

Moi, monsieur, je permets ça à mes amis.

PASCARIEL, baissant la voix.

Vos amis ! oh ! s'il y a moyen d'en être !...

Il veut s'asseoir.

VIOLETTE, le poussant du coude et le faisant tomber derrière le banc.

Qu'est-ce que vous me chantez donc là, vous ! vous n'en avez jamais été.

PÉDROLINO.

Qu'est-ce qu'il te chantait donc ?

COLOMBINE, avec colère.

Chantez-le donc tout haut, maître Pascariel.

PASCARIEL.

Chanter, moi ? J'attendais qu'on me l'ordonnât. (A Violette.) J'ai la voix belle, et je m'accorde quelque talent.

ISABELLE.

La vérité est que ce garçon a le chant agréable. (A Pascariel.) Mon ami, servez-nous le régal de votre voix.

PASCARIEL prend une guitare derrière la statue et chante prétentieusement.

AIR de Couder.

Al diavol vadi chi non ama,
Il mio piacer è sol d'amar.

Solo l'amor il mio cor brama,
E chi non ama possi crepar!

Après avoir modulé avec l'affectation italienne le mot *possi*, il termine brusquement sur *crepar*, avec un accord sec et fort qui réveille Pédrolino endormi dès le deuxième vers.

PÉDROLINO.

Ah! que c'est donc bête de réveiller comme ça les gens!

COLOMBINE.

Cette musique-là est, en effet, bonne à porter le diable en terre, et je gage que ce gros garçon nous récréerait de quelque chose de plus gai.

PÉDROLINO, se relevant sur les genoux.

Oh! mordi! je ne sais qu'une chanson, mais c'est une belle, pas vrai, Violette? (A Pascariel en prenant la guitare.) Baillez-moi ça; à Récoaro, on joue de ça en venant au monde!

Il chante en dialogue avec Violette.

1er COUPLET

Air de George Sand [1].

PÉDROLINO.

Embrassons-nous, mignonne;
Jeunesse passera.

VIOLETTE.

Pour que l'amour soit bonne,
Faut qu'elle durera.

PÉDROLINO.

Tu crois donc, ma moutonne,
Qu' c'est moi qui changera?

VIOLETTE.

L'amour qui se mitonne,
Moins vite ell' s'en ira!

2e COUPLET

PÉDROLINO.

Embrassons-nous, mignonne,
Ça me soulagera.

1. Voir, à la fin de la pièce, la musique notée.

VIOLETTE.

Si t'as l'amour, friponne,
Qu'est-ce qu'on en dira ?

PÉDROLINO.

On dira que t'es bonne,
Et tant plus j' t'aimera.

VIOLETTE.

Si mon cœur je te donne,
Qui me le rendera ?

3e COUPLET

PÉDROLINO.

Ton amour est si bonne,
Dieu te la rendera.

VIOLETTE.

Mais, moi, ce que je donne,
Faut qu'on me le paira.

PÉDROLINO.

Si tu me fais l'aumône,
Riche ça me fera.
Embrassons-nous, mignonne;
Les intérêts t'aura.

A la fin de la chanson, Violette et Pédrolino s'embrassent. Pascariel, qui a fort méprisé leur chant rustique, paraît scandalisé. Isabelle et Colombine, qui se sont cachées pour rire derrière leur éventail, applaudissent ironiquement.

ISABELLE.

C'est fort galant ! mais quoi ! mignonne, souffrez-vous que votre valet vous embrasse ?

VIOLETTE.

Oh ! je n'en souffre point, bien au contraire.

PASCARIEL.

Voilà un page bien équipé; Dieu ! qu'il a l'air épais !

Violette fait un geste d'impatience.

ISABELLE, bas, à Pascariel.

Vous gâtez vos affaires; laissez-moi avec elle, et je saurai bien la dégoûter de ce nigaud.

PASCARIEL.

Parlez de mon esprit, au moins!

ISABELLE.

Allez, allez!

Pascariel s'en va par le fond.

SCÈNE VII

LES MÊMES, hors PASCARIEL.

PÉDROLINO, qui a rendu ironiquement à Pascariel les saluts cérémonieux adressés à Violette.

Ah! ma fine, vous faites bien de renvoyer ce chanteux-là!

ISABELLE, à Colombine, avec intention.

Ne trouves-tu pas, mon enfant, que ce garçon montre beaucoup d'esprit?

COLOMBINE.

Plus je le considère, plus il m'intéresse.

Elle s'approche de lui et le regarde tendrement.

PÉDROLINO.

Oh! vous pouvez bien me dévisager! je ne suis point venu au monde un jour de grêle, da!

ISABELLE, éloignant Violette, dont elle a pris le bras.

Causez, causez avec ma suivante, mon petit ami. Votre maîtresse ni moi n'y voyons point de mal; n'est-ce pas, signora?

VIOLETTE, inquiète.

Du mal? Non! Pourquoi y aurait-il du mal?

ISABELLE, à Pédrolino.

Vous l'entendez, mon garçon, on vous permet.

PÉDROLINO, à Violette.

Est-ce qu'il faut donc que je m'en aille?

VIOLETTE, troublée.

Mais pourquoi ?

COLOMBINE, prenant le bras de Pédrolino.

Allons, mon blanc mouton, venez ; vous ne voyez pas que nous gênons ces dames ?

PÉDROLINO.

Allons ! (A Violette.) Mais je ne me sauve pas loin, va.

Il se laisse emmener par Colombine en se débattant un peu.

SCÈNE VIII

ISABELLE, VIOLETTE.

ISABELLE.

Maintenant, chère marquise...

VIOLETTE.

Marquise, moi ?

ISABELLE.

Votre oncle s'intitulait marquis.

VIOLETTE.

Il ne l'était point.

ISABELLE.

Qu'est-ce que cela fait ? L'habitude en était prise ; profitez-en ; il n'est personne qui n'ait à débarbouiller quelque peu sa naissance.

VIOLETTE.

Il n'y a rien de sale dans ma naissance, et je n'y trouve rien à refaire.

ISABELLE, à part.

Elle n'est pas ambitieuse. (Haut.) Ah ! ma toute bonne, il faudrait au moins vous hisser au niveau de la mode et remonter votre toilette.

VIOLETTE.

Me requinquer comme vous, mamselle ?

ISABELLE.

Oh ! ne me parlez point de moi ! Les chagrins que j'ai me font négliger tout cela, et je suis aujourd'hui surtout du dernier délabrement; mais j'ai le goût assez formé, et, si vous voulez me charger de vos acquêts...

VIOLETTE.

Merci, mamselle... C'est de l'argent perdu que de se parer comme une châsse, pour n'en pas valoir deux liards de plus, allez !

ISABELLE, à part.

Elle est avare, une vraie paysanne ! Par quel bout la prendrai-je donc ?

VIOLETTE, regardant vers le fond du théâtre, à part.

Je ne vois plus Pédrolino, pas moins ! (Haut.) Voyons, mamselle, vous êtes là à me retenir, à me faire des offres... faut que vous ayez besoin de quelque chose ; si vous m'aimez tant comme vous dites, vous devez croire que j'ai bon cœur, et, partant, desserrer le vôtre.

ISABELLE, à part.

Ma foi, oui !... allons au fait. (Haut.) Mignonne, c'est un billet de quelque dix mille écus que m'avait souscrit votre cousin Octave, pour une parure d'émeraudes qu'il me fit acheter, bien malgré moi, hélas ! mais il me poussait à des folies !... il m'aimait tant, ce pauvre cher !

Elle porte son mouchoir à ses yeux.

VIOLETTE.

Ah ! c'était votre galant ?

ISABELLE.

Il était si près de m'épouser, que vous pouvez me considérer comme sa veuve.

VIOLETTE, touchant le manteau rose d'Isabelle.

C'est donc ça la couleur du deuil dans le pays d'ici ?

ISABELLE, à part.

Elle s'avise de tout, cette peste de fille ! (Haut.) C'est par décence, et pour attester la pureté de mes relations avec le défunt que je me vêts ainsi ; mais le billet...

VIOLETTE.

Si ce billet-là est honnête, mamselle, quand même il y manquerait quelque chose, il est bon pour moi ; mais il faut que ma parole vous contente et vaille pour vous contrat passé.

ISABELLE.

Allons ! (A part.) Il le faut bien ! ménageons-la. (Haut, embrassant Violette.) Vous êtes une belle âme, et vous faites voir en tout une conduite admirable. Croyez que je n'ai pas de plus grande passion que celle de vous complaire.

VIOLETTE.

Alors, pour commencer, rappelez donc votre servante, qui m'a emmené mon amoureux et qui veut me le câliner un peu trop.

ISABELLE.

Ah ! vous croyez ? Mais est-il possible que vous vouliez épouser un... ?

VIOLETTE.

Ne dites rien contre lui, mamselle, c'est moi qui vous le défends.

ISABELLE, à part.

Tudieu ! quelle tête ! je n'en ferai rien, et il faut changer de plan.

VIOLETTE.

Eh bien, mamselle, rappelez-vous vos oiseaux ?

ISABELLE.

Tout ce que vous voudrez, mon cœur; tenez, ils ont pris par là, allons les rejoindre.

VIOLETTE

Eh ! vite.

Elles sortent par la droite, tandis que, de la gauche, Colombine guette leur départ.

SCÈNE IX

COLOMBINE, puis PÉDRODINO.

COLOMBINE.

Oui-da, cherchez bien. (Se retournant vers la gauche.) Par ici, par ici, mon agneau !

PÉDROLINO.

Ah ! nous y v'là donc, à la parfin ? En v'là bien assez de ces virevoltes que vous me faites faire dans vos allées tournantes, et de ces causettes que vous me dégoisez. (Allant au bosquet.) Eh bien, où est-elle donc passée, Violette ?... Je vas la chercher ; adieu, mamselle.

COLOMBINE, le retenant.

Vit-on jamais un naturel plus farouche ? Me veux-tu donc assujettir, ingrat, à la confusion de ne pouvoir cimenter aucun lien de tendresse entre nous ?

PÉDROLINO.

Morguoi ! vous jargonnez là d'une drôle de façon.

COLOMBINE.

Si je manque d'éloquence pour te charmer, c'est que la mousqueterie de tes yeux estropie ma liberté ! Eh quoi ! ta conscience peut-elle dormir en repos, quand elle a à faire tant de restitutions ?

PÉDROLINO.

Oh ! si vous continuez comme ça, vous allez me faire tomber comme une linotte devant un crapaud. On dirait que vous marmottez des charmes pour m'abasourdir ; eh vrai ! v'là que ça m' prend !

Il bâille.

COLOMBINE, à part.

Quelle franche brute ! (Haut.) Je vois que tu t'ennuies ; tiens, jouons à quelque jeu en attendant nos dames.

PÉDROLINO.

Jouons ! ça vous empêchera de tant causer.

COLOMBINE.

A quoi jouerons-nous bien ?

PÉDROLINO.

Ah ! il ne manque pas de jeux : il y a le saute-mouton, le chêne fourchu, la cabriole et pile-moutarde.

COLOMBINE.

Voilà des exercices bien propres pour une personne de mon sexe !

PÉDROLINO.

Eh bien, jouons à la main chaude ?

COLOMBINE.

A deux ? On ne peut pas se tromper.

PÉDROLINO.

Oh ! que si. On se met dans la main des choses à deviner. Je vous y mets une pierre ? Il faut que vous n'alliez pas vous imaginer que c'est une paille. Vous me piquez d'une épingle ? Je suis bien pris si je dis que c'est d'une pioche.

COLOMBINE.

Quel innocent ! Tiens, jouons au pied de bœuf.

PÉDROLINO.

Oh ! ça, c'est des jeux à tâter les mains.

COLOMBINE.

Eh bien, crains-tu que les miennes ne t'écorchent ?

Elle les lui passe sur la joue.

PÉDROLINO.

Pouah ! comme vous sentez bon ! ça fait tourner le cœur. Allons, jouons-nous ? (A part.) Attends ! attends ! je vas t'ôter le goût de jouer des pattes avec moi.

Ils jouent les mains placées sur les genoux de Pédrolino, qui s'est assis sur un banc à droite. Colombine s'agenouille sur ses talons près de lui.

COLOMBINE.

Une.

PÉDROLINO.

Deux.

COLOMBINE.

Trois.

PÉDROLINO.

Sept.

COLOMBINE, d'un ton caressant.

Tu en passes trop d'un coup!

PÉDROLINO.

Je n'en passe guère. Allez! huit.

COLOMBINE.

Eh bien, huit. Ne serrez donc pas si fort!...

PÉDROLINO.

Dirait-on pas que je vous étrangle les mains! Y êtes-vous? Neuf, je tiens mon pied de bœuf!

Il frappe de toute sa force.

COLOMBINE, en colère, se levant.

Bœuf vous-même! vous m'abîmez!... j'en aurai la main rouge pour plus de deux heures. Quel mal-appris êtes-vous? Vous mériteriez cent soufflets!

PÉDROLINO.

Oui-da! vous vous faites comprendre à cette heure; il paraît que, quand vous êtes montée à parler iroquois, faut vous cogner pour que ça se passe.

COLOMBINE, furieuse.

Butor! bourru! grossier! escargot! cheval!

PÉDROLINO.

Oh! comme les mots vous viennent sous le pouce, à présent! Tétigué! vous n'êtes pas belle joueuse. (Il prend la main de Colombine, qui lui montre la trace du coup, et il souffle dessus.) Tenez, ça n'y paraît plus.

COLOMBINE, à part, apercevant Violette, qui vient par la droite.

Ah! ma foi! pour te punir, animal! je te veux brouiller tout de bon avec elle. (Haut.) Cher cœur, va, je le vois bien que tu m'aimes, et, puisque tu le demandes avec tant de grâce, je te l'accorde, ce doux baiser d'amour.

Elle l'embrasse vivement, feint d'apercevoir Violette, jette un cri simulé, et se sauve par la gauche en riant sous cape.

SCÈNE X

PÉDROLINO, VIOLETTE.

PÉDROLINO, s'essuyant la joue.

Ouf! en v'là, une... Tiens, Violette, comme tu me regardes!

VIOLETTE, tremblante.

C'est bien vous, Pédrolino! c'est pas un autre!

PÉDROLINO.

Vous! moi! Eh! mignonne, est-ce que je suis double?

VIOLETTE.

Oui, vous dites bien, vous êtes double; vous avez deux cœurs et deux paroles.

PÉDROLINO.

Moi, deux cœurs?

VIOLETTE.

Oui, il y a celui qui s'est donné à moi, et celui qui se donne à la première venue. Ah! je m'en doutais bien que vous étiez comme ça, vous!

PÉDROLINO.

Ah! par exemple, Violette, v'là que tu deviens jalouse?

VIOLETTE, s'en allant.

Laissez-moi, je ne vous connais plus.

PÉDROLINO.

Comment! est-ce que tu crois...?

VIOLETTE.

Je crois que vous ne m'aimez plus depuis que je suis riche!

PÉDROLINO.

Ah! Violette, mais alors...

VIOLETTE.

Non, adieu!

PÉDROLINO, la suivant.

Violette, écoute-moi!

VIOLETTE.

Jamais, c'est fini entre nous.

Elle sort par la gauche; il la suit.

SCÈNE XI

LE DOCTEUR, MARINETTE.

Ils viennent par la droite.

LE DOCTEUR.

Oui, c'est une belle, une très-belle résidence; mais encore n'y faudrait-il pas mourir de faim.

MARINETTE.

Eh! monsieur, patientez, on vous prépare un festin de roi!

LE DOCTEUR.

J'aimerais mieux mon petit ordinaire, à mon heure, que toutes ces victuailles qui surchargent un pauvre estomac après l'avoir laissé crier. Cette vie de seigneur où rien n'arrive à point ne me charme guère, et le vrai bien-être n'est point fait de cette façon-là, Marinette; peu et bien, c'est la devise du sage; trop et mal sont synonymes. Mais je suis venu ici pour m'occuper de vos affaires et me narguer du reste. Où sont ces papiers que le notaire vous a remis?

MARINETTE, tirant des papiers de sa poche.

Les voici, monsieur, et il m'a dit qu'il viendrait demain pour dresser un acte comme quoi Violette accepte la succession.

LE DOCTEUR.

Bien, bien, c'est la coutume de cette province; mais il s'agit de savoir si cette fortune est réelle : tout ce qui reluit n'est pas or.

Léandre paraît dans le bosquet et écoute. Il est équipé en chasseur et porte une canardière démesurée qu'il pose près du banc avec précaution.

MARINETTE.

Ah bien, oui! réelle. Tenez, voilà le relevé fait sur les titres, à ce qu'il paraît.

LE DOCTEUR, examinant.

« Le château, parc et dépendances de Sbrufadelli, environ trois cent mille livres ; ci... trois cent mille livres. — Le grand bois de Montefiori, tout au moins deux cent mille livres ; ci... deux cent mille livres. — Le petit bois de Montefiori, à vue, cinquante mille livres ; ci... »

LÉANDRE, à part.

Quel fumet de pistoles ! l'eau en vient à la bouche.

LE DOCTEUR, continuant.

Environ... à vue d'œil... expressions de paresseux ! Ce notaire !... « Les prairies, moulins, droits de pêche et redevances, le tout se pouvant évaluer en moyenne à un million de livres, ou cent mille pistoles. »

MARINETTE.

Ah ! Dieu ! ça retourne le sang, de penser à ça !

LE DOCTEUR.

Que je sois pendu si je sais ce qu'une fille comme Violette pourra faire d'une pareille fortune !

LÉANDRE, à part.

Oh ! que je me chargerais bien de le lui apprendre !

Pascariel, qui vient en courant derrière le bosquet, le bouscule et l'envoie bousculer le docteur, qui bouscule Marinette.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LÉANDRE, PASCARIEL.

MARINETTE, au docteur.

Eh ! monsieur !...

LE DOCTEUR, à Léandre.

Au diable ! le maladroit !

LÉANDRE, à Pascariel.

Le peste soit du belître !

PASCARIEL.

Que diable ! quand on court !

LÉANDRE.

On regarde devant soi, maroufle !

LE DOCTEUR.

Et quand on est devant, on regarde derrière ! (En se relevant après avoir ramassé ses papiers, le docteur se trouve nez à nez avec Léandre, qui ramasse son carnet.) Comment ! quoi ! c'est vous ? ici ?

LÉANDRE, fièrement.

Qui donc ? une mouche, peut-être ? Mais ne nous emportons point. Je ne viens ici, en chassant, que pour saluer madame Isabelle.

LE DOCTEUR, à Pascariel, qui parle bas à Marinette.

Et vous, que voulez-vous ?

PASCARIEL.

Moi ? Rien... Je... je cherchais madame Isabelle.

LE DOCTEUR.

Oui-da ! madame Isabelle règne-t-elle céans ?

Regardant Pascariel et Marinette, qui se remettent à causer avec animation.

PASCARIEL.

Et puis je venais vous dire que le repas est servi.

LE DOCTEUR.

Ah ! enfin ! allons dîner, Marinette.

SCÈNE XIII

Les Mêmes, COLOMBINE.

COLOMBINE, venant du fond.

Il s'agit bien de dîner, hélas ! La signora héritière est dans un transport de jalousie parce que j'ai accordé un baiser à son amoureux de campagne.

MARINETTE.

Le beau malheur ! Eh ! tant mieux, ma mie !

COLOMBINE.

Mais elle se désole et se veut donner la mort.

MARINETTE.

Elle veut...? Ah! mon Dieu! et moi... qui... Ah! ma pauvre enfant!

Elle sort en courant par le fond à gauche.

LE DOCTEUR.

Bah! bah!

Il va pour la suivre, et s'arrête près de la coulisse en entendant ce que Léandre dit à Colombine.

LÉANDRE, *prenant la main de Colombine et parlant un peu trop haut.*

Ah! stupéfiante Circé, vous vainquîtes déjà!

LE DOCTEUR, *les examinant, à part.*

C'est donc un coup monté?

COLOMBINE, *à Léandre.*

J'espère que vous êtes content de moi, noble seigneur, et que vous récompenserez...

PASCARIEL, *passant sa tête entre eux deux.*

Ah! voilà comme vous n'allez point sur mes brisées, seigneur Léandre! Et vous vous flattez que notre marché tiendra?

LE DOCTEUR, *passant à son tour sa tête dans le groupe.*

Ah! je vous y prends, mauvaise race! voilà comme vous travaillez! Et madame Isabelle est sûrement du complot?

SCÈNE XIV

LES MÊMES, ISABELLE.

ISABELLE, *qui est entrée du fond à gauche, passant aussi sa tête dans le groupe.*

Moi! cher docteur, conspirer avec ces gens-là, avec ces méchants esprits, qui s'étaient donné le mot pour rompre le mariage de la jeune signora avec le bon Pédrolino? (*Montrant Colombine.*) C'est cette coquine...

COLOMBINE.

Ah! madame!... par exemple!...

ISABELLE, bas.

Tais-toi, ma fille, je les sacrifie. (Haut.) C'est cette coquette qui avait résolu...

COLOMBINE.

Pardonnez-moi, faites-moi grâce, adorable maîtresse! c'est le seigneur Léandre...

PASCARIEL, au docteur.

Oui, c'est monsieur Léandre...

LÉANDRE, à Isabelle et à Colombine, après avoir allongé un coup de pied à Pascariel.

Ah! femelles ténébreuses!

ISABELLE, au docteur.

Quant à moi, je ne suis ni sa parente ni son amie; je ne fais nul cas de sa personne, et je vous prends à témoin, docteur, que je ne m'intéresse ici qu'à Violette. Or donc, laissez-moi ce grand traîneur d'épée, aussi bien que son complice, le méchant valet que voici..

PASCARIEL.

C'est de moi que vous parlez?

COLOMBINE.

C'est celui-là qui est le pire!

PASCARIEL.

Ah! pendarde!

LE DOCTEUR.

Ouais! Voilà bien de l'intrigue, mes braves personnes, et j'en vois assez pour ne croire à aucune de vous. (A Isabelle.) Vous, madame, ou je me trompe fort, ou vous jouez ici votre partie toute la première, et vous ferez sagement de ne pas attendre que je vous démasque pour retirer votre épingle du jeu et votre personne de céans.

ISABELLE, menaçante et contenue.

Vous êtes vif, docteur; mais je vous ferai connaître qui je suis. Viens, Colombine!

Elle sort.

COLOMBINE, la suivant et se retournant.

Moi, docteur agréable, croyez bien...

LE DOCTEUR.

Je vois que vous êtes forte en rubriques, ma mie, et vous prie de déguerpir.

COLOMBINE.

Je pars. Oh! le malplaisant vieux visage!

Elle sort.

PASCARIEL.

Celle-là, docteur, est bien la scélérate la mieux conditionnée...

LE DOCTEUR.

Vous, monsieur le pince-maille, mêlez-vous de vos affaires, ou je vous baillerai sur les oreilles.

Il lève sa canne, Pascariel se sauve.

LÉANDRE.

C'est fort bien fait à vous, docteur, d'étrangler d'ici ces vermines! Pour mon compte...

LE DOCTEUR.

Oh! votre compte est fait, marquis de contrebande! Il y a beau temps que vous êtes mon cauchemar, et, puisqu'il faut que je vous rencontre partout, sachez que...

Il agite sa canne.

LÉANDRE.

Docteur! que signifie ce geste? (Pascariel, qui a reparu à l'entrée de la coulisse, se trouve derrière Léandre et lui donne un coup de pied. Celui-ci se retourne et ne voit personne, Pascariel ayant gagné l'avant-scène du côté opposé. — Continuant, au docteur.) Par la mort diable! si je ne respectais vos ans!...

LE DOCTEUR, hors de lui.

Ah! vous en voulez donc aussi tâter? Eh bien, nous allons voir.

Il poursuit Léandre et Pascariel, qui se sauvent à toutes jambes.

SCÈNE XV

LE DOCTEUR, seul, revenant et s'essuyant le front.

Ouf! voilà, par ma foi, de jolies vacances! et, pour un homme de mon âge et de ma profession, je mène une existence bien convenable! Où diable ai-je eu l'esprit de m'attirer tout cela, en laissant entrer dans ma maison cette petite couleuvre insinuante que j'aurais dû chasser sans miséricorde au moment quelle me cassa mon saladier! Que suis-je venu faire ici, je vous le demande, avec cette folle de Marinette, cet imbécile de Pédrolino, parmi cette nichée d'aigrefins qui se renvoient la balle? Où me cacher bon Dieu? Ah! à table! là, du moins...

Il veut sortir, Pédrolino tombe dans ses bras.

SCÈNE XVI

LE DOCTEUR, PÉDROLINO.

PÉDROLINO, sanglotant.

Ah! c'est vous, mon maître!

LE DOCTEUR.

A l'autre maintenant! à tous les diables! Il serre mon estomac, qui, pressé par la faim, est tout justement la partie la plus souffrante de mon individu.

PÉDROLINO, tombant à genoux aux pieds du docteur.

Mon cher maître, soyez-moi pitoyable!

LE DOCTEUR.

Encore! bourreau, va! voilà qu'avec ses genoux il écrase mes pieds enflés par le voyage.

PÉDROLINO.

Vous ne voulez pas me plaindre, moi!

LE DOCTEUR.

Non! Qu'est-ce qu'il y a? On te chasse? Tu n'as que ce

que tu mérites, lourde bête, qui ne sais point te garder de la gaillardise, et qui, dès lors, ne sais ce que c'est qu'aimer. Non, je ne te plains point, vilain pleurard, et ne veux pas m'intéresser à toi davantage.

PÉDROLINO.

Eh bien, vous avez raison, monsieur le docteur, et puisque personne ne m'aime plus, je ne vaux pas la peine de vivre. Ah! mordi! je t'en souhaite, que je vas prendre soin de ce garnement-là! Je vas travailler pour te faire manger, dormir, pour t'engraisser? Non, non, il ne faut plus qu'il en soit parlé.

Il se frappe la tête avec son chapeau, cherche à s'étrangler avec ses mains, prend l'éventail oublié d'Isabelle comme un poignard et le brise sur sa poitrine; puis il prend le fusil oublié de Léandre, et, portant la crosse vers sa bouche, fait mine avec le pied de vouloir le faire partir. Le docteur le lui arrache et le garde dans ses mains en suivant ses mouvements. Pédrolino est devenu comme fou et va pour se précipiter dans le réservoir, en montant sur la balustrade. Cette pantomime est à la fois comique et dramatique. Celle du docteur en est la conséquence, et, s'effrayant peu à peu du délire de Pédrolino, il commence à chercher avec agitation les moyens de l'arrêter. Pendant le mouvement de cette action, ils ont échangé ces mots.

LE DOCTEUR.

Eh bien, il est fou?

PÉDROLINO.

Non... Oui... Bonsoir!

Il court au bassin.

LE DOCTEUR.

Je vous défends...

PÉDROLINO.

C'est égal!

LE DOCTEUR.

Malheureux! douze pieds d'eau!

PÉDROLINO, debout sur la balustrade.

C'est ça! Adieu, mon maître! adieu, Violette! adieu, père

et mère! adieu, tout le monde! rendez-moi vos amitiés quand je n'y serai plus.

LE DOCTEUR, qui a gardé le fusil de Léandre, couche en joue Pédrolino.

Coquin! si tu as le malheur de te tuer, je te brûle la cervelle. (Pédrolino reste stupéfait, comme fasciné.) Oui, garnement; oui, scélérat, descends, je te l'ordonne, ou je te vas chercher à grands coups de canne.

Pédrolino descend tout hébété; le docteur le prend par l'oreille et le ramène sur l'avant scène.

PÉDROLINO, comme sortant d'un rêve.

Eh bien, me v'là; qu'est-ce qu'il y a donc?

LE DOCTEUR, à part, le lâchant.

Ah! quelle secousse! l'insensé m'a mis tout en émoi! (A Pédrolino.) Vous, mettez-vous à genoux, et repentez-vous de la lâcheté que vous avez pensé commettre.

PÉDROLINO, à genoux.

Oui, monsieur.

LE DOCTEUR.

Vous n'êtes pas un homme.

PÉDROLINO.

Non, monsieur.

LE DOCTEUR.

Vous êtes une bête.

PÉDROLINO.

Oui, monsieur.

LE DOCTEUR.

Et un mauvais cœur.

PÉDROLINO.

Ah! ça, monsieur!... non, monsieur!... oui, monsieur!...

Il fond en larmes.

LE DOCTEUR, à part.

Le voilà qui pleure, à présent; j'en aurai raison. (Il va, tout fatigué, s'asseoir sur le bout du banc.) Venez ici! (Pédrolino va à lui sur ses genoux.) Confessez-vous. Qu'avez-vous dit, qu'avez-vous fait avec la Colombine? Répondez! (Pédrolino prend les

mains du docteur et les entrepose avec les siennes.) Qu'est-ce que cela signifie ?

PÉDROLINO.

Nous avons fait comme ça. (Tirant ses mains.) Et puis comme ça... et puis comme ça.

Il donne une grande claque sur les mains du docteur.

LE DOCTEUR.

Hé! vous frappez comme un bœuf.

PÉDROLINO.

C'est ce qu'elle m'a dit. Et puis elle m'a voulu giffler, et tout d'un coup en m'injuriant, elle m'a embrassé, que je n'y ai vu que du feu.

LE DOCTEUR.

Est-ce croyable ? Bah! il y a de votre faute! Pourquoi folâtrer avec les mauvaises femelles ? Cela vous sied bien quand Violette... Mais bah! qu'est-ce que ça me fait, toutes vos âneries! Allez vous expliquer avec elle.

PÉDROLINO.

Nous expliquer ? Ah! c'est fait! Elle ne veut plus de moi, et, comme je la suivais en pleurant de tout mon corps, savez-vous ce qu'elle m'a dit ?

LE DOCTEUR.

Grand'chose, je parie!

PÉDROLINO.

Elle a dit : « Je vois bien que vous ne m'aimez plus depuis que je suis riche. »

LE DOCTEUR.

Est-ce tout ?

PÉDROLINO.

C'est bien trop!

LE DOCTEUR, attentif.

Et que signifie cela dans sa bouche ?

PÉDROLINO.

Ah! voilà l'enclouure! Si je ne l'aime plus, c'est donc pour ses écus que je veux l'épouser ?

LE DOCTEUR.

Ah ! oui-da ! (Rêveur.) Au fait ! (Mélancoliquement.) C'est possible !

PÉDROLINO.

C'est possible, que vous dites ?

LE DOCTEUR, se levant. Pédrolino, resté à genoux, se tourne sur lui-même en écoutant le docteur, à mesure que celui-ci change de place.

Et qu'est-ce que j'en sais, moi, au bout du compte ? Si vous n'étiez point enivré de la richesse, vous ne seriez pas un homme. (Faisant quelques pas et parlant à lui-même.) Ah ! sotte engeance humaine ! Seraí-je encore dupe de tes apparences ? Je suis bien âne, après tout, de m'intéresser à ce jeune couple, qui, dans peu de jours, aura perdu sa vertu rustique ! Préserver l'innocence qui est une fleur si passagère, c'est vouloir garder un troupeau de cigales en plein champ ! Allons, allons, amoureux de village ! brouillez-vous, débrouillez-vous, je m'en moque !... Mais où sera passé ce notaire ?... Ah ! sans doute, mieux avisé que moi, il dîne sans m'attendre !... Allons, Pédrolino, mon garçon, sonde ta conscience, fais tes réflexions, et deviens, en somme, le moins malhonnête égoïste que tu pourras ! C'est ce que je puis espérer de mieux pour toi, pour tous mes semblables, et peut-être aussi pour moi-même, qui, sur ce, vais enfin dîner.

Il sort. On entend sonner une fanfare et on voit passer au fond du théâtre les valets du château, portant, dans des plats et dans de riches vases, les fruits et les fleurs d'un dessert splendide. Pédrolino reste à genoux, l'œil fixe et la bouche entr'ouverte, perdu dans des réflexions pénibles ; il a l'air d'une statue.

ACTE TROISIÈME

Le péristyle de la villa Sbrufadelli ouvrant sur les jardins. Décor de fantaisie, riche et toujours dans le style Watteau. Ce doit être quelque chose entre un intérieur et un paysage où tout le monde peut aller et venir. Porte au fond. Portes latérales. Fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉANDRE, PASCARIEL.

Pascariel entre par la droite, bâillant et étirant ses bras comme un homme qui vient de s'éveiller. Léandre vient du fond.

LÉANDRE.

Ah! belître!... je vous trouve enfin!

PASCARIEL.

Enfin?... Je présume, monsieur, que, comme moi, vous sortez des bras de Morphée; j'ai les yeux gros, que je vous vois à peine.

LÉANDRE.

Maître Pascariel, il ne s'agit pas de faire des phrases! vous allez rendre gorge, ou bien vous serez rossé de la dernière rosserie.

PASCARIEL.

Rendre quoi? Croyez-vous tout de bon que j'ai soustrait dix mille livres à la succession?... Ah bien, oui!... Qu'on me fouille, qu'on fouille la rivière, et, si l'on trouve la moindre chose...

LÉANDRE.

Mon ami, vous direz la vérité sous le bâton!... Les valets fripons ressemblent aux noyers : plus ils sont battus, plus ils rendent.

PASCARIEL.

Me battre? Je ne le souffrirai pas, monsieur, ce serait un affront à la maison où je sers.

LÉANDRE, agitant sa canne.

Triple coquin!... je vous mettrai à la raison, ou les nerfs de bœuf seront diablement renchéris.

PASCARIEL, allant à une panoplie suspendue à la muraille, et prenant une grande épée.

Vous ne me toucherez pas, monsieur, ou je ne réponds plus de moi... (A part.) Le plus poltron des deux, c'est encore lui.

LÉANDRE.

Qu'est-ce à dire, petit vermisseau?... Avez-vous jamais été tué?... Vous parlez de vous mesurer avec un homme de ma qualité? Moi! le fils unique du marquis de Parafanté!

PASCARIEL.

Lequel était un aventurier, fils du capitaine Spezza-Monte le spadassin, lequel était fils de Taglia-Cantoni, le détrousseur!... Allons donc! est-ce qu'un grand homme comme vous a des secrets pour son valet de chambre?... et j'ai été le vôtre, et je connais vos ancêtres!

LÉANDRE.

Ah! c'en est trop! Il faut que je pourfende ce drôle!... (Il essaye de tirer son épée.) Mais non, impossible, je suis un homme d'épée et ne puis me commettre avec un laquais.

PASCARIEL.

Qu'à cela ne tienne, monsieur... Mon père était aussi homme d'épée que vous!

LÉANDRE.

Que dites-vous là, faquin?... Vous eûtes un père dans l'épée?

PASCARIEL.

Dans l'épée jusqu'à la garde!

LÉANDRE.

Et quel emploi avait-il dans l'épée?

PASCARIEL.

Quel emploi?... Il était fourbisseur... Y a-t-il quelqu'un qui soit plus gens d'épée que ces gens-là? Vous voyez bien, mon-

sieur, que nous pouvons, sans déroger, nous larder les côtes... Allons, en garde!...

Il lui pousse une botte.

LÉANDRE, effrayé, tire enfin son épée.

Ah! mort!... ah! sang!... ah! ventre!... défends-toi ou tu es mort!

Ils parcourent le théâtre se tenant toujours le plus éloignés possible.

PASCARIEL.

Ah! tête!... ah! côtes!... ah! fressure!... prenez garde à moi!

LÉANDRE, à part.

Ce poltron oserait-il...? (Haut.) Quel massacre je vais faire de votre peau!...

PASCARIEL.

Et moi, quel carnage de vos membres!...

Ils s'allongent des bottes dans le vide, en se fuyant et en essayant de s'effrayer l'un l'autre. Enfin ils se trouvent face à face et s'arrêtent inspirés par la même échappatoire.

LÉANDRE.

Hein?

PASCARIEL.

N'est-ce pas?

LÉANDRE, indiquant sa gauche.

J'ai entendu marcher de ce côté.

PASCARIEL, indiquant la droite.

Et moi, parler de celui-ci...

LÉANDRE.

Peut-être qu'on nous observe!

PASCARIEL.

Il est à croire qu'on nous espionne!

LÉANDRE.

Comme duelliste dangereux, je suis fort surveillé...

PASCARIEL.

Et moi, comme ferrailleur incorrigible, je suis furieusement poursuivi.

LÉANDRE.

Celui-ci est fort découvert.

PASCARIEL.

Pour une affaire d'honneur, c'est le pire qui se puisse trouver.

LÉANDRE.

Cherchons quelque place plus convenable.

PASCARIEL.

Et quelque moment plus propice.

LÉANDRE.

La vengeance sait prendre son temps.

PASCARIEL.

La vaillance n'est jamais pressée.

LÉANDRE.

Je ne vous tiens pas quitte, misérable!

PASCARIEL.

Votre heure, monsieur?

LÉANDRE.

Vos témoins, monsieur?

PASCARIEL.

Vos armes, monsieur?

LÉANDRE.

Le lieu, monsieur?

Isabelle et Colombine, qui les écoutent de l'entrée du fond, entrent en éclatant de rire.

SCÈNE II

LES MÊMES, ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

Eh! bon Dieu! beau cousin, à qui en avez-vous?

LÉANDRE.

N'était le respect qu'on doit à la présence des dames... ah!

PASCARIEL.

Si vous n'étiez pas là... ouf!...

ISABELLE.

Vous êtes deux braves;... mais nous venons vous mettre d'accord.

LÉANDRE.

Vous qui me trahissez?

PASCARIEL, à Colombine.

Toi qui m'a mis dedans?

ISABELLE.

Nullement... Vous faisiez fausse route hier, et je viens vous dire qu'il ne s'agit plus pour aucun de vous d'épouser l'héritière.

LÉANDRE.

Bon!

ISABELLE.

Ni pour moi de lui faire endosser ma créance.

PASCARIEL.

Bah!

ISABELLE.

Il s'agit de nous associer tous les quatre pour un coup de fortune plus sérieux et plus sûr.

LÉANDRE.

Si le moyen n'a rien qui fasse déroger ma qualité...

PASCARIEL.

Et s'il n'y va pas pour moi de la corde...

ISABELLE.

Parle, Colombine; l'idée vient de toi...

COLOMBINE.

D'abord, faisons le compte de nos enjeux... Madame apporte ses diamants et ses perles; il y en a pour de l'argent... Moi, j'ai une bourse rondelette, fruit de mes petites économies. Pascariel a celle qu'il a volée... M. Léandre... n'a rien, nous le savons; mais il a son nom, sa mine, son audace, et, de plus, il n'est point connu dans le pays...

LÉANDRE.

Il s'agit donc...?

COLOMBINE.

D'être un fantôme, un prête-nom.

LÉANDRE.

L'homme de poids de la société?...

COLOMBINE.

Oui, l'homme de paille... Donc, en réunissant nos talents, votre importance et nos écus, nous achetons à nous quatre le château et les terres de Sbrufadelli.

PASCARIEL.

Quel bêtise!... cela vaut...

COLOMBINE.

N'importe!

LÉANDRE.

Et nous n'avons...

ISABELLE.

Cela ne fait rien... Tous les jours, on achète avec rien, à la condition d'acheter pour rien.

PASCARIEL.

Peut-être!... mais encore faudrait-il savoir...

LÉANDRE.

Colombine, je crois saisir votre idée; elle ne me paraît point dépourvue de profondeur...

COLOMBINE.

Hein! monsieur!

LÉANDRE.

Il y a donc des dettes?

ISABELLE.

Énormément!

LÉANDRE.

Et vous pouvez vous substituer...?

COLOMBINE.

C'est fait dans une heure si vous voulez vous porter...

LÉANDRE.

Créancier principal?

ISABELLE.

Vous y êtes...

LÉANDRE.

Et vos fonds suffiront?

COLOMBINE.

A acheter nombre de créances fort véreuses, qui deviendront bonnes entre nos mains.

LÉANDRE.

Les créanciers ont donc la langue...?

COLOMBINE.

D'un pied de long!...

LÉANDRE.

Et la plupart sont gens...?

ISABELLE.

De sac et de corde.

PASCARIEL.

Je saisis, je saisis!... C'est ainsi, j'ai ouï dire, que le défunt avait acquis son marquisat...

ISABELLE.

Pas autrement.

LÉANDRE.

Mais, si l'héritière qui, grâce aux dieux, n'a pas le sou, se mettait, par un bon mariage, en position de rembourser...

PASCARIEL.

Diable!

COLOMBINE, à Pascariel.

Voilà pourquoi, imbécile que vous êtes, il ne fallait pas vouloir disloquer son mariage avec ce claque-dent de Pédrolino!

PASCARIEL, d'un air profond.

Oui, nous sommes deux imbéciles!

LÉANDRE.

Plaît-il?

COLOMBINE.

Mais le mal n'est pas grand, et je me charge de les réconcilier; car, si faim et soif ne s'épousent, nous ne tenons rien!

LÉANDRE.

C'est vrai !

COLOMBINE.

Avant tout, écoutez... Il y a dans ce pays une formalité essentielle : c'est qu'un héritage soit accepté par un acte passé entre les mains d'un notaire.

PASCARIEL.

Courons chercher maître Gérolamo. Diantre! il nous faut cela pour agir.

Il remonte de deux pas.

COLOMBINE.

Car, si la succession tombait aux hospices, comme, en l'absence d'héritiers, la loi en ordonne, ces corps-là, qui sont riches, nous mettraient lestement hors de cause.

LÉANDRE.

Sus au notaire!

ISABELLE, à Pascariel.

Il faudrait le surveiller pour l'empêcher...

PASCARIEL.

De parler au vieux Pandolphe?... Il n'y a point de risque qu'il parle trop ce matin.

ISABELLE.

Allons donc conférer avec nos bêtes affamées de créanciers.

Elle remonte avec Léandre.

COLOMBINE.

Bien dit; il faut que cette affaire-ci soit enlevée dans la journée.

PASCARIEL, qui regarde à gauche.

Eh vite!... on vient!

Léandre, Isabelle et Colombine s'en vont vite par le fond, en faisant des signes à Pascariel, qui sort à gauche, après l'entrée de Violette. Violette entre avec Marinette par la gauche.

SCÈNE III

VIOLETTE, MARINETTE.

MARINETTE, à Violette.

Allons, il faut te distraire, et respirer un peu le bon air de la matinée...

VIOLETTE.

Je respirerai tout ce qu'il vous plaira, ma marraine; mais l'envie et la joie de vivre ne sont point pour moi dans l'air de ce pays-ci.

MARINETTE.

Vas-tu donc me jouer le tour de tomber malade?

VIOLETTE.

C'est malgré moi.

MARINETTE.

Pour un... Après ça, si tu le veux absolument, prends-le, tiens, car tu me désespères! Et, s'il faut que je te voie sécher sur pied, j'aime mieux faire ta volonté, toute folle qu'elle est.

VIOLETTE, l'embrassant.

Ah! vous m'aimez, vous, ma chère marraine; mais lui, il ne m'aime plus!...

MARINETTE.

Est-ce qu'une bête comme ça peut aimer?

VIOLETTE.

Ne m'en parlez plus, marraine!

MARINETTE.

Non, n'en parlons plus!

VIOLETTE.

Si au moins il avait tenté de m'apaiser! Mais point! je ne l'ai pas tant seulement aperçu depuis hier!

MARINETTE.

Ni moi! Il sera retourné au pays : la honte l'aura fait partir.

VIOLETTE.

Vous pensez? Eh bien, s'il a de la honte, il a peut-être aussi du chagrin et de la repentance?

MARINETTE, vivement.

Il aura suivi cette Colombine à la ville.

VIOLETTE.

Ah! méchante marraine, pourquoi donc que vous me parlez toujours de lui?

MARINETTE, regardant à droite.

Tiens, voilà M. le docteur qui te remettra du baume dans le sang en te parlant de ta fortune.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, à Marinette et Violette, qui vont au-devant de lui et le saluent.

Bonjour! bonjour! (Plus doucement.) Bonjour, Violette! j'ai bien mal dormi dans votre riche manoir!

VIOLETTE.

Et moi aussi, monsieur!

LE DOCTEUR.

Un tas de valets qui rôdent toute la nuit, Dieu sait pourquoi! une meute qui hurle, des chambrières qui roucoulent, des guitares qui grincent, des perroquets qui piaillent! Ah! l'on était plus tranquille que ça à Récoaro!...

VIOLETTE.

Vous avez raison, monsieur le docteur, tout y allait bien mieux qu'ici.

LE DOCTEUR.

C'est votre sentiment?

VIOLETTE.

Et je voudrais n'avoir jamais quitté votre village.

LE DOCTEUR, à Marinette.

Elle a plus de bon sens que vous.

MARINETTE.

Elle est folle, monsieur le docteur ; dites-lui donc que le notaire va venir.

LE DOCTEUR.

Le notaire ! A propos, je l'attends depuis ce matin.

MARINETTE.

Je le crois malade, monsieur, pour avoir trop bien dîné céans hier.

LE DOCTEUR.

Allez voir, et lui dites que je suis ici.

Marinette sort par le fond.

SCÈNE V

LE DOCTEUR, VIOLETTE.

Violette s'assied à droite, tire son ouvrage de sa poche et tricote d'un air mélancolique, sans regarder ses doigts.

LE DOCTEUR, ouvrant son livre et se parlant à lui-même.

Il n'est rien de mieux, pour prendre patience et avaler le temps, que de relire pour la millième fois quelque fin morceau classique... *Tityre, tu patulæ recubans*. Charmant Virgile ! toi seul as peint la nature et les hommes tels qu'ils devraient être !... car de les voir tels qu'ils sont... avec leurs aspérités et leurs piquants de toute espèce... la vérité est un ragoût amer !... (Lisant.) *Formosam resonare doces Amaryllida sylvas...* (Regardant Violette.) Voyez donc les Amaryllis de nos jours !... elles tricotent des mitaines !... et encore est-ce le mieux qu'elles puissent faire pour ne point ressembler à des bergères de trumeau, comme nos belles dames qui croient revenir à la nature en mettant de la pommade à leurs moutons... Pouah !... Diable de notaire !...

Il se promène au fond du théâtre dans le jardin, disparaissant de temps en temps et lisant avec préoccupation.

VIOLETTE, laissant tomber son ouvrage sur ses genoux.

C'est pourtant ce qu'il y a de mieux pour chasser l'ennui que de tricoter... Eh bien, je n'ai le cœur à rien, pas même à ça. (Apercevant Pédrolino.) Ah! mon Dieu, le v'là!

SCÈNE VI

Les Mêmes, PÉDROLINO, puis LE DOCTEUR.

Pédrolino, chargé de deux énormes arrosoirs, arrose les fleurs au fond du théâtre, puis, distrait, arrose la base des colonnes, entre sous le péristyle et vient jusqu'à Violette, qu'il est au moment d'arroser aussi.

VIOLETTE, pendant cette pantomime.

Il n'est point parti!... Mais il ne pense guère à moi, puisqu'il travaille de si bon cœur!... Eh bien, qu'est-ce qu'il fait donc?

Elle se lève. — Pédrolino s'arrête, tressaille, puis il pose ses arrosoirs, colle son chapeau sous son bras et reste droit et immobile.

VIOLETTE, avec une indifférence affectée.

Bonjour!... Qu'est-ce que vous faites donc là?

Pédrolino reprend ses arrosoirs et veut se sauver.

VIOLETTE.

Vous ne répondez donc plus quand on vous parle?

PÉDROLINO, brusquement.

Je ne parle pas quand je travaille.

VIOLETTE.

Qui est-ce qui vous commande de travailler?

PÉDROLINO.

C'est moi.

VIOLETTE.

Et pour qui?

PÉDROLINO.

Pour vous.

VIOLETTE, à part, douloureusement.

Vous!... Il est fâché!... (Haut.) Vous voulez donc être mon

domestique à c't' heure? Vous prétendez donc m'aimer encore?

PÉDROLINO.

Moi, mamselle?... Oh! je ne prétends pas ça!

VIOLETTE.

Ah! vous n'y prétendez plus? Eh bien, vous avez raison!

PÉDROLINO.

Raison? Oh! que oui, la raison m'est venue, car j'ai pris tant d'âge depuis hier, que les dents de sagesse ont dû me pousser; mais, si je continue de ruminer comme ça, je m'en vas devenir si vite vieux, qu'elles me tomberont devant que de m'avoir servi...

VIOLETTE.

Peut-on savoir à quoi que vous avez tant songé?

PÉDROLINO.

J'ai songé que je ne devais plus songer à vous.

VIOLETTE.

Je crois que cela ne vous coûtera guère.

PÉDROLINO.

Ah! ça me coûtera si gros, que peut-être bien n'aurai-je jamais le moyen de me payer ça!... Mais qu'est-ce que ça vous fait? je suis votre valet, ou je ne le suis pas.

VIOLETTE.

Vous ne l'êtes pas.

PÉDROLINO, le cœur gros.

En ce cas, je m'en vas... Adieu, mamselle!

VIOLETTE, effrayée.

Eh bien, vous l'êtes, vous l'êtes!

PÉDROLINO, revenant.

Alors, si je le suis, je ne suis pas si gredin que d'aller vous dire que je vous aime, comme le gars Pascariel, qui est un affronteux... Moi, je suis un bon serviteur, franc comme osier, et qui ne veut point se faire mépriser de son maître.

Le docteur paraît au fond, et s'approche doucement.

VIOLETTE.

De son maître? Ce n'est donc pas moi que vous servez?

PÉDROLINO.

Si fait bien; mais dorénavant je veux vous appeler mon maître.

VIOLETTE.

Et pourquoi donc pas votre maîtresse?

PÉDROLINO.

Oh! non pas... J'avais l'accoutumance de ce mot-là avec vous, et je l'entendais à ma façon.

VIOLETTE.

Eh bien, vous ne voulez plus?...

PÉDROLINO.

Je veux bien qu'on m'étripe si je me souviens de ça.

Il veut s'en aller et se trouve nez à nez avec le docteur, qui est venu jusqu'au milieu du théâtre en les écoutant, mais en ayant toujours son livre ouvert.

LE DOCTEUR.

Où allez-vous donc, tête évaporée?

PÉDROLINO, troublé.

Vous arroser, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR.

M'arroser?

PÉDROLINO.

Non... non... les orangers!

VIOLETTE, bas, au docteur.

Ah! monsieur le docteur, ne le laissez pas me quitter comme ça, j'en mourrais!

LE DOCTEUR, à Pédrolino.

Voyons, écoutez ce qu'on vous dit.

PÉDROLINO.

Non, monsieur; laissez-moi aller à mon ouvrage, et ne me dérangez point de ce que vous m'avez commandé.

LE DOCTEUR.

Moi, je t'ai commandé d'arroser les...?

PÉDROLINO.

Vous m'avez commandé de me vérifier, et je me vérifie.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce qu'il veut dire?

PÉDROLINO.

Dame! je ne sais pas; mais vous m'en avez tant dit hier soir en vous en allant dîner!

VIOLETTE.

Qu'est-ce donc que vous lui avez dit, monsieur le docteur?

LE DOCTEUR.

Est-ce que je m'en souviens?... Parleras-tu, cervelle embrouillée!

PÉDROLINO.

Oh! c'est bien clair, et ce que vous m'avez dit s'est fiché là (montrant son front) comme un coin dans une bûche. Le diable aurait beau tirer dessus à présent! Et pour ce qui est de ça (montrant son cœur), j'ai la reine des mémoires!

VIOLETTE.

Mais dis donc!

PÉDROLINO.

Est-ce que je peux? est-ce que je sais? Il a dit: « Ça se peut bien que tu l'aimes pour son argent! »

VIOLETTE, au docteur.

Vous avez dit ça?

PÉDROLINO.

Et puis tout ci, et puis tout ça.... (Imitant le docteur.) « Si tu n'étais pas un chien, tu ne serais pas un homme... Si vous êtes deux innocents, c'est qu'une fleur est une cigale passagère... Ah! sottes gens!... vous me gâtez mes vacances!... Pédrolino, mon garçon, farfouille ta conscience... Tant plus que tu seras coquin, tant plus que je le suis aussi, sans faire de tort aux autres!... » Et voilà! ça s'entend de reste...

VIOLETTE.

Non pas moi.

PÉDROLINO.

Ça ne fait rien... Il faut toujours vous défier, voyez-vous, parce que le monde est bien canaille; et, comme je suis du

monde, je vous trahirais aussi fidèlement qu'un autre... Adieu, mamselle, je m'en vas travailler pour le restant de mes jours, à seule fin, si j'ai été un galopin d'amoureux, de vous être à tout le moins une bonne bête de domestique.

LE DOCTEUR.

C'est à n'y rien comprendre!... Tu avoues donc...?

PÉDROLINO.

J'avoue tout ce que vous voudrez!... Vous êtes une crème d'homme, et elle aussi... Eh bien, vous vous méfiez de moi, je m'en défie... vous m'haïssez, je m'haïs... vous m'envoyez paître, je m'y en vas... vous me damnez, et je me damne... vous me méprisez, et je me méprise... V'là la chose, et pas n'est besoin de tant d'ouverture d'esprit pour la comprendre.

Il s'en va en sanglotant.

SCÈNE VII

LE DOCTEUR, VIOLETTE.

VIOLETTE, pleurant.

Ah! vous êtes cause qu'il ne m'aime plus!

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas ce qu'il a dit.

VIOLETTE.

Mais qu'est-ce qu'il dit donc?

LE DOCTEUR.

Je ne me charge pas d'y voir clair... Ce pauvre diable a la tête faible, et vous ferez bien de le ménager.

VIOLETTE.

Mais c'est vous qui l'avez monté comme ça contre lui-même! Ah! tenez, vous avez le cœur dur, sans que ça paraisse! Vous serez l'auteur que nous mourrons de chagrin, lui et moi, car c'est une affaire bâclée... Il est têtu comme une roche!... Ah! monsieur le docteur, vous qui en savez si long, pourquoi est-ce que vous ne m'avez pas défendu d'hériter?

LE DOCTEUR, se levant.

Ah! voilà que c'est ma faute, à présent!... Si vous avez un oncle qui se mêle de mourir, si vous aimez un imbécile, si Colombine est une drôlesse, si vous êtes jalouse, et si votre amoureux devient fou... c'est la faute au docteur, oui, allez, c'est sa faute... Dérangez-vous donc de vos habitudes, perdez votre temps, sacrifiez vos aises, soyez fatigué, désorienté, ahuri... tout cela pour une péronnelle qui... Morbleu! c'est bien fait et je n'ai que ce que je mérite...

VIOLETTE, pleurant.

Allons, le voilà qui se fâche aussi lui, à présent... Ah! je le vois bien, je mourrai ici!

LE DOCTEUR.

Allons, allons, un peu de raison, que diable! Qu'est-ce que vous voulez?

VIOLETTE.

Qu'on m'empêche d'être brouillée avec mon pauvre amoureux du bon Dieu!

LE DOCTEUR.

Qui vous empêche de vous réconcilier?

VIOLETTE.

Pardi! c'est vous, qui lui ameutez toutes ses idées contre mon héritage.

LE DOCTEUR.

C'est à vous de le rassurer... et, si vous étiez bien sûre de vous-même... Mais que sais-je si vous l'êtes?

VIOLETTE.

Ah! voilà que vous pensez mal de moi aussi?

LE DOCTEUR.

Eh! ce n'est pas de vous que je doute, c'est de l'amour durable, de l'amitié désintéressée. Est-il affection si bien tissue qu'elle ne montre bientôt la corde?

VIOLETTE.

Eh bien, qu'est ce que vous en savez de ça, vous?

LE DOCTEUR.

Ce que j'en sais? ce que j'en sais? (A part.) Au fait, qu'est-ce qu'on sait jamais?

VIOLETTE.

Vous ne savez rien du tout, vous n'avez jamais eu de femme.

LE DOCTEUR.

Jamais! jamais!...

VIOLETTE.

Oh! vous avez eu des amourettes comme un autre, dans votre jeune temps; mais vous n'avez eu garde de vous marier. Vous connaissez peut-être bien la paille qui flambe, mais non point le feu qui dure; et, de ce que vous avez eu l'amitié couarde, vous croyez que tout le monde a le cœur infirme!

LE DOCTEUR, à part.

Où prend-elle tout ce qu'elle dit? (Haut.) Violette, tenez, vous avez la tête vive, je ne veux point vous écouter, ni prendre sur moi de vous faire risquer une folie.

VIOLETTE.

C'est donc une folie, à présent, d'épouser qui l'on aime?

LE DOCTEUR.

Non, écoutez!... vous avez assez d'esprit pour comprendre, vous... Eh bien, il faut que tout soit assorti dans le mariage, le cœur d'abord...

VIOLETTE.

Eh bien, il en a, et moi aussi.

LE DOCTEUR.

L'esprit ensuite.

VIOLETTE.

Oh! ça, il n'en a pas, ni moi non plus.

LE DOCTEUR.

Et puis la fortune.

VIOLETTE.

Au contraire : si l'un est pauvre et l'autre riche, ça se corrige.

LE DOCTEUR.

Oui, vous êtes logique; mais le monde ne l'est guère... Vous ne vous en moquerez pas toujours... Avant peu, telle que vous êtes, vous en aurez les manières et le langage, et peut-être les idées, les besoins et les goûts. Pédrolino restera bon et simple; on le raillera, il se sentira peut-être votre inférieur, votre obligé... il en souffrira... Vous n'y comprendrez rien d'abord, et peu à peu viendront le chagrin, la méfiance, le dégoût, l'aversion peut-être!... Voyez par cette première querelle ce que pourra être l'avenir... Réfléchissez... C'est mon devoir de vous avertir, car je sais bien qu'un jour peut-être vous me voudriez un mal de mort de ne l'avoir point fait.

VIOLETTE, pensive et absorbée.

Eh bien, monsieur le docteur, voilà ce qui s'appelle parler, et je vous en remercie; j'entends bien votre idée, et je vas y donner intention.

LE DOCTEUR.

A la bonne heure, soyez donc prévoyante! (A part en la regardant rêver.) Bah! elle ne le sera que trop tôt! Mais ce notaire nous a oubliés, et il faut absolument songer aux affaires, aujourd'hui... Le temps se passe... Je vais le chercher moi-même. (Il sort par la gauche. Revenant.) Ah! vous savez que je vous ai défendu de rien promettre, de vous engager à quoi que ce soit, hors de ma présence.

Violette fait signe que oui machinalement. Le docteur sort par le fond.

SCÈNE VIII

VIOLETTE, PASCARIEL.

Violette seule, immobile et perdue dans ses réflexions comme l'était Pédrolino à la fin du deuxième acte.

PASCARIEL, qui a guetté la sortie du docteur.

Ah! enfin, il s'en va!... Dépêchons!

Il fait signe derrière lui.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ISABELLE, LÉANDRE, en habit neuf. LE NOTAIRE vient après eux, amené par COLOMBINE.

LÉANDRE.

Ma toute belle!...

VIOLETTE, sortant comme d'un rêve.

Ah! c'est encore vous, monsieur Léandre?

ISABELLE.

Encore!... est un reproche qui ne peut s'adresser à moi, mon cœur; nous venons ici pour vous obliger, nous vous amenons votre garde-notes.

LÉANDRE.

Arrivez donc, notaire! arrivez donc!

LE NOTAIRE.

Ah! cela vous plaît à dire! je suis d'un souffrant aujourd'hui!... Je me sens atteint d'une noire mélancolie!...

ISABELLE, à Colombine.

Ah! mon Dieu! se douterait-il de la situation?

COLOMBINE.

Vous lui faites trop d'honneur!... De tous ceux qui ne connaissent rien aux affaires du défunt, c'est lui qui y comprend le moins.

LÉANDRE.

Allons, notaire, la signora s'impatiente. (Bas, à Pascariel.) Une table!

Pascariel apporte une petite table qu'il place à droite, aidé par Colombine.

VIOLETTE.

Moi?... Pas du tout!... Vous êtes donc malade, monsieur le notaire?

LE NOTAIRE, lui baisant la main.

Hélas! aimable signora, j'y suis fort sujet, surtout le lendemain d'un jour de fête... J'étais si heureux hier de vous complimenter... (Aux autres.) N'est-ce pas que je fus agréable et chantai fort bien?... Mais, aujourd'hui, ce sont des tiraillements, des vapeurs...

LÉANDRE, conduisant le notaire à la table.

Vous plûtes généralement.

PASCARIEL.

Mais vous fêtâtes un peu trop la bouteille.

ISABELLE, à Violette.

Vous ne parûtes pas hier au dîner, ma charmante?

VIOLETTE, avec un peu d'impatience et d'ironie.

Non, *j'eûte* la migraine, madame.

ISABELLE, à Colombine.

Ah! Dieu!... *j'eûte!*...

COLOMBINE, remontant à la table.

Cela fait saigner les oreilles... (Au notaire, qui apprête lentement ses papiers et son écritoire sur la table.) Allons donc, *notarius amabilis*, on vous attend.

LE NOTAIRE.

Donnez-moi le temps!... donnez-moi le temps!... quand on est souffrant!... (Il cherche dans ses papiers.) Où diable ai-je mis la pièce?... Voici! (Il se lève et quitte la table.) Non... Ah! un instant!... ceci est justement la chanson que je composai et chantai hier pour l'arrivée de notre jeune châtelaine... Puisqu'elle ne l'a pas entendue, je l'ai fait minuter sur parchemin par mon maître clerc, afin d'avoir l'avantage de lui en faire hommage.

Il présente le parchemin à Violette, qui le prend d'une main distraite et le met dans sa poche en faisant la révérence.

PASCARIEL, à Colombine.

Bon! il lui donne des vers et elle ne sait pas lire.

LE NOTAIRE, revenant à la table et se tenant debout.

Je vais donner lecture de l'acte.

VIOLETTE, sortant de sa rêverie.

Quel acte, donc?

LE NOTAIRE.

L'acte par lequel Votre Seigneurie accepte la succession de monsieur son oncle, et que j'ai dressé par ordre de M. Pandolphe!

VIOLETTE.

Ah! j'ai donc moyen de la refuser?

ISABELLE.

Mais cela ne se refuse jamais, mignonne.

COLOMBINE.

Ce serait un outrage à la mémoire des défunts.

PASCARIEL.

Et cela leur ferait beaucoup de peine. Lisez vite, monsieur le notaire.

LE NOTAIRE.

Mais je ne vois pas le docteur Pandolphe.

ISABELLE.

On s'en peut passer... L'héritière n'est-elle point là, et majeure pour dire sa volonté?

LE NOTAIRE.

En ce cas, je vais lire? (Il tire de sa poche un parchemin roulé tout pareil à celui qu'il a remis à Violette. Lisant.) « Par devant nous, maître... » Ah! que j'ai la poitrine fatiguée!

ISABELLE.

Nous lirons des yeux, remuez seulement les lèvres.

Isabelle, Colombine, Léandre et Pascariel se groupent autour du notaire, derrière la table. Violette, apercevant Pédrolino dehors, fait quelques pas vers lui, lui fait signe et l'amène sur le théâtre. Pendant qu'ils parlent ensemble, le notaire murmure pianissimo sa lecture.

SCÈNE X

LES MÊMES, PÉDROLINO.

VIOLETTE, à Pédrolino.

Est-ce bien décidé que vous ne voulez plus m'épouser?

PÉDROLINO.

Quand vous en devriez crever de chagrin, et moi aussi

VIOLETTE.

Parce que vous ne m'aimez plus?

PÉDROLINO, désespéré.

Oh!... Eh bien, oui! c'est ça, je ne vous aime plus.

VIOLETTE, montrant Colombine.

Et parce que vous aimez toujours c'te demoiselle?

COLOMBINE, s'approchant.

Oh! je vous jure, signora, que c'était un jeu de ma part, et que j'ai dérobé ce baiser par surprise, au moment que le jeune homme me rudoyait et se moquait de moi!

PÉDROLINO.

C'est pas vrai, ça mamselle : je vous ai embrassée par pur libertinage!

COLOMBINE, à part.

Est-ce qu'il est fou?

VIOLETTE, à Pédrolino.

Vous êtes donc un libertin, vous?

PÉDROLINO.

Un gueux! un débauché! et un menteur fini!

VIOLETTE.

Ça se peut bien; et, pour me divertir, vous devriez bien me montrer comment vous faites la cour aux demoiselles. Tenez, je suis une marquise, moi, et j'ai des drôles de fantaisies; vous êtes mon domestique, et vous devez faire mon commandement. Je vous commande donc d'embrasser c'te fille-là devant moi, et tout de suite, et de l'air le plus gentil que vous pourrez.

COLOMBINE, à part.

Elle est furieuse!

VIOLETTE.

N'entendez-vous point, jeune homme?

PÉDROLINO.

Qui, moi? que je...? (A Colombine, avec colère.) Otez-vous de là, vilaine diablesse! tirez de là votre museau de fouine, ou le diable me tortille, si, du baiser que je vas vous donner, je ne vous fais sauter trois dents!

COLOMBINE.

Il le ferait comme il le dit, l'animal sauvage!

VIOLETTE, examinant Pédrolino en souriant.

Allons, c'est bien; reste là, ne t'en va pas.

Pédrolino reste immobile et plongé dans ses réflexions. Violette s'approche de la table.

LE NOTAIRE, achevant de lire.

« Lecture faite en présence de deux témoins... » (Levant la tête.) Qui sont les témoins?

ISABELLE et COLOMBINE.

Nous le sommes tous!

LE NOTAIRE.

C'est deux de trop : la première condition, c'est d'être témoin mâle... (A Violette.) La signora accepte-t-elle pour ses témoins...?

Il montre Pascariel et Léandre.

VIOLETTE.

Autant ceux-là que d'autres!

LE NOTAIRE.

Signez, messieurs!... Ah! l'estomac!

Léandre signe.

PASCARIEL, bas, à Léandre.

Pas tant de parafes, monsieur; dépêchons! (Il signe, puis va à Violette et lui offre la plume.) *Signora illustrissima...*

VIOLETTE.

Je ne sais point signer.

LE NOTAIRE.

Qu'elle a d'esprit! L'aimable badinage!... Eh bien, belle châtelaine, on fait une croix...

ISABELLE.

Oui, oui, faites une croix.

PASCARIEL.

Faites-en trente-six plutôt qu'une.

ISABELLE.

Faites donc!

VIOLETTE, les regardant et prenant la plume.

Attendez donc un peu que je me consulte!... (A Pédrolino.) Viens là, toi!...

COLOMBINE, aux autres, bas.

Oui, oui, on dirait qu'elle hésite; mais son amoureux va la décider.

Léandre et Pascariel s'écartent un peu de la droite en les observant, le notaire avec Isabelle et Colombine sur la gauche.

VIOLETTE, à la table, la plume à la main, bas, à Pédrolino.

Quand j'aurai fait cette croix-là sur le papier...?

PÉDROLINO.

La mienne sera faite sur notre mariage.

VIOLETTE.

Et si je ne la fais pas?...

PÉDROLINO, vivement.

Oh! si tu... (se ravisant et se forçant), si vous ne la faisiez point, ça serait la même chose... Est-ce que vous me prenez pour un envieux? Est-ce que je veux vous mettre dans la gueuserie quand vous êtes riche?... Oh! je vois bien que vous me méprisez, et, jarni! je veux vous le rendre! Allez, allez, je ne vous aime point tant que vous vous imaginez bien; et, s'il vous faut le dire, je ne vous aime même point du tout, la!... Et, pour un peu, je vous dirais que je vous haïs!

Tout en parlant, Pédrolino, qui fait tous ses efforts pour ne pas pleurer, a pris un coin du tapis de la table pour s'essuyer les yeux; il le tire si bien, qu'il jette par terre papiers, écritoire, plumes, etc.

LE NOTAIRE.

Eh bien, eh bien, qu'est-ce qu'il fait?

PASCARIEL.

Le butor! il jette tout par terre!

Ils s'élancent tous pour ramasser la table.

VIOLETTE, qui s'est baissée la première, et qui ramasse en riant les objets, repousse un peu Isabelle qui cherche l'acte.

Prenez donc attention à l'encre, mamselle!... vous allez gâter votre belle robe!

LE NOTAIRE.

Le maladroit! une pareille secousse, dans un moment où je suis si souffrant!

LÉANDRE, qui a aidé à ramasser les objets tombés.

La la! tout est réparé!

VIOLETTE. Elle se relève tenant un parchemin roulé. A Pédrolino.

Faut donc le signer?

PÉDROLINO.

Ou je m'en vas!

VIOLETTE.

Je le signe, vois! (Elle l'ouvre, et, le posant sur la table, que Pascariel a relevée, elle trace vivement une croix; le parchemin se relève en rouleau de lui-même, et elle le remet à Pédrolino.) Tiens, donne donc ça au notaire de ta main, puisque tu en es si adroit.

PÉDROLINO, prenant le parchemin et le donnant au notaire avec un effort de magnanimité comique.

Le v'là!...

Il se retire au fond, et se cache la figure.

ISABELLE, bas, à Pascariel.

Elle a signé?

PASCARIEL.

Oui, je l'ai vu.

Il fait le geste de tracer une croix.

LÉANDRE, au notaire.

C'est tout?... Il ne manque rien?

LE NOTAIRE, élevant le papier et le mettant dans sa poche.

Vous êtes témoins qu'il est dans mes mains, dressé, minuté, parafé et signé.

Pascariel enlève la table.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE DOCTEUR, MARINETTE, qui paraît désolée.

LE DOCTEUR, entrant du fond.

Ah! Violette! bien m'a pris d'aller aux renseignements. Votre oncle, pour avoir trop voulu faire le marquis, vous laisse plus de dettes que de bien... Mais que nous veulent tous ces gens-là? (A Léandre.) Quel habit! Avez-vous gagné au jeu, que vous vous êtes remonté chez le fripier?...

LÉANDRE, au docteur.

J'ai monsieur, le costume et le pouvoir qui conviennent à mon rang et à ma fortune... Je viens de recueillir un héritage.

LE DOCTEUR.

Ah! vous aussi!... Il en pleut donc?

LÉANDRE.

C'est une moisson d'oncles qui foisonne cette année... Il vient de m'en mourir un en Amérique, un nabab qui me laisse... Mais à quoi bon?... nous perdons le temps! Je viens vous signifier qu'il m'a pris fantaisie de ce marquisat et que je l'achète.

LE DOCTEUR.

Il n'est pas encore à vendre.

LÉANDRE.

Si fait, jurisconsulte, si fait!... C'est moi qui le mets en vente.

LE DOCTEUR.

Quoi? comment?

LÉANDRE.

Permettez, mon bon! je suis ici principal créancier, acquéreur de tous les titres contre feu M. Sbruíadelli... Or donc, il faut nous trouver de l'argent, ou mettre vos propriétés en vente, ou aller en prison si vous l'aimez mieux.

LE DOCTEUR.

Voilà une rare impudence!... (Regardant Isabelle, Colombine et Pascariel, qui ricanent entre eux.) Ah! j'y suis!... j'aurais dû m'en douter... c'est une partie carrée!... Eh bien, après, mes aventuriers, que voulez-vous? Nous n'avons pas encore accepté la succession, et ceci ne nous regarde plus; adressez-vous aux gens de mainmorte, aux hospices!

VIOLETTE.

C'est les pauvres qui héritent?... Ah! tant mieux! mais est-ce qu'on va les mettre en prison?

LÉANDRE.

Non pas; ce sera vous, ma bergère d'Arcadie, vous qui m'avez dédaigné à Récoaro?

LE DOCTEUR.

Pas de bruit, c'est inutile... Grâces rendues à l'incommodité du notaire, nous n'avons rien signé encore ; vous vous êtes trop pressés, vautours de pillage... Avancez, notaire, et dressez l'acte de renonciation.

LE NOTAIRE, d'un ton lamentable et levant le parchemin de la main droite.

Il est trop tard !

LE DOCTEUR.

Qu'est cela ?... vous avez accepté ? Violette, vous avez signé ?

PASCARIEL.

Oh ! la croix y est.

Marinette se jette en pleurant dans le sein de Pédrolino.

LE DOCTEUR.

Mais, malheureuse !... Ah ! les femmes ! quand je le disais, qu'elles étaient bonnes pour tout gâter !... Ah ! quel coup ! quelles vacances !... quel gâchis à débrouiller, au profit des procureurs et des escrocs !... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! où me suis-je venu fourrer ?

VIOLETTE.

Hé la ! monsieur le docteur, avant que de vous désoler comme ça, faites-vous donc montrer l'acte du notaire ; vous n'étiez point là !... peut-être qu'il y manque quelque chose ?

LE DOCTEUR.

Eh ! malheureuse enfant, puisque tu as signé ! Enfin, lisez, lisez, notaire...

LE NOTAIRE.

Hélas ! quelque souffrant que je fusse,... il est valide... Il ne m'est jamais arrivé... (Il ouvre le parchemin et lit.) « Nous, maître Jean Gérolamo (il se met à chanter), simple berger de ce hameau... »

LÉANDRE.

Que dit-il ?

PASCARIEL.

Est-ce qu'il a bu ?

LE NOTAIRE.

Non, c'est bien cela!... c'est ma chanson minutée sur peau de mouton par mon maître clerc... Si vous voulez l'entendre encore... l'occasion s'y trouve...

LE DOCTEUR.

Il s'agit bien de chansons!

LÉANDRE.

Eh! cuistre, nous en sommes soûls, de celle-là! A l'autre!... l'acte! l'acte!

LE NOTAIRE, fouillant dans toutes ses poches.

Impossible?... Non!... je l'ai donc...? Je ne l'ai pas!

LÉANDRE.

Où peut-il être?... il est resté ici?

COLOMBINE et PASCARIEL, courant à la table.

Cherchons!

VIOLETTE, tirant l'autre parchemin de sa poche.

Oh! ne vous échauffez point à chercher, le v'là!... M. le notaire s'est embrouillé l'esprit quand la table est tombée ici, tantôt, et il a ramassé un chiffon pour l'autre.

ISABELLE.

Non, c'est vous! Elle l'a fait exprès!

VIOLETTE.

Oui, mamselle.

PÉDROLINO.

Tu l'as fait exprès? pourquoi?

VIOLETTE.

Eh donc!... tu ne devines pas?...

PASCARIEL.

L'acte est bon, il existe!

LE DOCTEUR.

Il n'existe pas... La croix valant signature n'est qu'au bas de la chanson, voyez! et, tenez, prenez vos titres!

Il leur jette au nez la chanson du notaire.

LÉANDRE.

Soit! nous aurons affaire aux gens de mainmorte, et nous en tirerons pied ou aile.

LE DOCTEUR.

Vous aurez affaire à la justice; et, comme on vient de m'apprendre que l'un de vous, maître Pascariel, est accusé de vol, vous ferez bien, vous, ses complices, de gagner le large, si vous ne voulez être mis en prison.

LE NOTAIRE.

Et pendus, jusqu'à ce que la chose soit éclaircie.

LÉANDRE.

C'est votre avis, notaire ?

LE DOCTEUR.

Et le mien, à moi, docteur en droit.

LÉANDRE, offrant sa main à Isabelle.

Bien obligé de la consultation ! Partons, mon incomparable !

Ils sortent.

PASCARIEL, à Colombine.

Ma charmante, filons !

Ils suivent.

LE DOCTEUR.

Quant à nous, nous laissons l'héritage aux hospices et sous la protection de la loi.

VIOLETTE.

Entends-tu, Pédrolino ? nous lâchons l'héritage !

PÉDROLINO.

Nous... tu... (Tremblant.) Eh bien, alors, nous allons nous en aller au pays ?

VIOLETTE.

Et nous marier...

PÉDROLINO, vivement et levant la main.

Aussi vrai que j'aime Dieu, je n'ai point embrassé la Colombine.

VIOLETTE.

Je le sais bien, va, mon fils ! mets-toi à genoux !

PÉDROLINO, s'y jetant.

Dans le feu, si tu veux !...

VIOLETTE.

Tends la joue !...

PÉDROLINO.

Oui, baille-moi le plus furieux soufflet !... ça enlèvera le venin du serpent !

VIOLETTE.

Tiens ! (Elle l'embrasse.) Le v'là ôté !

PÉDROLINO, éperdu.

Oh la la ! mon Dieu ! je vas mourir... Non, je vas crier... je vas danser...

Il saute comme un fou, embrasse la Marinette et court au docteur, qui hésite un instant, sourit et se décide à le recevoir dans ses bras.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas une raison pour m'étouffer ! Allons, je vois bien que, s'il y a de grands coquins par le monde, il y a encore des cœurs simples, qui savent aimer ! Tenez, je n'ai jamais chéri les marmots; mais vous voilà tout élevés, vous deux, et je vous adopte pour me faire société, pour soigner ma petite maison de Récoaro en mon absence, et m'y faire bon accueil au retour; m'y garder tout à fait quand je serai caduc ; recueillir mon héritage et soigner mon tilleul après moi. (A Marinette.) Et vous, vieille femme, allez faire vos paquets... Pédrolino, ma carriole !... Ah ! mes vacances, je vais donc enfin vous passer en paix et en joie !...

PÉDROLINO.

Embrassons-nous, mignonne,
Malgré ce qu'on dira.

VIOLETTE.

Pour ne fâcher personne,
Faut qu'on le permettra.

PÉDROLINO, au public.

Le baiser qu'elle donne,
Faut pas qu'on en rira.

VIOLETTE.

Pour que la chos' soit bonne,
Faut qu'on l'applaudira.

Pendant ce couplet, le notaire passe des larmes à la mélomanie, et accompagne de ses gestes et de sa physionomie.



RONDEAU

PAROLES ET MUSIQUE DE GEORGE SAND



FIN DES VACANCES DE PANDOLPHE.

LE

DÉMON DU FOYER

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Gymnase-Dramatique. — 1er septembre 1852

DISTRIBUTION

LE MARQUIS..............................	MM. LAFONTAINE.
LE PRINCE..............................	DUPUIS.
LE MAESTRO..............................	GEOFFROY.
CAMILLE CORSARI......................	Mmes ROSE-CHÉRI.
FLORA CORSARI........................	LUTHER.
NINA CORSARI..........................	CHÉRI-LESUEUR.
BEPPO, domestique des demoiselles Corsari.	MM. ANT. BLONDEL.
UN MAITRE D'HOTEL......................	ANTONIN.
UN GARCON D'HOTEL, UN CHIRURGIEN, DEUX LAQUAIS.	

Aux environs de Milan, au premier acte; à Gênes, au second.

ACTE PREMIER

Dans une villetta aux environs de Milan. Un petit salon de campagne, goût italien, fort modeste. Porte au fond et fenêtres ouvertes, d'où l'on voit un jardin. Porte à droite et à gauche,

SCÈNE PREMIÈRE

LE MAESTRO, LE MARQUIS. Ils entrent.

LE MAESTRO.

C'est ici, reposez-vous.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE MAESTRO.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

Eh bien, cher maestro, me direz-vous enfin pourquoi nous avons quitté Milan, et à qui nous venons rendre visite dans cette petite maison des champs ?

LE MAESTRO.

Patience donc, *signor marchese* ! Je vous annonce une surprise, et vous ne vous y prêtez pas du tout ! Asseyez-vous. Vous êtes ici comme qui dirait dans ma famille.

LE MARQUIS.

A la bonne heure. Je vous ai donné ma journée ; faites de moi ce que vous voudrez. Est-ce que nous sommes chez une femme ? Oui, voici un vêtement de femme.

LE MAESTRO.

Vous êtes chez des femmes.

LE MARQUIS.

Tant mieux, si par hasard elles sont jeunes et belles.

LE MAESTRO, avec une intention comique.

Pas du tout. Elles sont vieilles et laides. (*S'asseyant.*) Mais que vous êtes curieux ! changeons de propos pour vous faire enrager ! Vous avez donc été content hier à la Scala ?

LE MARQUIS.

Dites ravi, transporté ! Votre opéra est un chef-d'œuvre.

LE MAESTRO.

Oh ! des chefs-d'œuvre !... on n'en fait plus.

LE MARQUIS.

On a dit ça de tout temps, et on en a toujours fait.

LE MAESTRO.

Que je suis fâché de n'avoir pas su que vous étiez là ! La représentation m'eût intéressé davantage si j'avais senti dans la salle un dilettante tel que vous.

LE MARQUIS, lui prenant la main.

Dites mieux, un ami dévoué.

LE MAESTRO.

Ah ! les amis sont si indulgents !

LE MARQUIS.

Pas toujours !

LE MAESTRO.

Je parle des amis qui nous aiment, et non pas de ceux qui nous détestent : nous avons beaucoup de ces derniers dans les arts !

LE MARQUIS.

Mais, moi, j'espère que...

LE MAESTRO.

Oh ! vous, je crois que vous m'aimez ; car je sais que je vous aime ! Ah çà ! vous n'avez donc encore vu personne à Milan, mon Vénitien ?

LE MARQUIS.

Ma foi, non ! Arrivé à six heures, je n'ai pas même pris le temps de m'habiller pour aller au théâtre. J'avais faim et soif de bonne musique, et j'avais là aussi un intérêt de cœur.

LE MAESTRO.

Ah ! oui-da !

LE MARQUIS.

Quoi ! puis-je, en savourant votre œuvre, ne pas m'enorgueillir de votre succès ? puis-je oublier que je suis votre compatriote et que j'ai eu l'honneur d'avoir pour professeur de musique, dans mes jeunes ans, un pauvre artiste, bien longtemps méconnu, qui a été enfin proclamé un des premiers compositeurs de l'Italie ? Et tenez, Santorelli, je me rappellerai toujours que, si vous n'avez pas fait de moi un élève digne de vous... hélas ! les enfants des riches ne sentent pas toujours le prix des bienfaits qu'on leur prodigue !... du moins, vous avez ouvert mon âme au sentiment du grand et du beau. Vous me versiez votre enthousiasme, et je crois que, si je suis devenu un homme de cœur, c'est beaucoup à vous que je le dois.

LE MAESTRO, ému.

Cher enfant !... (Se reprenant.) Cher marquis !...

LE MARQUIS, lui donnant la main.

Ah ! ne vous reprenez pas ! Dites comme autrefois.

LE MAESTRO.

Eh bien, oui, mon cher enfant, mon cher Paolino ! Tenez ça me fait toujours du bien de vous revoir, ça me rajeunit ! Pourquoi n'êtes-vous pas venu me trouver après le spectacle?

LE MARQUIS.

J'étais en habit de voyage, et, d'ailleurs, je ne voulais pas mêler mon compliment aux compliments de tout le monde. Mais, ce matin, ma première pensée, ma première visite ont été pour vous ! Que je vous remercie de m'avoir pris pour compagnon de votre promenade ! Je craignais de vous trouver si occupé...

LE MAESTRO.

Oh ! il n'y a pas d'occupation qui tienne ! Je viens ici tous les jours. C'est si près de la ville, d'ailleurs ! (Un temps bien marqué.) Vous me disiez donc que vous avez été content aussi de la débutante ?

LE MARQUIS, avec une certaine exaltation.

La Corsari ? Ah ! mon ami, j'en suis charmé, trop charmé, peut-être !

LE MAESTRO.

Ah bah ?

LE MARQUIS.

Vous savez bien que j'ai la tête vive : vous me l'avez souvent reproché. Eh bien, cette fois, me blâmez-vous de trouver que le talent et la voix de la Corsari sont les plus pénétrants, les plus sympathiques qu'il y ait au monde ? Suis-je fou de n'avoir pas dormi de la nuit ?

LE MAESTRO.

Ma foi, non. Je suis fier d'elle. C'est mon élève.

LE MARQUIS.

On me l'a dit à Venise.

LE MAESTRO.

Parle-t-on déjà un peu d'elle à Venise ? Il n'y a pas plus d'un mois qu'elle est au théâtre.

LE MARQUIS.

Encore un mois, et l'on en parlera dans toute l'Italie, n'en doutez pas. C'est un talent vrai, une destinée sûre.

LE MAESTRO.

C'est mon avis. Sans être de la première beauté, elle est agréable.

LE MARQUIS.

Elle m'a paru belle à ravir : je ne peux pourtant pas dire que j'aie vu ses traits. J'étais placé loin et je n'avais pas de lorgnette. Je m'étais caché seul dans une petite loge pour n'avoir à causer avec personne et pour savourer votre musique en avare. Et puis, que vous dirai-je ? je n'étais pas pressé de voir de près l'ange d'harmonie qui chantait pour mon âme. Je ne regardais pas la Corsari. Je voulais l'aimer d'un amour immatériel...

LE MAESTRO.

Allons, c'est bien vous ! Et sa sœur, l'avez-vous remarquée ?

LE MARQUIS, avec insouciance.

Non ; a-t-elle une sœur ?

LE MAESTRO.

Celle qui chantait le second rôle ?

LE MARQUIS, cherchant à se souvenir.

Ah ! oui ; une belle voix.

LE MAESTRO.

Et une jolie personne !

LE MARQUIS.

Je n'y ai pas fait attention. Elle n'a ni âme ni talent ! mais pardonnez ma franchise. Elle est peut-être aussi votre élève ?

LE MAESTRO.

Oh ! celle-là n'a eu qu'un maître, la paresse... Mais, en fait de paresse... conçoit-on celle de mes vieilles dames ? Elles ne nous savent pas ici. Je vais les chercher.

LE MARQUIS.

Vous me quittez ? Si quelqu'un vient ici en votre absence,

quelle figure absurde vais-je faire, moi qui ne sais pas où je suis?

LE MAESTRO.

Allons! il faut bien que je vous le dise; il est temps. Vous êtes chez la Corsari.

LE MARQUIS, avec élan.

En vérité? Oh! merci, merci, mon ami!

LE MAESTRO.

Oh! oh! c'est donc une passion? Si vite que ça?

LE MARQUIS, souriant.

Qui sait? J'ai le cœur libre, et l'on dit que le sien est encore tout entier à la Muse!

LE MAESTRO.

C'est vrai! on lui rend justice; son cœur est libre et pur!

LE MARQUIS.

Merci! merci encore pour ce que vous me dites là.

LE MAESTRO.

Doucement, doucement, Paolino!... Vous êtes un homme de premier mouvement... un homme d'honneur, je le sais... Mais ici... Écoutez... Je veux... je dois vous dire tout. Après cela, je serai tranquille. Sachez donc que toute atteinte portée au repos, au bonheur, à la considération de la Corsari serait un attentat contre moi-même.



LE MARQUIS.

Parlez, ami, j'écoute.

LE MAESTRO.

Vous avez vu dans votre enfance, à Venise, la pauvre Éléna Corsari, une actrice de quelque mérite, une femme dont le cœur valait mieux que la tête, et dont j'ai toujours été l'ami sincère, bien qu'elle se soit vite lassée de partager ma mauvaise fortune. Elle est morte, il y a dix ans, ne laissant rien au monde... que trois filles... dont une, celle qui vous a charmé...

LE MARQUIS.

Oh! mon ami, je comprends qu'elle ait le feu sacré, celle-là.

LE MAESTRO.

Elles étaient dans la misère, et j'avais alors à peine de quoi vivre. Mais comment pouvais-je séparer ce que Dieu avait uni par le sang! Je me chargeai des trois orphelines. L'aînée, qui est une bonne âme, m'a aidé à élever les deux autres. Dieu merci ! nous voici tous à flot. Ces filles respectent le souvenir d'une tendre mère et ne doivent jamais rien savoir du secret que je vous confie.

LE MARQUIS.

Oh! soyez sûr...

LE MAESTRO.

Oui, oui, mais ce n'est pas tout ! Un homme de votre rang peut être le frère et l'ami de la fille du maestro, mais rien de plus... (Ils se donnent la main.) Non, vous ne l'oublierez pas, vous !

Il sort ému par le fond.

SCÈNE II

LE MARQUIS, seul.

Non, je ne l'oublierai pas, car c'est à mes yeux un titre de plus, un titre de noblesse ! Ah ! mon cher maître ! le meilleur ami de mon enfance, vous me croyez donc bien changé ! imbu des préjugés et des ambitions du monde... Eh bien, je me sens fier d'être encore, à vingt-cinq ans, le garçon naïf et droit que vous avez connu... De plus, je suis libre !... On vient... C'est elle ! Cette parure exquise... cette démarche aisée... Oui, oh ! je suis ému !

SCÈNE III

LE MARQUIS, FLORA CORSARI, mise avec goût et recherche, et s'avançant avec assurance.

FLORA.

Mille pardons, monsieur le marquis ! le maestro nous avait

bien parlé de vous, mais il ne vous attendait pas sitôt à Milan ; et nous n'espérions pas l'honneur de votre première visite.

LE MARQUIS.

Signora Corsari, je me sens si troublé en vous voyant, que je n'entends pas ce que vous me dites.

FLORA.

Vraiment ? Mais, si votre émotion allait me gagner, il nous serait difficile de causer ensemble.

LE MARQUIS.

Eh bien, ne causons pas ! Laissez-moi vous regarder. Je vous ai entendue hier ! Votre voix est là ! (Il met la main sur sa poitrine.) Mais je ne vous ai pas vue. Mon Dieu, vous n'aviez pas besoin d'être si belle !

FLORA, minaudant.

Vous êtes louangeur, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Oh ! ne vous alarmez pas : ne prenez pas ma franchise pour de l'audace. Je passe dans le monde pour bizarre parce que je suis simple, et pour sauvage parce que je suis sincère. J'ai un culte pour le talent et pour la beauté : que pouvez-vous trouver là d'extraordinaire, et qu'y a-t-il de plus respectueux que l'admiration ? Tenez, signora, je fais plus que de vous admirer, je vous aime ! Oui, je vous aime comme on aime le beau et le vrai. Dites que vous acceptez un enthousiasme digne de vous par sa pureté, et laissez-moi toucher votre main en signe d'estime et de confiance.

FLORA.

Ma main ?... Mais je ne sais si je dois... (Elle donne sa main et dit à part.) Oh ! il est encore plus galant que le prince !

LE MARQUIS, lui donnant la main.

Oui, vous devez croire en moi, en moi qui n'ai vécu que par vous, hier, pendant trois heures. N'est-ce rien que de faire vivre l'âme et la pensée, et ne vous dois-je pas pour cela une reconnaissance ardente ?...

SCÈNE IV

LE MARQUIS, FLORA, NINA.

NINA; elle est mise en bourgeoise sans prétentions, et a de la rondeur dans les manières

Bonjour, monsieur le marquis. Ma sœur Camille était retenue par le maestro, elle vous prie de l'excuser, mais elle va venir vous saluer. (A Flora.) Tiens! tu es là? Comme tu t'es faite belle, ce matin!

FLORA, avec humeur.

Mais pas plus qu'à l'ordinaire, je crois! (Bas, au marquis.) C'est notre sœur aînée, une bonne fille, très-bourgeoise et assez ennuyeuse. Vous plaît-il de faire un tour sur la terrasse avec moi, en attendant mon autre sœur?

LE MARQUIS.

Que m'importent vos sœurs, pourvu que je sois près de vous? Ah! c'est vous seule...

FLORA.

Vrai? Donnez-moi donc le bras!

LE MARQUIS.

Je n'osais pas vous l'offrir.

Ils sortent par le jardin.

SCÈNE V

NINA, seule.

Elle a été chercher son ouvrage sur un meuble, au fond, pendant l'aparté de Flora et du marquis. Elle les regarde sortir avec étonnement.

Tiens! comme elle vous l'emmène! Est-ce qu'elle s'est mis en tête de l'accaparer? Est-elle drôle! Prend-elle des airs dégagés, à présent!

SCÈNE VI

NINA, LE MAESTRO, CAMILLE.

Camille est mise avec une simplicité extrême.

LE MAESTRO.

Eh bien, où est-il donc passé, mon marquis?

NINA.

Ah! ma foi, Flora l'a déjà déniché. Voyez! elle l'emmène au jardin!

CAMILLE.

Eh bien, qu'est-ce que ça fait, chère sœur? Le marquis est un homme de bonne compagnie, et, puisque le maître nous dit que nous pouvons agir avec lui comme avec un ami...

LE MAESTRO, prenant le bras de Camille.

Oui, oui! Allons les rejoindre.

NINA, travaillant toujours.

Pourvu que ça ne la mette pas de mauvaise humeur pour toute la journée!

LE MAESTRO, s'arrêtant.

Pourquoi donc ça?

NINA.

Parce que votre marquis lui en conte déjà. Il lui parlait avec feu quand je suis entrée; il lui baisait la main, et, crac! elle a tourné les talons, comme elle fait toujours, quand on dérange ses coquetteries!

LE MAESTRO.

Ah çà! elle est donc toujours d'une coquetterie effrénée, la petite sœur? (A Camille.) Tu me disais que ça se corrigeait! son *fiasco* sur la scène aurait dû pourtant lui prouver que la beauté sans le talent...

NINA.

Bah! elle dit que le talent sans la beauté est moins encore.

LE MAESTRO, piqué, se retournant vers Camille.

Prétend-elle que sa sœur soit laide?

NINA.

Elle prétend être plus belle et se dédommager dans le monde des succès que Camille lui enlève au théâtre.

LE MAESTRO.

Dans quel monde? Se croit-elle une grande dame, par hasard?

NINA.

Les grands seigneurs lui font croire qu'elle est quelque chose!

LE MAESTRO.

Qui ça?

NINA.

Tous ceux qui viennent flâner dans les coulisses.

LE MAESTRO.

Dites-moi, avez vous remarqué que le prince Valdimonté s'occupât d'elle?

NINA.

Oh! celui-là ne lui dit rien de trop.

LE MAESTRO.

Faites-y attention, à ce fameux ami de l'art, qui n'entend rien à la musique! à ce protecteur désintéressé des cantatrices, dont l'unique passion est de compromettre celles qui sont encore pures, et dont tout le système consiste à ne leur inspirer aucune méfiance! Si Flora l'écoutait...

NINA.

Elle n'écoute personne, mais elle se vante de charmer tout le monde!

LE MAESTRO.

Eh bien, moi, je finirai par lui dire, à cette péronnelle...

CAMILLE.

Ah! mon ami, n'est-ce pas son droit de se consoler un peu, par ses charmes, des froideurs du public pour son talent?

LE MAESTRO.

Son talent! comme si elle en avait!

CAMILLE.

Raison de plus pour ne pas lui reprocher les innocentes compensations de la coquetterie.

LE MAESTRO.

Tiens, Camille, tu la gâtes, que c'est ridicule!

NINA.

Oh! oui, par exemple!

CAMILLE.

Parle donc, toi, gâteuse d'enfants, qui nous as élevées toutes deux, avec quelle douceur, quelle tendresse, quelle patience!

NINA, pleurant.

Toi... tu m'en as récompensée!... Mais elle! elle me fera mourir de colère et de chagrin!

LE MAESTRO.

Allons, allons, la sœur aînée! ne vous montez pas la tête; elle se corrigera... nous la corrigerons, que diable! Il ne faut pas pleurer comme ça à tout propos! Ça peut faire du mal à Camille, vos petites querelles d'intérieur. Songez qu'elle chante pour le public, à présent, et qu'il ne faut pas qu'une cantatrice ait des émotions en dehors du théâtre.

NINA, essuyant ses yeux.

C'est vrai... Mais si vous saviez de quoi Flora nous menace!

LE MAESTRO.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a? Me cache-t-on quelque chose ici? Je veux tout savoir, moi!

NINA.

Non, rien, des enfantillages! Elle ne pense pas à ce qu'elle dit!

LE MAESTRO.

Si fait! Il y a quelque chose... que tu me diras, toi... Mais, pour le moment... (se retournant vers Camille), allons donc rejoindre mon marquis. Il paraît nous avoir oubliés.

CAMILLE.

Rien ne presse, maître.

LE MAESTRO.

Pourquoi donc? Je suis pressé, moi, de te présenter un de mes meilleurs amis, un homme dont je fais le plus grand cas, et dont je t'ai souvent parlé.

CAMILLE.

Eh! mon Dieu, est-il convenable que je montre plus d'impatience qu'il n'en fait voir lui-même?...

Nina a fait des signes au maestro pour l'engager à persister dans son intention d'aller au jardin. Camille s'interrompt en voyant ses signes.

LE MAESTRO.

Allons, allons, je comprends que la Florine commence à trop prendre sa volée!

CAMILLE.

Eh! non, maître, c'est une enfant!

LE MAESTRO.

Tu la vois à travers toi-même... Et moi, je me méfie de sa légèreté... Je n'entends pas qu'elle s'émancipe comme ça! Ça n'est pas à cause d'elle, je m'en moque.

CAMILLE.

Oh! mon ami.

LE MAESTRO, fâché.

Oui, je m'en moque! Mais c'est à cause de toi. Je ne veux pas que Camille ait une sœur qui se conduise mal sous ses yeux... ça retomberait sur toi... et sur Nina. N'est-ce pas, Nina? Allons, parle; qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

CAMILLE, qui a passé près de Nina.

Non, non, pas encore. Tu sais comme il la gronde quelquefois...

NINA, au maestro.

Un autre jour! Ce n'est peut-être pas ce que je m'imaginais.

LE MAESTRO.

Allez toutes les trois au diable! Ah! les femmes! J'aimerais autant me faire un archet d'une toile d'araignée que de

compter sur un brin de franchise ou de raison de leur part.

CAMILLE, triste et tendre.

Allons, voilà que vous vous fâchez contre moi, à présent!

LE MAESTRO.

Et toi, voilà que tu as les yeux pleins de larmes! C'est ça, pleure, je te le conseille! Serre-toi le gosier, éraille-toi la voix!... S'il n'y a pas de quoi se damner!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, FLORA, LE MARQUIS.

LE MAESTRO.

Allons donc, marquis, que devenez-vous?

LE MARQUIS.

Mais rien... (à part), pas même amoureux. (Il salue Camille. Signora...

LE MAESTRO, bas, au marquis.

Ne lui dites-vous rien?

LE MARQUIS.

Ah! c'est l'autre?... Je ne sais que lui dire... (Haut.) Signora, j'ai eu le plaisir de vous entendre hier... vous avez votre part... vous contribuez certainement au grand succès du chef-d'œuvre...

LE MAESTRO, à part.

Que diable lui chante-t-il là?

CAMILLE, avec sincérité.

Épargnez-moi les compliments d'usage, monsieur le marquis. Quand on parle de l'œuvre du maître, les artistes ne comptent guère et rougissent presque d'être cités après lui.

LE MARQUIS.

Vous êtes extrêmement modeste, signora. C'est une rare qualité... (à part.) que n'a pas sa sœur! (Au maestro, montrant Camille.) Eh bien, sa figure et sa voix sont très-sympathiques. Elle a l'air d'une bonne fille.

LE MAESTRO, à part.

Une bonne fille! une bonne fille! Ah çà! mais...

CAMILLE.

Vous allez nous faire le plaisir de prendre le chocolat avec nous, n'est-ce pas, monsieur le marquis?

NINA.

Ah! oui, par exemple! C'est moi qui le fais, et le maestro peut vous en donner des nouvelles. Je vais le servir.

Elle sort.

FLORA.

Apportez-le ici; la salle à manger est si petite et si laide!...

LE MAESTRO, pendant que Nina sort et que Flora s'étend nonchalamment sur la causeuse.

Bah! qu'est-ce que ça fait au marquis, que la salle à manger ne soit pas belle? Il sait bien que vous ne gagnez pas encore trente mille francs par saison!

FLORA, au marquis, qui paraît rêveur.

Est-ce que vous êtes triste, marquis?

LE MARQUIS, se réveillant.

Triste, moi? pourquoi donc?

Il s'approche d'elle.

FLORA.

Alors, vous êtes gai. Tant mieux, car je ne puis souffrir la réflexion et la mélancolie. Je voudrais voir tout en rose, vivre de rêves et d'illusions...

LE MARQUIS.

Moi aussi. Malheureusement, toutes choses ne s'arrangent pas au gré de notre fantaisie, et l'esprit le plus riant voit ses illusions lui échapper...

FLORA, baissant la voix. Le maestro, qui l'observe, va doucement se placer derrière la causeuse pour écouter. Pendant ce temps, Camille essuie les tasses avec soin et prépare la table.

On dirait que c'est à cause de moi que cette idée vous vient! Tenez, vous êtes soucieux, convenez-en. Est-ce que j'ai dit quelque chose, dans le jardin, qui vous ait attristé?

LE MARQUIS.

Oui, plusieurs choses qui m'ont étonné, au point que...

LE MAESTRO.

Elle a dû dire mille sottises!

FLORA.

Ah! vous nous écoutiez?

LE MAESTRO.

Eh bien, pourquoi pas? avez-vous des secrets à lui confier?

LE MARQUIS, étonné.

Oh! non, certes! La signora prétendait qu'elle n'aimait pas énormément la musique et voulait me faire dire que je n'y tenais pas non plus. Qu'elle me pardonne ma franchise, mais j'ai cru voir là une affectation...

LE MAESTRO.

Ma foi, non! Elle vous a dit ce qu'elle pense. Elle n'aime que le caquetage et les chiffons.

LE MARQUIS, stupéfait.

Ah! vraiment, est-ce possible?

Flora s'évente avec dédain.

LE MAESTRO, apercevant Camille qui met le couvert.

Eh bien, qu'est-ce que tu fais donc là, toi?

CAMILLE.

Je suis sûre que vous avez faim, et je me dépêche...

LE MAESTRO, lui ôtant la serviette des mains.

Tu sais que je ne veux plus que tu t'occupes du ménage. C'était bon avant le succès, tout ça! On pouvait douter de l'avenir, et se tenir prête à rentrer modestement dans la médiocrité. Mais, à présent, ces soins-là ne te conviennent plus. Est-ce que tu en as le temps? est-ce que ces mains-là sont faites pour essuyer la vaisselle?

CAMILLE, baissant la voix. Le marquis commence à l'observer attentivement et à l'écouter.

Oh! cher maître, voulez-vous donc que Nina ait toute la peine? C'est un plaisir pour moi de l'aider!

LE MAESTRO, haut.

Que Nina se repose si bon lui semble. N'avez-vous pas des domestiques? Je vous en ai choisi deux très-bons. Où sont-ils? Est-ce que tu les as gâtés, comme tu gâtes tout ce qui t'approche? (Allant au fond.) Beppo, où êtes-vous donc? Beppo!

CAMILLE.

Il est sorti.

LE MAESTRO.

Pourquoi à l'heure du déjeuner?

FLORA, d'un ton d'autorité.

C'est moi qui l'ai envoyé à la ville.

LE MAESTRO.

Vous avez eu tort! Pourquoi l'avez-vous envoyé à la ville?

FLORA.

J'avais besoin d'un diadème.

LE MAESTRO.

Pour quoi faire un diadème? pour éblouir les oiseaux de votre jardin?

FLORA, avec humeur.

Eh! non, pour mon rôle.

LE MAESTRO.

Quel rôle? est-ce que vous allez faire la prima donna, ce soir?

CAMILLE.

Elle a la fantaisie d'un bandeau de perles. Qu'est-ce que ça vous fait, maître?

LE MAESTRO.

Moi, je n'entends pas ça. Une confidente porte de simples bandelettes de laine. Elle n'aura, mordieu! pas de perles.

FLORA, en colère.

Quelle tyrannie! c'est pour m'humilier, pour me rabaisser toujours.

LE MAESTRO.

Oh! fâchez-vous et frappez du pied! vous n'aurez pas de diadème, car cela ne vous fera pas mieux chanter, et, si vous n'êtes pas contente, je vous retire le rôle.

FLORA.

Ah! si vous croyez que j'y tiens, par exemple!...

CAMILLE, la caressant.

Flora! chère petite, je t'en supplie!

Flora est sur la causeuse, où elle suffoque de dépit. Camille la console et l'embrasse. Le maestro, irrité, a envie de casser une chaise et reprend sa lecture.

LE MARQUIS, *à part, sur le devant de la scène, observant les deux sœurs.*

Cette petite robe grise, cette figure douce, cette humble, cette modeste créature... c'est la vraie Corsari, la grande artiste, la Cendrillon de génie!... mon rêve, mon idéal!... Et je m'étais trompé! Oh! que je suis heureux!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, NINA, *qui apporte une grande chocolatière.*

Le marquis court au-devant d'elle, la débarrasse et verse le chocolat dans les tasses.

NINA.

Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *faisant, dans son empressement, quelques gaucheries.*

Laissez-moi faire, signora. J'ai la passion de ces détails du ménage.

LE MAESTRO.

Allons, bon! voilà le marquis faisant le service de la table, à présent! Où donc est Marotte? a-t-elle été chercher un manteau de brocart pour cette princesse?

CAMILLE.

Mon cher maître, de grâce, vous la rendez malade, cette pauvre enfant!... et cela me fait mal aussi, à moi!

LE MAESTRO, *avec un mélange de colère et de bonté.*

Il ne manquait plus que ça! Allons, allons, Florine! enfant

gâté! démon!... petite!... à table! Voulez-vous faire une scène devant un étranger?

FLORA.

C'est vous qui...

CAMILLE, bas.

Tais-toi donc! tu auras ton bandeau, je m'en charge!

LE MAESTRO, voyant le marquis qui apporte le guéridon.

Mais où diable est donc Marotte? Nina, l'avez-vous renvoyée? C'est de l'avarice que de vous obstiner à cette vie bourgeoise!

NINA.

Ah! ne me grondez pas; ce n'est pas ma faute. Elle est partie! (Bas.) Flora la faisait damner; mais ne dites rien. Voyez, Camille pleure à la dérobée!

CAMILLE.

Allons, déjeunons, maître; voilà votre chaise, votre tasse.

LE MAESTRO, regardant la tasse.

Non! elle a été remplacée.

FLORA.

C'est moi qui l'ai cassée hier, dans un moment d'impatience; voulez-vous me battre pour une tasse?

LE MAESTRO, à part.

Ah! que ça me ferait de bien!

LE MARQUIS, à Flora, en lui offrant une tasse.

Aurai-je l'honneur...?

Le maestro s'impatiente.

FLORA, repoussant la tasse.

Je n'ai pas faim.

CAMILLE.

Je t'en prie, ma chérie, mange un peu! essaye, l'appétit te viendra.

Le maestro hausse les épaules en voyant bouder Flora.

LE MARQUIS, à Flora, insistant pour lui offrir sa tasse.

Signora...

Flora refuse.

LE MAESTRO, NINA, CAMILLE.

Ah!...

LE MARQUIS, à Nina, se hâtant de changer la conversation.

Vous aimez la campagne, signora?

NINA.

Oui, puisque Camille l'aime.

LE MARQUIS.

Oh! alors, qui ne l'aimerait! La signora Flora doit l'aimer aussi?

FLORA.

Moi? Je la déteste!

LE MARQUIS.

C'est étonnant. Peut-on vivre ailleurs qu'à la campagne? (A Nina, lui montrant Camille.) Et les fleurs?

NINA.

Les fleurs? Elle en est folle.

LE MARQUIS.

J'en étais sûr.

FLORA, railleuse.

Et les petits oiseaux, les petits agneaux, tous les innocents animaux!

NINA.

Eh bien, oui!... elle gâte tout ça! elle a les goûts d'un enfant!

LE MARQUIS.

Elle est un peu comme Dieu, qui aime et protége la faiblesse.

LE MAESTRO, étonné, regardant le marquis.

Ah çà! pourquoi ne lui parlez-vous pas à elle-même?

LE MARQUIS.

Mais c'est que je n'ose pas!

CAMILLE.

En vérité? pourquoi donc, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Ah! vous le demandez?

LE MAESTRO.

Parlez-lui musique.

LE MARQUIS.

Non; car, malgré moi, je lui parlerais d'elle-même, et je me suis promis de ne lui adresser aucune sorte d'éloge.

LE MAESTRO.

Vous me disiez pourtant...

LE MARQUIS.

Oh! ne lui répétez rien de ce que j'ai pu dire hors de sa présence. Il y a au fond de l'humilité des grandes âmes une dose d'orgueil bien légitime. Elles sentent que, s'il est permis à tout le monde de les adorer, il n'est pas permis à tout le monde de le leur dire. Si j'étais vous, je lui dirais... Mais je ne suis que moi, et je ne lui dirai rien, dussé-je étouffer!

LE MAESTRO.

A la bonne heure! (A part.) Je me disais aussi : « Qu'est-ce qu'il a donc? »

FLORA, avec dépit.

Le marquis possède toutes les formules de la louange. J'espère, Camille, que tu es contente?

CAMILLE.

Je suis reconnaissante de l'intention; mais je n'accepte pas...

NINA.

Il faut accepter ce qui vient du cœur, va! et l'on voit bien que, chez lui, c'est le cœur qui parle. Moi, je l'en remercie pour toi. Tiens...

Elle tend sa main au marquis, qui la lui baise. Flora éclate de rire. Nina a fait un exclamation d'étonnement.

LE MAESTRO.

Ah! ah! vous avez donc fini de pleurer? A présent, de quoi riez-vous?

FLORA.

De la figure de Nina quand on lui baise la main. Elle n'est pas habituée à ça.

LE MARQUIS.

C'est peut-être un peu familier de ma part. La signora Nina voudra bien pardonner à un moment d'effusion...

NINA.

Oh ! je vous pardonne bien, allez !

FLORA, qui rit toujours, au maestro.

Ah ! voyons, maestro, ne me faites pas ces yeux terribles ! j'ai comme ça des envies de rire, moi ; ça me vient sans motif, comme les effusions de M. le marquis.

LE MARQUIS.

Sans motif?... dois-je dire le mien ?

LE MAESTRO.

Oui, dites-le, Paolino !

LE MARQUIS.

Je vois vite, comme je sens vite toutes les choses du cœur, et j'ai vu et senti tout de suite, dans les yeux et dans l'accent de la signora Nina, qu'elle aimait sa sœur Camille avec passion.

NINA.

Oh ! ça, c'est ce qui s'appelle avoir la vue bonne.

CAMILLE, prenant la main de Nina.

Et vous avez vu qu'elle m'aime ainsi parce qu'elle est un ange !

LE MARQUIS.

Ce qui le prouve bien, c'est qu'elle m'a compris, elle.

NINA, à Camille.

A cause de ce qu'il pense de moi, tu devrais bien aussi lui tendre la main.

LE MAESTRO.

Oui, et c'est par là que vous eussiez dû commencer ; car il est mon enfant, lui aussi !

CAMILLE, tendant la main au marquis.

Je le sais.

LE MARQUIS ne lui baise pas la main, mais la garde dans les siennes avec émotion.

Je suis bien heureux ! merci ! le plus beau moment de ma vie est celui où vous m'acceptez pour votre serviteur.

LE MAESTRO.

Dites son frère.

LE MARQUIS.

Non, son esclave!

FLORA, se levant de table avec colère.

De mieux en mieux! le marquis a une puissance d'expansion vraiment remarquable. Est-ce qu'il est toujours comme ça? C'est bon à savoir. C'est très-amusant!

LE MARQUIS, se levant et s'approchant de Flora.

Pourquoi donc, signora? parce que je me suis exprimé devant vous en admirateur de la beauté?

FLORA, à demi-voix.

Ne trouver que cela à louer dans une femme équivaut parfois à une injure.

LE MARQUIS, haut.

Ai-je dit cela, mon Dieu? n'ai-je pas admiré aussi l'étendue de votre voix?

CAMILLE, avec empressement.

N'est-ce pas, qu'elle a une voix magnifique? Elle en a beaucoup plus que moi, cela est certain, et, quand elle voudra travailler un peu...

LE MARQUIS.

Ah! il faudrait qu'elle eût l'amour de l'art, et elle s'en défend! Mais il n'y a pas de crime à cela, on n'est pas forcé d'aimer la musique pour être une personne de mérite. Quand on a la bonté, le dévouement, la simplicité! (A Flora.) Tenez, signora, si votre sœur n'avait pas son admirable talent, elle commanderait encore la tendresse et le respect par les qualités de son âme.

FLORA, bas, au marquis.

Vous les avez appréciées bien vite, ces qualités-là...

LE MARQUIS.

Comme j'ai apprécié les grâces de votre personne.

Pendant qu'ils causent ensemble, Nina et Camille rangent. Le maestro les aide en montrant de l'humeur chaque fois que Camille touche à quelque chose.

FLORA, au marquis.

Tenez, monsieur, convenez que vous m'avez prise tantôt pour Camille?

LE MARQUIS.

Quelle plus humble flatterie eussé-je pu vous adresser si je l'avais fait exprès?

FLORA, avec une rage concentrée.

Ah! ceci est une insulte!

LE MARQUIS.

Dieu me préserve d'en avoir eu la pensée!

SCÈNE IX

LES MÊMES, BEPPO, apportant un écrin

LE MAESTRO.

Ah! le voilà, ce fameux diadème.

CAMILLE, prenant l'écrin des mains du domestique.

Non, ne parlons plus de cela; c'est quelque chose pour moi.

FLORA, inquiète.

Mais non!... c'est...

CAMILLE, lui remettant l'écrin à la dérobée.

Cache-le et ne dis rien. Je te réponds qu'il consentira à te le laisser porter ce soir. (Haut.) Allons-nous au jardin, maître? Il fait si beau!

LE MAESTRO.

Oui, allons respirer dehors à pleins poumons, et plus de querelles, j'en ai assez!

NINA.

Oh! moi, j'en ai la tête fendue!

Camille prend le bras de Nina, à laquelle le marquis s'empresse d'offrir le bras de l'autre côté. Le maestro sort le premier en donnant quelques ordres au domestique. Camille se retourne vers Flora avant de sortir.

CAMILLE.

Eh bien, viens-tu, chère enfant?

FLORA.

Oni, oui, je vous suis.

SCÈNE X

FLORA, seule, ouvrant l'écrin.

Il a dit qu'il m'écrirait par cette occasion... Oui... (Elle lit.) « D'abord, permettez-moi de changer quelque chose à votre commande, et de remplacer par de vraies perles... » (Elle regarde le bandeau.) Tiens, c'est vrai; elles sont superbes! Mais pourquoi me donne-t-il cela? à quel propos un pareil présent? Je n'en veux pas! (Elle jette le bandeau sur le divan et continue la lettre.) « Si vous êtes décidée à suivre mon conseil, vous me le direz aujourd'hui. J'irai vous faire ma cour à la *villetta*. — Votre ami, le prince de ***. » Ici? il compte venir ici aujourd'hui? O ciel! tout serait perdu! on m'accuserait... Il croit donc que je suis maîtresse de mes actions!... Oh! si je l'étais!... je ne resterais pas une heure sous le coup de l'outrage que je subis...

SCÈNE XI

FLORA, LE PRINCE; il entre avec beaucoup d'aisance, comme chez lui.

LE PRINCE.

Ah! vous venez seulement de recevoir ma lettre? En ce cas, vous ne m'avez pas attendu longtemps.

FLORA.

Ah! prince, vous me perdez en venant ainsi me surprendr .

LE PRINCE, avec le flegme d'un grand seigneur.

Tiens! pourquoi donc ça?

FLORA.

Mais vous ne savez donc pas dans quelle retraite nous vivons ici?

LE PRINCE.

Si fait. Mais il n'y a pas de porte fermée pour le protecteur et l'ami des artistes.

FLORA.

Camille prétend n'avoir pas besoin d'autre protection que celle du maestro.

LE PRINCE.

Ah! oui-da! Elle se trompe bien! Il est donc jaloux comme un tigre, le vieux maître?

FLORA.

Oui, jaloux de notre réputation à l'excès. Comment avez-vous fait pour entrer ici sans le rencontrer?

LE PRINCE, s'asseyant fort à l'aise.

Je n'ai rencontré personne. Un domestique m'a ouvert une porte de jardin. J'ai dit que je n'avais pas besoin d'être annoncé; j'ai suivi une allée, j'ai trouvé une autre porte, et me voici : c'est pas plus malin que ça. Ah çà! ma chère enfant (il regarde sa montre), il faut que je sois à Gênes demain soir; j'y reste douze heures et je repars pour Naples. Si vous voulez que je vous y conduise, prenez vos gants et votre chapeau.

FLORA.

Mon Dieu! comme cela? sans réflexion? sans consulter mes sœurs?

LE PRINCE.

Ça ne me regarde pas, et vos réflexions doivent être faites. Vous m'avez dit hier au soir au théâtre : « Je veux quitter Milan! » Je vous ai dit. « Vous ferez bien. Le succès de votre sœur empêchera toujours le vôtre. C'était une bêtise de vous faire débuter avec elle. Je vous ai avertie, vous n'avez pas voulu me croire; à présent, vous en mordez vos jolis doigts! Vous m'avez demandé si je pourrais vous faire avoir un engagement à San-Carlo. Je vous ai dit qu'il y en avait un vacant et qu'on me le proposait pour une petite personne

de ma connaissance, mais que j'étais libre d'en disposer à mon gré, et que je vous donnerais la préférence de bon cœur. Je vous répète ce matin qu'il n'y a pas à hésiter, vu que je pars pour Naples tout de suite, et que, si vous n'êtes présentée par moi, vous ne serez pas admise.

FLORA.

Vous partez tout de suite?

LE PRINCE.

Mais oui, me voilà en route. J'ai laissé ma voiture à trente pas d'ici; j'y ai même fait mettre à tout hasard quelques paquets pour vous. Je croyais que c'était une affaire arrangée... Voyons, est-il vrai, oui ou non, que vous soyez malheureuse dans votre famille? Vous vous faites passer pour une victime; je n'en sais rien, moi!

FLORA.

Oh! je suis malheureuse, n'en doutez pas... Je meurs, j'étouffe ici!

LE PRINCE.

Non, vous éclatez.

FLORA.

Tout pour elle! toujours elle! Ce n'est pas seulement en public, c'est partout, c'est tout le monde!

LE PRINCE.

Dame! vous êtes jolie; elle en souffre peut-être...

FLORA.

Ah! que n'ai-je le droit de haïr Camille!... Mais elle affecte avec moi une douceur... des airs de supériorité, de faiblesse maternelle... Et, si j'en rougis, si j'en suis humiliée, on me fait passer pour un monstre d'ingratitude. Et le maestro! je le hais, lui! Je hais les stupides remontrances de la Nina. Je hais Milan, ce public impitoyable qui me lorgne et ne m'écoute pas! Je hais cette maison où l'on me renferme... par jalousie, peut-être. Non, je ne peux pas vivre ainsi, moi, c'est impossible! Il me faut la liberté, il me faut un autre air que celui que je respire, un autre monde, un autre ciel. Tenez, emmenez-moi si c'est possible, ne me laissez pas réflé-

chir... Je suis perdue, mon Dieu! Mais on l'a voulu : on m'a humiliée! emmenez-moi.

Elle va, accablée, s'asseoir sur le divan.

LE PRINCE, *en fumant.*

Vous croyez que vous serez perdue? Ah çà! qu'est-ce que c'est donc que ces idées-là? Est-ce que je vous fais des conditions, moi? Me prenez-vous pour un gazetier ou un directeur de spectacle? Je suis l'ami des artistes, et assez bien pourvu de tout ce qui fait la vie agréable pour être un ami désintéressé. Est-ce que j'ai cherché à vous séduire? Je ne me suis pas aperçu de ça... Voyons, il faut vous décider, pourtant.

FLORA.

Mais comment partir? On va m'en empêcher.

LE PRINCE.

Ah! si vous demandez la permission, c'est bien certain; mais si vous ne la demandez pas... Allons, faites comme la Fausta, comme la Molini, comme la petite Sartori, que j'ai soustraites aux tyrannies de l'amour ou de la famille, et qui m'ont dû leur avenir. Les amis sont bons à quelque chose, que diable! mais il faut les aider par un peu de courage et de résolution. Est-ce qu'il n'est pas dans la destinée des artistes de brûler une bonne fois leurs vaisseaux? Eh bien, voulez-vous me donner le bras?

FLORA.

Mais si nous rencontrons quelqu'un?

LE PRINCE.

Nous ne rencontrerons peut-être personne. Est-ce que cette forteresse redoutable n'a pas une poterne, une porte de dégagement?

FLORA.

Oui... attendez!... Il faut que j'écrive à ma sœur.

Elle va au fond écrire.

LE PRINCE.

Dites que vous partez volontairement, mais ne dites pas où vous allez, c'est inutile...

FLORA.

Ne craignez rien. (Elle ferme la lettre, met l'adresse et cachette la lettre.) Allons!

LE PRINCE.

Et votre mantelet?

FLORA, agitée.

Oui, oui, par ici!

LE PRINCE, tranquillement, lui montrant son cigare.

Vous permettez?

FLORA.

Venez!...

Ils sortent.

SCÈNE XII

LE MAESTRO, entrant le premier; CAMILLE, NINA, LE MARQUIS.

CAMILLE, entrant du fond.

Eh bien, où est-elle donc? Elle ne veut donc pas se promener avec nous?

Elle va ouvrir la porte de droite.

LE MAESTRO.

Pouah! Qu'est-ce qui a fumé ici? Est-ce que c'est la Flora qui se donne de ces genres-là?

CAMILLE, appelant.

Flora! Flora!

NINA.

Ah dame! elle boude, c'est une fois de plus!

LE MAESTRO.

Laissez-la faire, ça se passera plus vite.

CAMILLE, ouvrant l'autre porte de côté.

Mais si elle était malade...

LE MAESTRO, la retenant.

Elle n'est jamais malade! Ah çà! vas-tu encore lui demander pardon des chagrins qu'elle te cause? C'est trop fort, je te le défends.

CAMILLE.

O maître! vous êtes aussi trop sévère pour elle.

LE MAESTRO.

Je ne le suis pas assez!

NINA, trouvant la lettre laissée sur la table.

Tiens, Camille! une lettre pour toi... Eh bien, on dirait son écriture!

CAMILLE.

Dieu! elle m'écrit! qu'est-ce que cela veut dire?

LE MAESTRO, prenant la lettre.

Quelque folie ou quelque malice! Donnez-moi ça.

Il ouvre la lettre. Camille est pâle et tremblante et s'appuie, sans en avoir conscience, sur le bras du marquis, qui s'est élancé vers elle avec intérêt.

NINA, lisant à côté du maestro.

« Adieu, mes sœurs, oubliez-moi. Je pars sans vous maudire, je vais chercher la liberté. »

CAMILLE. Elle se laisse presque tomber dans les bras du marquis.

Elle s'est tuée!

LE MAESTRO.

Eh! non, elle s'est fait enlever.

CAMILLE, avec douleur.

Oh! mon Dieu!

NINA.

Il faut empêcher cela. Beppo! Beppo!

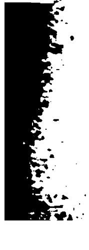
Elle va au fond, elle revient et sonne avec une clochette qui est sur la table.

CAMILLE.

Que faire? Où la retrouver?

LE MAESTRO, allant à la porte de droite.

Bah! c'est une menace. Je parie qu'elle est dans sa chambre.



SCÈNE XIII

LES MÊMES, BEPPO.

BEPPO, ahuri.

Vous cherchez la signora? Elle est partie!

CAMILLE.

Par où? comment?

BEPPO.

Je viens de la voir monter dans un beau carrosse de poste, six chevaux, deux postillons ventre à terre.

LE MARQUIS.

Par quelle route?

BEPPO.

La route du Midi.

NINA.

Avec qui?

BEPPO.

Un cavalier bien mis, qui est venu tout à l'heure comme pour rendre visite, et qui m'a envoyé chercher sa voiture arrêtée à l'entrée du village.

LE MAESTRO.

Il n'a pas dit son nom?

BEPPO.

Il a dit : « Ce n'est pas la peine. » J'ai cru qu'il était de la maison, moi; je suis tout nouveau ici.

LE MAESTRO.

C'est bon! va t'en!

Beppo sort, le marquis le suit, lui parle et rentre.

SCÈNE XIV

LE MARQUIS, LE MAESTRO, NINA, CAMILLE.

CAMILLE, au maestro.

Mon ami, il n'y a pas un instant à perdre. Il faut courir après elle!

LE MAESTRO.

Qui, moi? que je coure avec mes jambes après une voiture à six chevaux?

NINA.

Nous irons tous!

LE MAESTRO.

Ça ne nous fera pas aller plus vite. Nous sommes venus à pied, le marquis et moi. Le remise qui vient tous les jours vous prendre pour aller au théâtre ne sera ici que dans deux heures...

NINA.

Mais, dans le village, on peut louer... Allons-y nous-mêmes!

LE MAESTRO.

Doucement, pas de bruit, pas d'esclandre! nous ne rattraperons pas la poste avec une carriole de louage. Nina, où peut vouloir aller votre sœur? Qu'est-ce que vous aviez ce matin sur le bout de la langue?

NINA.

Elle nous menaçait depuis quelques jours d'accepter un engagement qu'on lui proposait à Naples.

LE MAESTRO.

Par quel intermédiaire?

NINA.

Elle ne voulait pas le dire.

LE MAESTRO.

Alors, c'est lui.

CAMILLE.

Qui donc?

LE MAESTRO.

Le prince! Mes enfants, prenez-en votre parti, votre sœur est perdue!

CAMILLE.

Non!... il est temps de la sauver!

LE MAESTRO, l'arrêtant.

Vous ne la sauverez pas. Elle courra plus vite que vous.

ou refusera net de vous suivre. Ne faut-il pas que sa destinée s'accomplisse ?

NINA.

Quelle destinée, donc?

LE MAESTRO.

Celle que cherchent fatalement les êtres qui haïssent le travail : le désordre!

CAMILLE.

La honte?... Non! il n'en sera point ainsi! je la persuaderai, je la ramènerai.

NINA.

Oui, oui, tu as raison. Viens!

LE MAESTRO, retenant Camille avec autorité.

Non! tu n'iras pas. Vous êtes folles! tu ne t'exposeras pas aux quolibets, aux impertinences d'un homme qui ne respecte aucune femme! J'irais plutôt moi-même... et j'irai!...

CAMILLE.

Hélas! elle vous résistera. Vous ne saurez pas...

LE MAESTRO.

Eh bien, qu'elle aille a tous les diables et qu'elle se perde si bon lui semble! Qu'est-ce que ça me fait, à moi? Huit jours plus tôt, huit jours plus tard, elle vous échappera, puisqu'elle s'est mis en tête de se passer de nous. C'est un tyran, un fléau que cette fille. Oublions-la, mordieu!

CAMILLE, à Nina, avec énergie.

Oublier notre sœur! nous? l'enfant que notre pauvre mère nous a confiée à son lit de mort, et dont nous répondons devant Dieu? Partons, Nina! nous irons à pied, nous irons n'importe comment. Nous irions au bout du monde s'il le fallait! et Flora nous marchera sur le corps plutôt que d'entrer dans le chemin de l'infamie! Viens, viens! (Elle s'attache à Nina.) Non, maître, non! je vous résisterai pour la première fois de ma vie! Vous abandonnez, vous condamnez... moi, j'aime et j'absous... J'irai! Partons!

Elle tombe suffoquée de sanglots dans les bras de Nina.

SCÈNE XV

LES MÊMES, BEPPO.

BEPPO, au marquis, bas.

Monsieur le marquis, le cheval que vous avez demandé est là, et il est bon.

Le marquis lui fait signe, Beppo s'éloigne.

CAMILLE, comme effrayée, au marquis.

Ah! vous nous quittez?

LE MARQUIS.

Camille, écoutez-moi; je suis votre ami, votre esclave, je vous l'ai dit. Vous voulez que votre sœur revienne, elle reviendra! Fallût-il la ramener de force, fallût-il... je jure par ce qu'il y a pour moi de plus sacré au monde, je jure par *vous*, qu'avant trois jours vous reverrez Flora!

CAMILLE, avec effusion.

Oh! soyez béni, vous!

Le marquis lui baise la main.

ACTE DEUXIÈME

A l'*Albergo Reale*, à Gênes (vieux palais). Un salon très-riche. Porte au fond; portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE entre par le fond, donnant le bras à FLORA. Ils sont précédés par LE MAITRE D'HOTEL, en habit noir, cravate blanche, gros favoris, l'air obséquieux. UN GARÇON de l'hôtel et DEUX DOMESTIQUES du prince suivent, portant des paquets.

LE PRINCE, à Flora.

Eh bien, chère belle, nous voici à Gênes. (Il regarde sa montre.)

En vingt-quatre heures, c'est un peu long. Ce maudit accident nous a retardés... Et vous vous êtes impatientée! Ah! vous n'êtes guère patiente, j'ai vu ça! Vous êtes comme était la Bettina! (Au maître d'hôtel) Qu'est-ce que c'est? Ah! oui, l'appartement. (A Flora.) Il est bien, n'est-ce pas? (A demi-voix.) Pour une chambre d'auberge. (Haut.) Madame le prend.

LE MAITRE D'HOTEL.

C'est...

LE PRINCE.

C'est tout ce qui vous plaira, parbleu!

LE MAITRE D'HOTEL.

Oh! je sais que Son Excellence ne marchande pas; mais c'est que l'appartement n'est libre que jusqu'à demain matin sept heures. Il est retenu par une famille anglaise. Mais, alors, il y en aura un autre tout aussi beau qui sera vacant.

LE PRINCE.

Demain matin, nous serons partis à cinq heures par le vapeur de Naples. Donc, madame reste ici.

LE MAITRE D'HOTEL.

Si Son Altesse veut voir l'appartement qu'elle a demandé pour elle-même...

LE PRINCE, à ses laquais.

Allez voir ça. (Au maître d'hôtel.) Moi, je m'accommode de tout. (Un des laquais sort avec le garçon et la valise du prince. L'autre entre à gauche sur l'indication du maître d'hôtel avec les paquets de Flora.) C'est la chambre de la signora? (A Flora.) Voyez d'abord si elle vous plaît!

FLORA.

Oh! je ne suis pas habituée à tant de luxe.

LE PRINCE.

A quelle heure voulez-vous dîner, chère?

FLORA, préoccupée.

Je ne sais pas... Quand vous voudrez!

LE PRINCE.

Eh bien... dans deux heures, croyez-vous? (Flora fait signe que oui, machinalement.) Faites-nous dîner dans deux heures.

LE MAITRE D'HOTEL.

Où aurai-je l'honneur de faire servir Leurs Excellences?

LE PRINCE, à Flora.

Dites, voulez-vous dîner chez moi, ou me permettez-vous de venir dîner ici? (Flora paraît embarrassée.) Aimez-vous mieux dîner seule? Faites comme vous voudrez, chère!...

FLORA.

Si vous le permettez, alors, je dînerai seule. Je me sens très-fatiguée.

LE PRINCE.

A votre aise.

FLORA.

Vous ne m'en voulez pas?

LE PRINCE.

Moi? Allons donc! Pourquoi ça? (Au maître d'hôtel.) Vous ferez servir la signora à cinq heures. Moi, je dînerai dehors.

Le maître d'hôtel salue très-bas, et sort avec un laquais du prince.

SCÈNE II

FLORA, LE PRINCE.

FLORA.

Prince, vous me comblez de soins et d'attentions!... Je ne voudrais pas être à charge...

LE PRINCE.

Ça veut dire qu'il faut que je m'en aille et que je ne revienne pas de la soirée?

FLORA.

Vous avez des affaires ici, vous l'avez dit.

LE PRINCE.

Et vous, Flora, auriez-vous quelqu'un à voir?

FLORA, naïvement.

Moi? Je ne connais personne à Gênes!

LE PRINCE.

Je le crois au ton dont vous le dites. Mais, une fois pour toutes, chère, je vous demande une chose, une seule : c'est d'avoir en moi la plus entière confiance; si vous avez en tête quelque petit roman qui vous ait décidée à fuir en ma compagnie, contez-moi ça tout bonnement. Est-ce que vous me prenez pour un grondeur comme votre maestro?

FLORA.

Je vous jure que je n'aime et ne veux aimer personne.

LE PRINCE.

Tiens! vous êtes comme était la Félisina! Mais vous ne tiendrez peut-être pas mieux parole qu'elle!...

FLORA.

Vous croyez qu'une femme ne peut pas vivre sans amour?

LE PRINCE.

Si fait, quand elle est laide, il faut bien qu'elle s'y habitue : et, comme vous êtes fort jolie... Mais je ne vous fais pas de compliments, ce serait de mauvais goût. Vous avez le cœur libre, c'est une bonne situation pour entrer dans la carrière du théâtre. Un amant est toujours un maître ou un esclave, et l'un est aussi embarrassant que l'autre. Prenez donc ceci pour votre code particulier : « Rester libre et n'avoir que des *amis*. »

FLORA, se levant.

Comme on vous calomniait à la maison! Nina prétendait que vous me donneriez de mauvais conseils si je causais avec vous.

LE PRINCE.

Ah! cette bonne Nina, elle croit encore aux roués de la Régence! Elle les connaît... de réputation! Elle les a vus au théâtre ou dans les romans. Un tas de chenapans qui font et disent les choses les plus bêtes!... C'étaient de grands sots, nos aimables aïeux, s'ils se conduisaient avec les femmes comme on les fait agir dans la littérature moderne! Allons, chère, je vous laisse. Changez de toilette, ça vous reposera. Je vais en faire autant et reviendrai voir si vous n'avez pas

d'ordres à me donner, et puis j'irai un peu dans le monde... ou au théâtre.

FLORA.

Ah! vous irez au théâtre? Est-ce qu'il y a des talents ici?

LE PRINCE.

Il y a la Franceschi, que je suis en train d'engager pour Londres. C'est une belle méthode. Voulez-vous l'entendre?

FLORA.

Oh! je voudrais bien voir si elle a plus de succès que Camille!...

LE PRINCE.

Eh *ben*, je vas vous chercher une loge.

FLORA.

Attendez! Non! je ne dois pas me montrer.

LE PRINCE.

Qu'est-ce qui vous connaît, ici?

FLORA.

Mais, vous, il n'y a pas une ville d'Italie où vous ne deviez être connu de tout le monde? Cela attirerait tout de suite l'attention sur moi.

LE PRINCE.

Oh! vous ne risquez pas d'être compromise avec moi, chère! On sait que je ne suis pas galant, que j'aime les artistes pour l'art... Et, d'ailleurs, allez-vous donc vous soucier de tous les sots propos? Au théâtre, voyez-vous, ce n'est pas comme dans la vie bourgeoise. Il n'y a pas de vertu qui serve, personne n'y croit. On passe pour aimable ou sotte, pour savoir se conduire avec esprit ou pour avoir une mauvaise tête; mais on ne passe jamais pour invincible, le fût-on bien réellement.

FLORA.

Oh! c'est effrayant, ce que vous dites là! Le maestro assurait le contraire pourtant!

LE PRINCE.

Le maestro a ses raisons... vis-à-vis de Camille!...

FLORA.

Lesquelles donc?

LE PRINCE.

Ça ne vous regarde pas. Allons, viendrez-vous au théâtre? Quel mal y voyez-vous?

FLORA.

Aucun, certainement! mais je n'ose pas!... Je ne me suis jamais montrée en public sans mes sœurs.

LE PRINCE.

Alors, il fallait donc me dire de les enlever avec vous; autrement, vous ne sortirez jamais de votre chambre!

FLORA.

Enlever! Quel mot dites-vous là? Est-ce qu'on pourrait croire que vous m'avez enlevée?

LE PRINCE.

Ma chère enfant, les mots sont des mots. Dans ce monde, tout ça ne prouve pas grand'chose. A force de croire à tout sur le compte des femmes, on arrive à n'y plus croire à rien. Faites comme je vous dis, c'est-à-dire faites tout ce que vous voudrez. Soyez même vertueuse si c'est votre plaisir, mais ne vous laissez jamais enchaîner par personne, et, quand vous courrez ce danger-là, consultez-moi, appelez-moi à votre secours, vous verrez que je vous dirigerai bien. A tantôt, chère! je reviendrai voir si vous voulez sortir ou rester.

Il conduit Flora par la porte de gauche et va pour sortir lui-même par celle du fond. Pendant qu'il s'arrête pour jeter un coup d'œil significatif vers la porte que Flora a refermée sur elle, le marquis entre par le fond. En se retournant, le prince se trouve face à face avec lui.

SCÈNE III

LE PRINCE, LE MARQUIS.

LE PRINCE, **très-tranquillement.**

vous marquis? par *qué* hasard?

LE MARQUIS.

Non.

LE PRINCE.

Mais vous voulez l'être?

LE MARQUIS.

Dieu m'en garde!

LE PRINCE.

Eh bien, alors?...

LE MARQUIS.

Je suis amoureux de sa sœur Camille, et j'ai donné ma parole d'honneur à Camille de lui ramener Flora.

LE PRINCE.

Ah! vous êtes l'amant de la Corsari? Eh *ben*, j'en suis bien aise pour vous, cher! Vrai! je vous en fais compliment, et même j'en suis fort jaloux. Comment diable avez-vous fait pour l'apprivoiser?

LE MARQUIS.

Je ne suis pas son amant, je suis épris d'elle, et rien de plus.

LE PRINCE.

Alors, c'est une bêtise! Le vieux maestro est son amant en titre.

LE MARQUIS, fort tranquillement.

Vous en avez menti, monsieur.

LE PRINCE.

Hein?

LE MARQUIS.

J'ai eu l'honneur de vous dire : vous en avez menti.

LE PRINCE.

Fort bien! Vous voulez absolument vous battre? Quelle diable d'idée vous avez là! Voyons, mon cher, vous êtes insupportable! Ce que vous voulez n'a ni rime ni raison. Sommes-nous au temps des enlèvements de vive force? Êtes-vous assez singulier pour vous imaginer que cette fille ne me suit pas de son plein gré?

LE MARQUIS.

Je suis persuadé qu'elle vous suit de son plein gré.

LE PRINCE.

Eh bien, donc, me faites-vous un crime de lui avoir conseillé de quitter le théâtre de Milan pour celui de Naples?

LE MARQUIS.

Je ne m'attribue pas le droit de juger votre conduite.

LE PRINCE.

Vous voyez donc bien que vous avez eu tort de me dire des impertinences? Convenez que vous avez eu tort, et quittons-nous bons amis.

LE MARQUIS.

J'ai peut-être eu tort, mais il m'est impossible de vous quitter sans emmener mademoiselle Flora.

LE PRINCE.

Encore! et comment diable vous y prendrez-vous, si elle refuse de vous suivre?

LE MARQUIS.

Comme je suis très-certain qu'elle s'y refusera, je suis forcé de vous prier de l'abandonner.

LE PRINCE.

De mieux en mieux! Diable d'homme!... vous m'amusez, parole d'honneur! Et... qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

LE MARQUIS.

Écrivez-lui deux mots pour lui dire que son emploi à San-Carlo a été donné, qu'une affaire imprévue vous oblige à partir pour Venise ou pour Palerme, et que vous lui conseillez de retourner dans sa famille.

LE PRINCE.

Ah! il faudra que j'aille à Palerme ou à Venise pour vous complaire?

LE MARQUIS.

Non, il suffit que vous changiez d'hôtel; ici, je me charge du reste.

LE PRINCE.

Vous êtes trop bon. Ah çà! parlez-vous sérieusement?

LE MARQUIS.

Très-sérieusement.

LE PRINCE, s'asseyant.

Convenez qu'il faut que je sois bien patient pour ne pas vous envoyer promener.

LE MARQUIS.

Refusez-vous?

LE PRINCE.

Belle question!

LE MARQUIS.

Alors...

LE PRINCE, sans se lever.

Alors, quoi?...

LE MARQUIS.

Alors, il faut que j'aie l'honneur de vous rappeler que je vous ai donné tout à l'heure un démenti des plus grossiers.

LE PRINCE.

C'est vrai, que vous avez été fort grossier. Trop pour que ce fût volontaire et naturel de la part d'un homme comme vous. C'est donc la Corsari qui vous a fait jurer de me chercher noise? Quel chevalier vous faites!

LE MARQUIS.

La signora Corsari ne m'a rien demandé du tout. C'est moi qui lui ai juré de vous tuer si vous ne consentiez à lui rendre sa sœur.

LE PRINCE.

Fort bien! mais si c'est moi qui vous tue?

LE MARQUIS.

Ce ne sera pas ma faute.

LE PRINCE.

Vous voulez qu'elle vous pleure; c'est très-beau! Allons, je vous assure que, pour moi, ça m'est fort désagréable! Avez-vous des témoins?

LE MARQUIS.

Ils sont tout prêts.

LE PRINCE.

Vous me donnerez bien un quart d'heure pour trouver les miens?

LE MARQUIS.

Un quart d'heure, pas davantage.

LE PRINCE.

Je vous trouve charmant. Non, d'honneur, c'est charmant! Attendez! je vas dire à la petite que je sors.

LE MARQUIS, *se mettant devant la porte de Flora.*

Pardon! vous ne lui parlerez pas avant de sortir avec moi.

LE PRINCE.

Mais, mon cher, j'ai envie de vous traiter comme un fou que vous êtes, et de vous jeter par les fenêtres.

LE MARQUIS.

Ça, c'est plus difficile que de me tuer en duel. Je suis très-fort aux armes naturelles et je frappe comme un marteau de forge.

LE PRINCE.

Allons! je n'entends rien, moi, au duel des crocheteurs! Venez, puisqu'il n'y a pas moyen de se débarrasser de vous autrement! Avez-vous des pistolets, au moins?

LE MARQUIS.

Non! mais vous devez avoir les vôtres.

LE PRINCE.

Je ne me bats pas avec. Je les connais trop... D'ailleurs, c'est trop sérieux avec moi... Je suis un peu moins fort à l'épée. Et vous?

LE MARQUIS.

Moi, je n'ai rien à dire, je suis l'agresseur.

LE PRINCE.

A l'épée, donc! Tenez, nous irons dans le jardin du comte Fortuni. J'y ai déjà eu une affaire, et il doit être chez lui, à cette heure-ci. Dépêchons-nous, je veux mener au spectacle cette pauvre petite à qui vous prétendez ravir son protecteur.

(Il va chercher son étui à cigares, en prend un, le met dans sa bouche, en offre un au marquis, qui refuse poliment.) Voulez-vous?... Sacrebleu! que vous m'ennuyez avec votre fantaisie! je ne voulais plus avoir de ces histoires-là...

LE MARQUIS.

J'en suis désolé, mais...

LE PRINCE.

Passez!

LE MARQUIS.

Après vous.

Ils sortent.

SCÈNE IV

FLORA, seule.

Elle sort de sa chambre; elle a une autre coiffure et un autre mantelet.

Cette voix!... ai-je rêvé? c'était la sienne! (Elle va à la porte et regarde.) Je ne vois pas sa figure... mais c'est lui, c'est le marquis. Est-ce possible? Pourquoi viendrait-il ici? Non, je suis folle! il n'a ni l'envie ni le droit de courir après moi... Ce n'est pas moi qui lui plais; il se garderait bien de quitter Camille, il l'aime! Eh! que m'importe! le prince a raison, je ne dois aimer personne... Ce pauvre prince! il est bon et loyal; mais je ne sortirai pas avec lui... on croirait peut-être qu'il m'enlève en effet... et j'en rougirais! Ah! ce n'est pas pour lui que je me résignerais à être calomniée! N'y pensons plus... Mais, si c'est là le commencement de ma liberté, je vais bien m'ennuyer, moi! (Elle s'assied tristement.) Il faut donc toujours dépendre de quelqu'un, ne fût-ce que de soi-même?... Ah! Camille, tu ne t'ennuies jamais!... J'oublierai!... je serai belle, insouciante, gaie!... je n'entendrai plus applaudir et louer Camille!...

Elle se retourne et voit Camille derrière elle. Elle jette un cri et cache sa figure dans ses mains.

SCÈNE V

CAMILLE, FLORA.

CAMILLE, *se jetant à son cou.*

Ma sœur! ma Flora! ma bien-aimée!... (*Elle la couvre de baisers.*) Embrasse-moi donc! je suis si heureuse de te revoir!

FLORA.

Oui oui, bonjour, Camille. Pourquoi es-tu venue ici? Qu'est-ce que tu me veux?

CAMILLE.

Ce que je veux? C'est toi que je veux sauver et ravoir! je ne veux pas qu'on me vole ma sœur, moi!

FLORA.

Tu ne veux pas?... Ainsi, tu as couru après moi? est-ce que tu es seule?

CAMILLE.

Non : Nina et le maestro sont venus.

FLORA.

Ah! le maestro? Le conciliateur est bien choisi!

CAMILLE.

Comment! lui qui, au milieu du plus beau succès de sa vie, consent à me laisser partir, à m'accompagner à laisser doubler nos rôles... tout cela pour toi!...

FLORA.

Comme je ne compte pas l'en remercier, je désire ne pas le voir. Je suis ici chez moi.

CAMILLE.

Chez toi, pauvre enfant!...

FLORA.

Camille, si vous venez pour m'insulter par vos soupçons...

CAMILLE.

Des soupçons? Non, je n'en ai pas, moi! mais tu es aigrie, je m'en doutais bien! aussi ai-je voulu te voir seule d'abord!

car tu n'as rien contre moi, et tu vas revenir tout de suite : dis, chère petite! il le faut, vois-tu.

FLORA.

Et pourquoi ça?

CAMILLE.

Tu le demandes? Eh bien... pour moi d'abord! pour que je ne meure pas de chagrin. Est-ce que tu ne m'aimes plus? est-ce que tu n'aurais pas pitié de moi?

FLORA.

Pitié de toi! quelle ironie! Ah! qu'il y a de mépris dans ta douceur, ma pauvre Camille!

CAMILLE.

Du mépris? est-ce à moi que tu dis cela?

FLORA.

Eh bien, oui, c'est toi que je quitte, c'est toi que je fuis. c'est toi qui me tues!

CAMILLE.

C'est donc vrai? O ma sœur! que tu me fais de mal! Mon Dieu! je croyais t'avoir si bien aimée! Depuis le jour où notre mère nous laissa orphelines... j'avais douze ans... et j'avais déjà renoncé à vivre pour moi-même. Déjà je sentais que je me devais à toi tout entière! Je comprenais bien que Nina, cet ange de dévouement et de courage, manquait parfois d'adresse pour te convaincre et te diriger. Je m'en attribuais davantage. Me suis-je donc trompée? Où est le mot blessant, ou seulement froid, que je t'aie jamais dit? Quel est celui de tes désirs, de tes caprices, que je n'aie pas contenté? O Flora! voici la première fois que je remets sous tes yeux une vie de tendresse et d'abnégation que je t'ai consacrée... Ne prends pas cela pour un reproche; c'est toi qui me forces à me justifier. Pardonne-le-moi! Quand on supplie l'objet aimé, on ne veut pas être méconnu; on a le droit de lui montrer qu'on le préfère à soi-même!

FLORA.

Eh bien, Camille, je veux te croire... Oui, tu m'aimes... oui, tu m'as toujours aimée, Mais tu n'as peut-être pas tou-

jours fait ton possible pour ne pas m'écraser de ta supériorité. Il fallait attendre pour te produire au grand jour que j'eusse autant de talent que toi.

CAMILLE.

Elle me reproche cela aussi! Elle ne se souvient plus de rien! moi qui avais l'effroi et la haine du théâtre! moi qui n'aimais que la retraite, la campagne, la vie intime! Elle a déjà oublié que je n'ai consenti à débuter que pour lui procurer un peu de richesse et de luxe, à elle!

FLORA.

C'est vrai, Camille! c'est moi qui t'ai tourmentée pour signer ton engagement! J'étais folle... Comment as-tu pu m'écouter, toi qui étais si sage? Eh bien, vois-tu, ce sont tes débuts, c'est ton succès, qui m'ont anéantie! O Camille! tu n'as rien compris à la matinée d'hier?

CAMILLE.

Hier? Non! que s'était-il donc passé? Je ne m'en souviens plus, moi! J'ai la tête brisée!

FLORA.

Hier... il est venu chez nous un jeune homme riche, beau, charmant! l'air aisé d'un grand seigneur avec l'âme ardente d'un artiste... J'aurais pu l'aimer peut-être, cet homme-là... Il n'avait rien de ce qui me rend dédaigneuse pour les autres. Il arrive, il me prend pour toi : comment cela se fait-il? je n'en sais rien... Peut-être parce que j'avais une belle robe et de l'assurance. Il me parla... avec quelle passion, quel enthousiasme et quel respect! Ah! Camille, tout ce qu'il t'a dit en me parlant a laissé là... une trace brûlante, un monde de délices, d'orgueil, de rage et de honte!... Et moi, je ne m'apercevais pas de sa méprise! Je buvais le poison de ses louanges maudites!... Tu lui es apparue. Il s'est avisé de son erreur... et, dès ce moment, il a su trouver pour toi des louanges plus exquises, des adorations plus humbles et plus tendres que toutes celles qu'il m avait adressées. Tu es devenue son dieu, et, moi, je n'ai plus été pour lui que l'enfant gâté dont on raille les caprices et a qui on fait la leçon. O Camille! cet

homme m'a perdue, car il a mis entre toi et moi un abîme de désespoir et de jalousie que rien ne pourra combler!

CAMILLE, troublée.

Dis-moi, Flora, ce jeune homme, l'as-tu vu depuis que tu es ici?

FLORA.

Lui? ici? C'est donc lui? J'en étais sûre! Il est venu avec toi!

CAMILLE.

Il est parti seul, le premier, pour te suivre, pour te sauver.

FLORA.

Pour me sauver, lui? Il m'aimerait donc?

CAMILLE.

Qui sait? Pourquoi non? Ce que j'affirme, c'est qu'il a fait serment de te ramener, c'est qu'il te cherche.

FLORA.

Camille, tu me trompes : c'est toi qu'il aime! Aie donc la franchise et le courage de me le dire!

CAMILLE.

Quel air de menace! Est-il possible, ô mon Dieu! que, pour un étranger, pour un inconnu, ma sœur me maudisse et m'abandonne!

FLORA.

Tu ne m'abandonnerais donc pas pour lui, toi? Eh bien, écoute. Tu veux que je retourne avec toi?

CAMILLE.

Si je le veux! Ne le veux-tu donc pas aussi?

FLORA.

A une condition : tu ne permettras pas à cet homme de t'aimer; il ne te parlera plus, tu ne le reverras jamais.

CAMILLE.

Est-ce sérieux, ce que tu demandes là? Quelle folie! Tu crois donc...?

FLORA.

Camille, tu hésites, tu l'aimes!

CAMILLE.

Comment pourrais-je déjà l'aimer? Mais, si cela était, le sacrifice aurait quelque mérite, et je serais heureuse de le faire pour te sauver.

FLORA.

Avec ou sans mérite, fais-le donc, je l'exige.

CAMILLE.

Eh bien je le ferai.

FLORA.

Tu le jures?

CAMILLE.

Je m'y engage. Tu vas revenir?

FLORA.

Partons!

CAMILLE, l'embrassant.

Oh! merci, merci, ma sœur!

Elle va au fond.

FLORA, à part.

Ah! je serai vengée de lui!

CAMILLE, revenant.

Voilà Nina. Tu veux bien la revoir, à présent? Elle va être si heureuse!

Elle va au-devant de Nina et du maestro, qui entrent par le fond.

SCÈNE VI

LES MÊMES, NINA, LE MAESTRO.

NINA, courant à Flora.

Ah! méchante, cruelle enfant! vilaine folle! nous as-tu fait du mal!

Elle l'embrasse en pleurant.

CAMILLE, à Nina.

Oh! pas de reproches! tu me l'as promis!

FLORA.

Laisse-la dire, si ça lui fait du bien. Et vous, signor maes-

tro, vous ne me dites rien? Voyons, les quolibets, les duretés d'habitude! vous devez en avoir fait provision en voyage?

LE MAESTRO, d'un ton rude qui dément ses intentions.

Flora, mon enfant, vous me voyez fort sérieux et fort triste. Tant mieux pour vous, si vous pouvez être en humeur de plaisanter : quant à moi, au lieu de faire provision d'ironie ou d'amertume contre vous, je me suis laissé gagner par la pitié, et c'est du fond de mon âme que je vous plains aujourd'hui!

FLORA.

Maître, cette pitié est fort charitable peut-être, mais je vous prie de me la garder pour le jour où je sentirai en avoir besoin.

NINA.

Allons, voilà que vous recommencez déjà à vous quereller?

LE MAESTRO.

Non, ma bonne âme, sois tranquille. Je serai juste et paternel avec elle; car j'ai fait bien des réflexions en venant ici. Je me suis surtout demandé si je n'étais pas coupable de sa faute.

FLORA, se radoucissant.

Vraiment, maître? Si je vous disais qu'en effet...

LE MAESTRO.

Dites, dites-le, ma pauvre Flora, afin que cela ne m'arrive plus. Oh! je sais bien que j'ai été trop doux, trop faible! n'est-ce-pas, c'est là mon tort? c'est moi surtout qui vous ai gâtée?

FLORA, riant avec dédain.

Vous? Ah! par exemple, voilà qui prouve comme on se connaît et comme on se juge soi-même. Vraiment? vous vous repentez de votre indulgence envers moi?

LE MAESTRO, naïvement.

Sans doute! Alors, que me reprochez-vous donc?

CAMILLE.

Rien! elle vous aime, elle est bonne, elle est raisonnable.

Elle revient avec nous. Prends ton mantelet, Flora, et allons-nous-en bien vite.

NINA, voyant Flora prendre un mantelet élégant.

Pas celui-là. Il n'est pas à toi.

FLORA, jetant le mantelet avec répugnance, mais se défendant.

Si fait. Je l'ai acheté en voyage.

NINA, baissant la voix.

Avec quoi? Tu avais oublié ta bourse.

CAMILLE.

Il n'est pas joli, j'aimais mieux le tien. (Elle lui met le mantelet qu'à la première scène Flora a laissé sur une chaise et l'embrasse.) Allons, sois gaie, sois aimable! tu n'auras plus de chagrins avec nous, n'est-ce pas? tu seras heureuse?

FLORA, s'arrangeant pour partir.

Peut-on l'être quand on se sent haïe?

NINA.

Eh bien, qui donc te hait, chez nous?

FLORA, montrant le maestro.

Lui!

LE MAESTRO.

Moi? est-ce que vous pensez ce que vous dites là, Flora?

FLORA.

Vous ne dites pourtant pas le contraire?

LE MAESTRO, lui prenant le bras.

Écoute, enfant, injuste cœur! crois-tu donc que, si j'avais sur toi le droit qu'un père a sur sa fille, je ne t'étranglerais pas de mes propres mains, dans ce moment-ci? ne vois-tu pas que, pour laisser tes sœurs reprendre avec elles une fille perdue, il faut que je sois stupide et débonnaire à l'excès? Tu m'as souvent reproché ma partialité pour Camille; c'est possible... une sympathie particulière, une préférence d'artiste... que sais-je! eh bien, vois-tu, c'est à cause de cela que je te ménage, afin qu'on ne dise pas que je te sacrifie; autrement, je te renverrais sur l'heure avec tes pareilles, et je ne te retiendrais pas sur le penchant du vice.

FLORA, à Camille, exaspérée.

Voilà les douceurs et les ménagements que tu me promettais !

CAMILLE.

O maître! vous manquez à vos serments !

LE MAESTRO.

Qu'ai-je donc dit de trop? veut-elle que je rie de sa situation et que je l'encourage à y retomber? ne sait-elle pas que trois tours de roue dans le carrosse qui l'a amenée ici devaient suffire à la perdre de réputation?

FLORA.

Oh! que dit-il! l'homme cruel! voyez comme il me hait! comme il me tue! (Elle se jette dans le sein de Camille.) C'est donc vrai, ce qu'il dit, que je suis déshonorée, moi?

NINA, la caressant.

Non, non! on ne le saura pas, nous le nierons mordicus, et, si le prince en parle, on dira qu'il en a menti!

FLORA.

On ne vous croira pas, et vous allez rougir de moi, vous autres!

CAMILLE, l'embrassant.

Non! la terre entière t'accuserait, que je ne t'en aimerais que davantage. Oui, oui, serre-toi contre mon cœur, voilà ton refuge!

FLORA.

Camille!... tu es bonne!... mais lui (montrant le maestro), il est impitoyable!

LE MAESTRO.

Non, Flora, repentez-vous, et je ne vous parlerai jamais du passé. Mais il faut le réparer.

FLORA.

Que faut-il faire pour cela, selon vous?

LE MAESTRO.

Une chose bien simple. (Lui montrant ses sœurs.) Il faut aimer qui vous aime.

FLORA.

Mes sœurs... oui ! elles m'aiment, je le sens ! mais vous... oh ! vous !...

LE MAESTRO.

Moi, je vous aime aussi, Flora, car je vous défendrai, et croyez bien que l'affection et la protection d'un honnête homme ne sont plus à dédaigner pour vous.

FLORA, à Camille.

Oh ! Dieu ! tu l'entends ! chaque mot qu'il me dit est un coup de poignard ! je n'ai plus droit à l'estime ! un honnête homme ne pourrait plus m'aimer que par pitié, et à cause de toi, peut-être ! (D'une voix étouffée en lui montrant le marquis qui entre par la porte du fond.) Tiens, tiens, regarde ! le voilà !

SCÈNE VII

Les Mêmes, LE MARQUIS.

LE MAESTRO, courant à lui.

Ah ! enfin ! J'étais diablement inquiet de vous !

LE MARQUIS, un peu pâle et essoufflé, après avoir serré les mains du maestro.

Ah ! Camille ! maestro ! chère Nina ! (Regardant Flora.) La voilà ! vous êtes heureuses !

FLORA.

Allons, monsieur le marquis ! puisque vous prenez tant de part aux secrets de la famille, adressez-moi donc votre réprimande !

LE MARQUIS.

Non, signora, tel n'est pas mon rôle; je m'étais chargé d'arriver à temps pour préserver votre réputation ; j'ai eu le bonheur d'y parvenir. La personne qui avait surpris votre confiance n'en abusera pas. Elle va partir.

LE MAESTRO.

Vous avez donc vu le prince ?

CAMILLE.

Mon Dieu! ne vous êtes-vous point querellés ensemble?

LE MARQUIS.

Soyez tranquille, nous sommes maintenant dans les meilleurs termes, et l'issue de notre explication est celle-ci : « Je n'ai rien à refuser à la divine Corsari, a-t-il dit; j'eusse obéi à une lettre d'elle; mais, puisqu'elle a jugé à propos d'employer un intermédiaire, je déclare devant témoins que je n'ai aucune prétention (avec intention), aucun droit contraire à sa volonté, et que je remettrai sa sœur entre ses propres mains. »

CAMILLE, au marquis.

Merci!

Elle lui tend la main.

LE MARQUIS.

C'est moi qui vous dis merci, Camille! à vous qui m'avez permis de faire quelque chose pour vous!

FLORA.

M. le marquis craint qu'on ne lui attribue un peu d'intérêt pour moi-même dans tout ceci!

LE MARQUIS.

Oui, signora, je le craindrais, et, si vous connaissiez la méchanceté du monde, vous trouveriez bien naturelle la franchise avec laquelle j'ai dû agir. Écoutez, Camille! (Au maestro et à Nina.) Vous aussi!... Je ne devais pas laisser prendre le change sur le motif qui me faisait provoquer une explication de la part du prince. Je n'ai donc pas hésité à lui dire mes vrais sentiments...

CAMILLE.

Pardon... je ne comprends pas.

LE MARQUIS.

Alors, permettez-moi de vous les dire à vous-même.

LE MAESTRO.

Vous êtes pâle, mon ami; qu'avez-vous donc?

LE MARQUIS.

Rien ! je me suis hâté, j'ai couru !... et puis une émotion profonde !...

LE MAESTRO.

Quoi donc ? Vous nous effrayez ! vous pâlissez davantage !

LE MARQUIS.

Oui, je veux parler... je sens que je le dois et que le temps presse. Je ne veux laisser croire à personne qu'en me déclarant tout haut le champion, le chevalier de Camille, je nourrissais des espérances indignes d'une femme comme elle. (Très ému.) Maître !... aidez-moi... protégez-moi, grand Dieu ! car ceci est le moment le plus solennel de ma vie !

LE MAESTRO.

Comme vous tremblez ! Paolino, vous souffrez ?

LE MARQUIS.

Oui ! et, si cette angoisse se prolonge, il me semble que je vais mourir. Camille !... (S'appuyant instinctivement sur le maestro et tremblant visiblement.) Laissez-moi vous vous dire devant lui... (il montre le maestro), devant elle (il montre la Nina), que je vous aime avec passion ! que, du moment où je vous ai entendue, j'ai senti que j'étais l'amant de votre génie ; que, du moment où je vous ai vue, j'ai senti que j'étais l'époux de votre âme. Ah ! béni soit ce jour où j'ai vu comme vous savez aimer ! Eh bien, c'est ainsi que j'aime, moi, Camille ! Je suis riche... oh ! peu vous importe, je le sais, mais je remercie ma position qui me fait indépendant ! je suis indépendant : je suis le dernier de ma famille, je ne me dois à personne qu'à Dieu et à vous. J'ai un nom sans tache, ma vie a toujours été pure : par là, du moins, je suis digne de vous, et, pour tout le reste, le cœur, le dévouement, l'adoration, suppléeront à ce qui me manque pour être votre égal. Camille, acceptez-moi pour votre appui, pour votre époux, et vous ferez de moi le plus reconnaissant, le plus fier des hommes !

Il s'est mis à genoux.

CAMILLE, éperdue, regardant Flora.

O mon Dieu !

LE MAESTRO, relevant le marquis, qui se soutient à peine.

O Paolino ! mon enfant ! mon fils ! Oui, oui, il dit ce qu'il pense, Camille ! C'est un homme de cœur et de parole, lui ! Je le connais, je l'ai élevé ! Il n'a pas changé, il ne changera pas ! Réponds-lui, accepte ! mets ta main dans la sienne : c'est moi qui suis sa caution !

NINA.

Oh ! il est sincère, je le vois bien ; parle-lui, Camille !

FLORA, hors d'elle-même.

Eh bien, oui, Camille, parle donc !

CAMILLE, avec effort.

Monsieur le marquis, je suis honorée... reconnaissante... mais... tenez ! c'est impossible !... Je ne suis plus libre de vous écouter.

Le marquis se relève, met sa main sur sa poitrine et reste comme pétrifié, debout, le regard fixe.

LE MAESTRO.

Vous n'êtes plus libre, Camille ?

CAMILLE, avec effort.

Non, maître !... Partons, mes sœurs ; je ne puis rester ici plus longtemps.

LE MAESTRO.

Eh bien, oui, partez !... Partez tout de suite ! La voiture qui nous a amenés ici vous attend ! Moi, je reste pour consoler l'ami que vous me tuez !

NINA.

Mais c'est impossible... elle ne...

LE MAESTRO, avec force.

Emmenez-la, je le veux ! Ne voyez-vous pas comme il souffre ?

NINA, résistant à Camille, qui veut l'emmener.

Qu'est-ce qu'il a donc ? On dirait...

FLORA, à part.

Oh ! comme il l'aime !

LE MAESTRO, le secouant.

Ami, ami! Paolino!... je suis là, moi... je ne te quitte pas... Est-ce que tu ne m'entends plus?

LE MARQUIS.

Pardon, pardon, mon ami... Sortons! je me sens bien mal.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE PRINCE, avec UN CHIRURGIEN qu'il fait passer le premier, et qui prend l'autre bras du marquis.

LE PRINCE.

Venez vite, docteur! Il se trouve mal... J'en étais sûr!... Là!... cette chambre est libre! (Il les conduit à la chambre de Flora. — Au marquis.) On vous l'avait bien dit, mon cher, qu'il vous fallait du repos!

Il l'emmène vers la chambre de gauche.

LE MAESTRO, le suivant.

Qu'a-t-il donc?

LE PRINCE.

Pardieu! il est blessé?

LE MAESTRO.

Blessé? Comme vous dites ça!

Il suit le marquis avec empressement et entre à gauche avec le docteur qui soutient le marquis.

LE PRINCE.

Eh bien, comment veut-il que je le dise?

SCÈNE IX

LE PRINCE, CAMILLE, FLORA, NINA.

FLORA, très-agitée.

Blessé, mon Dieu! Avec qui donc s'est-il battu?

NINA.

Tu le demandes!

FLORA, au prince.

Avec vous ?

CAMILLE, pâle et tremblante.

Et pour toi, malheureuse enfant !

FLORA.

Ah ! ciel !... Est-ce qu'il est en danger ?

LE PRINCE, allant vers la porte de gauche qui est restée entr'ouverte, et s'y arrêtant un instant.

Qui sait ? J'en serais désolé ; car, en fin de compte, s'il est un peu fou, c'est un très-galant homme !

NINA.

Oui ! c'est un fou, à vos yeux, celui qui défend l'honneur d'une pauvre famille !

CAMILLE, à demi-voix.

Ne parle pas à cet homme-là, ma sœur !

LE PRINCE, qui l'a entendue.

Ah ! voilà un cruel reproche, signora, et, de la part d'une de nos gloires, il m'est fort sensible. Allons, j'espère me faire pardonner un jour : en attendant, je peux bien vous jurer que je n'ai jamais eu le dessein...

CAMILLE.

Pardon, prince. Une pareille explication entre nous serait trop délicate ; épargnez-la-moi... Dans ce moment surtout !... (A Nina.) Ne peut-on savoir de ses nouvelles ?

LE PRINCE, toujours avec aisance.

Tout ce que je peux vous en dire, c'est que j'ai fait mon possible pour ménager votre chevalier, et que je n'ai jamais vu d'homme plus déterminé à donner sa vie pour une femme !

FLORA.

Ah ! vous l'avez tué, je parie !

LE PRINCE.

Et vous aussi, ingrate, des reproches ?

Il entre dans la chambre de gauche.

SCÈNE X

CAMILLE, FLORA, NINA.

NINA, à Camille, qui est retombée sur sa chaise.

Camille, tu sembles malade aussi, toi? Ah! tout cela te fait du mal, pauvre bon cœur!... Comment donc ça se fait-il, que tu n'aies pu lui dire un mot de consolation en le quittant?

CAMILLE, fondant en larmes.

Ah! c'est moi qui le tue!

FLORA.

Tu l'aimais, Camille!... tu pleures!... tu l'aimes!...

CAMILLE.

Je n'en sais rien! mais que t'importe, à présent qu'il va mourir?

FLORA.

Mourir!... mais ce serait affreux!...

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE MAESTRO, sortant de la chambre où est le marquis.

FLORA, courant à lui.

Eh bien?

LE MAESTRO.

Qui? quoi? Qu'est-ce que vous demandez?

FLORA

Comment va-t-il?

LE MAESTRO.

Est-ce que ça vous regarde, vous?

CAMILLE.

Est-ce une blessure grave?

LE MAESTRO.

Est-ce que ça t'intéresse, toi ? Laissez-moi ! je ne connais plus aucune de vous !

NINA.

Eh bien, et moi ?

LE MAESTRO.

Ni vous non plus. Est-ce ainsi que vous avez surveillé vos sœurs ? Je me reposais sur vous aveuglément, sottement... En voici une qui se fait enlever !... l'autre...

FLORA.

Eh bien, l'autre ?... Que reprochez-vous à Camille ?

LE MAESTRO.

Je ne vous parle pas ! Je lui reproche d'avoir désolé ma vieillesse et flétri mon cœur par son manque de confiance en moi, par son manque de dignité envers elle-même peut-être !

CAMILLE.

Oh ! mon ami !...

LE MAESTRO.

Qu'est-ce que c'est donc, mademoiselle, qu'un engagement si secret, qu'un ami comme moi doive l'ignorer ? Celui que vous avez choisi ne peut être qu'indigne de vous, puisque vous me l'avez caché si bien !... Nommez-le donc, voyons ! je vous en défie !... (Camille garde le silence.) Vous voyez bien ! vous vous taisez ! c'est bien ! Moi, je vous abandonne... Je devrais vous maudire !

CAMILLE.

Ah ! tuez-moi tout de suite, si vous ne m'aimez plus !

LE MAESTRO, ému.

T'aimer... (En colère.) Non, je ne veux plus t'aimer ! Pourquoi aimer des enfants ingrats ? Est-ce que tu m'aimes, toi qui as disposé de ton avenir sans mon aveu ?

CAMILLE, à sa sœur.

Oh ! Flora ! tu n'avais pas prévu que j'aurais tout cela à souffrir !

NINA, au maestro, d'un ton de reproche.

Ah ! tenez ! vous avez des moments, vous, où, si l'on ne

vous aimait pas, on vous détesterait ! Voyez donc le chagrin que vous lui faites !...

LE MAESTRO.

Eh bien, qu'elle se confesse, qu'elle se repente, et, si elle a pris quelque parti absurde, qu'elle y renonce !

NINA.

Voyons, au fait, dis-nous la vérité.

CAMILLE.

Ah ! ne m'interrogez pas. Cousolez-moi, soutenez-moi. J'en ai plus besoin que vous ne pensez, car je souffre plus que vous-mêmes, et c'est peut-être plus que je n'en peux supporter.

Elle tombe étouffée de larmes sur une chaise. Le maestro, ému, fait un pas vers elle. Flora le retient et plie les genoux devant lui.

LE MAESTRO.

Eh bien, qu'est-ce que vous voulez, vous ?

FLORA, à genoux.

Maître, bénissez Camille et maudissez-moi, c'est moi qui suis coupable.

LE MAESTRO.

Eh ! nous le savons ! il ne s'agit plus de ça !

FLORA.

Non, vous ne le savez pas ! J'ai été pis que folle, j'ai été mauvaise, envieuse !... c'est moi qui lui ai dicté un refus... un mensonge !

LE MAESTRO.

Toi ?... Ah çà ! c'est donc un démon que cette fille-là !

CAMILLE.

Non, maître, la pauvre Flora aime votre ami, et moi... qui ne l'aimais pas...

FLORA.

Tu mens ! et, quant à moi, tu te trompes. Je ne l'aime pas, je n'aime personne... que toi... et Nina, et vous, maître, si vous voulez me pardonner. C'était de l'orgueil, du dépit, rien de plus, je le jure ; reprends ton serment, ma sœur, je l'exige, sois heureuse !

CAMILLE, l'embrassant.

Merci, Flora! mais c'est impossible. Pour me rétracter après ce que j'ai dit, il faudrait expliquer ce qui s'est passé entre nous. T'humilier devant le marquis?... (Elle relève sa sœur.) Te faire une situation inacceptable auprès de nous?... Jamais! et, d'ailleurs, à quoi bon tout cela? ne sens-tu pas, au silence du maître, que celui qui est là... va mourir?

Au moment où elle désigne la chambre de gauche, le marquis en sort.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE MARQUIS, LE PRINCE.

Camille n'ose quitter sa place. Le marquis, moins faible, mais toujours très-pâle, se dégage doucement des mains du prince qui le soutenait et fait un pas vers Camille.

LE MARQUIS.

Signora, je regrette vivement qu'on vous ait causé un moment de trouble et de retard pour cette blessure qui est sans gravité. J'en emporte une plus profonde et plus douloureuse. Vous êtes trop grande et trop bonne pour ne pas me plaindre; mais ne vous faites aucun reproche. En vous quittant pour jamais, j'ai besoin de vous dire que mon amour-propre n'est point ici en jeu, et que je pars pénétré d'estime et de respect pour votre loyauté.

Il salue et se dirige vers la porte avec le maestro.

FLORA.

Non, monsieur!... Restez, vous dis-je!

CAMILLE.

Flora, que vas-tu faire! Non...

LE MARQUIS, à Flora, qui veut l'attirer vers Camille.

Ah! signora, c'en est assez.

LE MAESTRO, à Flora, qui hésite.

Allons, Flora, du courage! un bon mouvement!

FLORA.

Oh! quelle honte! j'étouffe!... Je ne peux pas... Eh bien, maître, parlez, faites ma confession!

LE MAESTRO.

Oui, je m'en charge!

CAMILLE.

Et moi, je m'y oppose!

LE MAESTRO, bas, à Camille.

Sois tranquille. (Haut, au marquis.) Ami, ne nous quittez plus. Camille accepte vos offres! c'est cette enfant... (Flora se jette dans les bras du maestro en cachant sa figure), cette pauvre enfant!... qui avait exigé d'elle qu'elle ne se marierait pas! Que voulez-vous! c'est notre enfant gâté! Elle était jalouse!...

LE PRINCE, qui s'est assis tranquillement au premier plan avec son lorgnon dans l'œil.

Ah! vraiment?

LE MAESTRO, élevant la voix avec intention, tenant toujours Flora dans ses bras.

Oui, jalouse de la tendresse de sa sœur, au point de vouloir l'accaparer. Ne s'imaginait-elle pas que Camille la négligerait en aimant son mari? Mais elle a compris qu'elle se trompait, et que désormais chacun de nous l'aimera davantage (il l'embrasse au front), si c'est possible!

CAMILLE, baisant la main du maestro.

Oh! merci!

FLORA.

Vous êtes le meilleur des hommes!

LE MARQUIS.

Et moi le plus heureux!

FIN DU DÉMON DU FOYER.

LE PRESSOIR

DRAME EN TROIS ACTES

Gymnase - Dramatique. — 13 septembre 1853.

A M. LEMOINE-MONTIGNY

DIRECTEUR DU GYMNASE

(Lettre d'envoi du manuscrit du *Pressoir*.)

. . . . J'avais essayé de mettre des paysans sur la scène, j'ai voulu essayer d'y mettre des villageois. Ce n'est pas la même chose, bien que la distinction ne frappe pas au premier abord.

Les villageois ne sont qu'à moitié paysans, les paysans ne sont pas du tout villageois. Il n'y a de vraiment rustiques que les groupes ou les familles isolés dans les fermes, dans les moulins, dans les chaumières. Plus la vie se concentre dans un milieu borné, plus l'idée se simplifie. Le vrai paysan est bien plus aux prises avec la nature qu'avec la société. Il a peu de pensées, mais elles sont tenaces; peu de volontés, mais elles sont fortes.

Les villageois sont plus instruits. Ils ont des écoles, des industries qui étendent leurs relations. Ils ont des rapports et des causeries journalières avec le curé, le magistrat local, le médecin, le marchand, le militaire en retraite, que sais-je? tout un petit monde qui a vu un peu plus loin que l'horizon natal. Certains ouvriers, d'ailleurs, ont, avant comme depuis la Révolution, fait quelque tour de France qui est un voyage

d'instruction, non-seulement dans le métier, mais aussi dans la vie. Sans se piquer d'être puristes, les artisans des villes et des villages s'expriment donc dans un langage plus étendu et plus élevé, en apparence, que le journalier ou le ménageot de campagne. Ils ont aussi des sentiments, je ne dirai pas plus nobles (le beau et le bien, comme le laid et le mal, se trouvent partout), mais plus analysés en eux-mêmes, et dont ils peuvent mieux rendre compte.

Le paysan aime surtout par instinct. L'habitant des grandes villes aime avec plus d'imagination. Celui des villages, qui tient du citadin et du paysan, met de l'imagination et de l'instinct dans ses affections. Chez tous, le cœur est en jeu. Le cœur n'est pas encore si mort qu'on veut bien le dire, et, quels que soient les temps, ni les crises politiques, ni les intérêts personnels n'empêcheront jamais l'amour et l'amitié de trouver en eux-mêmes une oasis au milieu des tempêtes.

L'amitié est un sentiment chevaleresque et jeune, qui se développe plus particulièrement chez les hommes liés par un esprit de corps et des travaux communs. Les guerriers d'autrefois, les artistes et les artisans d'aujourd'hui, les séminaristes, les étudiants, les collégiens même, ont encore un culte pour l'amitié. Dans la solitude des champs, comme dans le tumulte du monde, l'homme arrive à ne plus compter que sur lui même; mais, dans l'ombre du cloître, comme sous le soleil des chemins, dans les ateliers, dans les chantiers, comme sur les bancs des écoles, tout jeune Oreste a son Pylade.

L'amour-propre joue un grand rôle dans la vie de l'artiste et de l'artisan. Le paysan a une passion plus positive, le gain. L'homme du monde sait mieux déguiser ses vanités. Au village, elles sont naïves et passionnées,

Avec ces éléments si simples et dont tout le monde a pu constater la réalité, j'ai pensé pouvoir faire une pièce qui n'a la prétention d'être ni un drame ni une comédie, ni une formule d'enseignement nouveau. Les meilleures moralités sont celles qui arrivent toutes faites dans l'esprit du spectateur, et

dont il sent l'application dans une œuvre d'art, rendue avec la supériorité que vos admirables artistes sauront y manifester.

Pour la mise en scène, le soin des détails et la gouverne de l'ensemble, vous êtes artiste supérieur vous-même, et, l'*amitié aidant*, comme toujours, vous ferez de peu quelque chose.

Vous me demandez si, en annonçant au public de la première représentation le nom de l'auteur, on doit toujours m'appeler *George Sand*. Oui, sans doute, puisque c'est un pseudonyme devant lequel le public, qui n'est pas forcé de savoir qu'on pourrait dire *madame*, pourrait, cependant, me contester le droit de faire dire *monsieur*.

G. S.

DISTRIBUTION

MAITRE BIENVENU, menuisier	MM.	GEOFFROY.
PIERRE BIENVENU, son fils		LAFONTAINE.
MAITRE VALENTIN, charpentier		LESUEUR.
VALENTIN, son fils		BRESSANT.
NOEL PLANTIER, accordé avec Suzanne		DUPUIS.
LE BAILLI		BLONDEL.
LE MÉNÉTRIER		ANTONIN.
SUZANNE, veuve de vingt-cinq à trente ans, fille de maître Bienvenu	Mmes	LESUEUR.
REINE, filleule de Bienvenu; seize ans		LAURENTINE.

SYNDICS, APPRENTIS DE MAITRE BIENVENU, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

Costumes Louis XV ou Louis XVI, à volonté.

Dans un village de France, au siècle dernier.

ACTE PREMIER

L'intérieur d'une maison d'artisan aisé et même riche. La disposition d'architecture est rustique; l'ameublement est confortable. Chaises, tables et bahuts anciens en beau chêne, sculptés. Vaisselle et poteries d'un cer-

tain luxe. Une grande cheminée à droite du spectateur. Au fond, à droite, la chambre de Reine. Au fond, un peu à gauche, une porte sur le village. Au fond, au milieu, une fenêtre. Le grand fauteuil de maître Bienvenu est au premier plan, à droite; un habit et une cravate sont posés dessus. Un dressoir, adossé au premier plan à gauche. Une table sur le devant, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

REINE, SUZANNE.

Suzanne, près de la cheminée, découvre et recouvre des pots qui chantent; Reine arrange des hardes.

REINE.

Voilà le soleil levé, pas moins, et il n'y a encore personne de rentré. Ont-ils fait un train toute la nuit, ces pauvres jeunes gens! ont-ils raboté, scié, cogné, crié, chanté!... J'ai peur que mon parrain n'ait pas pu fermer l'œil!

SUZANNE.

Pourvu que tout marche bien, et que nous dansions, ce soir!

REINE.

Oh! que oui! Valentin me l'a promis, d'abord!

SUZANNE, entre le dressoir et la table.

Et tu aimes beaucoup à danser avec lui, conviens-en!

REINE.

Avec qui danserais-je? Ton frère ne danse jamais, lui! Ton prétendu... il n'y en a que pour toi!

SUZANNE, tout en parlant, met une nappe, une bouteille et deux verres sur la table.

Oh! celui-là, je te l'interdis.

REINE.

Parce que vous êtes un tantinet jalouse? Fi, madame, que c'est laid!

SUZANNE.

Que veux-tu, mon enfant! je fais la folie de me remarier

avec le plus beau garçon du pays, et je sais qu'il est un peu...

REINE.

Un peu content de lui? Bah! Ça n'empêche pas le cœur, ça; nous le savons bien, ici!

SUZANNE.

Sans doute, et, si c'est un défaut, j'y suis habituée. Mais dis donc, Reine, est-ce que toutes les hardes sont prêtes?

REINE, debout au fond.

L'habit de mon parrain, la chemise brodée de ton frère... Il n'y manque pas un point, pas un bouton : j'ai fini!

SCÈNE II

LES MÊMES, BIENVENU, sortant de sa chambre à droite, au fond, en veste du matin et bonnet de nuit.

BIENVENU.

C'est fini, hein, Reine? Tu dis qu'ils ont fini? Où sont-ils? (Écoutant près de la fenêtre.) Mais non, hélas! ils travaillent encore! Pourvu que... Songez donc, mes enfants! le dernier jour!...

SUZANNE.

Eh bien, eh bien, est-ce que vous vous éveillez dans des idées noires, par hasard?

BIENVENU.

Non, mais si j'y allais?...

REINE, le retenant.

Vous ne feriez que les retarder avec vos impatiences. Vous nous avez promis d'être bien sage, de ronfler bien fort, et de nous raconter de jolis rêves!

BIENVENU, les prenant toutes deux dans ses bras et les embrassant.

Chères petites! comme elles me dorlotent l'âme et le corps! Ah! on peut bien dire que je suis le plus heureux père de famille qu'il y ait sous le soleil, et que, sous ce rapport-là, le

soleil lui-même ne jette pas plus d'éclat dans les cieux que moi sur la terre.

SUZANNE.

Ah! ça, mon père, c'est beaucoup dire!

REINE.

Non, non. C'est sa grande belle humeur, quand mon parrain parle du soleil et de la lune.

BIENVENU.

Ça n'est pas des vanteries! Je vous demande si l'astre du jour a autour de lui une famille de petits soleils comme ceux qui m'environnent! Regardez-moi un peu, quand, rasé de frais et revêtu de mon habit marron, je m'assieds dans le banc des marguilliers, pour assister aux vêpres paroissiales! A ma droite, mon fils Pierre, lisant les psaumes dans un livre d'Heures, ni plus ni moins qu'un gros bourgeois; à ma gauche, ma bonne Suzon (il prend la main de Suzanne), la plus aimable personne de l'endroit, avec cent écus de dentelles sur sa cornette. En face de moi, au lutrin, place aventageuse pour les gens de belle taille, mon futur gendre Noël Plantier, un gars de haute mine, droit comme une pique, frais comme une rose, souriant comme une demoiselle et braillant comme une trompette!... Hein! ça flatte l'amour-propre, tout ça, et je suis sûr que ça me donne l'air d'un patriarche!

REINE, câline.

Eh bien, et les autres petits soleils?

BIENVENU.

Ah! tu as peur que je ne t'oublie, toi, friponne? Ne crains rien, Reine! D'abord, remarque ce nom que je t'ai donné au baptême! Il n'y a que moi pour les jolis noms! On est le roi des parrains; on a pour filleule la reine de beauté du village : c'est dans l'ordre!

REINE.

Merci, parrain. Je suis contente de mon compliment. Mais il y a encore quelqu'un que vous n'avez pas nommé, et qui, par l'amitié de votre fils et son travail dans vos ateliers, devrait être compté dans votre famille.

BIENVENU.

Le fils Valentin? Certes, ce garçon, depuis qu'il est mon apprenti et qu'il jouit de ma société, est devenu un sujet remarquable. J'en suis fier aussi! Et puis je me fais un devoir de protéger et d'élever au-dessus de leur condition les amis de mon fils!

SUZANNE.

Oh! sa condition n'est pas différente de la nôtre; et puis il a voyagé, lui; il a appris son état dans les grandes villes!

BIENVENU.

Eh bien, et mon fils? Est-ce qu'ils n'ont pas voyagé ensemble?

SUZANNE, regardant Reine.

Oui; mais Valentin vous a un esprit, des manières... On dirait quelquefois d'un monsieur!

BIENVENU.

Pas plus que mon fils, je crois! Il est gentil, je le veux bien; mais, malheureusement pour lui, il a un père.

REINE.

Oh! allez-vous dire du mal du père Valentin, parce qu'il est un peu gausseur?... Il vous aime, au fond!

BIENVENU.

Moi? Il me déteste; mais je le méprise!

SUZANNE.

Allons, bon! vous vous êtes donc encore chamaillés hier? Voilà, je parie, cinquante ans que vous vous fâchez tous les soirs, et que, tous les matins, vous faites la paix.

BIENVENU.

Oh! cette fois-ci!... Mais ça me fait penser que personne ne vient de là-bas...

REINE, allant vers la porte du fond.

Si fait! tenez, je parie qu'on vous apporte la bonne nouvelle!

BIENVENU, qui a vu passer le père Valentin devant la fenêtre, venant de gauche.

Ah! sainte Ursule! le père Valentin! C'est bien mauvais signe!

Il va près de son fauteuil, ôte sa veste et son bonnet, qu'il donne à Reine, et met sa cravate et son habit, en se regardant dans un petit miroir à la cheminée.

SCÈNE III

Les Mêmes, MAITRE VALENTIN.

REINE, qui lui a ouvert la porte.

Eh bien, voisin, quoi de nouveau?

MAITRE VALENTIN, sur le seuil, avec intention.

Rien que je sache, ma belle enfant, sinon que la vendange ouvre aujourd'hui à midi.

BIENVENU.

Comme si on ne le savait pas!

MAITRE VALENTIN.

Dame! j'aurais cru que vous n'en saviez pas le premier mot!

BIENVENU.

Bien, bien, j'entends! Je vous vois venir!

MAITRE VALENTIN.

Je ne viens pas, je m'en vas... après que vous m'aurez donné un peu de feu pour allumer ma pipe... (avec aigreur), si ça n'est pas trop indiscret! (Près de la cheminée, à Reine qui lui offre la pincette.) Merci, petite, merci! Rien que ça d'écuelles! encore un service neuf? Vous avez donc compagnie, aujourd'hui? Ça devient tous les jours plus cossu chez vous! (Reine lui offre une chaise qu'elle a été prendre au fond.) Eh bien, *mesdemoiselles*, à quand les noces?

REINE.

Les noces de Suzanne avec le grand Noël? Ça ne tardera pas, et votre garçon m'y fera danser.

MAITRE VALENTIN.

Mais quand dansera-t-il à la tienne, ma pauvre fille? Pas de sitôt, j'en ai peur!

BIENVENU, qui a contenu son impatience avec effort. Il est assis au coin de la cheminée, le dos tourné au spectateur.

Vous en avez peur? Qu'est-ce que ça vous fait?

MAITRE VALENTIN.

Dame! on plaint toujours une jeunesse qui n'a pas le sou!

BIENVENU.

On n'a pas besoin de fortune quand on est comme elle est.

MAITRE VALENTIN.

Oui, oui, elle est gentille, et très-douce! Mais ça ne fait pas trouver des maris, tout ça, à moins qu'on ne veuille marier ensemble dame Famine et M. du Regret!

REINE.

Oh! ne me plaignez pas. Je suis heureuse comme me voilà!

Elle va porter dans la chambre à droite la veste et le bonnet de son parrain.

MAITRE VALENTIN.

Pourvu que ça dure!

BIENVENU.

Eh bien, pourquoi ça ne durerait-il pas?

MAITRE VALENTIN.

Parce que vous avez beau être un grand homme, vous êtes aussi mortel que le premier chat venu; et, après vous...

BIENVENU.

Que savez-vous de mes intentions?

MAITRE VALENTIN.

Ah! si vous avez des intentions!... si vous l'avez mise sur votre testament, c'est très-joli... très-joli de votre part! (Reine rentre et va au fond ranger les deux chaises sur lesquelles elle travaillait.) Mais, à propos, qu'est-ce que vous faites donc de mon garçon, qu'il n'est pas rentré cette nuit chez nous? Est-ce que ça n'avance pas, c'te machine? (Bienvenu se lève et va à gauche.) Ça vous fâche, qu'on vous demande ça?

BIENVENU.

Pourquoi demander ce que vous savez mieux que moi ? Je parie que vous avez été sur pied toute la nuit, pour voir où en étaient les choses?

MAITRE VALENTIN.

Et vous? vous avez dormi?

BIENVENU.

Comme les pierres!

MAITRE VALENTIN.

Vous n'êtes donc pas inquiet?

BIENVENU.

Inquiet! pourquoi donc ça?

SCÈNE IV

Les Mêmes, PIERRE BIENVENU.

BIENVENU, perdant son affectation de tranquilité en voyant entrer son fils.

Ah!... Eh bien, mon fils, où en sommes-nous?

PIERRE.

Aussi avancés que possible, mon père. Je viens chercher du vin; ils sont tous morts de soif, là-bas.

REINE, prenant un baril sur le dressoir.

Je vas leur en porter.

PIERRE, vivement.

Non, Reine, je ne veux pas!... (Plus doucement.) C'est trop lourd pour toi.

Il lui prend le baril.

REINE.

Je l'ai porté plus de dix fois!

PIERRE.

Tu as eu tort... D'ailleurs, une jeune fille aller au chantier au milieu des garçons... ça ne convient pas.

SUZANNE, allant à son frère.

Bah! est-ce qu'il y a chez nous des gens mal-appris? Mais j'irai, moi; j'ai à sortir. Range tout ça, ma petite Reine.

Elle désigne les hardes et sort avec le baril.

PIERRE, à Reine.

Est-ce que ça te fâche, de rester? Tu ne me dis rien!

REINE, souriant.

Moi, fâchée? Pourquoi donc?

Elle prend les hardes et rentre dans sa chambre.

SCÈNE V

MAITRE VALENTIN, BIENVENU, PIERRE.

PIERRE, à part.

Elle semble toujours vouloir me fuir! Allons!

Il veut sortir.

BIENVENU.

Eh bien, reprends donc haleine un moment! Il n'y a pas besoin de se tuer!

MAITRE VALENTIN.

Sans doute, sans doute! Si vous n'arrivez pas à temps, on ne vous fera pas un procès pour ça. Vous n'avez pas signé un dédit.

BIENVENU.

Je voudrais bien voir qu'on eût pris des garanties contre ma parole! Et, quant à un procès, je n'attendrais certes pas qu'on m'en fît la menace? Je payerais, de mon propre gré, une indemnité à la population!

MAITRE VALENTIN.

Vous avez le moyen!... Mais ça n'en serait pas moins une humiliation pour votre entreprise!

PIERRE.

Vous en auriez votre part, maître Valentin, puisque votre fils est avec moi à la tête des travaux.

MAITRE VALENTIN.

A la tête... à la tête... Dites donc à la queue! Vous l'employez comme simple ouvrier, et pourtant sans lui, vous alliez faire de fameuses écoles, pour votre entreprise!

BIENVENU.

Qu'appelez-vous...? Allez-y donc, vous, à l'école! Vous me faites pitié!

Il s'assied près de la table.

MAITRE VALENTIN, se levant.

Ah! vous ne me soutiendrez pas que votre plan n'ait pas eu besoin de lui, par exemple! Vous aurez beau dire que, le bois debout ne s'écourtant jamais, il suffit de mettre quatre étais au lieu de deux; je vous dis, moi, que vos jennevelles étaient trop faibles pour votre arbre, et que ça aurait fait l'effet du chapeau à M. le curé sur la tête de son enfant de chœur. Vous y mettez des chapiteaux, des moulures, des sculptures... Mettez-y des dorures si vous voulez; mais ça ne fera pas qu'un pressoir ne soit pas un pressoir, que diable! Et, sans les conseils de mon garçon, vous auriez fait du vôtre un joli petit dévidoir entre deux quenouilles, bon tout au plus pour une filandière!

BIENVENU, en colère.

Père Valentin, vous êtes un envieux... Oui, un envieux! Je ne vous dis que ça!

MAITRE VALENTIN.

Allons, bon! vous croyez que je suis jaloux de n'avoir pas eu la commande? Vous n'êtes pas encore content de me l'avoir enlevée, moi à qui elle revenait de droit? Car, enfin, c'est un ouvrage de charpente, et c'est la première fois que, de mémoire d'homme en ce pays, on en a chargé un menuisier!

PIERRE.

Certainement, maître Valentin, c'était votre partie; mais rappelez-vous donc la circonstance...

MAITRE VALENTIN.

Oui, oui, l'argent à avancer à la paroisse! Vous êtes tou-

jours là avec vos écus! Vous en avez, c'est bon! tant mieux pour vous! vous les faites assez reluire et sonner! Mais vous aurez beau payer des flatteurs, ça ne vous donnera pas les connaissances qui vous manquent.

BIENVENU, se levant.

Il ose parler de ses connaissances, ce vieux équarrisseur de vieilles souches! lui qui a monté tout de travers le clocher du village! car il est de travers; oh! ça, il n'y a pas à dire!

MAITRE VALENTIN.

S'il est de travers, c'est donc que vous l'avez regardé, vous qui voyez comme ça tout ce que vous ne sauriez pas faire!

BIENVENU.

Allez au diable! fâcheux, cafard, calomniateur!

MAITRE VALENTIN.

Ah! si vous vous emportez...

Il veut s'en aller.

PIERRE, le retenant.

Eh non! eh non!

SCÈNE VI

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN, ouvert et franc, arrêtant son père sur la porte.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc? encore du train?

PIERRE.

Il y a, Valentin, que ton père et le mien veulent nous donner le mauvais exemple! Mais nous ne le suivrons pas! Nous nous unirons davantage pour les empêcher de se désunir; disons-leur bien que nous ne pouvons pas être jaloux l'un de l'autre, et que nous ne serions bons à rien l'un sans l'autre.

MAITRE VALENTIN.

Parlez pour vous! Quant à mon fils...

VALENTIN.

Mon père, votre fils vous supplie de ne pas démentir son

amitié pour Pierre : vous qui la connaissez, ne me faites pas cette peine-là! Oubliez-vous ce que je dois de reconnaissance à maître Bienvenu? Après vous, personne n'a été si bon pour moi! Voyons! donnez-vous la main, et, croyez-moi, aidez-vous au lieu de vous nuire.

MAITRE VALENTIN.

Non, non! Je m'en vas.

BIENVENU.

Eh non! restez. Et toi, dis-nous... est-ce que c'est fini, que tu reviens?

VALENTIN, les poussant vers le fond.

Fini? Oh! non pas. Tenez, allez-y tous deux. Vos apprentis ont absolument besoin d'une heure de repos; mais il faut qu'ils promettent de revenir aussitôt après. Noël Plantier les retient encore; mai sla présence de deux maîtres leur imposera davantage. Parlez-leur sérieusement, il le faut.

BIENVENU, au fond.

Sainte Ursule! est-ce que ça menace d'échouer au port?

MAITRE VALENTIN, sur le seuil.

Allons! je vois que vous avez besoin de moi...

BIENVENU.

Pardieu! vous avez assez découragé mes ouvriers, vous pouvez bien venir les remonter un peu.

Ils sortent ensemble, en se querellant.

SCÈNE VI

PIERRE, VALENTIN.

VALENTIN.

Suis-les... je crains...

PIERRE.

Qu'ils ne se querellent encore?

VALENTIN.

Non! Je te dirai ça. Inutile de s'en tourmenter d'avance!

Je viens manger à la hâte un morceau, car je n'en peux plus, et je te rejoins.

PIERRE.

Ah! Valentin! que tu mets de courage et de zèle à notre service! Je ne t'en sais pas assez de gré; mais, que veux-tu! je travaille sans savoir de quoi il s'agit! J'ai l'âme à autre chose!

VALENTIN.

Eh bien, lui as-tu parlé?

PIERRE.

A mon père? Oui, hier.

VALENTIN.

Je sais ça; mais ce n'était pas le plus difficile. Que lui as-tu dit, à elle?

PIERRE.

Rien! Je viens de la voir, et, comme de coutume, elle a trouvé un prétexte pour ne pas échanger avec moi trois paroles.

VALENTIN.

Elle ne peut pas deviner...

PIERRE.

Elle devine mon amour, sois-en sûr; mais elle s'en effraye. Elle croit devoir s'en préserver comme d'un danger, ou d'une offense! Ah! me connaît-elle si peu...

VALENTIN.

Fais-toi comprendre. Où est-elle?

PIERRE, montrant la chambre de Reine.

Là! mais, je t'en prie, parle-lui pour moi : tu me l'as promis!

VALENTIN.

Eh bien, Pierre, ce serait le mieux, puisque tu n'oses point parler toi-même!

PIERRE.

Non! non! ni mon père ni moi ne serons assez adroits, assez patients pour l'interroger. Elle hésitera, sans doute. i elle venait à me refuser!...

VALENTIN.

Il faudrait t'y soumettre !

PIERRE.

Supporter un refus? Jamais!

VALENTIN.

Tu mets bien de l'orgueil dans ton amour, mon pauvre Pierre !

PIERRE.

C'est comme cela ; je n'y peux rien... Refuses-tu de m'épargner cette souffrance?

VALENTIN.

Non ! je suis à toi corps et âme, tu le sais... La voilà... Tu ne veux pas?...

PIERRE, près de la porte du fond.

Non ! non ! Je reviendrai savoir... Valentin n'insiste pas, si elle refuse ! Sache seulement ce qu'elle pense !

Il sort.

VALENTIN, à part, en soupirant.

Allons !

SCÈNE VIII

REINE, VALENTIN.

REINE, qui a paru sur son petit palier et qui est rentrée comme pour prendre quelque chose dans sa chambre, revient dès qu'elle voit Pierre parti.

Vous venez déjeuner, Valentin?

VALENTIN.

Non, Reine, merci... (A part.) Je n'ai plns faim, moi ! Je ne sais que dire... Ah! mon pauvre Pierre ! qu'exiges-tu là?... (Haut, en voyant Reine courir à la cheminée et y prendre des écuelles.) Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc? vous voulez...?

REINE.

Je veux que vous mangiez. Vous devez en avoir grand besoin.

VALENTIN, lui ôtant l'écuelle des mains, à part.

Au fait! ça me donnera une contenance. (A Reine, qui lui approche une chaise à la table.) Finissez, Reine; vous ne devez pas me servir.

REINE.

Pourquoi donc ça? Est-ce que je ne sers pas tout le monde, ici? C'est mon devoir et mon plaisir!

VALENTIN, posant l'écuelle sur un coin de la table dont il relève la nappe.

Mais je ne suis pas d'*ici*, moi!

REINE.

Ah! c'est mal, ce que vous dites là! Vous en êtes aussi bien que moi, il me semble.

VALENTIN, descendant à gauche de la table.

Non, non! ce n'est pas la même chose. Je suis là, moi, comme ami, comme ouvrier, comme voisin. Mais vous, vous êtes de la maison, et pour toujours.

REINE va au fond prendre une cravate sur la commode et vient travailler près de la table.

Oh! tant que vivra mon parrain... je l'espère! Mais sans lui! Suzanne va vivre avec son mari!... et je ne voudrais pas devoir à d'autres...

VALENTIN, debout, qui fait semblant de manger plutôt qu'il ne mange.

Pourquoi dites-vous...? C'est singulier, Reine, que vous pensiez... (Très-embarrassé et avec souffrance.) C'est vrai, on dirait que vous n'avez pas de confiance dans l'amitié de Pierre?

REINE.

Je ne dis pas ça!

VALENTIN.

Si fait! Vous auriez bien tort!

REINE, embarrassée.

Je ne pensais point à lui.

VALENTIN.

Si fait, je vous dis, vous y pensez beaucoup... et tenez..,

(il montre l'ouvrage de Reine), vous vous occupez de lui! Vous faites bien.

REINE, qui a ourlé la cravate blanche.

Ça? Mais non, ce n'est pas à lui, c'est à vous.

VALENTIN.

Ah! (Il regarde la cravate.) Pourquoi donc prenez-vous cette peine-là? J'avais prié cette bonne Suzanne...

REINE.

Vous croyez que c'est une peine?

VALENTIN, à part.

Allons, c'est comme un fait exprès! Elle travaille pour moi, et je me sens... Allons, allons!... (Il s'assied à la table et lui ôte des mains son ouvrage.) Bonne petite Reine, il faut que nous parlions sérieusement tous les deux.

REINE, émue.

Sérieusement?

VALENTIN.

Oui. Je suis déjà un vieux ami pour vous; je vous ai vue tout enfant, jouant tantôt sur cette porte, tantôt sur celle de ma maison... Je suis parti pour mes voyages... Je vous ai retrouvée, l'an dernier, toute grande, toute belle... (se reprenant vite), toute raisonnable enfin! J'ai bien le droit de vous demander un peu de confiance, n'est-ce pas?

REINE.

Oh! certainement!

VALENTIN.

Eh bien, vous voilà en âge de songer...

REINE.

A quoi, Valentin?

VALENTIN.

A quoi devons-nous penser quand les autres pensent à nous?

REINE, très-troublée, mais heureuse.

Ah! on pense à moi?... Qui donc?

VALENTIN.

Je voudrais bien vous le dire tout de suite... Mais je vou-

drais aussi savoir de vous... si vous n'avez pas de l'éloignement pour la personne...

REINE.

Je ne déteste personne, moi.

VALENTIN.

Vrai?

REINE, baissant la tête.

Dame!

VALENTIN.

Eh bien... si c'était Pierre?

REINE, avec un cri étouffé, et mettant ses mains sur son cœur.

Ah!...

VALENTIN, à part.

Elle l'aime! Allons! tant mieux! (Haut.) Eh bien, oui, Reine, c'est Pierre qui...

REINE, abattue.

Oh! j'ai bien entendu! Vous me conseillez donc...?

VALENTIN.

Oui, certes, je vous conseille de répondre à son affection.

REINE, émue.

Ça ne vous chagrinerait pas... pour moi, vous qui me portez intérêt?... Dites, Valentin, ça vous ferait plaisir?

VALENTIN.

Mais certainement, Reine!... Je désire... tenez! (Avec effort.) Je veux que vous suiviez votre inclination qui est pour lui, convenez-en! Pierre est le plus honnête, le plus brave, le plus franc des hommes. Il est riche... et un riche généreux et libéral en services, comme Pierre Bienvenu, est un homme dont on peut voir le mérite. Il a de quoi prouver son bon cœur, et il le prouve! Il est beau autant qu'il est bon, il est instruit; vous serez fière de lui, et il vous rendra heureuse...

REINE.

Vous croyez? Vous l'aimez beaucoup, Valentin; je vois que vous l'aimez mieux que tout au monde! Eh bien... (étouffant sa douleur), à la bonne heure!

VALENTIN.

Alors... je pourrai donc lui dire...?

REINE.

Merci, monsieur Valentin... ne lui dites rien. Je lui parlerai moi-même... Rendez-moi donc mon ouvrage... Il faut que je me dépêche.

VALENTIN, prenant la cravate et la regardant.

Comment! c'est vous qui avez brodé ces coins-là?

REINE.

Ça vous fâche?

VALENTIN, un peu brusquement, après avoir baisé la cravate à la dérobée.

Oui, ça me fâche, que vous perdiez votre temps pour moi.

Il se lève.

REINE, le regardant au moment où il lui remet son ouvrage, et se levant aussi.

Eh bien, qu'est-ce que vous avez donc, Valentin?... Comme vous êtes pâle!... Vous êtes malade?

VALENTIN, qui se retient au dossier de sa chaise.

Non, rien; la tête me tourne un peu... Que voulez-vous (riant avec effort)! quand on travaille depuis quarante-huit heures sans débrider... J'ai eu tort de me reposer un moment, ça m'a ôté le courage... et les forces.

REINE.

Oui, oui, c'est vrai. Tenez, vous vous tuerez avec ce maudit pressoir! Valentin, il faut vous reposer aujourd'hui.

VALENTIN, très-affaibli, mais souriant.

Oh! pas possible! Laisser les autres dans l'embarras? Non... mais cinq minutes... Oui, je sens qu'il le faut.

Il retombe sur sa chaise, près de la table.

REINE.

Je crois bien! vous êtes près de vous trouver mal.

Elle lui mouille le front avec son mouchoir, qu'elle trempe dans un pot à eau sur la commode.

VALENTIN, portant sa main près de ses lèvres.

Reine, que tu es bonne! pauvre enfant! (La repoussant.) Non,

non, ce n'est rien... Laissez, Reine... Laissez donc, je vous dis! Est-ce que j'ai besoin de ça!

REINE, interdite, s'éloignant.

Alors, essayez de dormir... un petit quart d'heure; ça vous remettra.

VALENTIN, brusquement.

Oui, mais ne faites pas attention. (Il met sa tête dans ses mains, s appuie sur la table, et reste immobile. — Reine s'est assise près de la cheminée, regarde Valentin un instant, et fond en larmes. — Valentin, relevant la tête et la regardant. Elle s'est détournée pour pleurer.) Est-ce qu'elle pleure? Qu'a-t-elle donc?... Que m'importe?... Je ne dois pas... Ah! je ne comprends plus rien, moi... J'ai le vertige, je suis brisé!

Il retombe et s'endort.

SCÈNE IX

VALENTIN endormi; REINE, NOEL PLANTIER.

Noël arrive sans bruit, et se penche vers Reine comme pour l'embrasser.

REINE, se retournant.

Eh bien, qu'est-ce que vous voulez donc, Noël Plantier?

NOEL.

Excusez-moi, la jolie Reine; je vous prenais pour mon amante.

REINE.

Eh bien, est-ce qu'elle n'est pas au chantier, Suzanne?

NOEL.

Elle y est venue, et je croyais la retrouver ici. C'est pourquoi je me permettais cette licence, en tout bien, tout honneur, de vouloir dérober un simple baiser. Et quand même! il n'y a pas grand mal, Reine, n'est-ce pas? Vous auriez bien pu me laisser faire: on ne se trompe pas toujours si agréablement.

REINE, qui s'est levée et qui ne l'écoute pas.

Quoi? Pardon; vous me parlez?

NOEL.

Ah! la petite coquette, qui fait celle qui n'entend pas! Savez-vous, Reine, que vous êtes tous les matins plus jolie que la veille, et que ça crève un peu le cœur à un jeune homme sur le point de se marier, de voir que tant de belles roses fleurissent quand même dans le jardin des amours?

REINE.

Ah! vous allez recommencer vos fadaises? Qu'est-ce que vous venez donc faire ici?

NOEL, montrant Valentin.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y fait, lui, je vous le demande?

REINE.

Vous voyez! il se repose. Faites-en autant si le cœur vous en dit, je ne vous dérangerai pas.

NOEL.

Savoir! Vous craignez Suzanne; mais, si je voulais...

REINE.

Vous auriez beau vouloir! du moment qu'on parle comme ça...

NOEL.

Vous vous trompez bien. *Ceusse* qui doutent d'eux-mêmes sont toujours repoussés. Si Pierre voulait me demander conseil, je lui enseignerais bien la manière d'apprivoiser une jolie petite linotte comme vous.

REINE.

Pourquoi me parlez-vous de Pierre? Êtes-vous chargé de ça, vous aussi?

NOEL, regardant Valentin.

Moi aussi?... Ah! Non, pas du tout. Mais on a des yeux, et on voit bien que Pierre soupire et que ça vous amuse. Dame! c'est naturel. Vous n'êtes pas vilaine, ma foi, et ça n'est pas ennuyeux de prier une petite image comme vous! Mais charger les autres de dire l'oraison... Il y en a qui s'endorment en route: c'est tant pis pour *eusse!* Il y en a aussi qui ne s'endormiraient point... mais on ne les pousse pas dans le

danger, *ceusse*-là, et c'est tant mieux pour *eusse*, hein ! belle Reine ?

Il veut lui prendre la taille. Elle s'éloigne.

REINE.

Noël, si vous continuez, je vas éveiller Valentin pour vous faire honte !

VALENTIN, s'éveillant, à part.

Ai-je rêvé qu'elle m'appelait ?

NOEL.

Valentin n'est point jaloux de vous, ma mignonne ! Mais pourquoi vous fâchez-vous donc comme ça ? Savez-vous que vous me feriez croire que vous avez du dépit ?

Valentin écoute avec étonnement.

REINE.

Du dépit ?

NOEL.

Dame ! on en a toujours contre le mariage de *ceusse*... qui... Mais, voyons, Reine, si un agréable baiser peut vous distraire de vos peines... ce n'est pas grand'chose après tout, et je ne l'ai pas refusé...

VALENTIN, agité.

Qu'est-ce qu'il dit donc là, cet imbécile ?

Reine recule vers la porte. Suzanne paraît. Valentin semble absorbé pendant cette scène et le commencement de l'autre.

SCÈNE X

LES MÊMES, SUZANNE, rapportant le baril, et surprenant Noël assez près de Reine et se retirant vite dès qu'il l'aperçoit.

SUZANNE.

Ah ! oui-da ! voilà que vous lui en contiez encore ! Pourquoi souffres-tu ça, toi ?

REINE.

Je ne le souffre pas ; mais le moyen qu'il soit sérieux une minute !

NOEL.

Vous l'entendez, mon amante ! Elle se plaint de ce que je badine ! C'est bien la preuve que...

SUZANNE.

Et pourquoi plaisanter toujours avec une honnête fille ? Gardez vos manières pour vos anciennes, quand vous les rencontrerez ! (Voyant Valentin qui se lève.) Ah ! vous n'étiez pas seuls ? A la bonne heure ! Mais faites attention à vous, Noël ! Je vous veux tout à moi, même en pensées et en paroles... ou bien pas du tout, vous le savez !

NOEL.

Oh ! par exemple ! si vous croyez... Suzanne, soyez jalouse... je veux bien, ça me flatte ; mais ne soyez point injuste ! (Montrant Reine.) Demandez-lui si je ne lui disais pas... Tenez, je lui parlais de Pierre ! Demandez à Valentin si ce n'est pas vrai ? Valentin !

VALENTIN, près de l'escalier, un peu brusquement.

Je n'en sais rien... Mais vous avez eu tort. De quoi vous mêlez-vous ?

SUZANNE, à Reine, qui est absorbée.

Est-ce vrai, qu'il te parlait de mon frère ?

REINE.

Lui ?... Je ne sais pas ce qu'il me disait !

SUZANNE, inquiète.

On ne sait jamais ce que tu penses, toi ! Tu ferais mieux de le dire... (A Noël.) Et vous, vous feriez mieux d'être à votre ouvrage. Pourquoi venez-vous ici quand je ne n'y suis point ?

NOEL.

Je... Mais...

SUZANNE.

Allez donc !

NOEL.

Alorsse, j'y vas, Suzanne, j'y vas ! (A part.) Quand c'est les femmes qui commandent...

SCÈNE XI

LES MÊMES, BIENVENU, PIERRE.

BIENVENU, arrêtant Noël au moment où il va sortir.

Où cours-tu comme ça, mon gendre? C'est l'heure de déjeuner, en attendant que nos apprentis reviennent. (Prenant le bras de Pierre, qui a voulu s'approcher de Valentin.) Or çà, tout va bien ! Il est prouvé malgré les beaux pronostics des jaloux, qu'avant la nuit nous serons prêts. Sainte Ursule ! j'en suis tout réconforté, et, puisque j'ai l'esprit en repos, il est juste que j'aie le cœur content ! Écoute, toi ! Et toi aussi, Reine !

PIERRE.

Mais vous n'allez pas lui dire... Je ne lui ai pas encore parlé, moi!

BIENVENU.

Raison de plus! C'est à moi de la préparer adroitement... (A Reine, qui vient à lui tenant une assiette, pendant que Suzanne, aidée de Noël, sert le déjeuner, consistant en belles écuelles de soupe posées autour de la table.) Pose ça, filleule, et prête-moi attention ! (Il lui prend la main d'un air solennel.) Vous avez dû vous apercevoir, mon enfant, depuis que la Providence vous a amenée dans ma maison, que vous n'aviez pas pour parrain un homme ordinaire. Il est temps de vous apprendre à quel point maître Christophe Bienvenu s'élève par ses idées et ses sentiments au-dessus de ses semblables. (A Pierre, d'un air satisfait.) Hein ! la voilà toute tremblante !

PIERRE.

Mon père, je vous supplie...

BIENVENU.

Tais-toi, enfant, quand ton père a la parole ! Et toi, petite fille, rassure-toi. Je méprise le qu'en dira-t-on. On aura beau crier dans le pays que tu es sans naissance... (ayant des parents inconnus) et sans fortune... (n'ayant absolument rien) : tu es ma filleule, ça t'ennoblit; tu m'aimes, ça m'enrichit;

tu es jolie, ça me flatte; tu es bonne et sage, ça fait honneur à l'éducation que je t'ai donnée. Or donc, que mon fils t'aime (clignant de l'œil à Pierre d'un air malin) ou ne t'aime pas, je te choisis pour ma bru, entre cent des plus huppées, qui s'en croient dignes et que je te sacrifie. Allons, n'étouffe pas de joie : songe qu'il faut avoir sa tête et se montrer fière et brave un jour comme aujourd'hui ! un jour de gloire et de gala, qui va ajouter un pressoir à la couronne de ton parrain! — Eh bien, qu'est-ce que c'est ? Vous retirez vos mains tous deux ?

PIERRE.

Mon père, vous avez bonne intention; mais voyez ! Reine ne comprend pas, elle ne croit pas... Elle ne sait pas seulement que je l'aime !

BIENVENU.

Pierre, tu es fou ! Voilà bien ton esprit chagrin et porté au doute ! Si je t'avais écouté, je n'aurais pas entrepris mon pressoir : c'était trop tard ! Et, à présent, pour cette affaire-ci, c'est trop tôt ! Il fallait donc te laisser dans la fièvre, quand il n'y avait qu'un mot à dire pour tout arranger ? N'est-ce pas, ma petite Reine ? Allons, tu es raisonnable, toi ! et tu ne trouves pas ton parrain trop malavisé de vouloir se faire dorloter par une bonne fille comme toi, tout le restant de ses jours ! Dis-nous ça bien vite ! Un beau *oui*, et déjeunons.

REINE, le retenant dans ses bras.

Mon parrain... vous êtes bon comme Dieu... et je vous aime... vrai ! de toutes mes forces... Mais...

BIENVENU.

Mais tu veux que mon fils te dise lui-même... ? Sois tranquille... tu auras des soins... et des douceurs... et des cajoleries... c'est ton droit !... Allons, Pierre, prends sa petite main et conduis-la à table, entre nous deux, comme toujours... et pour toujours !

Il va se placer à table.

PIERRE, tenant la main de Reine éperdue.

Reine ! vous ne m'aimez pas ?

REINE.

Si fait, Pierre, je vous aime beaucoup, et c'est pour ça que je ne dois pas vous tromper !... Je refuse l'honneur que vous voulez me faire.

VALENTIN, à part.

Que dit-elle ? Est-il possible ?

PIERRE.

Reine, vous me tuez !... mais je n'insiste pas !...

REINE.

Merci, Pierre !... merci !

BIENVENU, près de la table, parle en mangeant sa soupe, son écuelle à la main.

Comment ? qu'est-ce que c'est ? des grimaces ? Je voudrais bien voir... (Avec autorité.) Nous affichons les bans aujourd'hui, c'est décidé ! J'en ai fait part à tous mes voisins, et je montrerai que mon fils a le moyen de faire un mariage d'amour !

PIERRE.

Assez, assez, mon père ! C'est de la fierté ou de l'éloignement, mais il semble que vous lui mettiez la mort dans le cœur... (Se tournant vers Valentin.) Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai donc fait pour être malheureux comme ça, moi !

BIENVENU, étonné, agité, et très-embarrassé de son écuelle, s'approche de Reine.

Eh bien, mais on ne vous force pas, que diable !... Si vous voulez rester fille, et pauvre, et sans avenir, tant pis pour vous, ça vous regarde ! Qu'est-ce que ça me fait, à moi ? Mon fils n'aura pas de peine à trouver mieux ! Voilà ce que c'est ! Faites donc du bien aux ingrats !

Il pose son écuelle sur la table.

REINE, désolée.

Oh ! vous êtes fâché contre moi !

BIENVENU, la repoussant avec un dédain affecté.

Fâché, moi ? Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

REINE.

Vous ne m'aimez plus! Oh! monsieur Pierre, pourquoi vous êtes-vous mis dans la tête une idée comme ça?

VALENTIN.

Et vous, pourquoi tant vous presser de le désespérer? Prenez le temps de la réflexion, Reine!

PIERRE, éclatant.

Eh! ne vois-tu pas qu'elle en aime un autre?

BIENVENU.

Un autre! par exemple!...

SUZANNE.

Doucement, Pierre... C'est son droit! De quoi te fâches-tu?

PIERRE.

De ce qu'elle l'a si bien caché, que je ne le savais pas! Qu'elle l'avoue, et je ne lui demande plus rien.

BIENVENU, assis à la table.

Oui, voilà! qu'elle l'avoue et on lui pardonnera, que diable! Pour refuser mon fils, il faut qu'elle ait fait des promesses à quelqu'un. Voyons, parlez, belle jeunesse! A qui avez-vous donné parole en cachette de nous?

REINE.

A personne, mon parrain!

PIERRE, avec emportement.

Vous mentez, Reine! Je vois bien que vous mentez!

REINE.

Pierre! comme vous me parlez durement!

SUZANNE.

Elle a raison : on ne tourmente pas comme ça une pauvre enfant!

BIENVENU.

Mais, moi, j'ai le droit de la tourmenter!... (Lui saisissant les mains.) Voyons, mauvaise tête...

REINE.

Mon parrain, je ne peux rien vous dire.

PIERRE.

Reine, c'est pourtant bien aisé, d'être sincère! Si vous me dites que *peut-être* vous vous raviserez, je croirai que vous avez le cœur et la conscience libres... (Reine baisse la tête et reste interdite.) Vous ne pouvez pas même me dire : *Peut-être?* Allons! son choix est fait! (A Valentin, avec colère.) Tu le savais, toi, tu le sais! Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

REINE, vivement.

Non, il ne sait rien... Vous voulez que je vous le dise, et vous me poussez à bout? Ah! je n'aurais pas cru qu'on m'arracherait du cœur cette parole-là... Eh bien, oui, j'aime quelqu'un! quelqu'un qui ne le saura jamais, parce que c'est quelqu'un qui ne peut ni ne veut se marier avec moi! Mais, si je l'aime quand même,... je ne dois pas tromper un honnête homme en lui donnant ma parole, quand je sais que je ne peux plus donner mon amitié!

Un silence d'étonnement. Reine, effrayée de ce qu'elle vient de dire, reste absorbée.

SUZANNE, allant près d'elle et lui prenant la main.

Allons... laissez-la tranquille, à présent... Celui qu'elle voudra... elle l'aura... car je le connais, moi! (Bas, à Reine.) Et c'est Valentin, n'est-ce pas, ma mignonne?

REINE, tresaillant.

Non, non!... ce n'est pas lui.

SUZANNE, étonnée.

Non?... Qui donc, alors?... (Laissant tomber la main de Reine et regardant autour d'elle.) C'est quelqu'un d'ici, car elle ne sort jamais sans moi, et je sais bien qu'elle n'a point d'amoureux au dehors. (Regardant Noël, qui est près du dressoir et mange tranquillement.) Il n'y a ici qu'un homme qui ne soit pas libre de l'épouser... (A Noël, avec dépit.) Noël Plantier! il n'y a pas là de quoi rire!...

NOEL.

Dame!... mais je vous jure bien que ce n'est pas ma faute!

PIERRE, assis dans le fauteuil, avec dédain.

Comment! c'est vous? Je vous fais mon compliment!

Il tourne le dos et lutte contre son dépit, sans pouvoir le cacher

BIENVENU, stupéfait.

Ah çà! mais c'est qu'elle n'en disconvient pas! Voilà qui est particulier!... Le prétendu de ma fille! par esprit de contradiction... par envie, par malice! Oh! l'enfer est dans la cervelle des femmes! (A Noël, qui a un air de modestie risible.) Parlez-donc, vous, là-bas! Dites-lui tout de suite qu'elle est une folle, une sotte! Faites-lui honte!

NOEL, d'un air de protection.

Oui, je vas lui parler... à cette jeune enfant!

SUZANNE.

Tenez-vous tranquille! Il y a de votre faute là dedans! J'en étais sûre. (A Reine, la repoussant.) Et vous, vous devriez rougir...

REINE, sortant comme d'un rêve.

Oh! Suzanne, vous aussi?... Qu'est-ce que vous avez donc tous contre moi?

Elle va vers le fond en pleurant.

BIENVENU.

Elle le demande? Sainte Ursule! elle est timbrée, cette fille-là, et nous serons forcés de la renfermer, si ça continue!

En se retournant, il voit maître Valentin qui vient d'entrer et qui écoute.

SCÈNE XII

LES MÊMES, MAITRE VALENTIN.

BIENVENU.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a, que vous venez là à pas de loup?

MAITRE VALENTIN.

Enchanté de vous trouver dans la joie... mais désolé de vous apporter une mauvaise nouvelle.

BIENVENU.

Comment ? quoi ? mes apprentis ont été se coucher ?

MAITRE VALENTIN.

Bien au contraire, ils viennent de dégager la vis de votre pressoir.

BIENVENU.

Eh bien, c'est une belle pièce, j'espère ?

MAITRE VALENTIN.

Superbe !... Un vrai bijou ! Ça fend le cœur.

BIENVENU.

Quoi donc? qu'est-ce qu'il y manque ?

MAITRE VALENTIN.

C'est un malheur, il m'en coûte de vous le dire ! Il y manque deux pas !

BIENVENU.

Deux pas. de vis ? Elle est trop courte ?

MAITRE VALENTIN.

Non; mais il y manque deux pas! Ils ont sauté.

VALENTIN.

Eh bien, j'en étais sûr ! il y avait un défaut dans le cœur du bois! Allons, c'est une pièce perdue !... Et ce n'est la faute à personne !

Il va avec Noël regarder par la porte du fond.

MAITRE VALENTIN, à Bienvenu.

Eh bien, voisin, ça vous chagrine tant que ça ? Bah ! allons donc, un peu de courage, vous qui n'êtes pas un homme ordinaire! Que voulez-vous ! il y a du guignon pour tout le monde... Je vous le disais bien, moi, qu'un accident pouvait vous retarder. Mais vous croyez toujours faire des miracles, vous ! Il n'y a que le ciel qui fasse des miracles, et il n'a peut-être pas été pour vous dans cette affaire-là.

BIENVENU, allant à lui.

Le ciel est toujours pour moi, et, s'il faut un miracle... il y aura un miracle, voilà tout! Pierre ! qu'en dis-tu ? Perdrons-nous l'espoir, au moment de triompher de l'envie ?

PIERRRE, qui, après avoir vainement lutté contre son dépit et son chagrin, est resté immobile à regarder Reine. Tressaillant.

Que dites-vous, mon père ? de quoi parlez-vous ?

BIENVENU, en gagnant la gauche du théâtre.

Oh ! oh ! voilà mon fils qui pense à autre chose, qui perd l'esprit ! Adieu courage ! me voilà ruiné dans mon honneur, dans ma réputation. Une fois dans sa vie, maître Christophe Bienvenu aura manqué à sa parole ! Après une chose comme celle-là, il faut se voiler la face et mourir !

VALENTIN.

Non, maître ! quand je devrais y perdre les deux bras ! Allons, mon père, vous êtes un bon voisin et un bon confrère...

MAITRE VALENTIN.

Moi, son confrère ? moi, un équarrisseur de vieilles souches, un manœuvre, un âne ? Est-ce que je sais faire un pressoir ? est-ce que c'est mon ouvrage ?

VALENTIN, avec feu.

Oui, mon père, c'est votre ouvrage ! et maître Bienvenu, dans les occasions sérieuses, vous rend la justice qui vous est due ; n'essayez pas de nous faire croire que vous ne vous estimez pas beaucoup et que vous ne vous aimez pas un peu : nous ne sommes pas dupes de vos querelles, et nous savons tous ici que, quand vous avez besoin l'un de l'autre, vous mettez l'élan du cœur au-dessus de la rivalité du métier... Allons, venez, mon père ! Vous avez chez vous un frêne excellent, tout débité, et de longueur, deux bons compagnons tout frais... et moi qui ne suis pas mort ! Console-toi, mon Pierre, il y a remède à tout dans ce monde ! et vous, maître Bienvenu, ayez confiance, rien n'est perdu ! les amis sont là.

Il sort en emmenant son père.

SCÈNE XIII

BIENVENU, REINE, PIERRE, NOEL, SUZANNE,
sur le seuil de la porte au fond.

BIENVENU, à Reine, qui s'est approchée de lui, caressante, en le voyant affligé.

Ah! vilaine enfant! Si au moins c'était ce brave garçon que tu as pris la fantaisie d'aimer, je te pardonnerais!

PIERRE, se levant, à part, d'un air sombre.

Valentin! Si c'était lui!

ACTE DEUXIÈME

Une cour rustique, commune aux maisons de maître Bienvenu et de maître Valentin. — Au premier plan, à gauche du spectateur, la maison de Bienvenu, blanche, contrevents verts, porte à ornements, petit jardin entouré de treillage vert, pigeonnier au fond, attenant à ladite maison, avec une tonnelle de verdure au bas. Tous les signes de l'aisance et d'une certaine ostentation. — Au premier plan, à droite, la maison du père Valentin, plus pauvre, plus négligée, avec des pampres en désordre autour de la porte, ayant sur le côté, au fond, en regard du pigeonnier de Bienvenu, un grossier hangar couvert de chaume, par où l'on va au chantier du père Valentin. — Au fond, règne un petit mur avec une porte charretière, donnant sur le village. La partie du mur qui appartient à Bienvenu, est bien crépie et a un chapiteau en tuiles. Celle qui appartient au père Valentin est plus basse, ébréchée et encombrée de bois de travail. La moitié de la cour du côté de Bienvenu est proprement pavée, l'autre moitié est brute et semée de copeaux et de débris. — Devant le jardin de Bienvenu, un banc peint en vert; devant la maison de Valentin, de grosses souches, servant de siéges au besoin. — A l'entrée du hangar, on voit une meule à repasser les gros outils.

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE, balayant le devant de la maison; MAITRE VALENTIN, sortant du hangar.

MAITRE VALENTIN, à la cantonade.

C'est bien, c'est bien! De l'ensemble, surtout, et faites comme je vous dis. N'oubliez pas que le temps presse! (Descendant et regardant Suzanne.) Ah! encore le balai? Combien de fois par jour, donc? Le palais de Versailles n'est pas tant balayé que cette maison-là! Faites attention, au moins, à ne pas pousser vos balayures sur ma moitié de cour! Je vous défends de passer la rigole.

SUZANNE.

Ah! par exemple, ça ne m'arrive jamais.

MAITRE VALENTIN.

Oui, oui! vous direz que c'est le vent qui apporte chez moi vos bouts de chiffon, et les épluchures de vos festins!

SUZANNE, riant.

Bah! quand on salirait un peu de votre côté, vous n'y tenez déjà pas tant, il n'y paraîtrait guère.

MAITRE VALENTIN.

Et si j'aime mon désordre, moi! c'est pas une raison pour que je souffre celui des autres!

SUZANNE, au fond, balayant toujours.

Allons, allons, on y prendra garde! Vous avez beau faire le grognon, vous voilà travaillant pour aider mon père...

MAITRE VALENTIN.

Votre père... votre père!... J'en aurai encore des sottises et des avanies pour tout remercîment. (Allant au hangar.) Attention, Valentin! Gare à tes mains, que diable! Ensemble donc! (Revenant.) Ah! comme ça travaille, ce garçon-là! Ça n'est pas M. Noël Plantier qui mènerait la chose d'un train pareil!

SUZANNE, qui a posé son balai sous le berceau.

Pourquoi donc? est-ce que vous lui en voulez aussi, à mon amoureux?

MAITRE VALENTIN; il s'assied sur une souche.

Ah! c'est encore votre amoureux? Je ne croyais pas! Après ça, il se passe toujours chez vous des choses si fantasques!

SUZANNE, riant.

Fantasques! voyez-vous ça! Apprenez, père Valentin, qu'il n'y a de fantasque chez nous... que moi. (S'appuyant sur son épaule avec bonhomie.) Oui, c'est moi qui suis folle! Moquez-vous et grondez-moi; vous en avez le droit, vous, le vieux voisin! Tenez, j'ai eu un moment tantôt... C'est mal! mais, que voulez-vous! j'étais jalouse.

MAITRE VALENTIN, radouci.

Jalouse de...? (Haussant les épaules.) Ah! Suzanne! vous êtes bien sotte, mon enfant, de n'avoir jamais vu qu'il y avait là, sous votre main, un bon garçon, un garçon de mérite... mon garçon, à moi, qui valait quinze Noël Plantier; mais vous l'avez méprisé parce qu'il est pauvre, et vous donnez votre cœur et vos écus à un grand benêt...

SUZANNE.

Laissez ce benêt tranquille, voisin! Je n'en suis pas encore si revenue que vous croyez; et, tant qu'à votre fils, je lui rends justice; mais jamais son idée n'a été pour moi, et je sais bien pour qui elle est. Il a beau s'en cacher. Les femmes voient clair!...

MAITRE VALENTIN, du ton d'un homme qui ne veut pas se compromettre.

Vous croyez que Reine...? Dame! si votre père lui faisait un sort... Mais puisque la voilà entichée de votre galant?

SUZANNE.

Eh! non. Elle n'a pas dit ça, elle! C'est moi! je rêvais!

MAITRE VALENTIN.

Ah! vous croyez?

SUZANNE.

Et vous, vous en êtes sûr. Vous voyez bien les soins qu'elle a pour vous ?

MAITRE VALENTIN.

Je ne dis pas ! La pauvre enfant !... Mais elle n'a rien !

SUZANNE, entrant dans le jardin. Pendant la fin de cette scène et le commencement de l'autre, elle jardine tout en parlant.

Mon père y pourvoira.

MAITRE VALENTIN.

Mais votre frère...

SUZANNE.

Mon frère entendra raison. Je m'en charge. C'est un peu d'amour-propre, voilà tout.

MAITRE VALENTIN, se levant.

Ah ! de l'amour-propre, il en a sa bonne part, lui aussi ! Le père écrase les gens d'une façon... Le fils les écraserait volontiers de l'autre... Dites donc, le voilà qui vient : est-ce que vous songez à lui parler de ça ?

SUZANNE.

Certainement ! et tout de suite.

MAITRE VALENTIN.

Alors, je vous laisse ! (A part, en s'en allant par le hangar, tandis que Pierre entre par la porte, au fond de la cour.) Hum ! il a l'air bien soucieux !

SCÈNE II

SUZANNE, PIERRE.

SUZANNE, à Pierre, qui promène autour de lui un regard inquiet.

Elle n'est pas ici, Pierre !

PIERRE.

Qui, elle ? Je me soucie bien d'elle ! C'est mon père que je cherchais.

SUZANNE.

Notre père est aux vignes, puisque, pour surcroît d'embar-

ras, aujourd'hui, il lui faut, comme tout le monde, surveiller ses vendanges !

PIERRE.

Eh bien, c'est heureux pour lui ; ça le distrait forcément de ses inquiétudes ! j'ai envie d'aller aussi vendanger une heure ou deux.

SUZANNE.

Tu as donc besoin aussi de te distraire ? De quoi, je te le demande ?

PIERRE, sans l'écouter, après avoir fait un pas pour s'en aller.

Non ! Elle y est, et je ne veux pas la voir maintenant.

SUZANNE.

Tu y as donc été déjà, que tu le sais ?

PIERRE ; il s'assied sur le banc devant le jardin.

Non. J'étais là-bas, au pressoir... Je l'ai vue passer avec son panier. Elle baissait la tête comme une coupable. Ah ! oui ; elle a toujours eu l'habitude d'éviter mes regards. J'ai remarqué ça... même dans le temps où elle était toute petite !

SUZANNE.

Peut-être que tu la regardes d'une manière qui lui fait peur ? Est-ce sa faute ?

PIERRE.

Non, sans doute, pas plus que ce n'est celle de Noël Plantier, n'est-ce pas, si nous sommes joués tous les deux ?

SUZANNE.

Moi seule, je pourrais dire qu'on m'a trompée... si c'était vrai ! Mais ça n'est pas vrai, ce qu'elle nous laisse croire, la petite rusée ! Ce n'est pas lui qu'elle a en vue, c'est un autre.

PIERRE, s'animant toujours.

Et qui donc ? quel autre ? Il n'y en a pas !

SUZANNE.

Et Valentin ?

PIERRE.

Tais-toi, Suzanne, tais-toi !

SUZANNE.

Pourquoi donc ? Où serait le crime ?

PIERRE.

Tais-toi, je te dis! Cette idée-là m'a passé par la tête un instant; j'ai cru que j'en deviendrais fou!

SUZANNE.

Mais enfin, pourquoi?

PIERRE.

Pourquoi? tu me demandes pourquoi, ma sœur? Est-ce que tu ne sais pas que Valentin est mon ami, mon seul ami, le confident de toutes mes pensées, le seul homme au monde en qui j'aie une entière confiance?

SUZANNE.

Mais savait-il que tu aimais tant que ça notre petite Reine? Nous ne le savions pas, nous autres; et, dans ce moment-ci, ta colère, ton chagrin m'étonnent tant, que je me demande si tu n'es pas fou.

PIERRE.

Il le savait, lui, combien j'étais épris d'elle! Il y a déjà longtemps que je lui en parle tous les jours, et que je n'en parle qu'à lui seul! Il sait de quoi je suis capable dans mon chagrin, dans ma colère, comme tu dis.

SUZANNE.

De quoi donc es-tu capable, Pierre?

PIERRE, hors de lui.

Je n'en sais rien!... Mais l'homme qui me volerait lâchement mon espérance!...

SUZANNE, effrayée et sortant du jardin.

Ça n'est pas Noël Plantier d'abord; j'en réponds.

PIERRE.

Oh! n'aie pas peur pour celui-là, Suzanne; il est au-dessous de ma vengeance! C'est un garçon qui n'a pas conscience du mal qu'il peut faire avec sa sottise. D'ailleurs, il ne me doit rien, à moi : il n'a jamais eu ma confiance... mon cœur tout entier, comme je l'avais donné à Valentin. (Riant presque.) Oh! si c'était Noël! je t'assure que je serais vite résigné... et guéri!

SUZANNE.

Vrai? A la bonne heure! Alors, tu n'en voudras à personne, car Valentin n'est pas capable de te trahir; et, si Reine l'aimait sans qu'il eût rien fait pour ça, il faudrait bien en prendre ton parti.

PIERRE.

Jamais!

SUZANNE.

Comment donc? C'est singulier!

PIERRE.

Jamais! Valentin?... Non, elle serait trop heureuse avec lui, elle l'aimerait trop, elle ne serait jamais punie de m'avoir dédaigné!... Ah! je crois que je me tuerais!

SUZANNE.

Te tuer, mon Pierre, mon ami? Tu n'aimes donc plus ta sœur ni ton père?... Tu ne ferais pas une chose si mauvaise, dis!

PIERRE.

Non, non, ma bonne Suzanne! Qu'est-ce que nous disons là? des folies!

SUZANNE, à part.

C'est égal, il me fait peur!... (Haut.) Dis donc, le voilà, Valentin!... (Valentin sort du hangar et cherche un bout de bois propre à faire une cheville.) J'espère que tu ne vas pas lui dire de quoi tu l'as soupçonné? Ça serait une offense!

PIERRE.

Sois donc tranquille! Est-ce qu'au fond, je ne l'aime pas cent fois mieux qu'elle?

SUZANNE, à part, et s'éloignant par le berceau.

Eh bien, oui! mais je ne les perdrai pas de vue.

SCÈNE III

PIERRE, VALENTIN.

VALENTIN, en manches de chemise, sortant du travail.

Eh bien, mon Pierre, tu ne viens pas voir où nous en sommes !

PIERRE.

Non, puisque vous n'avez pas besoin de moi... et que je ne peux pas être seul avec toi...

VALENTIN.

Tu aimes mieux être seul avec toi-même? C'est bien, si tu es raisonnable !... Voyons, Pierre ! tu as aussi ta sœur à consoler. Mais croyez-vous bien tous les deux que ton futur beau-frère...? Ça me paraît impossible, à moi !

PIERRE.

Elle n'a pourtant pas dit non?

VALENTIN.

Elle avait l'air de ne pas comprendre ce que vous lui imputiez, et, ensuite, elle s'est sauvée en pleurant. (Avec un peu d'inquiétude.) Est-ce que tu l'as vue depuis ce matin ?

PIERRE, l'observant.

Non ! Et toi ?

VALENTIN.

Moi ? Pas davantage ; mais je crois qu'elle n'a pas d'autre amour en tête que la danse et les amusements de son âge. Ils sont bien innocents !

Il taille sa cheville sur une souche.

PIERRE.

La danse, un plaisir innocent ? quand on se prend les mains, quand on se parle à voix basse !...

VALENTIN, avec candeur.

Non ! puisqu'elle ne danse jamais qu'avec moi ?

PIERRE, allant s'asseoir sur un tronc d'arbre, près de Valentin, à droite.

C'est vrai, tu m'y fais penser !

VALENTIN.

Tu vois donc bien !

PIERRE.

Valentin, elle aime quelqu'un ! En cela, elle n'a pas menti.

VALENTIN.

Alors, c'est quelqu'un du dehors. Pourquoi diable irait-elle penser au fiancé de Suzanne, quand elle est assez jolie pour choisir ailleurs ?

PIERRE.

Ah ! tu la trouves jolie, toi, Valentin?

VALENTIN.

Je pense que tu ne la trouves pas laide ?

PIERRE.

Enfin, tu comprends qu'on ait de l'amour pour elle ?

VALENTIN, travaillant toujours.

Oui, sans doute, quand on est disposé à aimer.

PIERRE, l'observant encore.

Tu es bien heureux, toi, si tu es à l'abri de ce mal-là !

VALENTIN, se contraignant et s'étourdissant.

Moi ? Ah bien, oui ! J'aime trop la gaieté, la liberté... le bon vin qui fait rire et chanter, les amours qui n'enchaînent pas...

PIERRE.

Et pourtant, tu ne t'enivres jamais ! tu n'es pas dissipé, et je te trouve même sérieux depuis quelque temps.

VALENTIN.

Depuis que c'est ton goût que je sois comme ça.

PIERRE.

Oh ! depuis un an, tu es bien changé, Valentin ! Tiens, parle-moi franchement, tu es amoureux, toi aussi ?

VALENTIN.

Moi ? Bah !... Mais il ne s'agit pas de moi !

PIERRE, avec impatience et se levant.

Si fait ! Tu as mes secrets : pourquoi n'ai-je pas les tiens ?

VALENTIN, levant la tête et quittant son travail.

Ah çà ! tu me questionnes... Ce n'est pas ta coutume. (Avec

fermeté.) Écoute, Pierre, tous nos secrets ne nous appartiennent pas, car il en est qui n'appartiennent qu'à Dieu.

PIERRE.

C'est juste ! J'ai tort; je ne te demande qu'une chose : c'est de me dire si tu ne t'es pas trompé, le jour où tu m'as juré qu'aucune femme ne pourrait jamais l'emporter sur moi dans ton amitié.

VALENTIN.

Ah ! Pierre, tu m'avais juré la même chose, et pourtant, je ne peux pas te consoler aujourd'hui !

PIERRE.

C'est donc qu'on ne sait pas à quoi on s'engage quand on fait de ces promesses-là ? Tu t'es donc aperçu que tu ne pourrais pas toujours me tenir la tienne ?

VALENTIN, avec élan.

Non, Pierre ! je ne m'en suis pas aperçu, moi !

PIERRE, vaincu, lui serrant les mains.

Ami ! cher ami ! mon brave Valentin ! pardonne-moi !... Tu vaux mieux que moi ! Je suis un fou !

VALENTIN.

Je ne sais pas si je vaux mieux; je sais que je t'aime, Pierre; voilà tout ! Je ne veux pas me demander s'il y a peu ou beaucoup de mérite à être fidèle en amitié; mais ce dont je suis bien sûr, c'est qu'une âme honnête est toujours à la hauteur de ce devoir-là. Et, à présent, viens nous donner un coup de main. Le travail guérit bien des peines, va, l'amitié aidant !

PIERRE.

Viens ! tu as raison !

SUZANNE, qui a paru plusieurs fois sous le berceau pour les observer, et qui les voit sortir par le hangar en se donnant le bras.

Allons ! Valentin s'en défend encore ! Il fait bien ! Il faut que Noël passe aujourd'hui pour le préféré ! Qu'est-ce que ça me fait, du moment que...? (Regardant au dehors.) Tiens ! le voilà avec Reine !... Ah ! mais... est-ce que...? Il lui porte son pa-

nier... et d'un air... Oh! j'en veux avoir le cœur net, par exemple!

Elle entre dans la maison.

SCÈNE IV

NOEL et REINE, entrant par la porte du fond; SUZANNE, cachée.

REINE, voulant reprendre à Noël son panier plein de raisins.

Mais laissez donc, Noël! J'aurais bien eu la force de porter ça jusqu'à la maison. Merci; adieu!

Elle tire de sa poche la cravate blanche de Valentin, la replie avec soin et la met dans l'intérieur de la maison de Valentin, par la croisée, qui est ouverte. Puis elle prend une cruche sur le seuil de la porte et va vers la maison de Bienvenu.

NOEL.

Attendez donc!... Ça devait être lourd pour vous, cette charge-là! (Regardant le raisin.) Ah! c'est du premier choix! C'est pour la table du parrain? Cueilli par vos petites menottes, il semblera meilleur... (il picote le raisin et fait la grimace) quand il sera mûr! (A Reine, qui ne l'écoute pas.) Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc là?

REINE.

Rien, rien! le père Valentin aime mieux l'eau de notre source. Je vas lui en chercher!

NOEL.

Un bon petit cœur. C'est gentil, ça! (Arrêtant Reine.) Voyons! donnez-moi ça.

REINE.

Laissez, laissez, Noël; je n'ai pas le temps!

NOEL.

Allons, Reine (il lui prend sa cruche), il ne faut pas être si farouche! Nous avons à causer nous *deusse!*

REINE.

Nous deux?

NOEL.

Comme si je ne voyais pas que, depuis ce matin, vos doux yeux n'ont fait que verser des larmes !

REINE.

Qu'est-ce que ça vous fait ? Ça ne vous regarde pas.

NOEL.

Ah ! permettez ! si ! ça me regarde un peu, puisque j'en suis l'auteur.

REINE.

Vous ?

NOEL.

Vous ne voulez pas que je vous en parle ? Vous avez tort ! il faudrait mieux s'expliquer.

REINE.

Parlez donc, je saurai au moins de quoi il s'agit.

NOEL.

C'est ça ! causons ! (Il la fait asseoir sur le banc.) Voyez-vous ma belle amie... je ne vous en veux pas, moi ! C'est pas votre faute ! Dans ces histoires-là, c'est toujours la faute de *ceusse* qui ne sont pas la prudence même... qui laissent tomber par-ci, par-là une œillade sans penser à mal, un mot flatteur sans se méfier d'*eusse* !... La jeunesse s'y trompe, à votre âge...

REINE.

Eh bien, quoi donc ? qu'est qu'il y a ?

NOEL.

Il y a, il y a... Dame ! c'est toujours un plaisir, un honneur à tout le moins, qu'une jolie fille comme vous... car vous êtes jolie, et, quant à ça, *ceusse* qui diraient le contraire...

REINE, impatientée.

Merci ! après ?

NOEL.

Après... après... Écoutez donc, il ne faut pas vous fâcher, mais ça ne se peut pas ! la, vrai, ça ne se peut pas.

REINE.

Mais je ne vous entends point !

NOEL.

Mon Dieu, Reine, ça n'est pas ma faute non plus ! Si j'avais connu vos sentiments plus tôt, avant de donner ma parole... je ne dis pas que... Mais, moi, je suis un honnête garçon, vous sentez !... J'ai bien été comme ça un peu... mais il faut que jeunesse se passe... et c'est pas une raison... quand une famille respectable... Elle en aurait tant de chagrin, la pauvre âme !... Elle est portée à la jalousie... Je ne peux pas trouver ça mauvais, et vous pensez bien... Voyons, faites-vous une raison, ça m'a coûté, l'idée du mariage, et il y en a bien d'autres comme vous qui m'en veulent; mais, moi, je ne suis point de *ceusse* qui trompent. J'ai toujours dit : « Voulez-vous? ne voulez-vous pas ? C'est oui ou non; c'est pour un temps, c'est pas pour toujours ! » A présent, j'ai dit : « C'est pour toujours. » Alors, c'est pour toujours ! Vous comprenez?

REINE.

Pas du tout ! (A Suzanne, qui, pendant cette scène, a écouté dans la maison, à la fenêtre qui fait face au public.) Ah! Suzanne, je crois qu'il perd l'esprit, ton prétendu ! Est-ce que tu sais pourquoi il me fait toutes ces histoires-là?

SUZANNE, de la fenêtre.

Oui, ma mignonne, et, moi, je vas te le dire. (A Noël.) C'est bon, Noël, vous avez bien parlé, mais vous êtes un grand imbécile.

Elle sort de la maison.

NOEL.

Moi? Ah! pour *lorsse*... (Il veut parler à Suzanne, qui lui commande du geste de s'éloigner.) Quand c'est les femmes qui commandent...

Il va au hangar, où paraissent maître Valentin, Valentin et Pierre.

SCÈNE V

LES MÊMES, VALENTIN, MAITRE VALENTIN et PIERRE, se consultant sous le hangar.

SUZANNE, près de Reine, sur le banc.

Écoute, ma pauvre enfant, il y a ici une grosse méprise, mais il faut la laisser durer encore un peu ; autrement, il y aura des peines et peut-être des malheurs. Je vas t'expliquer ça.

Elle lui parle bas en voyant approcher les autres personnages.

VALENTIN, qui a regardé dehors.

Il vient !... Allons, Pierre, un peu de gaieté ! Il va être si content !

PIERRE.

Oui, oui ! avertissons ma sœur !

MAITRE VALENTIN.

Attendez, attendez ! Vous oubliez le principal !

NOEL.

Non, dans ce panier, avec le premier ruban venu... C'est tout ce qu'il faut !

Il prend des fleurs des champs qui sont dans le panier de Reine, et il va vers la tonnelle avec les autres personnages. — Reine et Suzanne sont à gauche sur le devant, près du jardin, et font un bouquet avec les fleurs que Noël leur jette par-dessus le grillage vert ; elles cueillent aussi celles qui sont à leur portée.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BIENVENU.

BIENVENU entre par le fond, un panier de vendangeur au bras, et tenant une serpette ouverte, comme s'il continuait à vendanger.

Une filleule si douce, si douce !... pas un défaut ! Un frêne qui paraissait sain comme l'œil ! (Il vendange par distrac-

tion la treille du père Valentin.) Toutes les peines à la fois ! Mon fils désolé ! mon honneur entaché !... Ils diront que c'est moi qui ai refusé mon consentement, par avarice ! que j'avais employé un mauvais bois par ignorance !

MAITRE VALENTIN, le voyant ravager sa treille.

Eh bien, qu'est-ce qu'il fait donc ? ma vigne ?

VALENTIN, le retenant.

Laissez, laissez, mon père ! Ne le dérangez pas encore !

On continue le bouquet que Reine orne d'un ruban pris sur sa cornette.

BIENVENU, à part.

Ah ! ils sont là ?... Ils ne travaillent plus... ils ne me disent rien ! Allons, je comprends ! ils y ont renoncé ! tout est perdu ! Montrons-nous philosophe... soyons calme !

Il s'assied sur une souche en jetant sa hotte avec colère. Les autres s'approchent et l'entourent doucement.

REINE, à sa droite, poussée par Suzanne, lui présentant le bouquet timidement.

Mon parrain...

BIENVENU.

Eh bien, quoi ? un bouquet ? Est-ce que c'est ma fête ? Une jolie fête, vraiment !

SUZANNE.

Mon père, embrassez-la ! on embrasse toujours ceux qui vous apportent les premiers une bonne nouvelle.

BIENVENU.

Une bonne nouvelle ! Hein ? quoi ? Est-ce que... ?

Il se laisse embrasser par Reine.

VALENTIN.

Oui, maître, on embrasse les enfants, et on donne une poignée de main aux amis !

BIENVENU, éperdu, se levant.

Ah ! c'est donc fini ?... Mes enfants !... mes amis !... mon voisin !... (Il lui serre la main.) Vrai ! vous valez mieux que je ne croyais !... Comment ! c'est fini ? je ne rêve pas ?

MAITRE VALENTIN.

Et j'ose dire que c'est une pièce un peu réussie ! (Il le mène

vers le hangar.) Regardez-moi ça avant qu'on l'enlève ! Ça sera en place avant le coucher du soleil.

BIENVENU, redescendant avec tout le monde, solennellement.

Valentin père !... Valentin fils !... à partir de ce jour, je vous donne le titre d'amis.

PIERRE.

Oui ; mon père, c'est à eux seuls que vous devez cette victoire.

BIENVENU.

Je le sais, Pierre ! Je connais mon devoir... et, avant tout, je veux donner une preuve... une grande preuve de ma reconnaissance à de si braves gens. Tu le veux aussi, Pierre, car tu es grand, tu es mon fils ! — Écoutez donc, père Valentin, écoutez tous ! et apprenez à me connaître. Reine, je t'ai pardonné, je t'aime toujours, tu vas le voir ! Je veux que tu sois heureuse et que tu épouses celui qui te plaît.

NOEL.

Ah ! mais... moi, un petit moment ! dites donc !

BIENVENU.

Tais-toi ! tu n'as pas la parole !

NOEL.

Mais si !...

BIENVENU.

Mais non ! (Noël s'éloigne en grommelant près du jardin.) Vous avez tous été bien simples, ce matin, de vous imaginer... Non ! ça n'avait pas le sens commun ! j'y songeais dans ma vigne... Je me disais : « C'est impossible ! ma filleule est une personne trop bien élevée pour convoiter le bien d'autrui... » et je vous dis ceci : « Voisin, c'est votre fils qu'elle aime ! »

MAITRE VALENTIN.

Ah ! vous croyez ?

VALENTIN, à Pierre, qui a tressailli.

Laisse donc dire ton père : ça l'amuse de rêver comme ça.

REINE, à Suzanne.

Ils me feront mourir !...

NOEL, à part.

Allons! le beau-père...

Il touche son front.

SUZANNE, observant Pierre, qui est violemment ému.

Mon cher père; vous ne savez pas...

BIENVENU.

Ta ta ta! silence. Il n'y a que moi ici qui sache ce qu'il dit. Reine et Valentin se conviennent; il n'y a pas de mal à ça. Ils croient qu'ils ne peuvent pas se marier parce que la petite n'a rien et le garçon pas grand'chose? Eh bien, moi, je m'étais toujours promis de lui assurer un sort, à cette pauvre enfant. Fidèle à Valentin, elle refuse la fortune et l'honneur d'être ma bru. Ça fait son éloge. Mon fils et moi, nous l'en estimons davantage. Il ne sera pas dit que je manquerai à mes sentiments, qui ne sont pas ceux d'un homme ordinaire. Donc, je lui donne mille écus en la mariant, les mille écus que je gagne sur la vente de ma bâtisse à la paroisse et la confection du pressoir qui l'occupe. Père Valentin, voilà comment, je répare mes torts, moi! voilà comment je remercie ceux qui me les ont pardonnés.

MAITRE VALENTIN.

A la bonne heure! à la bonne heure! Je n'ai jamais nié, moi, que vous fussiez généreux!

PIERRE, à Valentin, avec effort.

Allons, Valentin, mon père a raison! Il agit noblement... Je ne serai pas indigne de lui... Accepte!... accepte donc... (avec un violent dépit), puisqu'elle t'aime!

VALENTIN, troublé.

Elle m'aime?... Mais non!... Cela n'est pas! (Voyant l'émotion de Pierre.) Non, non, Pierre, ne crois pas cela!

SUZANNE, bas, à Reine.

Du courage, Reine! La prudence le veut, le cœur aussi! Vois comme il regarde Valentin... comme il souffre!

REINE, baisant la main de Bienvenu.

Mon parrain, soyez béni!... Oh! oui, vous m'aimez, vous voulez mon bonheur; mais je ne veux pas me marier

BIENVENU.

Comment!... Sainte Ursule! elle refuse aussi celui-là! Ah! c'est trop fort, pour le coup, et cette fille est folle!... Eh bien, moi, mademoiselle, comme je sais que je suis incapable de me tromper, et que, du moment où j'ai dit: « C'est Valentin, » ça ne peut être que Valentin, je vous ordonne d'aimer Valentin, de l'épouser, et je vous défends de songer à aucun autre!

VALENTIN, regardant Pierre, qui est tombé assis sur le tronc d'arbre.

Doucement, maître... Quoi! vous voulez la contraindre...? Vous si bon!... Pourquoi la faire souffrir? Est-ce que je pourrais accepter une femme dont le cœur ne m'appartiendrait pas?

BIENVENU.

Eh! quand je te dis qu'elle est folle de toi! Comme c'est difficile à voir!

Pierre, assis et pâle, serre les poings et fait tous ses efforts pour se contenir.

VALENTIN, l'observant toujours.

Je vois tout le contraire, et Reine sait fort bien que, n'éprouvant pas d'amour pour elle, je ne peux pas songer à la tourmenter.

REINE, blessée au cœur et vivement.

Oui, oui, je le sais, Valentin. Aussi... de mon côté... (A Suzanne.) Parle donc pour moi!... dis tout ce que tu voudras.

SUZANNE.

Mon père... c'est pour la première fois certainement... mais vous vous êtes trompé. (Elle montre Noël.) C'est lui! c'était bien lui; nous nous en sommes expliqués tantôt tous les trois.

NOEL, stupéfait.

Tous les *troisse?*

SUZANNE.

Oui, oui... j'ai bien vu que vous teniez à votre parole, et qu'elle m'aimait beaucoup, la pauvre enfant! J'ai vu que tous deux vous alliez vous sacrifier pour moi... Eh bien, je ne

veux pas de ça. J'ai le cœur juste, moi, et grand! je suis comme mon père... Je vous rends votre liberté, Noël, et je ne vous en veux ni à l'un, ni à l'autre.

NOEL.

Ah! par exemple!

SUZANNE, bas.

Tais-toi!

Noël reste pétrifié.

MAITRE VALENTIN, à Bienvenu.

Qu'est-ce que vous dites de ça? Je n'y comprends plus rien, moi!

BIENVENU, allant et venant, s'essuyant le front.

Moi, j'en ferai une maladie!... Tenez, il y a de quoi devenir fou, de voir comme ça les mariages se faire et se défaire, depuis ce matin dans ma famille. Chacun prétend savoir mieux que moi ce qui lui convient, et bientôt je ne serai plus qu'un zéro, à ce qu'il parait... Suzanne, Reine, vous êtes deux écervelées! je vous donne au diable, et je renonce pour aujourd'hui à débrouiller votre politique de femelles!... Mais, ce soir, après la fête, c'est moi qui ferai danser ces péronnelles, si elles ne veulent pas marcher droit!

Il sort en grommelant par le fond.

MAITRE VALENTIN, le suivant, à son fils.

Ah! tu refuses l'argent du pressoir? Gredin d'enfant!

Il sort.

SCÈNE VII

VALENTIN, PIERRE, NOEL, SUZANNE, REINE.

VALENTIN, à Pierre, l'emmenant vers le hangar.

Pierre! voyons!... enlevons l'ouvrage et oublions tout le reste!

Pierre se laisse emmener d'un air absorbé, mais il s'arrête sous le hangar, et y retient Valentin, en feignant de chercher un outil. — Reine, assise à l'écart, cache sa figure dans ses mains.

NOEL, à Suzanne.

Ah çà! maintenant, me direz-vous...?

SUZANNE, railleuse.

Qu'est-ce que tu veux que je te dise, mon pauvre Noël? Je n'ai pas de rancune, moi, et, quand je t'ai entendu dire là tout à l'heure : « Si je n'avais pas donné ma parole... Ça m'a bien coûté un peu... Si Suzanne n'était pas si jalouse... la famille si respectable... »

NOEL.

Suzanne, vous me cherchez une mauvaise querelle. Est-ce que, par hasard...? Pourquoi donc Valentin refuse-t-il d'épouser la petite Reine, quand vous me colloquez cette jeunesse?

SUZANNE.

Ah! dame! je ne sais pas; mais, si ce pauvre garçon m'aimait... ce ne serait pas de sa faute; ça fait toujours plaisir, ça flatte, à tout le moins, quand un beau jeune homme... car il est fort bien, il n'y a pas à dire, et *ceusse* qui diraient le contraire...

Elle se détourne pour rire.

NOEL, à part.

Ah! la mauvaise! Elle me reprend! Eh bien, puisque c'est comme ça, je vas la faire endêver. (Haut.) C'est bien, c'est bien, Suzanne! Alors, avec votre permission, je vas faire la cour à ma nouvelle amante?

SUZANNE.

Oui, oui, allez! (A part, pendant que Noël va s'asseoir auprès de Reine; et regardant Pierre, qui affecte de repasser son outil sur la meule que lui tourne Valentin, mais qui observe toujours Reine.) Il est temps qu'elle lui explique l'affaire... Mais Pierre en prend-il bien son parti?

Elle va vers lui.

PIERRE, s'éloignant un peu du hangar avec Suzanne.

Eh bien, Suzanne, tu me donnes le bon exemple. Tu ris de cette chose ridicule, n'est-ce pas?

SUZANNE.

Tu vois!

PIERRE.

Tu as raison, ma sœur! J'en ris comme toi, et même... (A Valentin, qui se rapproche de lui avec un peu d'inquiétude.) Oh! tu peux me laisser regarder ce joyeux couple, qui s'entretient là, sous nos yeux, de son prochain bonheur! Écouter, admirer ce beau fils! Cela fait pitié, vraiment, et la pitié chasse l'amour.

Il retourne à la meule.

SUZANNE, bas, à Valentin.

Laissez-le dans ces idées-là... Je vous dirai tantôt...

VALENTIN.

Il a beau faire!... je crains qu'il n'éclate tout d'un coup! Viens, Pierre, allons-nous-en.

PIERRE.

Oui, j'en ai assez!... mais j'aime mieux être seul! Laisse-moi!...

Il se dirige vers le fond, et sort en jetant avec colère l'outil qu'il a dans les mains.

SUZANNE, arrêtant Valentin, qui veut le suivre.

C'est moi qui vais avec lui : vous ne savez pas... et moi, je sais ce qu'il faut lui dire!

Elle sort.

SCÈNE VIII

NOEL, REINE, VALENTIN.

Valentin reste au fond, les bras croisés, et contemple Reine et Noël avec un trouble extraordinaire.

NOEL, bas, à Reine, continuant la conversation.

Ah! vous ne m'aimez point?... Eh bien, c'est tant mieux pour vous, ma chère! mais vous ne m'expliquez pas de qui on se moque... Est-ce qu'il faut que je vous en conte devant Valentin aussi? Il est là qui nous observe!

REINE, tressaillant.

Oh!... devant lui surtout, monsieur Noël!

NOËL.

Devant lui surtout? C'est donc que...? Ah! oui! (A part.) C'est-à-dire que je ne comprends pas du tout. Mais ça ne fait rien. (Haut.) *Alorsse*... attendez!... je jouerai mon rôle mieux que vous! (Il lui baise la main.) Dis donc, Valentin, tu seras mon garçon de noces?

VALENTIN.

Avec qui, vos noces, Noël Plantier?

NOEL.

Tu demandes avec qui?

VALENTIN.

Sans doute! vous ne le savez peut-être pas bien vous-même!

NOEL.

Ah! par exemple! quand tu me vois là auprès de cette belle enfant, tu ne peux pas croire que ce soit le père Bienvenu que j'épouse?

VALENTIN.

Ah! vous plaisantez, en parlant d'un homme à qui vous manquez de parole? Cela ne siérait guère à un autre que vous; mais tout est permis aux gens d'esprit.

NOEL.

Ça signifie que je suis une bête?

VALENTIN.

Je vous renseignerais là-dessus si nous n'étions en présence d'une personne qui vous juge autrement.

REINE, inquiète et se levant.

Monsieur Valentin...

VALENTIN.

Oh! vous, mademoiselle Reine, je ne veux ni vous affliger, ni vous mortifier. Je n'en ai le droit ni l'envie. Une femme est toujours maîtresse de son choix, et ne fait de tort qu'à elle-même quand elle se trompe.

NOEL, se levant.

C'est fort bien; mais, moi, dites donc, Valentin?

VALENTIN, marchant à lui.

Eh bien, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, à vous?

NOEL.

Ah çà! est-ce que tu es fou, aussi, comme ton ami Pierre?

VALENTIN.

Je vous défends de prononcer ici le nom de Pierre.

NOEL.

Tu me défends? Il n'y a que les femmes pour me parler comme ça. Voyons, entendons-nous! Tu es un bon camarade, bien gentil, et, jusqu'à présent, je t'ai aimé de tout mon cœur; mais, quand je fais la cour à une fillette, que ça soit sérieux ou non, je ne souffre pas qu'on me critique. Fais-y attention, et parlons d'autre chose.

VALENTIN.

Noël Plantier, vous êtes aussi un bon camarade, et, jusqu'à ce moment, j'ai eu beaucoup d'amitié pour vous; mais, quand il me plaît de critiquer un fat, personne ne peut m'en empêcher. Qu'avez-vous à dire?

NOEL, en colère.

Un fat!... moi un fat? Si on peut!... Ça, c'est trop fort. Tu soutiendrais que je suis un fat?

VALENTIN.

Oui, si j'espérais te le persuader assez pour... Mais il n'y aurait pas moyen!...

NOEL.

De me fâcher? Si fait! prends-y garde! ça pourrait bien finir par là!...

VALENTIN.

Allons donc! (Il fait un geste de menace.) Faudra-t-il...?

NOEL, faisant un geste analogue.

Minute! ça n'est pas nécessaire, nous ne sommes point des manants!

VALENTIN.

Non, sans doute; reçus compagnons tous les deux, cela nous fait assez gentilshommes pour que nous puissions nous expliquer clairement... ailleurs qu'ici !

NOEL.

C'est ça ! j'aime mieux ça ! Nous aurons à nous dire deux mots : au compas ou à la canne... comme tu voudras, pourvu que ce soit sérieux.

VALENTIN.

Et quand tu voudras, pourvu que ce soit tout de suite. Allons !

REINE, effrayée et se jetant entre eux.

Oh ! Valentin... Mais c'est abominable, cela ! Se blesser, se tuer peut-être... Entre compagnons, entre amis !... Et vos parents ! et votre état !... Ah ! les malheureux ! ils ne m'écoutent pas !... Suzanne ! (Courant au fond.) Oui, venez vite !

SCÈNE IX

LES MÊMES, SUZANNE, MAITRE VALENTIN.

VALENTIN, à Reine.

Taisez-vous, Reine.

REINE.

Non ! je ne me tairai pas... Ils veulent se battre ensemble !

SUZANNE, s'emparant de Noël Plantier.

Ça ne sera pas !

MAITRE VALENTIN, saisissant son fils.

Ah ben, oui ! On me tuera plutôt ! (A Noël.) Venez-y donc, vous !

SUZANNE.

Parle donc, Reine ; quelle folie est-ce là ?

REINE.

Ah ! je n'y comprends rien ! M. Valentin est en colère... est la première fois que je le vois comme ça... C'est à cause de ton frère... parce que...

SUZANNE, regardant Valentin.

De mon frère? Non! non! Je comprends bien, moi, et je vas tout vous dire!...

Elle passe auprès du père Valentin.

REINE, avec angoisse.

Suzanne!...

SUZANNE.

Oh! il le faut! tant pis! Je n'ai pas envie que Noël se fasse tuer ou estropier pour toi, ma fille! Et, d'ailleurs, j'étais décidée à m'expliquer sur ton compte avec Valentin...

REINE, bas.

Oh! si tu me réduis à une pareille humiliation... lui qui ne m'aime pas... Suzanne! tu ne m'aimes pas non plus!

MAITRE VALENTIN.

Allons, allons, petite Reine, nous savons tout ce qui en est... Il n'y a que lui qui ne s'en avise point.

VALENTIN, courant à Suzanne.

Que dites-vous, mon père!... Suzanne!... Ah! parlez... Non, taisez-vous!

SUZANNE.

Impossible! Il faut vous ouvrir les yeux, Valentin! Sans cela...

REINE.

Non, non, ne les croyez pas, Valentin... Ce n'est pas vrai ce n'est pas vrai!

Elle s'enfuit éperdue dans la maison de Bienvenu.

VALENTIN, ravi et désespéré en même temps.

Elle a raison! il ne faut rien dire; il faut oublier tout cela comme un rêve!

SUZANNE.

Alors, commencez donc par oublier votre querelle, vous deux! Voyons! donnez-vous la main! Je vois ce qui vous emporte, Valentin : c'est que vous êtes jaloux pour votre compte, tout en vous cachant derrière la cause de mon frère! Oh! plus jaloux que lui, qui n'a que du dépit... Jaloux comme on l'est quand on aime, enfin!

VALENTIN, se parlant à lui-même.

Oh ! malgré moi, bien malgré moi !... Vous le savez, mon Dieu !... Mais elle...

SUZANNE.

Elle n'a jamais pensé qu'à vous.

MAITRE VALENTIN.

Quand on te le dit ! Ce garçon-là a la tête dure comme un maillet.

SUZANNE.

Silence, voilà mon père. On ne peut lui rien confier : vous savez que, sans y prendre garde, il raconte tout. Le secret doit rester entre nous pour un bout de temps, et tout s'arrangera, vous verrez !

SCÈNE X

BIENVENU, SUZANNE, NOEL, MAITRE VALENTIN, VALENTIN

Bienvenu est triste et défait.

SUZANNE.

Mon Dieu ! comme vous voilà pâle, mon père ? Êtes-vous malade ?

BIENVENU.

Non ! Je suis triste... bien triste ! Il a beau dire... la gloire ne remplace pas un fils !

VALENTIN, effrayé.

Un fils ? Qu'est-il donc arrivé à Pierre ?

BIENVENU.

Il nous quitte, Pierre ; voilà ! il m'abandonne !

SUZANNE.

Il nous quitte ?

VALENTIN.

Comment ?

BIENVENU.

Son parti est pris. Il veut se mettre seul à son ménage et

habiter la maison qu'il tient de sa défunte mère. C'est une idée qu'il a! Fâcheuse idée! Que va-t-on penser de moi dans la paroisse? On dira que je suis un mauvais père, puisque mon fils est las de ma compagnie! Que sais-je? quand on a tant d'envieux autour de soi! Et puis ne plus se voir à toute heure, ne plus manger à la même table! avoir tout le village à traverser pour se dire un mot, ne plus s'endormir et se réveiller sous le même toit! Et quand ma fille sera mariée, je vivrai donc tout seul, moi, ici? De quoi me servira d'avoir une belle maison, de l'opulence, du mobilier?... A propos, Suzanne, fais-lui porter des meubles, beaucoup de meubles... du linge, tout ce que nous avons de mieux, puisque monsieur veut être chez lui, à présent!

SUZANNE.

Eh! mon Dieu, pourquoi cela? quand je venais de le laisser si tranquille!

Reine vient sur la porte et écoute.

BIENVENU.

Il ne t'a rien dit, n'est-ce pas? Eh bien, il est entré dans le bâtiment où je faisais tout préparer pour la cérémonie de l'inauguration de mon pressoir... Ça me fait penser que je viens vous chercher pour ça... Mais je n'y ai plus la tête!... « Mon père, qu'il a dit, s'il vous plaît, deux mots sur la porte. » Et alors : « Adieu, mon père; il faut que je quitte votre maison; j'y souffrirais trop; j'y serais ridicule. J'y reviendrai quand... cette jeune fille n'y sera plus. »

VALENTIN.

Reine? Mais où donc pense-t-il qu'elle puisse aller?

BIENVENU.

Il pense... il pense... je ne sais plus, moi. « Soyez aussi courageux que moi, mon père, a-t-il dit : ou plutôt, donnez-moi l'exemple de la générosité, comme vous avez toujours fait. Mariez cette jeune fille à son idée... Je l'oublierai plus vite en ne la voyant plus si souvent! »

SUZANNE, sérieuse et réfléchie pendant ce couplet.

Je vas le trouver, je saurai ce qu'il lui faut pour s'installer et le lui ferai porter.

Elle va vers le fond pendant que Bienvenu va s'asseoir sur le banc.

VALENTIN.

Mais non, Suzanne, j'y vais avec vous! Il ne faut pas le laisser...

SUZANNE.

N'y venez pas, Valentin. Il faut que je sois seule avec lui. Il a raison peut-être.

BIENVENU.

Tu dis que...? Ah! tu penses qu'il le faut?

SUZANNE.

Oui, mon père, croyez-moi, nous nous repentirions peut-être de l'avoir retenu. Je le connais!... Il prend le bon parti. Dieu lui en tiendra compte et nous le ramènera plus sage. (A Noël.) Conduisez-moi jusque-là. Vous m'attendrez sans vous faire voir. Allons, mon père, de la raison, du courage!

Elle l'embrasse, et sort avec Noel par le fond.

SCÈNE XI

BIENVENU, REINE, VALENTIN, MAITRE VALENTIN.

VALENTIN, qui va vers le fond avec agitation.

Mais je ne peux pas consentir...

MAITRE VALENTIN, le retenant.

Je te défends d'y aller. Il se doute de la vérité : il te chercherait querelle! Non, je ne te quitte pas!

BIENVENU, tout accablé.

Suzanne le dit... nous nous repentirions... C'est donc décidé comme ça!... Il faut du courage! Oh! j'en ai! Je ne suis pas un homme ordinaire pour me laisser abattre par les coups du sort! (Sanglotant.) On ne me verra pas faiblir dans l'adversité... On ne me verra pas verser une larme!

REINE, qui est sortie lentement de la maison et tombe à ses genoux.

Oh! mon cher parrain, comme vous avez de la peine!... Et c'est moi...

BIENVENU, passant à la colère, mais pleurant toujours.

Toi? (Il la repousse.) Oui, au fait! c'est toi! enfant de malheur! Ote-toi de devant mes yeux, toi à qui l'on offre tout, et qui refuses tout, parce que tu n'as envie que de troubler le bonheur des autres! Tu n'as pas voulu de Pierre, tu n'as pas voulu de Valentin : il te fallait ce grand sans-cœur de Plantier, parce que je l'avais choisi pour mon gendre. Ce n'était pas assez de désoler mon fils, il te fallait aussi tromper et humilier ma fille, moi, par conséquent! Ah! c'est trop, vois-tu! Tu peux bien, à présent, chérir et suivre qui tu voudras! je te déshérite de mes bienfaits, je te maudis!

REINE, atterrée, restant à genoux.

Eh bien, écoutez...

BIENVENU, étouffant.

Non! rien!... je te maudis! je te... maudis!

Il sort exaspéré par le fond.

MAITRE VALENTIN, le suivant. — A part.

Une fille de rien... sans dot... (Haut.) Mon fils, je vous défends de songer à elle! (A Reine.) Et vous, tenez-vous pour avertie! vous n'aurez jamais mon consentement, et, si vous résistiez, je saurais si bien ameuter le monde contre vous, qu'on vous forcerait de quitter le pays.

Il sort.

SCÈNE XII

VALENTIN, REINE.

VALENTIN, recueilli.

Reine! vous voilà bien malheureuse!

REINE, se relevant lentement.

Non! J'ai la force de souffrir, parce que je n'ai pas mérité

ce qui m'arrive. On m'a mise à la torture aujourd'hui pour m'arracher un secret qui doit mourir avec moi : eh bien, je l'emporterai dans mon cœur, avec la consolation de ne l'avoir pas trahi!

VALENTIN.

Où allez-vous?

REINE.

Je ne sais pas! Qu'est-ce que ça fait? Personne ne m'aime plus!

VALENTIN.

Reine, il y a Pierre qui vous aimait!

REINE.

Pierre ne m'estime pas, puisqu'il me fait un crime d'être sincère avec lui!

VALENTIN.

Votre parrain est irrité; mais...

REINE.

Oh! lui, il est si bon! Il me pardonnerait; mais je ne veux pas être la cause qu'il perdra la société de son fils! Il faut que je m'en aille tout de suite pour que Pierre ne parte pas. Et votre père qui me repousse, qui me menace... parce qu'il suppose... Ah! voilà pour moi la dernière des afflictions, et j'aimerais mieux mourir que d'endurer une telle honte!

VALENTIN.

Et... celui que vous aimez, Reine! il ne peut donc, il ne veut donc rien pour vous?

REINE.

Lui?... Je n'ai rien à lui reprocher! Il fait son devoir!

VALENTIN.

En êtes-vous bien sûre?

REINE.

Oui! J'ai réfléchi depuis ce matin, allez! J'ai compris!

VALENTIN.

Et... qu'est-ce que vous avez compris à sa conduite?

Dites-le, Reine ! Il attend peut-être de vous la vérité là-dessus !

REINE.

J'ai compris qu'il se devait à l'amitié, qu'il avait fait une promesse...

VALENTIN.

Ne l'a-t-il donc pas assez tenue ? Vous avait-il jamais dit, jamais laissé soupçonner... ?

REINE.

Non, rien, jamais ! J'étais folle !

VALENTIN.

Mais à présent ? à présent, Reine ! s'il comprend que, forcée de céder la place d'un fils au foyer paternel, vous partez désespérée, humiliée injustement, seule au monde, et n'ayant plus d'autre protecteur que celui pour qui vous souffrez tout cela ?

REINE.

Qu'il n'en sache rien, Valentin, ou qu'il l'oublie ! Il le faut ! Dieu prendra soin de moi. (Baisant la porte de Bienvenu.) Adieu, chère maison ! Adieu, brave famille !... Moi partie, vous serez tous heureux !... Soyez bénis ! Je prierai pour vous tous... Je vous chérirai toujours... Adieu !

Elle sort par la porte du fond avec un désespoir exalté.

VALENTIN, la suivant, avec un cri de douleur.

Reine ! Reine !

Il s'appuie, accablé, contre le mur du fond.

ACTE TROISIÈME

L'intérieur d'un vaste cellier rustique, tout réparé à neuf et bien construit dans sa simplicité. Au fond, à droite, le pressoir, vu de face, ouvrage très-simple aussi, mais d'une proportion élégante et très-soigné dans ses détails. Il y a quelques sculptures sur l'*arbre* ou poutre transversale qui reçoit la vis. Les *jennevelles* ou *montants* ont des chapiteaux et des moulures. C'est une sorte de *chef-d'œuvre* d'artisan, il est orné de guirlandes de fleurs et de pampres. Des branches de verdure et des pommes de pin vertes décorent aussi les murs de l'édifice et le ventre de la grosse cuve placés à gauche, au premier plan. Des hottes, des tonneaux sont jetés ou couchés dans les coins, et ces accessoires peuvent servir pour s'asseoir, au besoin. Près du pressoir, il y a un grand tonneau de vendange debout. Au fond du cellier, à gauche, une porte charretière toute grande ouverte, par laquelle on voit le village et une ramée sous laquelle des villageoises servent un repas. Le *lit* ou *maye* du pressoir est chargé d'une *litée* ou *mâchée* de vendange. Une petite échelle est dressée contre une des jennevelles. Le théâtre est éclairé par des torches ou des lanternes. Au milieu de l'*arbre* du pressoir, on voit un carré en moulure portant une inscription illisible pour le spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE

NOEL, SUZANNE, DEUX VILLAGEOIS, TROIS APPRENTIS de maître Bienvenu.

Les deux villageois sont occupés, au fond, à retirer la grappe du tonneau et à établir la mâchée sous le rouet du pressoir. Ils roulent ensuite le tonneau à l'écart. Les trois apprentis sont occupés, de leur côté, à décorer et à ranger. — Suzanne, parée, fait des guirlandes. — Noël achève de poser le tourniquet au milieu du théâtre, un peu vers la droite. C'est une grande pièce de bois ronde qui s'ajuste perpendiculairement dans le

sol et au plafond, ou dans une solive *ad hoc*, et qui est destinée à recevoir les barres qu'on tourne à bras.

SUZANNE.

Voyons! il faut tâcher de distraire et de consoler mon pauvre père en faisant valoir cet ouvrage dont il était si content! Est-ce que rien ne manque?

NOEL, sur une échelle, au fond, attache une guirlande.

Non, rien... Si fait, le câble! Enfants, le câble! Jardinet, à quoi penses-tu, mon ami?

SUZANNE.

On va donc déjà pressurer?

NOEL, attachant le câble au tourniquet, pendant que les apprentis l'enroulent autour du rouet.

Certainement... La grappe donc! ça n'attend pas.

SUZANNE.

Mais la cérémonie qu'on va faire, mon père appelle ça l'inauguration?

NOEL.

Oh! ça, c'est dans les vieux us de la livraison de la chose au syndicat de la paroisse. On fait, devant le conseil et les experts, l'épreuve d'une première mâchée de vendange. Après quoi, *ceusse* qui veulent pressurer, pressurent toute la nuit, et *ceusse* qui veulent se divertir, boivent, dansent et chantent jusqu'au jour. (Il redescend auprès de Suzanne; les autres vont et viennent.) Eh bien, mon amante, ça ne vous va donc pas, d'ouvrir la fête avec ce tendre cœur qui soupire pour vous?

Les autres personnages sortent.

SUZANNE.

Ah! mon pauvre garçon, va, je ne peux pas être gaie; je ne sais quoi m'inquiète. Laisser Pierre comme ça tout seul là-bas, quand on se réjouira! (Le père Valentin paraît au fond.) Et Reine, que je croyais trouver ici!... Pourquoi n'était-elle point à la maison quand j'y suis rentrée pour m'habiller? C'est singulier, ça!

SCÈNE II

SUZANNE, NOEL, MAITRE VALENTIN.

MAITRE VALENTIN.

Reine! ça vous étonne? Vous ne savez donc pas que, pendant que vous alliez installer votre frère, votre père l'a chassée de chez lui?

SUZANNE.

Chassée?... Reine chassée par mon père?... Ça n'est pas possible! ça n'est pas vrai!

MAITRE VALENTIN.

Dame! votre père est bon, mais il est méchant aussi. Il l'a rudoyée et déshéritée de ce qu'il avait promis. Voilà ce que vous lui valez avec votre belle intrigue! Tout ça pour ménager la fantaisie de M. Pierre! Un fou, un tyran, qui ne veut pas qu'une fille qui le refuse s'accommode d'un qui veut mieux que lui... Tenez, vous êtes des gens bien drôles, vous autres; on ne peut compter sur rien avec vous. Vous êtes tous des originaux dans votre famille, des philosophes, des potentats!

Suzanne, agitée, sort sans l'écouter.

NOEL.

Potentat vous-même, dites donc! Qu'est-ce que ça signifie, des paroles comme ça?

MAITRE VALENTIN.

Oh! vous, allez au diable!... Si vous ne vous étiez pas trouvé là comme une grande pancarte en champ de foire, on aurait pu s'entendre.

NOEL.

Pancarte! moi, pancarte?... Ah! c'est trop fort, ça, père Valentin, et, sans vos cheveux blancs...

MAITRE VALENTIN, *levant son chapeau et s'approchant de lui avec colère.*

Eh bien, touchez-y donc, à mes cheveux blancs, je vous en prie!

NOEL, souriant.

Le fait est qu'il n'y en a guère où se prendre!

MAITRE VALENTIN.

Oui; mais, s'il n'y a rien là-dessus, il a quelque chose là dedans, c'est pas comme vous! Oui, oui, regardez-moi ça : c'est vieux, c'est chauve, c'est têtu; mais ça ne craint personne, entendez-vous!

SUZANNE, qui est sortie un instant, à Noël, en se plaçant entre eux.

Eh quoi! voilà encore que vous vous disputez? C'est bien le moment!

NOEL.

C'est lui qui...

SUZANNE.

Non, c'est vous, toujours vous!

NOEL.

Ah bien, par exemple...

SUZANNE.

Courez jusqu'à la maison pour voir si elle est rentrée; personne ne l'a vue par ici, ça m'inquiète.

Noël va regarder au fond et disparaît un moment.

MAITRE VALENTIN.

Rentrée? Elle était donc sortie, elle qui ne sort jamais seule! Est-ce que votre père l'aurait mise tout de bon sur le pavé? Une jeune fille comme ça, ce serait bien dur!

SUZANNE, qui rêve.

Ah! j'y songe, Valentin l'aura prise chez vous pour donner le temps à mon père de se calmer. En ce cas, il a bien fait : c'était son devoir.

MAITRE VALENTIN.

Son devoir! Une fille qui n'aura pas un sou?... Ah bien, par exemple, je vas vous la mettre dehors, et un peu vite!

SUZANNE.

Et moi, je vas vous en empêcher!

NOEL, revenant du dehors.

La voilà, la voilà, avec votre père!

SUZANNE.

Ah !... J'en étais bien sûre, qu'il ne l'avait pas chassée !

SCÈNE III

LES MÊMES, BIENVENU, traînant REINE par le bras.

BIENVENU, à ses apprentis, qui sont dehors, et qui ferment la grande porte derrière lui en repoussant un groupe de paysans.

Que personne n'entre encore ! Renvoyez les curieux ! Gardez la porte ! (Il entre et se promène à grands pas, regardant tout sans rien voir, gesticulant et traînant toujours Reine, sans savoir ce qu'il fait.) A-t-on mis beaucoup de rubans ? Ah ! Suzanne, tu es là ! Cent aunes de rubans, s'il le faut ! Et ton frère, tu l'as vu ? La grappe est-elle sous la maye ? Il va bien ? il est tranquille ? — Et le câble ? Enroulez le câble ! Enlevez les copeaux !

NOEL, près du pressoir.

Tout est prêt, regardez, maître ! C'est propre, c'est gentil, j'espère ?

BIENVENU.

Ah ! c'est toi, mon garçon !... Oui, oui, ce n'est pas mal ! Ça a de l'œil.

NOEL.

Vous ne m'en voulez donc plus ? A la bonne heure !

SUZANNE, parvenant à s'emparer de Reine.

Ni à elle, n'est-ce pas ?

BIENVENU.

Lui ? Elle ? Pourquoi ? — Ah ! si fait, à propos ! Tiens, Suzanne, oui, garde-moi cette fille-là ! Flanque-la dans un coin, en pénitence comme un mauvais sujet, un mauvais cœur ! Je ne veux pas qu'elle danse ce soir. Voyez comme elle est faite ! Au lieu d'avoir mis son habit de taffetas pour me faire honneur, la voilà en sarrau de vendangeuse, pour me faire

honte. On dira que je la laisse en guenilles! Mais ce n'est rien, ça. Savez-vous ce qu'elle avait imaginé, pendant que vous étiez là à vous donner de la peine? Elle s'en allait!

Suzanne fait asseoir Reine et tire de son panier un tablier blanc, un fichu, quelques rubans dont elle lui fait à la hâte et maternellement un peu de toilette.

MAITRE VALENTIN, faisant l'étonné.

Ah! oui-da! Et où allait-elle comme ça?

BIENVENU.

Est-ce que je sais, moi? Elle s'en allait, je vous dis! elle nous quittait comme une sotte, une ingrate qu'elle est! Mais, moi, je vous l'ai rattrapée, comme mademoiselle sortait du village et se sauvait à travers champs! Je vous l'ai prise par une patte, et ramenée plus vite que ça! Pour un peu... c'est une chose qui ne m'est jamais arrivée! mais je l'aurais battue!

MAITRE VALENTIN.

Dame! c'est que vous l'aviez fièrement humiliée, aussi!

BIENVENU.

Humiliée! Qu'est-ce qui dit que je l'ai humiliée? Voilà encore vos calomnies! A-t-on jamais gâté une enfant comme j'ai gâté celle-là? Qu'elle le dise, si j'ai jamais fait de différence entre elle et ma propre fille?

REINE.

Oh! c'est bien la vérité, ce que vous dites là, mon parrain!

BIENVENU.

Eh bien, alors, pourquoi m'abandonniez-vous, filleule dénaturée?

REINE.

Je croyais que vous ne m'aimiez plus... Je voulais me tuer!

BIENVENU.

Te tuer? En bien, il ne manquerait plus que ça! Ose donc me dire en face que tu as cru que je ne t'aimais plus! (Reine, dans ses bras, lui baise les mains.) Allons, allons! à la bonne heure! Que ça ne vous arrive plus jamais! Mais le temps presse! Il faut se réjouir... qu'on en ait envie ou non!... Tenez! je crois qu'ils viennent! Oui! voilà les violons, les pé-

tards ! Diantre !... Plantier, mon garçon, tâche que l'épreuve marche bien. Et toi, Reine, fais les honneurs; car c'est ton avoir, tout ce qui est ici ! c'est ta propriété, c'est ta dot.

MAÎTRE VALENTIN.

Sa dot ! Ah !... vous lui donnez toujours...?

BIENVENU.

Tiens ! Ça vous étonne? Est-ce que ce n'est pas pour l'établir que j'ai cédé cette bâtisse et construit cette machine?

MAITRE VALENTIN.

Alors, vous la mariez toujours avec mon enfant?

BIENVENU.

Votre enfant ? Non certes, puisqu'elle l'a refusé, votre enfant ! Croyez-vous que je veuille la tyranniser, cette pauvre fille ? Elle aime Noël Plantier ? Eh bien, sainte Ursule, elle épousera Noël Plantier ! c'est un bon garçon, un solide ouvrier... Il n'y a pas grand mal, après tout ! Allez, mes enfants, réjouissez-vous, ça me consolera un peu !

Il va vers le fond.

NOEL, à droite.

Ah ! mais, cette fois, Suzanne...

SUZANNE, qui était remontée et vient à lui.

Tais-toi, voilà le conseil qui entre.

MAITRE VALENTIN, prenant Reine à l'écart sur le devant du théâtre, pendant l'entrée du conseil.

Comment ! ma pauvre petite Reine, tu voulais t'en aller ? Pourquoi ne venais-tu pas à la maison ? Je t'aurais garée de la colère de ton parrain ! Mais Valentin...

REINE.

Valentin ? Je ne l'ai pas vu !

MAITRE VALENTIN, à part.

L'imbécile ! Il ne sait rien faire à propos !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE BAILLI, avec CINQ OU SIX ANCIENS du village et UNE BANDE DE VILLAGEOIS des deux sexes, lesquels ont couru admirer le pressoir, tandis que Bienvenu, qui a été solennellement ouvrir les portes et recevoir son monde, fait ses révérences. LES APPRENTIS entrent aussi. LE VIOLON est entré le premier.

BIENVENU.

Place! place donc à M. le bailli! Messieurs du conseil, mes bons compères, salut! Je suis à vous! Tout est prêt... Mais procédons avec ordre. Qui de vous est nommé expert?

LE BAILLI, lisant.

« Maître Robin Chassignol, maçon : absent... Maître Julien Roussel, tonnelier : malade... Reste maître Hyacinthe Valentin, charpentier, ici présent. »

BIENVENU, à maître Valentin.

Ah! vous êtes nommé expert, vous?

MAITRE VALENTIN.

Eh bien, après? Voudriez-vous pas être juge et partie? (Haut et passant auprès du bailli.) Voici le procès-verbal dressé et rédigé d'avance : je n'ai plus qu'à le signer.

Il le tire de sa poche. — Le bailli et les membres du conseil s'asseyent sur une planche que l'on a appuyée sur deux quartauts.

BIENVENU, inquiet.

Quand est-ce que vous avez rédigé ça?

MAITRE VALENTIN, d'un ton rogue.

Hier.

BIENVENU, à part.

Hier? Justement, nous étions brouillés! Il m'aura abîmé, c'est sûr!

MAITRE VALENTIN, lisant. Noël l'éclaire avec une chandelle plantée dans une bouteille.

« Nous, expert assermenté soussigné..

de notre état et science, avons déclaré qu'un pressoir devant être, en tout temps et en tout pays, un ouvrage de charpente (il se découvre), et la confection dudit pressoir ayant été confiée à un menuisier (il se recouvre), ledit pressoir ne pouvait pas être considéré comme un œuvre de charpente (il se découvre), mais comme œuvre de menuiserie (il se recouvre); qu'en conséquence, nous ne pouvions pas nous dire compétent à en juger; mais que, nonobstant, ne voulant désobliger personne, et encore refuser l'honneur qui nous est fait d'être pris pour arbitre, l'avons examiné, et n'y avons rien trouvé de répréhensif. En foi de quoi... »

LE BAILLI.

C'est bon, c'est bon...

BIENVENU, passant au milieu.

Comment, c'est bon? Non! c'est une rédaction d'hypocrite, un tour de son métier!... Mais qu'est-ce que ça prouve, vos paperasses et vos sentences? Admettons (avec aigreur), comme dit le charpentier ici présent, que ça soit une œuvre de menuiserie, est-elle belle et bonne? Là est la question! Faites l'épreuve. — Et, d'ailleurs, qu'est-ce que c'est que des épreuves et des expertises, messieurs les syndics, quand c'est à moi, à moi, maître Christophe Bienvenu, que vous avez affaire? Suis-je capable de vous tromper? Ai-je besoin de ça, moi? Croyez-vous que j'attende après le salaire? Allons donc! Quand vous voudrez, je vous doterai d'un four banal, moi qui parle..., et d'une buanderie..., et d'un pont..., et d'un clocher... (regardant le père Valentin avec ironie), si vous n'êtes pas satisfait du vôtre!

MAITRE VALENTIN.

Allez, allez!... C'est ça! et d'une cathédrale, et d'un château fort, et d'un port de mer!

BIENVENU.

Vous vous moquez, vous? Vous voilà revenu à votre mauvais naturel?

MAITRE VALENTIN.

Il me semble que vous n'avez rien rabattu du vôtre !

NOEL, au milieu.

Allons, mes maîtres... s'il vous plaît ! on va lire l'inscription.

LE BAILLI, qui s'est levé pendant la dispute.

Oui, oui; vous vous disputerez plus tard !

MAITRE VALENTIN, avec emphase.

L'inscription monumentale ? Il faut voir ça ! Qu'est-ce qui l'a rédigée ?

NOEL.

C'est Pierre Bienvenu.

BIENVENU.

Je n'y suis pour rien, je vous le déclare.

MAITRE VALENTIN.

Oui, oui, croyez ça !

LE BAILLI, qui a mis ses lunettes et qui est monté à l'échelle pour lire l'inscription. Noël lui tient une chandelle.

Silence ! (Il lit.) « Ce jourd'hui vingt-cinquième jour de septembre, mil sept cent septante et sept, nous, Louis-Antoine Valentin... »

BIENVENU.

Hein ?...

MAITRE VALENTIN.

Ah !

LE BAILLI.

Taisez-vous donc ! (Il lit.) « Nous, Louis-Antoine Valentin, compagnon charpentier, et Pierre Bienvenu, compagnon menuisier, avons terminé cet ouvrage. » (Changeant de ton et montrant l'inscription.) Et, au-dessous, l'on voit deux mains jointes, emblème de foi et d'amitié.

Pierre et Valentin, qui sont entrés et mêlés aux assistants, s'isolent un peu des groupes du fond et se serrent la main.

TOUS.

Vive Pierre ! vive Valentin !

BIENVENU.

Oui, oui... c'est très-joli... Mais qu'est-ce que ça signifie, le fils Valentin nommé le premier?... Ce n'est pas mon fils qui a fait faire cette inscription-là (à maître Valentin), c'est vous! Il y a de la fraude, et voler la gloire, c'est pis que piller la bourse! Je proteste!

MAITRE VALENTIN.

Et moi, je jure...

PIERRE, s'avançant.

Je jurerai moi-même...

BIENVENU.

Ah! mon fils! te voilà!...

PIERRE.

Oui, mon père, c'est moi qui ai mis Valentin en première ligne, non-seulement parce que je l'aime plus que moi-même, mais encore parce qu'il a plus et mieux travaillé que moi ici. Je suis si heureux de pouvoir le dire, que vous devez m'approuver de l'avoir écrit.

BIENVENU, à Pierre, et serrant la main de Valentin.

Sainte Ursule! Je suis si content de voir, que j'approuve tout. (Il l'embrasse. — A maître Valentin.) Assez d'autres ouvrages feront connaître mon nom à la postérité.

VALENTIN, à Pierre.

Ah! Pierre! ce témoignage d'amitié... c'est une surprise. Oui, je l'accepte! (A part.) Ma dette sera bien payée.

BIENVENU.

Allons! le bouquet! C'est à mon fils de l'attacher!

Suzanne remet à Pierre un gros bouquet. Pierre saute lestement sur le pressoir, et le plante sur la grosse poutre au-dessus de l'inscription.

VALENTIN, s'approchant de Reine.

Reine, tout est réparé. Pierre doit rentrer ce soir dans sa famille; et moi...

REINE.

Vous?...

VALENTIN.

Je pars.

BIENVENU.

Et vite! A l'épreuve, maintenant!

VALENTIN, qui passe les barres dans le tourniquet.

Nous y sommes! Ici quatre hommes de bonne volonté, et des plus solides!

NOEL et PIERRE.

Voilà! (Deux autres grands gaillards les suivent et se placent.) Et la chanson? Est-ce qu'on est des chevaux, pour tourner sans rien dire?

Noël dit ces mots en conduisant le ménétrier à un tonneau qui est près de la grande cuve, puis va prendre sa place au tourniquet.

LE MÉNÉTRIER, sur le tonneau.

En avant la chanson!

TOUS.

En avant la chanson!

MAITRE VALENTIN.

Pendant ce couplet, Pierre, Noël et deux autres poussent les barres du tourniquet à pas comptés et en suivant le rythme.

Bons enfants, pressons la grappe;
Que le foulon frappe, frappe!
Foulons le vin.
Devant que la nuit finisse,
Que la grand' cuve s'emplisse.
Pressons le vin!

CHOEUR

Le vin, le vin,
Présent divin!
Bons enfants, serrons le vin,
Le vin divin!
Bons enfants, serrons, serrons le vin!

VALENTIN.

Les tourneurs cessent pendant les couplets de Valentin.

Quand nos bras en cadence
Font crier le pressoir,
Sans bruit le vin s'élance,

Et bientôt va pleuvoir.
Coule en silence,
Coule riant et beau,
Doux vin nouveau !

BIENVENU.

Bons enfants, pressez encore!
Déjà le cuvier se dore,
Je vois le vin.
Que sous vos efforts tout cède !
Le bon Dieu nous vient en aide :
Voilà le vin !

CHŒUR

Le vin, le vin, etc.
Voilà le vin !

VALENTIN.

Il se presse et babille
Ainsi qu'un gai ruisseau ;
Avant que le jour brille,
Il chantera plus haut.
Chante et petille,
Chante dans le tonneau,
Doux vin nouveau !

NOEL.

La cuve au gros ventre est pleine :
Pour oublier notre peine
Buvons le vin !

SUZANNE.

Mais qu'une tonne en réserve
Au pauvre malheureux serve :
Donnons le vin!

CHŒUR

Le vin, le vin,
Présent divin !
Bons enfants, donnons le vin,
Le vin divin!
Bons enfants, donnons le vin !

BIENVENU, près du cuvier du pressoir.

L'épreuve est triomphante, vous le voyez ! et, moi, je jure par ce vin nouveau que mon pressoir durera cent ans et plus ! — Or, sus, à table ! Monsieur le bailli, compères syndics, père Valentin, mes compagnons, mes apprentis même, je vous invite tous sous la ramée, et je paye les violons qui feront danser tout le village ! (Sortant, précédé de tous, excepté de Pierre, Valentin et Reine.) Ah ! c'est bien ! (A Suzanne, en sortant avec elle.) Ça va très-bien !

Il sort.

SCÈNE V

PIERRE, VALENTIN, REINE

Valentin tend la main à Pierre, l'amène près de Reine, et se dispose à sortir.

PIERRE, le retenant.

Reine, parlez-moi enfin comme à un ami ! Voilà Valentin mon sauveur, mon frère, qui m'assure que vous n'avez rien promis à personne, et qui attribue à votre désintéressement, à votre fierté le refus que vous faites de moi...

REINE, regardant Valentin avec angoisse.

Ce qu'il vous a dit... c'est à bonne intention... c'est pour le mieux, certainement.

VALENTIN.

Oui, oui, certes ! Je sais qu'avec le temps et la réflexion, on s'explique, on se connaît, on s'apprécie ! Tenez !... venez ensemble à la fête... (Il prend le bras de Reine et le passe sous celui de Pierre.) Moi, je...

REINE, effrayée.

Vous partez ?

VALENTIN, s'efforçant d'être gai.

Je vais au repas... vous garder les places d'honneur !... (A part, en se sauvant.) Oh ! mon Dieu, que je souffre !...

Il sort.

SCÈNE VI

REINE, PIERRE.

REINE.

Est-ce que nous n'y allons pas ? Mon parrain est capable de nous attendre !

PIERRE.

Non, non ! il est heureux maintenant! Toutes choses vont à son gré. Mais pourquoi êtes-vous inquiète, Reine ? Ne sauriez-vous, sans frayeur et sans ennui, rester un moment avec moi ?

REINE.

Oh ! ce n'est pas cela, certainement...

PIERRE.

Si fait, ma chère Reine ; vous êtes bien singulière avec moi, et j'ai beau chercher pourquoi vous manquez de confiance, je ne trouve rien, sinon que vous êtes portée vers quelque autre. Je ne sais pas en quoi mon amour peut vous blesser ; vrai, je ne le sais pas. On dirait que vous me faites un tort d'être plus riche que vous, comme si, moi, je m'en faisais un mérite ! Ai-je donc l'air d'en tirer vanité ? Est-ce là mon défaut ?

REINE.

Oh ! certainement non !

PIERRE.

Est-ce que je manque de charité, d'éducation, de conduite ?

REINE.

Bien au contraire !

PIERRE.

Pourtant, si j'ai quelques travers dont je dois me corriger...

REINE.

Je ne crois pas.

PIERRE.

Dame ! on ne se connaît pas soi-même... Peut-être mes manières, ma personne vous déplaisent ?

REINE.

Vous, me déplaire?... Oh! je serais bien coupable de penser comme ça, monsieur Pierre!

PIERRE, tressaillant.

Monsieur!... Ah! tenez quelqu'un ici veut me rendre haïssable vis-à-vis de moi-même ou de vous... Ce serait là un bien méchant service!

REINE, effrayée.

Mon Dieu! on dirait que vous avez besoin de haïr et de soupçonner qui vous aime!

PIERRE.

Qui donc m'aime?... Est-ce vous?... Ah! si c'était toi!... Reine, ma chère Reine! n'aie pas peur de mon amour! Je serai très-soumis, très-patient, je t'en réponds; j'attendrai que tu me connaisses mieux. Écoute : si tu regrettes déjà la parole que tu viens peut-être de dire malgré toi... un bon regard seulement, un sourire qui me donne de la force et de l'espérance! Je serai heureux pour toute la soirée; nous irons ensemble là-bas! tu danseras, puisque tu aimes la danse, toi!... Je sais que tu es jeune, mon Dieu! je ne veux pas te gâter tes plaisirs... (L'examinant avec intention.) Tiens, tu danseras avec Valentin!

REINE, à part.

Valentin! il doit être parti à cette heure : je peux parler... (Haut.) Pierre, je vas vous répondre. Je vous respecte, c'est pourquoi je ne veux pas mentir. Je vous aime comme mon frère; mais on n'épouse pas son frère, et rien que cette idée-là fait peur. Je sais tout ce que vous valez, comme vous êtes généreux, et franc et bon pour les pauvres, et serviable pour les faibles. Tout le monde vous trouve une belle figure, et du savoir, et de l'esprit. Je suis fière et heureuse pour mon parrain et pour Suzanne quand on dit tout cela de vous. Eh bien, c'est raison de plus pour que je ne me sente pas votre égale : je suis trop enfant, trop simple; je ne saurais pas causer avec vous, tenir vos livres, comprendre vos volontés. Je sens d'avance que je tremblerais toujours de vous déplaire... Tenez,

monsieur Pierre (joignant les mains), laissez-moi rester comme je suis, votre servante bien volontairement!... Est-ce que je ne vous ai pas toujours fidèlement obéi?... Rappelez-vous : j'ai toujours travaillé avec tant d'attention pour tenir vos hardes bien belles, avec tant de plaisir pour préparer vos repas! Je ne suis bonne qu'à cela, moi : à ranger la maison, à chanter pour vous distraire, à prier pour que vous soyez heureux... Ne me commandez pas de vous aimer mieux que je ne fais, je ne pourrais pas!

PIERRE, qui l'a écoutée, d'un air triste et piqué, appuyé contre les barres du tourniquet.

Si ce sont là toutes vos raisons, ma bonne Reine, je croirai que vous ne savez pas encore ce que c'est que d'aimer!... C'est possible!... Un mot seulement... le dernier. Valentin ne s'est pas trompé en m'affirmant que vous n'aimez pas Noël Plantier?

REINE.

Oh! pour cela... Tenez!... (Noël entre.) Voulez-vous que je le lui dise devant vous?

SCÈNE VII

LES MÊMES, NOEL.

PIERRE, bas, à Reine.

Non certes! Du moment que vous me parlez avec cette franchise... Merci pour cela, au moins, Reine! (A Noël.) Tu viens nous chercher?

NOEL, prenant un cuvier près de la grande cuve.

C'est son parrain qui m'envoie. Il dit qu'il ne sait ni boire ni manger quand elle n'est pas là pour l'avertir que c'est trop ou trop peu.

Il va au pressoir.

PIERRE.

Voyez, Reine, comme il est habitué à vos soins! Si vous quittiez notre famille, comment pourrait-il se passer de vous?

REINE.

J'y cours ! (A part.) Mon Dieu ! faites que je le voie encore !

Elle sort.

SCÈNE VIII

NOEL, PIERRE.

NOEL, au pressoir.

On m'a dit de faire attention au cuvier... Ma foi, oui! il déborde!

PIERRE, qui a suivi Reine jusqu'à la porte, s'arrête. — A part.

Il faut pourtant que je sache pourquoi ma sœur me trompait ! (Il va au pressoir, où il aide Noël à retirer le cuvier plein et à en mettre un autre. Ils parlent tout en agissant.) Noël, dis-moi donc!... pourquoi Suzanne renonce-t-elle à toi si facilement?

NOEL.

Tiens ! ça dure encore? Je croyais que Valentin t'avait dit...

PIERRE.

Quoi ? qu'est-ce que Valentin aurait dû me dire ? Tu le sais, toi. Il faut que tu le dises.

NOEL, fâché.

Il faut ! il faut! D'abord, moi, j'aime pas à être commandé par les hommes !

PIERRE.

Oui, il le faut! je le répète.

NOEL, posant le cuvier, se grattant l'oreille avec impatience, et descendant sur le devant. — A part.

Si je parle..., elle dira que je suis un bavard ! Si je me rebiffe..., que je suis un querelleur! Jolie position !... (Haut.) Pierre ! tu as plus d'esprit et de savoir que moi, c'est connu; ça m'est égal!... J'ai de quoi me consoler!... Mais tu n'es peut-être pas plus fort, et, si je me fâchais...

PIERRE.

Eh bien?

NOEL.

Je ne dois pas... je ne souhaite pas me fâcher. Veux-tu que nous causions tranquillement tous les *deusse?*

PIERRE.

A la bonne heure. Pourquoi as-tu menti? Pourquoi as-tu dit...?

NOEL.

D'abord, moi, je n'ai rien dit du tout.

PIERRE.

Pourquoi n'as-tu pas dit...?

NOEL.

Ah! pourquoi as-tu dit? pourquoi n'as-tu pas dit?... Demande-le à Suzanne.

PIERRE.

Noël, avoue-moi la vérité en ami, ça vaudra mieux pour tout le monde.

NOEL.

C'est bien mon avis! mais Suzanne me grondera. Si tu me promettais de lui cacher que c'est moi...

PIERRE.

Je n'ai qu'une parole, j'espère? Je te la donne!

NOEL.

A la bonne heure! Eh bien, vois-tu, Reine ne m'aime pas... Elle ne t'aime pas... C'est donc qu'il y en a un autre.

PIERRE.

Qui?

NOEL.

Est-ce que ça nous regarde? Moi, ça m'est parfaitement égal! Elle ne m'a jamais rien promis! Est-ce qu'elle t'avait promis quelque chose?

PIERRE.

Non!

NOEL.

Eh bien, *alorsse...*

PIERRE.

N'importe! je veux connaître, je veux voir en face celui

qui me la dispute. Pourquoi se cache-t-il ? Il est donc bien lâche ?

NOEL.

Il n'est point lâche. J'ai failli m'empoigner aujourd'hui avec lui, oh ! mais de la belle manière !

PIERRE.

Aujourd'hui ?... Et je ne l'ai pas vu ?... Je ne le connais pas ? Oh ! il me craint, moi, alors !

NOEL.

Il ne te craint pas ! il t'aime !

PIERRE, se déchirant presque la poitrine, à part.

Il m'aime !... Ah ! j'en étais sûr, c'est lui !

NOEL.

Voyons ! le beau malheur que d'être refusé par une femme ! Pour en avoir dix, il faut en demander cent. C'est le métier d'un galant compagnon, d'être mis à la porte d'un cœur, pourvu qu'un autre cœur lui ouvre la fenêtre ! Tu crois peut-être que ça ne m'est jamais arrivé, à moi, de perdre mes pas et mes soupirs ? Bah ! j'ai passé par là tout comme les autres

PIERRE, abattu et fâché.

Enfin, tu dis que c'est lui ? tu en es sûr ? ils l'ont avoué ?

NOEL.

Je n'ai nommé personne. Mais, la... voyons ! veux-tu faire comme j'ai fait une fois ?

PIERRE.

Comment t'es-tu vengé ?

NOEL.

Oh ! oui-da ! écoute ! Tu sais comme Jardinet est mon ami et mon camarade ? Eh bien, il en contait sous mon nez à la petite... (Avec ostentation.) Je ne veux pas la nommer ! J'y voyais que du feu. Un beau matin, l'idée me vient... « Jardinet, que je lui dis, c'est pas tout ça, tu me trahis ! — Bah ! qu'il me répond, ça n'est pas trahir. Les cœurs, c'est pas comme l'argent, ça se dérobe entre amis ; ça ne compte pas... Tu me rendras la pareille une autre fois. » Ah ! dame ! ça n'a pas manqué, et, depuis *lorsse*, ce garçon-là donnerait son sang

pour moi. Ça t'étonne? Qu'est-ce que tu veux! l'amour, ça se joue à croix ou pile la moitié du temps : et, quand ça en vaut la peine, c'est un jeu d'adresse comme le mail, ou de calcul comme les cartes. Chacun pour soi, c'est la règle et la coutume du genre humain.

PIERRE, se contenant.

Oui, oui, je comprends! c'est juste! Rends-moi un service; va me chercher celui que je croyais être mon ami!

NOEL.

Oh! il est ton ami! Il a les atouts dans la main; mais il voit que ça te chagrine, il te cache son jeu. Il est si gentil, si doux, ce garçon-là! Il se dit comme ça : « Pierre est mauvais jouëur, ça l'enrage de perdre! *Alorsse*, il faut le gagner en douceur. » C'est de la délicatesse, voilà ce que c'est!

PIERRE.

Quand je te dis que tu as raison, Noël! Envoie-le-moi, je t'en prie : je peux rire avec lui de tout cela!

NOEL.

J'y vas bien vite; c'est le mieux! Je suis content d'avoir arrangé l'affaire. Vrai, j'en suis content! (A part en sortant.) Je ne sais pas pourquoi on ne me demande jamais conseil, à moi!

SCÈNE IX

PIERRE, seul.

Enfin, je la tiens, la vérité! Il faut donc être lâche ou méchant dans ce monde? Eh bien, je serai méchant!... C'est contre ma nature, je le sais!... Du vin? (Allant au cuvier.) Non, ça n'agit pas assez vite!... (Il voit une bouteille de grès et la saisit.) Cela? Oui. (Il boit une forte rasade.) J'y ai toujours répugné, parce que ça me rend fou! C'est ce qu'il me faut! (Il boit encore et jette la bouteille.) Le voilà! Allons!

Il passe à droite.

SCÈNE X

PIERRE, VALENTIN.

VALENTIN.

Tu me demandes, Pierre? Qu'as-tu donc? Ta figure est bouleversée!

PIERRE.

Valentin! Je viens de trouver un serpent sous mes pieds. J'ai horreur de ce qui rampe, de ce qui mord traîtreusement... Ça m'a donné froid dans tous les membres! — Ah! tu parais étonné de ça, toi?

VALENTIN.

Non, Pierre, je comprends!... Tu sais tout! C'est un malheur pour nous deux! Mais, pour toi, il est réparable; et, quelque mauvaise que soit ta blessure, je sais qu'elle pourra guérir : je m'en charge.

PIERRE.

Encore? Grand merci! Vous vous êtes donné assez de peine pour moi, et je n'en pourrais accepter davantage sans risquer...

VALENTIN.

De me haïr? Non, Pierre; tu ne le pourrais pas! Ce moment d'injustice passera, et tu reconnaîtras que la cause de ta souffrance est en toi-même.

PIERRE.

Ou dans les lâches cœurs qui ont aigri et brisé le mien!

VALENTIN.

Accuse-moi, j'y consens! Je serai bientôt justifié; mais garde-toi d'insulter, même dans ta pensée, celle dont tu veux, dont tu dois faire ta femme!

PIERRE.

Ma femme? Quoi! vous continuez...? Ah! c'est trop, Valen-

tin! Vrai, c'est trop, de venir faire le généreux avec moi quand vous me volez celle que j'avais choisie entre toutes!...

VALENTIN.

Pierre, vous mentez!... Tu mens, Pierre, tu sais bien que tu mens!

PIERRE.

Je ne sais rien! Où prendrai-je le respect pour vos paroles, à présent? Qui me rendra la confiance? Vous avez fait de moi un impie! Je ne crois plus à l'amitié, ni à l'amour, ni à l'honneur... Je doute de Dieu et je ne sais plus rien de moi-même. Je sais que je vous méprise... Voilà tout!

VALENTIN, se contenant.

Pierre, taisez-vous! Cela est peut-être au-dessus de mes forces!

PIERRE.

Allons, lâche! réveille-toi donc! Qu'est-ce que tu attends pour me rendre la haine que je te porte? Tu soupires comme un hypocrite, ou bien tu hausses les épaules de pitié? — Eh bien... (ramassant une hachette de charpentier,) je veux te faire une injure dont la trace survive à nos deux existences! (Allant au pressoir.) Voilà ici nos deux noms tracés de ma main. Le voisinage du tien souille celui que m'a donné mon père; je veux les séparer à jamais. Tiens! (Il frappe l'inscription d'un coup de hache.) Voilà l'éternel défi que tes yeux seront condamnés à lire tous les jours de ta vie, et dont tu te chargeras d'expliquer la cause aux enfants qui naîtront de toi... (Revenant vers Valentin, qui est resté maître de lui.) Tu ne réponds rien? J'espérais te pousser à bout! Mais tu es là tranquille... glacé! Tu ris en toi-même, ou tu trembles! — Eh bien, rampe donc, vipère! Plie sous la crainte, si ce n'est sous la honte! Repens-toi! ou bien...

Il lève la hache sur Valentin.

VALENTIN, les bras croisés, le regardant en face.

Jetez cela, Pierre, je vous le commande!

PIERRE, *hésitant, fait un second mouvement pour le frapper; mais, comme terrassé par le regard de Valentin, il laisse lentement tomber la hache et tombe assis lui-même, comme anéanti.*

Il me commande!... Il me brise!... Oui! c'est lui qui est fort... et je suis faible!

VALENTIN, *s'animant peu à peu.*

Oui, vous êtes faible, parce que vous êtes injuste, et, en ce moment, je suis plus fort que vous, parce que je suis sincère. Pierre, il est temps que je vous dise la vérité, parce qu'elle me frappe moi-même! Oh! je ne vous l'ai pas cachée volontairement; car, autant que vous, je méprise l'amitié qui trahit la confiance, la passion qui ne recule pas devant le mensonge!... Votre égarement ne change rien à ma loyauté, mais il m'ouvre les yeux, il me fait connaître mon devoir; et c'est pour cela que je vous dis maintenant : vous ne méritez pas l'amour d'une femme; vous l'opprimeriez, vous la tueriez; vous n'épouserez pas Reine, je vous le défends! (*Pierre fait un mouvement de colère et retombe.*) Oh! ma volonté là-dessus est bien arrêtée : vous me tueriez plutôt moi-même! Vous voulez faire le maître, et rien de plus; vous n'aimez pas! Il y a quelquefois des passions sans amour, des amitiés sans tendresse, des libéralités sans dévouement. Regardez en vous-même, vous y verrez que l'orgueil est près de corrompre le noble cœur que Dieu vous avait donné. Vous n'aimez pas cette jeune fille, je vous dis, puisque l'idée de son bonheur par un autre vous révolte et vous offense. Vous aimez mal votre ami, puisque son bonheur, à lui, ne vous consolerait pas de la perte du vôtre. Vous n'êtes dévoué à personne, puisque la pensée de vous oublier pour quelqu'un ne vous est seulement pas venue!.!. Plus heureux et plus fier que vous, je sens encore en moi toutes les forces du dévouement! Il y a longtemps que j'aime celle qu'il vous a plu de choisir! Je l'aimais avant que vous eussiez songé à elle! Qui donc m'a donné le courage d'y renoncer, dès que vous m'aviez confié vos projets? L'espérance de votre bonheur à tous deux! J'ai bien souffert, moi!... L'homme est faible, et je ne suis pas plus fort

qu'un autre; — mais j'avais pour moi la vraie religion du cœur!

PIERRE.

Valentin!...

VALENTIN.

Cette religion-là m'a soutenu, elle m'a sauvé; et, maintenant...

PIERRE.

N'achève pas! je me sens écrasé!

VALENTIN.

Ce qui me reste à faire, vous le saurez bientôt. Vous avez besoin d'une épreuve, d'une expiation; car vous venez d'avoir un accès de folie, et il n'en faudrait qu'un second...

PIERRE, pliant le genou devant lui.

Ah! j'ai horreur de moi-même, et, si tu ne me pardonnes pas... il faut que je me tue!

VALENTIN, le relevant.

Non, Pierre, car je ne te survivrais pas.

PIERRE.

Est-il possible que tu m'aimes encore, moi qui t'ai fait tant de mal?

VALENTIN, lui ouvrant ses bras.

C'est à cause de cela peut-être! mais il ne dépond pas de moi de changer.

PIERRE, dans ses bras.

Parle! ordonne! que veux-tu que je fasse?

VALENTIN.

On vient; silence!

Il ramasse la hache et la jette dans un coin

SCÈNE XI

LES MÊMES, BIENVENU, REINE, SUZANNE, NOEL, puis MAITRE VALENTIN.

NOEL, à Suzanne.

Vous voyez bien, ils sont d'accord. Quand je vous dis que j'ai tout raccommodé! Il n'y a que moi, pour ça!

BIENVENU, à Pierre.

Eh bien, tu ne veux donc pas venir boire à la santé de ton père? Pour le bal, on réclame Valentin; nous venons vous chercher!

VALENTIN.

Maître, nous allions vous parler. Voilà Pierre sur son départ...

Pierre tressaille.

BIENVENU.

Comment? quoi? Mon Dieu! que dis-tu là?

VALENTIN, bas.

Vous connaissez les motifs... Ils sont graves. (Haut.) Mais ne soyez pas inquiet de lui : il ne voyagera pas seul. Je tâcherai de lui adoucir cette séparation. Je ne le quitte pas : nous partons ensemble!

PIERRE, avec effusion.

Oh! merci, merci, Valentin!

Reine, à l'écart, se jette dans le sein de Suzanne.

REINE.

Ah! tu vois bien qu'il ne m'aime pas.

BIENVENU.

Mais enfin... pourquoi faut-il absolument...?

VALENTIN, bas, à Pierre.

Allons, Pierre! Cette fois, il ne faut pas faiblir.

PIERRE.

Oh! cette fois!... Ne crains rien. (Haut.) Mon père, je ne

vous ai presque jamais laissé seul! vous n'avez jamais eu un reproche à me faire. Eh bien, donnez-moi, sans regret, quelques années de liberté. Vous ne vous en repentirez pas. Je m'en vas presque joyeux, vous voyez! puisque mon ami, mon meilleur ami m'accompagne.

BIENVENU, abattu et fâché.

Si tu le prends ainsi...

MAITRE VALENTIN, qui a écouté de la porte.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? En voilà bien d'une autre! Mon fils veut partir?

VALENTIN.

Mon père, venez! Je vous dirai...

MAITRE VALENTIN, lui barrant le passage.

Non pas, non pas! Je n'écoute rien! Me quitter, vieux comme je suis?... Je te dis que ça ne sera pas! Tu me passeras plutôt sur le corps!

BIENVENU.

Laissez, laissez, voisin, puisqu'il faut que Pierre... Ils s'ennuieront moins ensemble.

MAITRE VALENTIN.

Ah! vous voilà bien, vous! C'est ça! Parce que votre monsieur qui, pas plus que vous, ne sait ce qu'il dit ni ce qu'il veut, a la fantaisie de voyager, il faudra que mon fils lui tienne compagnie! Merci! Allez au diable avec vos histoires! Est-ce que mon garçon est fait pour servir de valet de chambre au vôtre? Et, d'ailleurs, est-ce qu'il a le moyen de faire des voyages d'agrément, lui?

BIENVENU.

Si ce n'est que ça... on lui payera...

MAITRE VALENTIN, en colère.

Payer? Qu'appelez-vous payer! Pour qui nous prenez-vous? (Repoussant Valentin, qui veut l'emmener.) Laisse-moi tranquille, toi! Il faut que tu sois devenu fou pour te sacrifier toujours à ces gens-là qui n'ont ni cœur ni raison, et qui veulent mettre tout le monde sous leurs pieds!

BIENVENU.

C'est vous qui n'avez ni raison ni cœur, de venir me faire une scène dans un pareil moment! et de dire du mal de mon fils, quand c'est lui qui se sacrifie!

MAITRE VALENTIN.

A qui donc, s'il vous plaît?

BIENVENU.

Dame! à... (regardant Plantier qui tient la main de Suzanne), à... Ma foi, je ne sais plus, moi!... Je n'y comprends plus rien. J'en ai la fièvre, de tout ce qui m'arrive aujourd'hui! Et vous êtes là à m'assassiner avec votre méchante langue... Tenez, allez-vous-en; on s'entendra quand vous n'y serez plus! C'est vous qui mettez tout sens dessus dessous. Vous êtes la peste des familles!

MAITRE VALENTIN.

Plus souvent que je vas vous laisser faire! Vous vous en moquez bien, vous, de perdre votre fils? Vous avez du monde pour vous soigner, de la fortune pour vous enfler! Vous boirez, vous mangerez, vous ferez vos embarras... Mais, moi (pleurant et querellant à la fois), moi qui n'ai que cet enfant-là au monde, moi seul, moi triste, moi pauvre, un enfant si bon, si aimant... qui vaut dix fois le vôtre!

BIENVENU, attirant Valentin entre eux deux.

Ah çà! est-ce que j'en dis du mal, moi, de votre garçon? Est-ce que je ne l'aime pas comme s'il était à moi? C'est pas sa faute, s'il est votre fils! Pauvre Valentin, va! (Il s'attendrit.) Si vous croyez que ça me réjouit, de le perdre aussi, celui-là!

MAITRE VALENTIN.

Et qu'est-ce que nous allons devenir tous les deux, je vous le demande? (Ils se donnent la main sans s'en apercevoir.) Quand nous serons là à nous arracher les yeux...

BIENVENU.

Pardié! je le sais bien, que ça ne les fera pas revenir! (Allant à son fils.) Voyons, il faut empêcher ça, que diable!

VALENTIN, à son père.

Mon père, écoutez-moi. Je vais chercher ailleurs un bon établissement pour nous deux.

REINE, défaillante.

Ainsi, vous... Valentin... c'est pour toujours?

BIENVENU, courant la retenir dans ses bras avec Noël.

Eh bien, eh bien, qu'est-ce qu'elle a donc, cette enfant-là?

SUZANNE, qui était remontée, prenant Pierre à part.

Tu vois, Pierre, elle en mourra!... Et lui! celui que tu aimais tant, regarde-le!... Tout cela, parce qu'au lieu de résister à ton orgueil, j'ai eu peur de te dire la vérité. Eh bien, la voilà, la vérité! Te rend-elle bien fier? est-ce un beau triomphe?

PIERRE, après un moment de lutte et d'hésitation.

Mon père, ne comprenez-vous pas?... Le secret de Reine lui échappe enfin! Voici celui qu'elle aime (montrant Valentin et lui prenant la main)! celui qui doit rester (avec enthousiasme) et qui restera!... (Respirant comme avec soulagement.) Merci, ma sœur!

BIENVENU.

Lui?...

MAITRE VALENTIN, à part.

C'est bien heureux!

SUZANNE.

Oui, mon père!

VALENTIN.

Non, maître!

PIERRE, bas et vivement, avec énergie.

Tais-toi! oh! tais-toi!... Ne m'empêche pas de me relever vis-à-vis de moi-même!... (Haut.) Adieu, mon père!

BIENVENU.

Il le faut donc?

REINE, à Bienvenu, qui la tient dans ses bras.

Il reviendra, mon parrain!

PIERRE, allant à Reine et lui tendant la main avec franchise et élan.

Oui, ma bonne Reine, je veux mériter l'amitié qu'on m'accordait!

VALENTIN, l'amenant sur le devant du théâtre et lui tenant les mains.

C'est fait, mon Pierre, tu la mérites, notre amitié; car, s'il ne faut qu'un mauvais moment pour nous perdre, il n'en faut aussi qu'un bon pour nous sauver... Et, à présent, regarde-moi... oui, regarde-moi bien... Est-ce qu'il s'est passé quelque chose de triste entre nous? Est-ce que nous ne nous aimons pas encore mieux que ce matin? Est-ce que, généreux à demi, tu vas me laisser là à moitié heureux?

PIERRE, se jetant dans ses bras.

Ah! tiens, vrai, je ne sais pas!

MAITRE VALENTIN, à son fils.

Eh bien, tu ne t'en vas point?

VALENTIN.

Non, mon père! (A Bienvenu, en lui montrant Pierre.) Ni lui non plus *!

Pierre se jette dans les bras de son père.

* On m'a dit que cette faute de français avait été remarquée; mais je crois qu'on doit mettre dans la bouche des artisans les façons de parler les plus naturelles, même quand elles sont incorrectes; même quand les personnages ont élevé instinctivement leur langage avec leurs idées dans une crise d'émotion exceptionnelle. Des gens plus instruits font, d'ailleurs, dans la vie familière, cent fautes de français par jour, et ils ont bien raison.

(*Note de l'auteur.*)

AUG 4 - 1916

FIN DU PRESSOIR

TABLE

FIN DE LA TABLE

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

